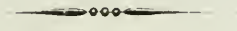


neon...
Balzar Histone de T...

pp 125
156
239

REVUE DE PARIS.



TOME QUARANTE-HUITIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, n° 47.

1855.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Galerie Biographique

DES

ARTISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS (1).

§ VIII. — LULLI. — QUINAULT.

Jean-Baptiste Lulli naquit, en 1655, à Florence. Son père était meunier ou paysan, peu importe ; mais il était pauvre et hors d'état de pouvoir donner quelque éducation à son fils. Le jeune Lulli fut confié à un cordelier d'un convent de la ville, qui lui apprit à lire, à écrire, et les premiers élémens de la musique ; il lui montra aussi à jouer de la guitare tant bien que mal ; enfin il paraît que ce bon moine apprit à son élève tout ce qu'il savait.

Le chevalier de Lorraine eut occasion, en passant par Florence (2), de voir le jeune Lulli. Sa figure spirituelle, ses manières comiques et son petit talent lui plurent ; il se rappela que M^{lle} de Montpensier l'avait chargé de lui amener d'Italie un joli enfant sans fortune, et qui eût quelque goût pour la musique. Le chevalier fit aux parens de Lulli la proposition de le prendre avec lui : elle fut acceptée, et voilà Lulli, à l'âge de treize ans, placé dans les cuisines du Luxembourg, en qualité de sous-marmiton.

Le goût de la musique le domiait, et, dans les momens de loisir que lui laissaient la broche ou les fourneaux, il s'occupait à

(1) Voir la REVUE DE PARIS du mois de février 1833.

(2) En 1646.

étudier le violon. Son instinct musical le servit ; il devina en quelque sorte cet instrument, et il était parvenu à s'en servir avec tant de goût que le comte de Nogent (1), l'ayant entendu un jour par hasard, en fut enchanté, et apprit à Mademoiselle qu'elle avait dans ses cuisines un petit virtuose. Cette princesse voulut le voir et l'entendre ; elle le fit monter dans ses appartemens, et en fut tellement satisfaite qu'elle l'attacha à la musique de sa chambre, où il resta six ans à se perfectionner sur le violon.

Le roi, qui avait entendu parler du mérite de Lulli, désira en juger par lui-même. Il le fit venir à la cour pour exécuter devant lui plusieurs morceaux de sa composition (2). Dès ce moment, il l'attacha à sa musique, et lui donna à conduire une nouvelle *bande de violons*, formée pour lui, qui prirent le nom de *petits violons*, et surpassèrent bientôt en talent, sous la direction d'un tel maître, la *bande des vingt-quatre*, qui jouissait d'une réputation européenne.

Le mérite de Lulli ne tarda pas à lui attirer la faveur de Louis XIV, qui aimait beaucoup la musique ; il obtint la charge de surintendant de la musique du roi, et composa seul, pendant vingt ans, tous les airs et les entrées des ballets qui furent représentés à la cour et la musique de tous les intermèdes des pièces de Molière, jouées devant le roi, à Saint-Germain, à Chambord et à Versailles.

Le génie de Lulli avait cependant besoin d'un champ plus vaste pour se livrer à tout son essor. Si l'opéra n'eût pas été introduit en France, Lulli l'eût inventé. Il calcula tout d'un coup l'étendue et l'éclat qu'on pouvait donner à ce genre de spectacle ; et, avec le sentiment de ses moyens, il fut convaincu que lui seul pouvait diriger une pareille entreprise, et en supporter tout le poids. Les

(1) Le comte de Nogent était capitaine des archers de la poste. Il était frère cadet de M. Bautru, connu par ses saillies spirituelles. Il était arrivé à Paris avec 800 livres de rentes, et mourut avec plus de 150 mille. Il était fort homme du monde, et fort bien vu à la cour, où sa fortune avait commencé par porter sur les épaules Louis XIV, pour lui faire traverser aux Tuileries un endroit rempli d'eau.

(2) En 1652.

essais presque malheureux, ou pour le moins fort incomplets, de l'abbé Perrin dans ce genre lui firent entrevoir tout le parti qu'un homme de son caractère et de son talent pourrait tirer d'un privilège comme celui que le roi avait placé en si mauvaises mains. Il en parla à M^{me} de Montespan, alors au plus haut point de sa faveur, et qui avait une bienveillance marquée pour lui. La mésintelligence qui régnait entre Perrin et ses associés servit les projets de Lulli. Il sollicita du roi un nouveau privilège en sa faveur, se fit appuyer par le crédit de M^{me} de Montespan; et, après avoir pris l'engagement de désintéresser l'abbé Perrin (1), il obtint, au mois de mars 1672, des lettres-patentes pour diriger, pendant sa vie, l'Académie royale de musique et la survivance de cette direction pour celui de ses enfans qui lui succéderait dans la charge de surintendant de la musique du roi. Voici le préambule de ces lettres :

« Louis, etc. Les sciences et les arts étant les ornemens les plus
 » considérables des états, nous n'avons pas eu de plus agréables
 » divertissemens, depuis que nous avons donné la paix à nos
 » peuples, que de les faire revivre, en appelant auprès de nous
 » tous ceux qui se sont acquis la réputation d'y exceller, non-
 » seulement dans l'étendue de notre royaume, mais aussi dans les
 » pays étrangers. Et pour les obliger davantage à s'y perfection-
 » ner, nous les avons honorés des marques de notre estime et de
 » notre bienveillance; et comme, entre les arts libéraux, la mu-
 » sique y tient un des premiers rangs, nous serions dans le des-
 » sein de le faire réussir avec tous ses avantages par nos lettres-
 » patentes du 28 juin 1669, accordées au sieur Perrin, etc., etc...
 » Mais, ayant été depuis informé que les peines et les soins que
 » ledit sieur Perrin a pris pour cet établissement n'ont pu secon-
 » der pleinement notre intention, et élever la musique au point

(1) Cette condition fut mal tenue envers l'abbé Perrin, et ne le fut pas du tout envers les autres intéressés. En 1673 Lulli obtint un arrêt du conseil qui le déchargeait de tous donniages et intérêts qui pourraient lui être réclamés par le marquis de Sourdeac en vertu d'un arrêt du parlement au sujet du privilège de l'Opéra; et ce pauvre marquis de Sourdeac, qui avait eu une fortune brillante, mourut pauvre et malheureux, victime de son amour pour les arts.

» que nous nous l'étions promis, nous avons cru qu'il était à propos, pour y mieux réussir, d'en donner la conduite à une personne dont l'expérience et la capacité nous fussent connues, et qui eût assez de suffisance pour former des élèves, tant pour bien chanter et actionner sur le théâtre qu'à dresser des bandes de violons, flûtes et autres instrumens. A ces causes, bien informé de l'intelligence et grande connaissance que s'est acquises notre très-cher et bien aimé Jean-Baptiste Lulli, au fait de la musique, dont il nous a donué et donne journellement de très-agréables preuves, depuis plusieurs années qu'il s'est attaché à notre service, qui nous ont conviés de l'honorer de la charge de surintendant et compositeur de la musique de notre chambre; nous avons, audit sieur Lulli, promis et accordé, etc., etc. »

On retrouve dans ce préambule toute la sollicitude du grand roi pour l'intérêt des beaux-arts et une nouvelle preuve de ce tact sûr et délicat qui lui faisait découvrir les hommes les plus propres aux choses auxquelles il voulait les appliquer. Louis XIV pouvait être trompé une fois sur le mérite de ceux qu'il employait; mais il se trompait rarement deux. Le premier privilège avait été surpris à sa religion par un inconnu protégé; le second fut accordé par lui à un homme de son choix, et cet homme était peut-être le plus capable de tout son royaume : il justifia par de grands succès la confiance du roi.

Dès qu'il eut obtenu son privilège, Lulli s'occupa de choisir un local convenable pour y établir son théâtre, aidé des conseils de Vigarani, gentilhomme modenois, premier machiniste du roi, qui avait construit le théâtre des machines aux Tuileries. Il se détermina, en attendant mieux, à le placer dans la rue de Vaugirard, au *jeu de paume du Bel-Air*, près le Luxembourg. Il associa aux dépenses de son entreprise le sieur Guichard, intendant des bâtimens de Monsieur, frère unique du roi. Les travaux furent conduits avec une grande activité, et, pendant qu'on construisait le théâtre, Lulli chercha un poète pour travailler avec lui; il jeta les yeux sur Quinault, qui avait composé, par les ordres du secrétaire d'état Lionne, une pastorale intitulée *Lysis et Hespérie*,

représentée au Louvre pour les fêtes du mariage du roi. Le succès de sa tragédie d'*Agrippine* l'avait mis en faveur. Il était jeune, bel homme et fort aimé à la cour. Lulli s'associa à son talent, et ils s'occupèrent à réunir en une seule action dramatique différentes entrées des ballets joués devant le roi, dont Lulli avait composé la musique avec Desbrosses, dans des fêtes de la cour. Ils en composèrent une pastorale en trois actes, sous le titre des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, qui fut représentée pour la première fois sur le nouveau théâtre, le 15 novembre 1672, avec un succès qui réalisa toutes les espérances qu'on avait conçues (1).

Le roi honora de sa personne une des premières représentations de cet opéra ; et ce jour-là on vit danser, dans une des entrées du ballet, monsieur le grand-écuyer, les ducs de Montmouth, de Villeroy et le marquis de Rassens, qui figurèrent avec Beauchamps, Saint-André, Favier et La Pierre, premiers danseurs de l'Opéra.

Le second opéra dû à l'association de Lulli et de Quinault est *Cadmus et Hermione*, tragédie lyrique en cinq actes et un prologue. Cet ouvrage, dont les décorations et les machines nécessitaient de grands travaux, fut cependant représenté deux mois et demi seulement après *les Fêtes de l'Amour* (2). Cette activité peut donner un exemple du génie de Lulli et de son habileté à diriger un théâtre comme celui de l'Opéra.

Cadmus obtint un grand succès : ce fut le premier opéra auquel on ait donné le nom de *tragédie lyrique*. Beaumavielle et la demoiselle Brigogne y furent fort applaudis, et on revit avec plaisir une demoiselle Cartelly, qui n'avait paru qu'une fois dans la troupe de l'abbé Perrin. Un danseur, nommé le Basque, y débuta, et parut étonnant par sa légèreté et sa grâce.

Pendant les premières représentations de cet opéra, Molière mourut. Sa troupe, frappée de ce coup terrible, se dispersa, et le théâtre du Palais-Royal, qui lui avait été donné, resta vacant.

(1) *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale en trois actes, in-4°. Paris, François Muguet. Se vend à l'entrée de la porte de l'Académie, près le Luxembourg, vis-à-vis Bel-Air.

(2) Le 1^{er} février 1673.

Lulli, qui sentait la difficulté d'attirer le public à l'extrémité de Paris, et qui d'ailleurs n'était pas convenablement placé dans le jeu de paume du Bel-Air, sollicita du roi la salle du Palais-Royal, et l'obtint pour y établir l'Académie royale de musique, qui y débuta dans les premiers jours de juillet 1675.

Alceste, tragédie de Quinault (1), fut le premier opéra nouveau joué sur le théâtre du Palais-Royal, et obtint un grand succès. On y vit pour la première fois, dans le rôle d'Alceste, une demoiselle de Saint-Christophe, dont le talent fit beaucoup d'honneur à Lulli, qui était son maître. Quinault avait choisi pour son prologue *la Seine et la Gloire*, et l'avait semé d'allusions ingénieuses sur l'absence du roi et sur ses victoires de la campagne de Flandre. Ce prologue et ces éloges étaient encore plus du goût du public que de celui du roi; et Quinault, en prodiguant des tributs d'admiration à Louis XIV, n'était que l'interprète des sentimens de la France, à cette époque.

Il serait peut-être sans intérêt pour le lecteur de suivre les représentations des opéras, année par année. Je vais dire l'histoire de l'Académie royale de musique, en continuant la vie de Lulli.

La désunion se mit entre Lulli et son associé Guischart. Celui-ci, jaloux, à ce qu'on assure, des avantages que l'Opéra rapportait à Lulli, forma l'atroce projet de l'empoisonner dans du tabac. Lulli en fut instruit, et se plaignit au roi. L'affaire fut portée au Châtelet, et donna lieu à une instruction des plus compliquées. L'animosité des deux parties éclata de toutes les manières : on publia des mémoires injurieux contre les juges; on fulmina des monitoires dans les églises; la cour et la ville prirent parti dans cette affaire, et après deux ans de scandale et de poursuites criminelles, qui fatiguèrent Paris, le roi ordonna que l'affaire fût assoupie, et que les parties s'arrangeassent à l'amiable. Lulli rompit sa société avec Guischart, qui passa en Espagne, et alla établir un opéra à Madrid (2).

(1) Le 2 janvier 1674.

(2) Les mémoires publiés dans cette affaire par Lulli et par Guischart sont curieux par la quantité de faits et d'anecdotes qui se rattachent à la vie de Lulli.

A travers toutes les tracasseries que l'on suscitait à Lulli, et que peut-être aussi son caractère ombrageux lui attirait, l'Opéra n'en poursuivait pas moins le cours de ses succès. *Thésée* fut joué pour la première fois à Saint-Germain, devant le roi (1). Dans les ballets, on distingua le talent d'un jeune compositeur nommé Dolivet, que Beauchamps s'était adjoint depuis peu. L'année suivante, fut donné *Atys*, l'un des plus beaux ouvrages de Lulli et de Quinault, et celui que Louis XIV aimait le mieux. Son succès fut prodigieux; pendant long-temps on ne s'occupa que d'*Atys* dans tout Paris; et M^{me} de Maintenon ayant dit devant le roi qu'elle aimait beaucoup *Atys*, ce prince lui répondit sur le ton de galanterie du temps : *Atys est trop heureux!* Ce succès cependant ne désarma pas la rigueur de Boileau envers Quinault. Les deux vers du duo d'Idas et de Doris :

Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence (2),

excitèrent la mauvaise humeur du satirique : il les trouvait scandaleux; et c'est au sujet de ce passage et de quelques autres qu'il mit dans une de ses satires (3) :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

Il se récriait surtout contre la morale relâchée des *chœurs* dans les opéras, et il disait : *Ce n'est pas là l'esprit des chœurs de l'antiquité, dans lesquels la vertu était toujours prêchée, malgré les ténèbres du paganisme.*

L'opéra d'*Isis*, qu'on regarda alors comme le chef-d'œuvre de Lulli, et qui fut appelé l'opéra des musiciens, fut joué pour la première fois à Saint-Germain (4). Ce sujet, d'une grande difficulté,

(1) Le 11 janvier 1675.

(2) *Atys*, acte III, scène II.

(3) Satire X.

(4) Le 10 janvier 1677.

coûta des peines inouïes aux auteurs. Le succès ne satisfit qu'en partie leurs espérances. *Isis* fut froidement reçu à la cour; on y trouva des allusions hardies sur la position des deux rivales qui se disputaient alors le cœur de Louis XIV. M^{me} de Maintenon ne fut pas satisfaite qu'on l'eût reconnue dans *Io*, et M^{me} de Montespan fut outrée qu'on lui eût fait jouer le rôle de Junon. Quinault, à cause de ces applications, auxquelles il était peut-être étranger, tomba dans une espèce de défaveur.

Lulli, courtisan fin et adroit, jugea nécessaire de sacrifier son affection à son intérêt. Son goût et son amitié l'attachaient à Quinault; mais la disgrâce dans laquelle il venait de tomber auprès des deux favorites le décida à abandonner son ami, au moins pendant quelque temps. Ce fut à regret qu'il fit ce sacrifice, car il était convaincu que personne mieux que Quinault n'entendait la coupe des vers lyriques, les artifices de la scène, et ne pouvait se plier à tous les caprices de son génie musical. Il fit choix de Thomas Corneille, qui composa un opéra sur le sujet de *Psyché*, déjà connu au théâtre par un ballet de Benserade et par une tragi-comédie de Molière. Cet opéra fut joué à Paris, et y fit peu de sensation; la cour ne se soucia même pas d'en avoir les prémices (1).

Le second essai de Thomas Corneille fut plus heureux. Ce ne fut cependant que d'après les désirs du roi qu'il consentit à travailler de nouveau pour l'Opéra. Il fit choix, d'après le conseil de Lulli, du sujet de *Bellerophon*, que Quinault avait déjà traité en tragédie pour les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Mais ce qui peut faire croire qu'il travailla avec peu de goût à cet ouvrage, c'est qu'il en donna une partie à composer à Boileau. Fontenelle, neveu de Thomas Corneille, plus de soixante ans après, réclama tout l'honneur de cet opéra, et nous apprit que Boileau n'avait pu en composer que le prologue et l'introduction du quatrième acte, et que tout le reste était de lui, excepté le canevas, qui lui avait été fourni par son oncle (2). Quoi qu'il en soit, cet opéra obtint un

(1) Il fut joué à Paris le 9 avril 1678.

(2) *Lettre de Fontenelle au Journal des savans*, année 1744.

grand succès ; il attira Paris pendant neuf mois , et ne fut interrompu que pour avoir le temps de le faire paraître à Saint-Germain, où le roi voulut le voir, et fit faire des habits et des décorations neuves de la plus grande magnificence. Il fut si charmé, que dans chacune des représentations il en fit répéter les morceaux les plus saillans. Cledière, dans le rôle de Bellerophon ; M^{lle} Aubry, dans celui de Philonoë, et M^{lle} Saint-Christophe, dans celui de Pthénoboée, méritèrent et obtinrent les applaudissemens de la cour.

Vers cette époque, Lulli eut un dénié assez vif avec La Fontaine. Le bonhomme, stimulé par le succès que venait d'obtenir son ami Despréaux, voulut composer un opéra. Il y fut surtout encouragé par Lulli, qui, privé de Quinault, voulait s'associer à un homme d'une grande réputation. Lulli s'empara de La Fontaine, et, à force de cajoleries et de promesses flatteuses, il parvint à le décider à traiter le sujet de *Daphné*. Le musicien était sans cesse occupé à obséder le poète. Accoutumé aux complaisances de Quinault, il croyait trouver la même docilité dans La Fontaine, et il ne cessait de lui redemander des scènes nouvelles, des vers d'une coupe plus favorable à sa musique ; en un mot, il voulait assujétir le poème à l'effet musical. Après quatre mois de travaux chaque jour renouvelés, La Fontaine se rebuta, et Lulli abandonna son projet. La disgrâce de Quinault était oubliée, Lulli crut pouvoir sans danger le reproduire à la cour, et choisit pour les fêtes du mariage de madame la dauphine de Bavière l'opéra de *Proserpine*, que Quinault venait de composer. Quand La Fontaine fut instruit de cette petite perfidie, sa colère s'exhala en vers et en prose. Il s'en plaignit à tout le monde, intéressa vainement en sa faveur M^{me} de Thianges, et finit par se consoler en faisant contre Lulli la satire du *Florentin*, disant plaisamment partout que Lulli avait voulu l'*enquinauder*.

L'opéra de *Proserpine* fut représenté à Fontainebleau (1). Le roi en fit faire les décorations et les habits à ses frais. Il fut exé-

(1) Le 15 novembre 1680.

cuté par la musique de la chambre; Lulli le fit ensuite représenter sur le théâtre de l'Opéra (1).

L'année suivante on voulut essayer le mélange d'un opéra et d'un ballet. Quinault composa à cet effet *le Triomphe de l'Amour*; c'était une pièce à vingt entrées de genres différens, mises en scène avec un luxe prodigieux de machines et de décorations. Le roi voulut voir la première représentation, et donna l'ordre à Vigarani, son machiniste, de tout disposer à Saint-Germain pour ce spectacle. Il permit que plusieurs princesses et seigneurs de la cour y prissent des rôles, et Benserade fut chargé de composer les paroles sur lesquelles devaient se faire les entrées. Dans cette représentation (2), on vit danser le dauphin, la dauphine, mademoiselle, le prince et la princesse de Conti, M. le comte de Vermandois, M^{lle} de Nantes, et un grand nombre de dames et de seigneurs de la plus haute distinction. Ce genre de spectacle eut un succès prodigieux; il fut répété plusieurs fois, et Lulli le fit jouer bientôt après à Paris; cependant il le réduisit à quatre entrées, et confia le soin des machines à Rivani, qu'il venait d'attacher à l'Opéra. On commença à introduire des danseuses sur la scène; la demoiselle Fontaine fut la première qui s'y montra. L'essai obtint un grand succès; elle vit se presser autour d'elle la foule des adorateurs. Cet usage s'est constamment soutenu à l'Opéra, où les danseuses sont un des attraits les plus puissans de l'Académie royale de Musique.

Lulli fit représenter à Paris (3) la tragédie de *Persée*, dont Quinault avait fait les paroles. Les Parisiens lui surent gré de leur avoir donné la primeur de cet ouvrage, qui ne fut joué à la cour que quelque temps après. Cette galanterie de Lulli contribua beaucoup au succès de cet opéra, auquel se rattache une anecdote assez curieuse. Le jeune prince de Dietricsthein, fils du grand-mâitre de la maison de l'impératrice Éléonore, femme de l'empe-

(1) Le 5 février 1680.

(2) Le 24 janvier 1681.

(3) Le 17 avril 1682.

reur Léopold, dansa sur le théâtre de l'Opéra dans une des représentations, à la place et sous le masque de Pécourt, premier danseur. M. le dauphin, qui avait assisté à la première représentation, assista aussi à celle-là, et applaudit le jeune prince, qui s'acquitta avec beaucoup de grâce d'un pas fort difficile.

Le roi voulut que cet opéra fût joué à Versailles avant les couches de madame la dauphine; le temps s'étant mis au beau, il donna ordre la veille même qu'on élevât un théâtre dans le fond de la cour du château. Les travaux étaient déjà fort avancés le matin, à midi, quand le temps devint orageux et ne permit pas de se servir de ce théâtre; cependant le roi s'attendait à voir le soir représenter *Persée*. Lulli ne se rebuta pas, il fit mettre un si grand nombre d'ouvriers dans le manège, qu'à neuf heures un théâtre magnifique et *machiné* s'y trouva dressé comme par enchantement. Toute la cour y prit place dans des loges magnifiquement décorées, et on admira surtout, au second acte, les jardins de *Céphée*, formés d'orangers et d'arbustes naturels couverts de fleurs, transportés sur le théâtre avec des peines et des dépenses énormes.

Persée fut le premier opéra qui fut donné *gratis*. Lulli voulut participer aux réjouissances publiques qui eurent lieu pour la naissance de monseigneur le duc de Bourgogne, et choisit *Persée*, qui faisait fureur alors, pour donner un spectacle au peuple. Un arc de triomphe, richement illuminé, avait été élevé devant la porte de l'Opéra; sur la place du Palais-Royal, à la sortie du spectacle, on tira un beau feu d'artifice, et deux fontaines de vin coulèrent toute la nuit, aux frais du directeur, qui paya par ce moyen un tribut de reconnaissance à Louis XIV, son bienfaiteur.

L'opéra de *Persée* fut l'objet de grands débats de métaphysique amoureuse; les beaux esprits et les petites maîtresses prirent parti dans cette controverse galante, où il s'agissait de décider si un véritable amant devait préférer que sa maîtresse fût la proie d'un monstre prêt à la dévorer, ou qu'elle devint la conquête de son

rival. Voici les vers du rôle de *Phinée* qui donnèrent lieu à cette question :

L'amour meurt dans mon cœur, la rage lui succède ;
 J'aime mieux voir un monstre affreux
 Dévorer l'ingrate Andromède,
 Que la voir dans les bras de mon rival heureux (1)!

Lulli et Quinault firent donner à Versailles, devant le roi, la première représentation de *Phaéton* (2). Cet ouvrage avait coûté de grandes peines aux auteurs; quelques-unes des scènes avaient été refaites vingt fois, pour complaire aux exigences de Lulli qui n'était jamais satisfait. On fit pour cette pièce des dépenses énormes en machines; elles furent tellement multipliées et elle offraient un si beau spectacle que *Phaéton* fut surnommé *l'opéra du peuple*. Il fut représenté ensuite à Paris (3), et obtint beaucoup de succès. On en fit une reprise en 1721, pour jouer devant le roi Louis XV, qui, pour la première fois, se montra à l'Opéra.

Louis XIV, fatigué sans doute des sujets mythologiques, voulut chercher de nouvelles émotions dans des actions dramatiques d'un caractère plus convenable au goût de son siècle; les romans de chevalerie étaient alors fort à la mode, et le roi donna à Quinault le sujet d'*Amadis de Gaule*. Le poète travailla son poème pendant plus de six mois; il allait être enfin représenté à la cour pendant le carnaval, quand la mort de la reine (4) vint suspendre tous les spectacles. Le roi se prononça, et voulut que son deuil fût observé pendant un an avec la plus grande rigueur; il permit pourtant que la pièce de Quinault fût jouée à Paris, ne voulant pas priver son peuple de ses plaisirs.

(1) On peut lire dans les *Mercures* de l'année 1682 les nombreuses pièces de mauvais vers qui furent composées sur ce ridicule sujet.

(2) Le 6 janvier 1683.

(3) Le 7 avril.

(4) Marie-Thérèse, infante d'Espagne, mariée à Louis XIV en 1660, morte à Versailles le 30 juillet 1683, à l'âge de 45 ans.

Amadis fut admiré dès sa première représentation (5). Berain avait inventé pour cet ouvrage des rôles et des décorations d'un genre absolument nouveau, et qui produisirent un effet merveilleux. Des costumes de la plus grande richesse furent aussi exécutés sur ses dessins. Le rôle d'Amadis fut donné à un chanteur nommé Dunesny. M^{lles} Moreau et Rochois jouèrent ceux d'Oriane et d'Arcabonne, et Beaumavielle soutint sa réputation dans celui d'Arcalaïs. Les ballets, qui commençaient à s'enrichir de jolies danseuses, montrèrent avec éclat les demoiselles Lafontaine, Carré et Pesan l'aînée.

Le prologue d'*Amadis* est, de l'aveu même de Voltaire, le meilleur de Quinault; il se rattache à la pièce, puisque ce sont les personnages mêmes de l'opéra qui y paraissent et qui se réveillent à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre.

Le succès d'*Amadis* encouragea Lulli et Quinault à puiser leurs sujets dans les romans de chevalerie, et à chercher un genre de merveilleux plus neuf que celui des métamorphoses d'Ovide, dont on commençait à être fatigué à cette époque, et qu'on avait arrangées de toutes les manières, même en rondeaux. L'Arioste leur parut le poète de l'opéra, et son *Roland* un sujet propre à y obtenir un grand succès; on dit même que ce sujet fut du choix de Louis XIV, comme celui d'*Amadis*. L'ouvrage fut joué à Versailles devant le roi (6), qui jugea que cette musique était la meilleure de Lulli; les décorations et les machines furent aussi fort applaudies. La pièce ne réussit pas moins à Paris un mois après: elle a toujours été regardée comme un des chefs-d'œuvre de Quinault. Cet opéra plut tant à la cour, qu'il y fut représenté pendant long-temps une fois par semaine.

Après *Roland*, Lulli et Quinault arrangèrent quelques divertissemens joués à la cour les années précédentes, et en formèrent une espèce de pastiche, sous le titre du *Temple de la Paix*. Ce ballet

(1) Le 15 janvier 1684. Cet opéra ne fut joué à la cour à Versailles que vers la fin de février 1685.

(2) Le 8 janvier 1685.

fut dansé devant le roi à Fontainebleau, par le prince de Conti, la duchesse de Bourbon, M^{lle} de Blois, le comte de Brioune et le marquis de Mouchy (1). Il fut ensuite représenté à Versailles, et Lulli en donna aussi quelques représentations à Paris, en attendant les représentations d'*Armide*.

Cet opéra, le dernier auquel Lulli et Quinault aient travaillé, passe pour leur chef-d'œuvre. Si l'on en croit les mémoires du temps, le public aurait peu goûté *Armide* dans la nouveauté (2); et Lulli, qui était convaincu du mérite de sa musique, fit représenter un jour *Armide* pour lui seul. Le roi, qui n'avait pas désiré voir cet opéra, apprit cette singularité et voulut se convaincre par lui-même si Lulli avait raison; il fit jouer la pièce à Versailles, en fut enchanté, et son opinion fut l'arbitre de celle du public. *Armide* fut rejouée à Paris, et obtint le succès qu'elle devait avoir, c'est-à-dire un succès complet, qui s'est toujours soutenu au théâtre depuis près de cent cinquante ans, après avoir subi l'épreuve de plus de vingt reprises.

L'exécution d'*Armide* était, dit-on, admirable dans sa nouveauté. Le rôle d'*Armide* avait été fait pour M^{lle} Rochois, l'actrice la plus entraînant qui ait jamais paru à l'Opéra. Sa figure n'avait rien de remarquable, mais ses yeux étaient d'un éclat difficile à supporter. Quinault les a célébrés dans plusieurs endroits de sa pièce, et surtout dans ces vers qui sont le portrait de l'actrice :

Armide est encor plus aimable

Qu'elle n'est redoutable.

Que son triomphe est glorieux!

Ses charmes les plus forts sont ceux de ses beaux yeux.

Les rôles de Phénice et de Sidonie, ses confidentes, étaient joués par les demoiselles Desmatins et Moreau, qui passaient pour les plus belles femmes de l'Opéra, et cependant on ne les aperce-

(1) Le 15 octobre 1685.

(2) 15 février 1686.

vait plus quand Armide, sortant de sa rêverie après ces vers :

Les plus vaillans guerriers, contre vous sans défense ,
Sont tombés en votre puissance ,

s'écriait avec un accent des plus tragiques :

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous !

Dumesny, qui, de la cuisine de M. de Foucault, intendant de Montauban, était arrivé au premier emploi de l'Opéra, joua Renaud avec une grâce et une noblesse qui ne se ressentaient pas de son premier état (1).

Armide est restée au théâtre comme le chef-d'œuvre de la scène lyrique : elle est encore considérée comme un modèle qui réunit tout ce qui constitue un bon opéra.

Le duc de Vendôme, voulant donner une fête à M. le dauphin, fit représenter à son château d'Anet la pastorale d'*Acis et Galathée* (2). Le poème est de Campistron, que le duc protégeait beaucoup, et la musique de Lulli; ce fut le dernier ouvrage de ce grand compositeur. La fête donnée à Anet fut fort brillante et de fort bon goût; elle avait été dirigée par le marquis de Lafare et l'abbé de Chaulieu, grands amis de M. de Vendôme, et ses compagnons de plaisir. Lafare en parle dans ses *Mémoires*. Comme on y trouve quelques traits de mœurs, je crois que ce passage peut trouver place ici :

« Le roi vint à être malade d'une fistule, et se résolut enfin à
» l'opération; cela fit craindre pour sa vie, et réveiller par con-
» séquent les cabales auprès de monseigneur (le dauphin, fils de
» Louis XIV), qui devinrent encore plus vives, quand après
» cette opération (3), le roi retomba malade d'un *anthrax*, qui mar-

(1) Dumesny avait débuté en 1677 dans l'emploi des hautes-contre, par le rôle d'un triton dans l'opéra d'*Isis*.

(2) Le 19 août 1686.

(3) On opéra le roi de la fistule le 18 novembre 1686 à sept heures du matin, sans que personne en fût instruit que les gens de son service. Il n'y avait de présent à l'opération que M. de Louvois, le père Lachaise, Fagon et Petit, premier chirurgien.

» quait la corruption du sang, et pour lequel il lui fallait une opération plus rude et plus dangereuse que la première. Quoiqu'il fût effectivement en danger, il ne voulait pas qu'on le crût (1). Ainsi cette maladie n'empêcha pas que, pour divertir monseigneur, à Anet, M. de Vendôme, l'abbé de Chaulieu et moi, nous n'imaginassions de lui donner une fête, avec un opéra dont Campistron, poète toulousain aux gages de M. de Vendôme, fit les paroles, et Lulli, notre ami à tous, en fit la musique. Cette fête coûta 100,000 livres à M. de Vendôme, qui n'en avait pas plus qu'il ne lui en fallait; et comme M. le grand-prieur, M. l'abbé de Chaulieu et moi, nous avions chacun notre maîtresse à l'Opéra, le public malin dit que nous avions fait dépenser 100,000 livres à M. de Vendôme pour nous divertir, nous et nos demoiselles (2). »

Dans cette fête, tout fut fait avec une magnificence presque royale. Lulli, tout le temps qu'il resta à Anet, eut une table de vingt couverts pour lui et ses amis; un maître-d'hôtel du prince avait ordre d'en faire les honneurs. Toute la troupe chantante et dansante de l'Opéra y fut aussi traitée à part fort généreusement.

Lulli fit jouer le mois suivant *Acis et Galathée* sur le théâtre de l'Opéra, et ce fut le dernier ouvrage qu'il mit en scène. Sa santé était fort délabrée par les excès de tous les genres, surtout par ceux de la table. Dans le mois de janvier de l'année suivante, il fit exécuter aux Feuillans de la rue Saint-Honoré un *Te Deum* qu'il avait composé pour la convalescence du roi. Il voulut conduire l'orchestre en personne. Dans un moment, emporté par le feu de l'exécution, il frappa rudement son pied avec la canne dont il battait la mesure. Cette légère blessure occasiona un mal qui

(1) Il reçut les ambassadeurs de Siam en grande cérémonie pendant sa maladie, et il tint son conseil même le jour de l'opération. Il dit au prince de Conti en présence de toute la cour : « On croit mon mal plus grand quand on en est loin; mais dès qu'on le voit on juge aisément que je ne souffre guère.

(MÉMOIRES DE DANGEAU.)

(2) *Mémoires de la Fare*, page 269, annot. 1755.

devint bientôt incurable; la gangrène se mit à l'orteil, elle eut bientôt gagné la jambe, et il devint impossible de l'arrêter. MM. de Vendôme offrirent deux mille pistoles au médecin qui pourrait le guérir; mais cette offre généreuse fut sans succès, la maladie fit des progrès rapides, et Lulli mourut le 22 mars 1687, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Il fut inhumé dans l'église des Petits-Pères, près la place des Victoires. Santeuil honora sa tombe d'une très-belle épitaphe latine qui fut placée sur le mausolée de marbre que sa famille lui fit élever.

Lulli était un homme d'un génie supérieur dans son genre. On peut dire qu'il créa en France la musique dramatique, et que c'est à lui que l'Opéra dut son existence. Lulli forma des acteurs, des chanteurs et des musiciens, et ceux qui lui reprochent aujourd'hui la simplicité et la monotonie de sa musique ne réfléchissent pas qu'il était obligé de composer pour ceux qu'il employait. Une musique plus vive, plus riche, plus savante, plus travaillée, n'aurait pas pu être chantée par ses acteurs, ni exécutée par son orchestre. Les artistes ne connaissaient pas alors ce qu'on a appelé depuis *la difficulté*, ces brillantes roulades, ces éclatans ports de voix, ces interminables points d'orgue qui nous sont venus d'Italie, et qui ôtent à la musique française son caractère de franchise et de naturel. Lulli fut souvent obligé de refaire plusieurs fois des morceaux de ses opéras que les acteurs ne pouvaient pas chanter, et qui étaient au-dessus du talent du plus grand nombre des instrumens de son orchestre.

Voici le jugement que Titon-Dutillet porte de Lulli dans son *Parnasse français* : « L'Opéra parut entre les mains de Lulli avec » toutes les beautés et tout l'agrément qu'on pouvait désirer, et » attira non-seulement l'admiration des Français, mais des étran- » gers même. On trouva dans ses récits, dans ses airs, dans se » chœurs et dans toutes ses symphonies, un caractère juste et vrai, » une variété merveilleuse, une mélodie et une harmonie qui en- » chantent; et il mérita avec raison le titre de prince des musi- » ciens français, étant regardé comme l'inventeur de cette belle et » grande musique française telle que celle de nos grands opéras et

» de nos grands concerts qui n'était connue que très-imparfaite-
 » ment avant lui; il l'a portée à son plus haut point de perfec-
 » tion et a été le père et le modèle de nos plus illustres musiciens
 » qui travaillent dans cet excellent goût. »

Son talent pour le théâtre était universel; il avait un tact d'une finesse inconcevable et un esprit des plus pénétrants. Quinault dut beaucoup à ses conseils; il ne se trompait jamais sur un effet de scène, ni sur un mouvement dramatique. Il ne se contentait pas de montrer à ses acteurs comment ils devaient jouer leur rôle, il les répétait devant eux, et avec sa petite taille, son gros ventre, ses petits yeux et ses jambes courtes, il avait de la noblesse en récitant le monologue de Renaud ou le récitatif d'Armide :

Enfin, il est en ma puissance, etc.

Le même homme était d'un comique achevé dans les scènes gaies ou bouffonnes; il ordonnait lui-même les programmes de ses ballets et indiquait sur la scène les pas et les attitudes; son agilité et ses mines le servaient à merveille dans les pas de caractère.

Lulli a eu des rapports avec toutes les notabilités de son époque; les mémoires du temps s'expliquent fort différemment sur son compte. Les uns en ont écrit beaucoup de bien, les autres beaucoup de mal : cependant, malgré les amitiés illustres dont il fut honoré (1), tout porte à croire que son caractère ne répondait pas à son talent. Boileau, dont la sévère probité ne peut être contestée, a flétri Lulli par un portrait où tous les commentaires s'accordent à le reconnaître (2) :

En vain par sa grimace un bouffon odieux
 A table nous fait rire et divertit nos yeux;
 Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
 Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre,

(1) Louis XIV, le dauphin, le duc et le grand-prieur de Vendôme, le maréchal de Vivonne, le marquis de la Fare, M^{me} de Montespan, Quinault, Molière, Chapelle, etc., etc.

(2) Voyez le *Bolwana* de Moutchenay, n^o XL.

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;
 Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

On a peine à s'expliquer la sévérité de ce portrait quand on pense que Molière, dont les mœurs étaient aussi recommandables que celles de Boileau, et qui se connaissait pour le moins aussi bien que lui en bonnes ou mauvaises plaisanteries, faisait grand cas de Lulli, l'admettait dans sa société intime, et lui disait souvent à table : *Allons, Lulli, fais-nous rire!*

Lulli avait épousé la fille unique de Lambert, le musicien; il en eut six enfans, trois garçons et trois filles, dont l'une épousa Francine, qui obtint après lui le privilège de l'Opéra. Il laissa à sa mort plus de 650,000 francs.

Quinault ne survécut pas long-temps à Lulli. Il avait déjà renoncé à travailler pour le théâtre pour s'occuper de son salut. La mort de Lulli frappa vivement son imagination; il passa les derniers six mois de sa vie dans une langueur et un dégoût continuel: des insomnies troublaient ses nuits, et dans le jour des défaillances continuellenes attristaient son existence; il ne s'occupait plus que de finir chrétiennement, et mourut le 26 novembre 1688, âgé de cinquante-trois ans. Quinault laissa plus de 100,000 écus de bien, dont une grande partie était le produit de ses opéras.

On vient de voir que Lulli et Quinault ont été les créateurs de l'opéra en France. Je vais examiner quel fut le système qu'ils suivirent, l'un dans la musique, l'autre dans la poésie lyrique, pour élever ce genre au degré de perfection qu'il atteignit sous leur direction.

Lulli apporta d'Italie le goût qui y régnait alors dans la mélodie des Cavalli et des Cesti; il adapta ce genre de musique à la mélodie de l'époque primitive, et en composa une mélodie mixte qui fut le caractère de l'école française. Lulli inventa ce

qu'on nomme *l'accent pathétique*, devenu une des parties de ce récitatif dramatique qui, par diverses inflexions de voix, par un ton plus ou moins élevé, par un débit plus vif ou plus lent, exprime les sentimens qui agitent l'acteur. Il sentit qu'une représentation de musique, formée entièrement de déclamation notée, deviendrait assommante d'ennui; de même que, si elle n'était composée que de morceaux de chant, d'ariettes ou de grands airs, elle fatiguerait par son invraisemblance; ce fut de la combinaison de ces deux genres de musique qu'il composa l'opéra français. L'art de chanter et celui d'exécuter la musique par le moyen des instrumens étaient de son temps fort imparfaits, et c'est sans doute à la difficulté des moyens d'exécution qu'il faut attribuer la simplicité de sa musique; cependant ce qui nous reste de lui donne une haute idée de son talent. Ce n'était pas un homme médiocre que celui qui avait imaginé, pour se rapprocher de la belle nature, de faire réciter les vers qu'il voulait mettre en musique par la première tragédienne de son temps. Lulli écoutait M^{lle} Champmèlé déclamer une scène passionnée; il se pénétrait de ses intonations et les notait pour en composer son récitatif: il fallait qu'il y eût dans son talent quelque chose de plus positif que la mode ou l'engouement, pour que Lulli ait fait pendant trente ans l'admiration de la cour la plus spirituelle et la plus instruite de l'Europe. Boileau disait à un exempt des gardes, dans un spectacle de Versailles: *Placez-moi dans un endroit où je ne puisse entendre que la musique*; c'était un bel hommage rendu à Lulli, mais en même temps un outrage brutal fait au mérite de Quinault.

Boileau, qui aimait les arts et qui connaissait les anciens mieux que personne, assurait que Lulli avait introduit en France dans son récitatif *le mode lydien*; c'était un mode animé, empreint cependant d'un caractère de tristesse, mais éminemment pathétique et propre à la mollesse. C'était, dit-on, sur ce mode, qu'Orphée adoucissait les animaux féroces et qu'Amphyon faisait élever les murs de Thèbes: Boileau ne pouvait pas faire un plus bel éloge de la musique de Lulli.

La réputation et les ouvrages de Lulli ont été le but vers lequel se sont dirigés les efforts de tous les antagonistes de l'opéra fran-

çais. Rousseau, qui avait passé six mois à Venise, en était revenu enthousiaste de la musique ultramontaine, et il ne voyait rien au-dessus des Porpora, des Galuppi, des Cochi, des Jumella et des Terra Dellas; Lulli n'était pour lui qu'un *musicien de guinguette*, et Rousseau, aujourd'hui, pour sa punition, est regardé par les admirateurs de cette musique italienne qu'il a tant préconisée comme un compositeur sans science, sans feu, sans génie et sans caractère. Il refusait de croire au mérite de Lulli; on refuse aujourd'hui de croire au sien :

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas;
Vous ne vouliez point croire et l'on ne vous croit pas!

Voici, au reste, un apologiste de Lulli qui me paraît avoir parfaitement caractérisé son talent, et dont, à ce titre, je vais consigner ici le jugement, plein de goût et de raison :

« Lulli n'est plus à la mode; mais vous n'ignorez pas qu'il a »
 » fait les délices d'un siècle qui, de l'aveu de tout l'univers, a »
 » été pour nous le siècle de la perfection en tout genre. On ne »
 » dédaigne Lulli que parce qu'il est trop connu. Ses beautés, qui, »
 » dans leur primeur, firent des impressions si vives, ont perdu »
 » leur éclat depuis que la trop grande habitude en a usé le senti- »
 » ment; les chants de Lulli n'ont perdu aucune de leurs grâces, »
 » il ne leur manque que le mérite de la nouveauté. Ils ont plu »
 » trop long-temps pour plaire encore.

» Quelle force! quelle sagesse dans les expressions de Lulli! Si »
 » la tendresse l'inspire, rien n'est plus doux, plus affectueux, »
 » plus touchant que sa mélodie; elle pénètre l'ame sans vio- »
 » lence, pour y produire une aimable rêverie, une délicieuse lan- »
 » gueur. S'il se trouve dans des situations tristes et déplorables, »
 » ses sons gémissans, son harmonie lugubre, opèrent la désola- »
 » tion dans les cœurs. Quelle est son aménité dans les sujets »
 » joyeux, son énergie dans les pensées terribles, son agitation, »
 » son désordre dans les transports de la colère ou les fureurs du »
 » désespoir! que tout chez lui est excellemment caractérisé!

» C'est un génie qui prend toutes les formes, qui se plie à toute
 » sorte d'intérêt.

» Plus on connaîtra Lulli, plus on estimera son beau génie ; il
 » a toutes les parties essentielles qui font le grand musicien. Plu-
 » sieurs ont excellé au-dessus de lui dans quelques-unes, per-
 » sonne n'en a réuni un si grand nombre et dans un degré si
 » parfait. Ses ouvrages sont, comme les tableaux de Raphaël,
 » inférieurs à ceux de Michel-Ange pour la fierté du dessin, à
 » ceux du Titien pour l'artifice du coloris, à ceux du Corrège
 » pour l'esprit et les grâces, à ceux de Jules Romain pour l'imagi-
 » nation et le feu, supérieur à tous par la réunion de toutes les
 » parties qui rendent un tableau précieux. Ceux à qui la musique
 » de Lulli est insipide doivent mépriser les peintures de Ra-
 » phaël (1). »

Lulli fut non-seulement obligé, comme on l'a vu, de créer des
 chanteurs et des musiciens pour le théâtre qu'il venait d'établir,
 mais encore il créa un poète lyrique pour le comprendre et pour
 le seconder ; il sentait qu'il avait à lutter contre une coterie, reste
 de la cour du cardinal Mazarin, qui soutenait alors ce paradoxe,
 que Rousseau renouvela cent ans plus tard, que *la langue fran-
 çaise n'était pas faite pour la musique*. Lulli, quoique Italien,
 voulut prouver le contraire, et il jeta les yeux sur Quinault.
 Voici à ce sujet ce que nous apprend l'abbé d'Olivet : « Parmi
 » tout ce qu'il y avait de poètes dans ce temps-là (et jamais la
 » France n'en a eu ni de meilleurs ni en plus grand nombre),
 » Lulli préféra M. Quinault, dans qui se trouvaient réunies di-
 » verses qualités dont chacune en particulier avait son prix, et
 » dont l'assemblage faisait un homme unique en son genre : une
 » oreille délicate pour ne choisir que des paroles harmonieuses ;
 » un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent et cent ma-
 » nières les sentimens consacrés à cette espèce de tragédie ; une
 » grande facilité à rimer, pour être toujours prêt à servir au be-
 » soin, et une docilité encore plus rare pour se conformer tou-
 » jours aux idées ou au caprice du musicien. »

(1) *Apologie de la musique française*, par l'abbé Laugier. Paris, 1754.

Leurs premiers essais ne donnèrent qu'une idée fort imparfaite de l'opéra français tel que Lulli le concevait ; mais le goût et l'expérience l'eurent bientôt fait arriver au point de perfection dont *Armide* nous donna un exemple : quinze ans suffirent pour le faire arriver des *Fêtes de Bacchus* au chef-d'œuvre de la scène lyrique.

Tout le monde est aujourd'hui bien convaincu que Perrault, dans son admiration pour Quinault, était plus près de la vérité que Boileau dans ses critiques outrées et presque de mauvaise foi. Le jugement que Perrault a porté est encore vrai aujourd'hui : *Quinault est le plus grand poète que la France ait eu pour le lyrique et le dramatique* (1), et le sévère législateur du Parnasse est forcé de reconnaître en lui *un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant* (2); mais il ajoute : *Ces vers n'étaient pas d'une grande force ni d'une grande élévation, et c'était leur faiblesse même qui les rendait d'autant plus propres pour le musicien, auquel ils doivent leur principale gloire, puisqu'il n'y a en effet de tous ses ouvrages que les opéras qui soient recherchés; encore est-il bon que les notes de musique les accompagnent* (3).

Les réflexions sur Longin ne parurent qu'après la mort de Quinault, et quoique Boileau nous apprenne qu'il était réconcilié depuis long-temps avec ce poète, il se pourrait bien que le souvenir du peu de succès qu'obtint *Bellérophon*, auquel il avait travaillé, lui eût donné l'idée que les bons vers étaient peu convenables à la musique. C'est une petite consolation d'amour-propre qu'il faut pardonner à Boileau, et qui peut servir à nous donner la mesure de son jugement sur les vers de Quinault.

La Harpe, dont les opinions sont si vraies, quand la passion ne l'anime pas, rend à Quinault une justice éclatante, peut-être même un peu trop aux dépens de Lulli :

Boileau, je l'avouerai, se trompe quelquefois;
Mais aucun intérêt ne corrompt sa voix,

(1) *Histoires de l'Académie Française*, tome II, page 245.

(2) *Parallèle des anciens et des modernes*.

(3) III^e Réflexion sur Longin.

Et s'il a dans *Atys* méconnu l'art de plaire,
 Du moins en se trompant son erreur fut sincère.
 Boileau crut que Lulli, qu'on a tant surpassé,
 Faisait valoir Quinault qu'on n'a point effacé.
 Il fallait que le temps vengeât l'auteur d'*Armide*,
 Ce juge des talens et sa faveur décide ;
 Chaque jour à sa gloire il paraît ajouter.
 Aux dépens du poète on n'entend plus vanter
 Ces accords languissans, cette faible harmonie,
 Que Quinault réchauffa du feu de son génie (*).

La Harpe était grand partisan de Gluck ; il défendit dans cette guerre la cause de la musique savante, et Lulli n'était pas en faveur auprès de lui. Comme poète, il ne courait pas la même carrière que Quinault ; aussi l'apprécie-t-il avec beaucoup de goût. « Il n'a sans doute, dit-il, ni cette audace heureuse de figures, ni » cette éloquence de passion, ni cette harmonie savante et variée, » ni cette connaissance profonde des effets du rythme et de tous » les secrets de la langue poétique : ce sont là les beautés du pre- » mier ordre, et non-seulement elles ne lui étaient pas néces- » saires, mais, s'il les avait eues, il n'eût point fait d'opéras, car » il n'aurait rien laissé à faire au musicien ; mais il a souvent une » élégance facile et un tour nombreux. Son expression est aussi » pure que sa pensée est claire et ingénieuse. Ses constructions » forment un cadre parfait, où ses idées se placent comme d'elles- » mêmes dans un ordre lumineux et dans un juste espace ; ses » vers coulans, ses phrases arrondies, n'ont pas l'espèce de force » que donnent les inversions et les images ; ils ont tout l'agrément qui naît d'une tournure aisée et d'un mélange continuel » d'esprit et de sentiment, sans qu'il y ait jamais dans l'une ou » dans l'autre ni recherche ni travail. Il n'est pas du nombre » des écrivains qui ont ajouté à l'énergie ou à la richesse de notre » langue ; il est un de ceux qui ont le mieux fait voir combien on » pouvait la rendre souple et flexible. Enfin, s'il paraît rarement

(*) *Discours sur les préjugés et les injustices littéraires.*

» animé par le génie des vers, il paraît très-familiarisé avec les
 » Grâces; et comme Virgile nous fait reconnaître Vénus à l'o-
 » deur d'ambroisie qui s'exhale de la chevelure et des vêtemens
 » de la déesse, de même, quand nous venons de lire Quinault,
 » il nous semble que l'Amour et les Grâces viennent de passer
 » près de nous (1). »

Quel que soit le mérite qu'on accorde à Quinault comme écrivain, et à Lulli comme musicien, on ne pourra pas du moins se refuser à reconnaître que l'Opéra leur doit non-seulement sa fondation, mais encore sa prospérité. Ils l'ont compris et ils l'ont exécuté dans le goût de la nation et dans l'intérêt des beaux-arts; les succès qu'ils ont obtenus pendant quinze ans devant la cour de Louis XIV et devant un public qui, à cette époque, était composé de tout ce que Paris possédait de plus éclairé et de meilleure compagnie, prouve que leurs travaux reposaient sur des fondemens plus solides que ceux d'une vogue passagère, d'un enthousiasme du moment ou du caprice d'une mode. Le discrédit où est tombée de nos jours la musique de Lulli est le résultat de trois révolutions musicales que nous avons éprouvées depuis la mort de ce compositeur; il me paraît tenir de plus près aux goûts ou aux règles variables de cet art, qu'au mérite réel des ouvrages eux-mêmes. Quant aux poèmes de Quinault, ils jouissent encore aujourd'hui de tout l'éclat de leur ancienne réputation; ce qu'on a fait depuis dans ce genre n'a servi qu'à relever son mérite, et Campistron, Lamothe, Fontenelle, Roi, Lagrange-Crancé, Caluzac, Labruyère, Pellegri, Danchet, Duclos, Marmontel, et même Voltaire, sont restés fort loin de lui.

Aujourd'hui les gens de goût sont forcés de convenir que Quinault a peut-être un peu trop abusé dans ses opéras et dans ses prologues du merveilleux de la mythologie et du prestige de l'allégorie; plus tard il avait senti lui-même que tout le fatras d'Ovide et d'Hésiode devenait fade et languissant: aussi avait-il laissé de

(1) *Cours de littérature*, 2^e partie, livre 1^{er}, chap. VIII.

côté la fable et ses insipides métamorphoses. Il avait ouvert une nouvelle carrière à l'Opéra par le choix des sujets d'*Amadis*, de *Roland* et d'*Armide*. Ses successeurs ne la suivirent pas et justifèrent, en retombant dans l'ornière mythologique, l'opinion sévère de Labruyère sur l'Opéra pendant long-temps passée en force de chose jugée : *Je ne sais pas comment l'Opéra, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer* (1).

J. T. MERLE (2).

(1) Ce jugement de La Bruyère doit en partie être appliqué aux opéras qui ont précédé *Amadis*. Le livre des *Caractères* ne parut qu'en 1687 pour la première fois, et tout le monde sait que l'auteur s'en occupait depuis long-temps. Il est probable que, lorsque La Bruyère écrivait ce passage sur l'opéra, *Roland* et *Armide* n'avaient pas encore été représentés.

(2) Fragment d'une HISTOIRE INÉDITE DE L'OPÉRA EN FRANCE.

HERNANDÈS.

La vengeance la plus terrible est celle que le
temps a comprimée.

— LORD BYRON. —

§ II. — L'APPARITION (*).

— Maman, maman, s'écriait un petit garçon, en accourant vers une jeune femme qui allaitait un enfant de quelques mois ; maman, Nièves ne veut pas me rendre mon ballon !

La jeune femme mit un doigt sur sa bouche, en montrant au petit garçon son frère qui s'était endormi en tétant ; puis, se penchant sur l'enfant qui sommeillait, elle essaya de retirer de sa bouche le sein qu'il tenait encore. Le nourrisson s'éveilla à moitié, et ressaisit le bout du sein, en le serrant fortement avec ses gencives ; mais le sommeil était plus fort que la gourmandise : les petites lèvres roses se relâchèrent par degrés, et la jolie tête blanche et blonde retomba sur le bras de la jeune nourrice, qui suivait les mouvemens de l'enfant avec cette sollicitude toute de tendresse qu'une mère seule peut connaître. Elle le baisa doucement, et le remit à sa bonne pour le coucher dans son berceau.

(*) La REVUE DE PARIS du mois de janvier 1833 a publié l'exposition de cette Nouvelle.

A quelques pas de là un jeune homme suivait aussi de l'œil toutes les actions de la jeune femme, et il sourit avec amour au tableau que lui offrirent bientôt les deux aînés des enfans et leur mère. Appuyé contre la porte, en forme d'arc, de la vieille salle mauresque, le jeune homme avait une attitude toute gracieuse d'élégance. La jeune femme s'approcha de lui, en tenant l'un de ses enfans par la main, et portant l'autre sur ses bras : c'était une jolie petite fille, qui ne pouvait vaincre le sommeil.

— Vous êtes demeuré bien long-temps loin de nous, mon cher seigneur, dit-elle au jeune homme avec un sourire doux et triste... Voyez... il est déjà tard... la lune est levée... Les enfans vous attendaient... Pablo, baisez la main de votre père !

Le jeune garçon s'inclina avec respect sur la main du gentilhomme, qui la posa sur la chevelure brune et bouclée du bel enfant. La mère approcha ensuite la petite fille, pour que son père lui donnât le baiser du soir ; mais la chère créature était endormie, et ses joues fermes et roses ne sentirent pas la caresse paternelle.

Lorsque les enfans furent éloignés, le jeune homme prit sa femme dans ses bras, la serra contre sa poitrine, et baisa doucement son front blanc et ses paupières soyeuses. Il semblait la revoir après une longue absence, et pourtant il l'avait quittée seulement depuis le matin.

— N'as-tu donc pas une parole d'amour pour moi, Maria ? lui dit-il avec le ton du reproche... Pourquoi m'accueillir avec cette physionomie chagrine?... Regarde-moi !

Doña Maria leva sur lui deux yeux humides d'amour ; mais leur regard était triste.

— Ne me gronde pas, Alphonse, lui dit-elle en posant sa jolie tête sur la poitrine de son mari, qu'elle couvrit des flots parfumés de sa noire chevelure ; ne me gronde pas.... mais aussitôt que tu t'éloignes, je suis frappée d'une tristesse mêlée de peur.... C'est surtout depuis notre retour dans cette maison.... Il me semble, chaque fois que j'appelle ma pauvre petite Nièves, entendre la voix de ma sœur d'adoption me répondre et me demander pourquoi je ne l'ai pas encore vengée.

Don Alphonse pressa Maria plus fortement contre lui, et couvert de baisers son visage qui se colora à l'instant de cette rougeur que donne une vive émotion.

— Je ne veux pas que tu souffres, lui dit-il... Notre amour doit anéantir tout souvenir pénible.... Le présent ne te suffit-il pas, ma bien-aimée?..... et l'avenir..... l'avenir n'est-il pas radieux pour nous?..... Vois, depuis sept ans que nous sommes mariés, notre amour, loin de faiblir, a pris de nouvelles forces.... et nos enfans... ces chères créatures, qui doivent doubler le bonheur que Dieu et sa sainte mère daignent nous accorder... Maria, ma bien-aimée, ne sois pas ingrats envers la Providence...

Il l'attira sur ses genoux, et lui prodigua les plus pures caresses. La lune, passant au travers des myrtes en fleurs et des orangers qui entouraient les fenêtres à ogives, venait éclairer une charmante coupole en mosaïque or et azur, terminée par un cul-de-lampe, et sous laquelle était un groupe de statues antiques d'une rare beauté (1), dont les formes gracieuses recevaient un nouveau charme du jour de cette vraie lumière d'amour. Un vent tiède apportait d'enivrans parfums; et le bruit régulièrement voluptueux des sources jaillissantes du jardin complétait l'enchantement.

— Comment le malheur pourrait-il t'atteindre ici, ma bien-aimée? disait Alphonse en faisant plier sous ses lèvres les longues paupières noires de Maria...

Et la jeune femme, oubliant ses pressentimens et les accens de mort que renvoyaient encore à son oreille les murs des vieilles galeries, murmurait doucement d'une voix tremblante d'amour :

— Oh! oui, le malheur ne peut pénétrer ici!...

Tout à coup une vive clarté remplace le jour mystérieux; le silence du jardin est troublé par une foule de pages et d'officiers, portant des torches de cire blanche, parfumée. C'est le gouverneur qui revient de chez l'archevêque, où il a dîné. Maria le salue; et lui, la baisant au front :

(1) Il est connu qu'il a été découvert dans les environs de Séville plusieurs statues fort belles et antiques. On en doit la découverte au savant M. de Bruna.

— Je voulais revenir plus tôt, ma fille; mais cela m'a été impossible. On célèbre, ce soir, la fête de monseigneur, et jamais il n'a voulu permettre que je me retirasse avant l'heure qu'il avait fixée. Ses pages ont joué une comédie qui m'a rappelé l'histoire de Scipion dans *Gil Blas*...

— Mais il me semble que c'est aujourd'hui l'Exaltation de la sainte croix? observa don Alphonse.

— Sans doute; mais c'est demain Saint-Nicomède, patron de notre archevêque, et sa maison *le fête* la veille. C'est bien aujourd'hui l'Exaltation de la sainte croix... 14 septembre... mais demain, 15 septembre, Saint-Nicomède... Bonsoir, ma fille, poursuivit le vieux comte; que la Vierge et les saints vous donnent un doux repos!

Maria, en entendant cette date funeste, retombe sur son siège, accablée... anéantie... Cette année est celle qui doit libérer Hernandès!.. Son œil cherche celui de don Alphonse... Mais à peine cette pensée lui a-t-elle traversé l'âme comme un glaive, que l'*enfant meurtrier* disparaissait pour faire place à l'enfant devenu homme, et homme avec la volonté de venger sa longue captivité... Maria doit garder le silence... C'est assez d'elle-même... Elle ne doit pas exposer son mari au couteau d'un assassin..... Pourquoi le lui faire chercher?... Elle se taira... Cependant elle souffre bien. C'est ainsi qu'elle passe la nuit entière, dans une agitation fiévreuse... Vers le matin, elle s'endort, mais pour faire des rêves hideux; et ce moment de repos l'agite plus que l'insomnie... Cependant la journée s'avance..... A chaque coup que frappe l'horloge, la jeune femme tressaille, et croit entendre un glas funèbre. Alphonse, qui depuis bien des jours s'est occupé d'assurer le repos de Maria, juge qu'il convient mieux de lui parler d'Hernandès que de garder le silence.

— Maria, lui dit-il... IL a quitté la ville!...

— Ah! s'écria-t-elle... le meurtrier?...

Et, se rapprochant de son mari, elle lui prit le bras, le serra avec force, lui demanda à voix basse :

— Où est-il allé?

Il y avait quelque peu d'égarement dans son regard. Alphonse fut effrayé.

— Où est-il allé? répéta-t-elle d'un accent plus élevé et plus impératif.

— Il est banni de Séville à perpétuité, et défense lui est faite, sous les peines les plus rigoureuses, d'habiter à dix lieues même de la ville.

Maria regarda autour d'elle, — passa la main sur son front, comme pour rassembler ses idées, ferma les yeux, et, tombant à genoux, fit connaître par le mouvement de ses lèvres qu'elle priait avec ferveur. A peine fut-elle relevée qu'elle courut au berceau de sa fille, la prit dans ses bras, et, suivie de ses deux autres enfans, alla long-temps prier dans la chapelle du palais, pour remercier la sainte Vierge de sa puissante protection; car elle avait éloigné l'ennemi au moment où Satan lui rendait la liberté.

Doña Maria fut heureuse de cette nouvelle, et le témoigna avec des transports qui montrèrent à son mari le degré de violence de ses inquiétudes antérieures. Elle embrassait ses enfans avec une sorte de délire, versait des larmes en regardant autour d'elle, et semblait rentrer dans la vie, depuis que cet être si terriblement fantastique, évoqué par l'enfer, ne respirait plus le même air qu'elle et tout ce qui lui était cher.

Lorsque vint la fin du jour, elle aspira longuement l'air voluptueux qui entrait dans la grande salle par les hautes et étroites fenêtres donnant sur les jardins. — L'une d'elles, formant porte, était entr'ouverte sur une allée de myrtes et de grenadiers, dont les belles pommes couronnées amusaient alors les enfans. Cette allée conduisait au sommet du rempart qui entoure l'Alcazar, et domine les murs de la ville. Maria venait d'endormir son plus jeune enfant, qui reposait encore sur son sein; elle le déposa doucement sur son berceau; et, voyant son père, son beau-père et son mari, tous trois occupés autour d'une partie d'ombre, elle se laissa séduire par le charme d'une belle fin de journée d'automne; elle prit la main de sa petite Nièves, et, partageant ses soins entre elle et son frère, elle ressentit bientôt elle-même l'effet de cette joie enfan-

tine, si franche et si active. Les grenades volèrent au loin ; les oranges, les citrons, décrivirent dans l'air des lignes de toutes les formes ; et la voix de la jeune mère domina de ses éclats argentins les ris joyeux des enfans. — Gaie, légère, contente, oublieuse du passé, rassurée par la protection déclarée de cette loi, qu'elle était habituée à regarder comme un oracle, Maria n'éprouvait plus l'inquiétude qui troublait et ses nuits et ses jours par l'horrible crainte de voir à ses côtés le meurtrier de sa sœur d'adoption..... Fatiguée de la course rapide que son fils venait de lui faire faire, elle s'était laissée tomber sur une butte couverte de ces fleurs que le second printemps de l'année ramène partout, mais bien plus vives et bien plus fraîches en Andalousie que partout ailleurs. Les enfans, heureux de voir leur mère partager de nouveau leur gaieté, redoublèrent leurs jeux. Ils arrachaient des touffes de crocus, et la couvraient de leurs pétales violets et de leurs pistils d'or ; elle leur renvoyait des poignées de fleurs ; et dans cette lutte joyeuse et enfantine, le temps s'écoulait ; l'*Ave Maria* sonna... le jour baissait.

— Allons, dit en se levant doña Maria, il faut retourner au palais.

— Non, non, s'écria le petit Pablo, je ne veux pas rentrer... Il n'est pas nuit encore... Je veux courir...

Et aussitôt, échappant à sa mère, il court vers la partie du jardin qui conduit au sommet du rempart, là où il y a des haies de cactus, avec leurs feuilles hérissées d'épines... Doña Maria tremble que son fils ne fasse une chute dans le fossé profond qui sépare le jardin de l'Alcasar des murs de la ville.

— Pablo ! Pablo ! s'écrie-t-elle en appelant l'enfant ; mais le petit obstiné court toujours devant lui, en bravant sa mère avec un rire bruyant. — Doña Maria le suit, et le rejoint sur la crête du mur ⁽¹⁾.

— Méchant enfant, dit la jeune mère en embrassant le petit mutin, qui se débattait sous ses baisers, en poussant des cris joyeux ; méchant enfant, vous serez puni.

(1) Le mur est un mur terrassé.

Et, l'élevant dans ses bras, malgré sa résistance, elle le fit sauter en l'air avec une gaieté égale à la sienne. — Tout à coup ses bras laissent retomber son fils. Elle demeure sans mouvement et sans force. — Du milieu d'un buisson épineux, formé de *higuieras d'infierno* (5), s'est dressée devant Maria une figure dont les traits changés par l'âge ne peuvent jamais être méconnus par elle.... C'est le PAUVRE ENFANT!.... mais le *pauvre enfant* devenu homme... et regardant la victime échappée à son couteau avec ses terribles yeux, pour lui dire :

— Me voilà revenu !

Doña Maria, fascinée, comme elle le fut jadis, par ce regard qui, dans ce moment, brillait, dans le feuillage sombre, de l'éclat de celui d'un animal sauvage, sentit son cœur défaillir... Elle voulut crier... sa langue demeura glacée... Elle voulut fuir... elle ne put faire un pas.

En voyant l'état d'agonie dans lequel sa seule présence mettait la malheureuse femme, Hernandès fit entendre un son rauque et bizarre, qui devait être un éclat de joie, à en juger par l'expression satanique répandue sur ses traits, qu'éclairaient encore les dernières lueurs du jour. Ses yeux fixèrent de nouveau Maria avec une volonté terrible.

— Un fossé ne sera pas toujours entre nous deux, lui cria-t-il...
Nous nous reverrons!...

Et, s'élançant au travers des figuiers sauvages, il disparut aussitôt aux yeux de doña Maria épouvantée.

Maman!... maman!... s'écrièrent à la fois les deux enfans, alarmés de la pâleur et de l'immobilité de leur mère!...

Et, la tirant par sa robe, ils pleuraient tous deux à sanglots ; car elle ne leur répondait pas. — Tout à coup son regard s'anima : une vive terreur se peignit sur tous ses traits : elle pousse un cri ; et, saisissant à la fois ses deux enfans dans ses bras, elle les em-

(5) C'est ce qu'on appelle *pita* en espagnol, le *cactus opuntia*. Le figuier sauvage dont je parle, *il figuiero d'infierno* (figuier d'enfer), a d'énormes épines. Il forme à cause de cela, ainsi que l'aloès, d'excellentes haies en Espagne et en Portugal.

porte, en courant vers le palais avec une force qu'une impression terrible a pu seule lui communiquer. Elle arrive dans le salon, où son mari jouait encore avec son père et le comte dos Arcos, met les enfans dans les bras de don Alphonse, et tombe sans mouvement à ses pieds. — On la relève, — on lui donne de l'air; — le cœur et le pouls ne battent que faiblement; — et quand elle ouvre les yeux, c'est pour effrayer ceux qui l'entourent : — elle est presque folle; — elle voit toujours un couteau près d'elle; — elle appelle au secours; — elle méconnaît son mari, son père; — et si elle reconnaît ses enfans, c'est pour croire qu'ils vont être égorgés. — Alarmé de ce qu'il entend, de ce qu'il voit, don Alphonse questionne son fils, dont l'âge, plus avancé que celui de sa sœur, peut faire présumer qu'il a remarqué ce qui s'était passé; mais l'enfant n'a rien vu : en tombant des bras de sa mère, il s'était fait mal, avait pleuré, et ne savait rien. — Enfin doña Maria revint à elle, et parla de la terrible apparition...

— C'est l'effet de votre imagination frappée, ma fille, dit le gouverneur. — Comment voulez-vous qu'un homme qui serait enfermé pour dix ans, s'il était trouvé aujourd'hui dans Séville ou sur son territoire, à quatre lieues à la ronde, aille s'exposer à une pareille chance, et tout cela pour vous *faire peur*, puisque tout le monde sait que le jardin de l'Alcasar, ainsi que tous les bâtimens, sont entourés d'un mur et d'un fossé?

Doña Maria fronça le sourcil, et parut souffrir de cette contestation.

— Je l'ai vu, dit-elle... je vous affirme que je l'ai vu.

Elle se jeta dans les bras de son mari en frémissant.

— Alphonse, emmène-moi d'ici... Je veux partir... Si j'y demeure, je serai ASSASSINÉE par cet homme.

Elle était frappée d'une si profonde terreur que plusieurs fois, dans la nuit, elle se réveilla en criant qu'elle voyait l'assassin.

Cependant, tout en voulant persuader à sa belle-fille qu'elle n'avait été effrayée que par une vision imaginaire, le gouverneur ne doutait pas de sa réalité. Les ordres les plus sévères furent donnés pour chercher le meurtrier libéré. La sainte hermandad se mit en

quête ; on fouilla les environs les plus sauvages : on ne trouva rien (1).

La terreur qui dominait doña Maria reçut un degré de force de plus par la crainte que ses enfans ne fussent enveloppés dans l'anathème que lui avait jeté Hernandès, comme un voile de mort. Sa vie ne fut plus qu'une suite de tourmens et d'inquiétudes horribles. Elle voyait sans cesse ces yeux flamboyans scintiller dans l'ombre même d'un bosquet de roses ; elle n'osait plus sortir de la ville sans être entourée d'une nombreuse escorte, et même à côté de son mari, elle tremblait encore. Lorsqu'il lui remontrait le peu de fondement de ses craintes au milieu d'amis prêts à la défendre :

— Ah ! disait-elle en pâlisant, le couteau de l'assassin n'a-t-il pas frappé Nièves au milieu de nous?...

Alors ses yeux s'égarèrent ; sa voix devenait tremblante, et la plus extrême terreur la bouleversait. — Une existence ainsi marquée d'un sceau de fatalité devenait un tourment de toutes les heures, avec tous les élémens du bonheur.

Un jour, les habitans de Séville virent un nombreux cortège descendre de l'Alcasar, et se diriger vers la cathédrale. Ce n'était cependant pas un jour de fête. On reconnut bientôt doña Maria da Ribeira, tenant son fils aîné par la main et suivie de ses deux plus jeunes enfans. Doña Maria marchait avec recueillement ; elle portait un cierge béni ; ses enfans en avaient également : ils étaient vêtus de blanc et couronnés de fleurs. Venaient ensuite don Alphonse avec son père et le comte dos Arcos, suivis de toute la noblesse de Séville. La marche était fermée et précédée, on pourrait même dire *entourée*, par les soldats du régiment d'Alcantara, dont le jeune comte de Benavente était colonel. Toutes les femmes de la ville, ayant appris les intentions de doña Maria, s'empressèrent de s'unir à elle, et de participer à la solennité de la cérémonie par leur présence et le luxe qu'elles y déployèrent. Cent jeunes filles des premières maisons de la province, vêtues de blanc,

(1) On sait que la sainte hermandad n'avait rien de commun avec l'inquisition. C'était une troupe, une société d'affiliés destinés à maintenir l'ordre dans les campagnes seulement. Elle n'existe plus.

couronnées de fleurs, portant des écharpes bleu céleste, marchaient à la suite d'une belle image de la Vierge peinte par Murillo, et portée par doña Mariquita d'Almeida, sœur de la malheureuse Maria de las Nièves. — Le temps était admirable : on était alors à la fin d'octobre ; un vent léger, frais, odorant, soulevait gracieusement à la fois les voiles des jeunes filles et les banderolles sacrées. Il y avait dans cette fête pieuse une autre fête de la nature, qu'elle donnait avec ce luxe de soleil, de parfums et d'air enivrant, que le midi seul peut offrir.

Arrivée à la porte de la cathédrale, la procession (car le cortège en était une) fut reçue par le clergé avec la pompe que celui de la cathédrale de Séville (1) déployait toujours dans de semblables occasions. — Un des onze dignitaires *mitrés* (2) avait été nommé par l'archevêque pour conduire la jeune mère et le représenter dans la cérémonie. Au moment où doña Maria entra dans l'église, l'orgue fit entendre ses sons ravissans, et le *Salve regina* accueillit la jeune et pieuse cohorte, tandis qu'elle traversait la nef pour se rendre à la sacristie. Dix chantres, de ceux qu'on appelle *veinteneros*, avec leurs assistans, les *sochantrès*, vingt enfans de chœur, conduits par leur maître de musique et un maître des cérémonies, chantaient doucement l'hymne sacrée, tandis que des flots d'encens montaient en spirales bleuâtres autour des colonnes de l'antique basilique.

On entra processionnellement dans la sacristie, et le cortège se rangea autour de son immense rotonde. Là, se voyait, dans toute sa splendeur, la magnificence de la métropole de l'Andalousie. Quoiqu'il fit jour, mille flambeaux de cire blanche parfumée faisaient pâlir le soleil, en multipliant à l'infini des masses de lumière éblouissantes, produites par les diamans, les rubis, les opales, dont étaient couvertes les reliques exposées en ce moment pour la cérémonie qui se préparait.

Elle avait pour objet les craintes de doña Maria relativement à ses

(1) Séville était la ville du monde peut-être où il y avait le plus d'ecclésiastiques. On y comptait avant la révolution de 1808 plus de quatre mille chapeleries.

(2) Ils ne paraissaient qu'aux grandes fêtes, et étaient tous très-grandement, mais non pas également payés.

enfants. On connaît la superstition des jeunes mères espagnoles pour l'effet terrible que peut produire sur leur enfant un *regard* malveillant, donné par ce qu'elles appellent un *œil malin*. Ces yeux toujours redoutés par une mère, ces yeux vifs, brillans d'un feu qui pénètre comme un dard, et qui donne la mort, ces yeux sont bien ceux du *pauvre enfant!*... Doña Maria a reconnu leur puissance fascinatrice. Depuis la terrible soirée où elle l'a revu, cet *enfant* devenu homme, elle est malade, languissante, et sa petite Nièves souffre et se plaint aussi. La jeune mère voit dans ce changement d'état l'effet du *mal dos ojos* : elle se détermine à demander les secours de l'Église, pour emprunter d'elle le moyen de combattre un être surnaturel ; car elle est maintenant convaincue que l'homme qui la poursuit est un démon d'enfer, envoyé pour sa perte et celle de ses enfans.

Sur un coussin de velours, porté par un page, on voit une foule de petites mains fermées, dont le pouce est passé, en forme de croix, entre le doigt du milieu et l'index. Ces mains sont en jais, en ambre jaune, en corail ; quelques-unes sont en or, en argent : il y en a même en terre sigillée, comme si la coutume mauresque devait se retrouver dans la pratique chrétienne (1). Doña Maria

(1) On a beaucoup écrit sur les cinq doigts et la main chez les Arabes, et sur leur croyance à ce sujet. Les Espagnols ont conservé cette croyance et sa superstition dans tout leur entier. Une jeune femme qui rencontre une autre femme vieille dont elle se méfie mettra aussitôt son pouce en croix entre le doigt du milieu et l'index, et présentera la main à la personne suspecte, en lui disant : *Toma la mano*. Si l'autre est innocente, elle répond aussitôt : *Dios te bendiga!* Mais si elle veut s'entêter à garder le silence, il peut avoir les suites les plus graves. Du moins cela était-il encore ainsi lors de mon premier voyage en Espagne ; et à l'époque du second j'ai connu à Salamanque un homme dont la réputation était d'avoir *l'œil malin*, c'est-à-dire le regard mortel, seulement de l'œil gauche ; mais, comme il était né avec malheur, l'inquisition le laissait en paix. Il portait seulement un emplâtre sur l'œil gauche, et ne l'ôtait jamais, convaincu qu'il était que son regard donnait la mort.

Chez les Maures, la main avait trois significations mystérieuses. D'abord, elle désignait la Providence ; ensuite, elle était le prototype, ou, pour mieux dire, l'abrégé de la loi. La main a cinq doigts ; chaque doigt, excepté le pouce, qui n'en a que deux, a trois jointures. Tous les doigts sont soumis à l'unité de la main, qui

s'approcha du grand-vicaire de l'archevêque, qui, revêtu d'un simple surplis, ne portant qu'une étole violette, se tenait auprès d'une châsse toute resplendissante d'or et de pierreries, à laquelle devaient toucher toutes les petites mains; et, s'agenouillant devant lui, elle les lui présenta. La relique qui devait les sanctifier était une épine de la couronne de notre Sauveur, teinte d'une goutte de son sang, et la relique la plus précieuse du trésor de la cathédrale de Séville. Le grand-vicaire remplit cette fonction avec le recueillement respectueux que comportait la circonstance. Chacun se prosterna. Les jeunes filles chantèrent le psaume xvi^e, pour demander à Dieu de prendre la défense de ces jeunes créatures contre les puissances de l'abîme; puis on se rendit dans l'église, à la chapelle de l'Annonciation. Là, après avoir présenté les trois enfans à la Vierge, le grand-vicaire les entoura de son étole, et leur attacha aux bras, aux oreilles, sur leurs habits, toutes les petites mains bénites, qui devaient contraindre chacun à leur dire : *Dios te bendiga*.

Lorsque doña Maria vit ses enfans sous une protection divine, son cœur de mère fut soulagé d'une horrible inquiétude; elle se prosterna devant la statue de la sainte patronne, pria long-temps avec ferveur, et s'adressant au prêtre :

— Et moi, mon père, que me donnerez-vous, lui dit-elle, pour me préserver des atteintes de l'ange des ténèbres qui me poursuit?

Un éclat de rire étrange et discordant se fit alors entendre presque à l'oreille de doña Maria; elle tressaillit et se releva vivement.

— Elle regarda autour d'elle, — elle ne vit rien.

— Qu'avez-vous? lui demanda son mari.

leur sert de base. La loi de Mahomet a cinq préceptes fondamentaux; chacun de ces préceptes a trois modifications, excepté le premier, qui n'en a que deux, et qui répond au pouce : elles sont *cœur* et *œuvre*. Quant à la troisième signification, elle est purement superstitieuse. Les Maures croyaient que la main, représentant par sa structure l'abrégé de la loi, devenait une puissante défense contre les ennemis de cette même loi. Ils croyaient même qu'elle peut opérer des prodiges si l'on savait lui donner les signes favorables aux constellations. Sur la principale porte de l'Alhambra de Grenade on voyait une main ouverte. C'est la position la plus favorable pour lui faire repousser l'ennemi.

— N'avez-vous donc rien entendu ? s'écria-t-elle avec l'égarément de la terreur.

— Absolument rien.

Et don Alphonse regarda son père avec une douloureuse expression ; le vieillard lui répondit en secouant doucement la tête. Doña Maria les comprit, et cachant son visage dans ses mains, elle fondit en larmes, et tombant à genoux demanda du secours à la reine des cieux, car ce n'était plus que d'en haut qu'il fallait qu'elle en attendit. En la voyant prosternée sur la pierre et prier en sanglotant, don Alphonse eut un redoublement de fureur contre celui qui troublait ainsi sa vie. — Le prêtre se pencha vers doña Maria, en faisant signe aux enfans de passer près de leur mère.

— Nous allons donner la bénédiction, ma chère fille ; venez la recevoir, et vous serez plus tranquille ; vous serez surtout plus confiante dans les secours que vous demandez à la Providence. Ce n'est pas dans la maison de Dieu que vous devez craindre son ennemi.

Maria se leva ; mais cette confiance généreuse qu'elle avait retrouvée sous les voûtes saintes venait de s'évanouir devant le son d'une voix. — C'était *le pauvre enfant* qui avait ri... C'était la même voix qui lui avait crié quelques jours avant :

— Nous nous reverrons !

Elle se leva tremblante, craintive, n'osant plus regarder autour d'elle, car l'obscurité commençait à envelopper les piliers et les voûtes. Prenant ses enfans par la main, elle se rendit dans la nef, et se plaçant devant le chœur, elle s'agenouilla au pied du mausolée du plus grand homme de son siècle, Christophe Colomb ; il est là, dans la simplicité de sa gloire universelle, avec une épitaphe grande et belle comme sa vie :

A Castilla y Arragon,
Otro mundo dio Colon (!).

Prosternée devant le saint des saints, Maria sentit de nouveau s'éloigner d'elle cette terreur profonde qui avait envahi son âme.

(!) A la Castille et à l'Aragon Colomb a donné UN AUTRE MONDE.

Le chant des prêtres et des jeunes filles, l'orgue et ses doux accords, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux ⁽¹⁾, le charme religieux que devait trouver une âme pieuse à cette solennité, tout contribua à envelopper Maria dans un repos tout magique. Elle se rapprocha du mausolée de Colomb, et posant sa tête sur le marbre, elle ferma ses yeux, puis récita son rosaire. A chaque dizaine elle faisait une prière, à laquelle elle ajoutait une intention.

— O ma sœur ! disait-elle une fois... ma douce Nièves!... ne faut-il donc plus te voir?... Jamais!... jamais plus !

Un sanglot déchirant sortit de sa poitrine... Une plainte sourde lui répondit... et tout à côté d'elle elle vit un homme agenouillé qui pleurait.... Sa tête était penchée, il était enveloppé dans un long manteau noir... Maria ne put voir son visage ; mais cet homme, que faisait-il si près d'elle? — Elle fit un mouvement, l'étranger leva la tête. — La lumière de l'autel éclaira sa figure. — Maria fit un cri, s'élança de sa place, et alla se jeter dans les bras de son père en montrant le mausolée et criant :

— Il est là !

Mais le mausolée est désert, ainsi que ses alentours. On cherche et on ne trouve rien, et Maria, au désespoir, voit, pour la troisième fois, ses frayeurs légitimes traitées de visions et presque de folies.

— Ah ! dit-elle à don Alphonse, lorsque tu me verras à tes pieds frappée du même couteau qui a tué ma pauvre Nièves, alors peut-être, alors tu croiras que le meurtrier est venu près de moi !

Cette troisième apparition produisit un effet terrible sur sa raison : elle n'était pas attaquée sur d'autres points ; mais aussitôt qu'elle parlait de sa cousine ou d'une chose relative à cet homme, qu'elle n'appelait que LE MEURTRIER, alors sa physionomie, si douce et si *harmonieusement* belle, prenait un caractère d'égarement et de folie effrayant dans sa gaieté comme dans sa douleur. Cependant tout faisait croire que Hernandès avait quitté non-seu-

⁽¹⁾ Il n'y a pas encore très-long-temps que les églises d'Espagne étaient remplies de caisses de fleurs et de cages remplies d'oiseaux. Cette coutume existait encore sous Philippe V.

tement Séville, mais son territoire; deux mois s'étaient écoulés, et nulle tentative, rien n'avait rappelé l'existence de cet homme. Maria n'en parlait plus, et don Alphonse commençait à espérer sa guérison lorsqu'un nouveau désastre vint reporter la désolation dans sa famille.

Une nuit (c'était pendant l'hiver), les habitans de l'Alcazar furent réveillés par une fumée épaisse et des flammes dont les progrès rapides étaient effrayans aussitôt qu'aperçus; en un instant, tous les serviteurs du comte sont sur pied et se disposent à descendre dans la ville pour y chercher du secours; mais don Alphonse se jette au-devant d'eux :

— Mes amis! s'écrie-t-il, il faut d'abord sauver votre maîtresse... C'est sans doute pour éclairer les pas de l'assassin que ces flammes sont allumées. — C'est la digne torche d'un démon... Que dix d'entre vous, et bien armés, ne quittent pas la comtesse et mes enfans! — Suivez-moi! — Que le reste aille chercher du secours.

C'était tout en courant vers l'appartement de doña Maria que don Alphonse parlait ainsi. Arrivé dans une petite galerie qui précédait immédiatement la chambre de la comtesse, Alphonse entend des cris, auxquels se joignent les gémissemens de son fils... Il veut entrer, la porte résiste... les cris redoublent...

— Maria! s'écrie-t-il... c'est moi!... Ouvrez!... c'est moi!...

Pas de réponse, et toujours des cris... Cette fois il entend ces mots :

— Grâce!... Au secours!... Grâce!...

Désespéré de la résistance qu'il trouve, Alphonse donne une si violente secousse à la porte massive que l'antique panneau tombe brisé en éclats sous le coup... Il s'élançe dans la chambre... Il voit sa femme demi nue, à genoux sur le marbre, tenant dans ses bras l'enfant qu'elle nourrit, et regardant avec la stupidité de la folie une porte vitrée donnant sur une terrasse, derrière laquelle est un homme dont la haute taille se dessine en couleur de bronze sur une nappe de feu qui s'élève autour de lui, et dont la chaleur vient de faire éclater un des carreaux de la fenêtre... Il a passé son bras par l'ouverture, et veut ouvrir l'espagnolette; mais elle est à

secret, et il ne peut y parvenir : cependant cet obstacle si léger allait disparaître lorsque don Alphonse entra dans la chambre.

— Ah ! monstre infernal ! s'écria-t-il en courant à lui !... Vargas, que quatre hommes cernent la terrasse et qu'il ne puisse échapper !....

Mais au moment où Alphonse ouvrait la porte, à moitié brûlée, plusieurs hommes vêtus de brun, portant un costume étrange, entourent et protègent celui qui paraissait être seul... Il disparaît aussitôt au milieu des flammes, et crie en s'éloignant :

— Comte de Benavente !.... dites à votre femme *que nous nous reverrons !*

Alphonse veut le suivre..... Mais un mur de flammes le repousse ; il est rejeté dans la chambre, ayant ses cheveux, ses moustaches et une partie de ses vêtemens brûlés.

— Ah ! monsieur, s'écrie Vargas, ne vous rappelez-vous donc plus ce qui a été dit au procès du meurtrier?... Il est né le vendredi saint !... *Il peut traverser les flammes* (!)...

Don Alphonse n'aurait pas été arrêté par cette considération dans un semblable instant ; mais un gémissement de sa femme le rappela à lui-même ; il se retourna vers elle, elle était étendue sur une natte de jonc des Indes, sur laquelle était le berceau de son enfant... Le pauvre petit, accoutumé à trouver sa nourriture dans le sein qu'il pressait en ce moment de ses petites lèvres et de ses petites mains, poussait des cris aigus... car il ne trouvait rien... Tant de secousses et d'épouvante avaient produit un terrible effet... Maria n'avait plus de lait !.... Alphonse l'emporta dans ses bras,

(!) Il n'y a pas long-temps encore qu'une superstition fort étrange était attachée à cette naissance du vendredi saint en Espagne. Celui qui était né le vendredi saint avait le privilège de voir se lever devant lui les corps de tous ceux qui étaient assassinés ou qui périssaient par le fer. Cette triste propriété de l'âme avait été (disait-on) donnée à Philippe IV, et c'était pour avoir vu (disait-on encore) des apparitions effrayantes dans son enfance, avant le moment de sa force, qu'il portait toujours la tête aussi élevée. Celui qui était né le vendredi saint avait aussi la prérogative de traverser les flammes sans se brûler. Ces superstitions populaires, mais qui étaient au reste de toutes les classes, étaient encore en grande vigueur vers la fin du dernier siècle.

avec le pauvre petit nourrisson qui appelait sa mère... Il pleurait... lui donnait tous ses plus doux noms... lui faisait ses plus douces caresses... Hélas! la malheureuse mère ne l'entendait plus... ne le reconnaissait plus!... Elle était folle!...

Accablé sous le poids d'un tel malheur, Alphonse crut qu'il ne pouvait exister dans l'univers un être plus digne de pitié que lui... Sans cesse aux pieds de Maria, il en était méconnu, repoussé; elle le prenait pour cet homme qui lui inspirait une si profonde horreur, que sa seule pensée était une agonie... Ses enfans, loin de lui être une consolation, ajoutaient à sa misère; car aussitôt que leur mère les voyait, un frisson de terreur parcourait ses veines. — Elle les serrait contre sa poitrine avec une telle violence que les pauvres petits pleuraient et qu'ils finirent par en avoir peur... Hélas! le cœur d'une mère n'est jamais sous l'influence matérielle que le corps peut subir... Maria ne vit pas qu'elle faisait *peur* à ses enfans, mais elle le sentit, — elle comprit qu'il ne fallait *pas les serrer aussi fort*... Elle pleura plus doucement sur eux... Pauvre mère!... pauvre mère!...

C'est ainsi que s'écoulèrent quelques semaines. Les médecins les plus habiles de Madrid furent mandés à Séville; et Maria, entourée de soins, donna enfin quelque espoir de guérison. Pendant ce temps les recherches les plus actives étaient faites non-seulement dans le royaume de Valence, mais dans toute l'Espagne, afin de retrouver LE MEURTRIER et L'INCENDIAIRE. Cet être, décidément en hostilité avec la société entière, annonçait des mœurs qu'il fallait lui faire porter au désert africain. Les ordres les plus sévères étaient donnés et avec d'autant plus d'intérêt, de la part du ministère public, qu'il était prouvé, d'après plusieurs renseignemens pris après l'incendie, qu'Hernandès était affilié à une troupe de *gitanos* qui commettaient les plus grandes horreurs dans toute l'Andalousie. (1)

(1) Le fait retracé dans cette nouvelle est réellement arrivé à Bruxelles en 1815 ou 1816. L'histoire est véritable dans tous ses détails.

§ III. — LE MORT.

Des soins assidus, — un régime doux et suivi, — et puis aussi la jeunesse pour auxiliaire, firent triompher les médecins qui étaient venus de Madrid pour soigner doña Maria. — (1) Avec le printemps revint la santé de la jeune mère, de l'heureuse femme. — Elle jouissait avec volupté de tout ce qu'elle éprouvait, son ame aspirait à la fois et l'existence et le bonheur, et chaque jour lui rendait cette existence plus désirable à conserver. Mais en même temps que Maria se rétablissait matériellement, il fallait aussi soigner son esprit si fortement attaqué, d'ailleurs, que lui seul causait tout le ravage qui avait été exercé dans cette ame encore endolorie. Le premier médecin de Madrid, qui avait été appelé et qui était venu trois fois à Séville, déclara sa présence désormais inutile; mais en même temps il ordonna, comme nécessité absolue, le changement d'habitation et surtout de lieu. Alphonse le voulait aussi depuis long-temps; mais, dans l'état où se trouvait Maria, il était impossible d'y songer. Maintenant qu'elle était en grande partie rétablie, on pouvait former un projet; mais au premier mot que lui en dit Alphonse, elle pâlit et parut agitée.

— Vous savez bien que je *ne puis quitter* Séville, dit-elle enfin d'une voix tremblante.

— Et pourquoi?

— Comment!... Et LE MEURTIER!...

Elle pâlit de nouveau et trembla violemment. Alphonse la prit dans ses bras. Elle était froide et presque sans sentiment. Ils étaient en ce moment dans l'une des galeries supérieures de la cour du palais. — L'œil troublé de doña Maria se porta sous les arcades de la galerie basse, et tout aussitôt une terrible vision s'offrit à elle... Elle voyait sa sœur d'adoption assassinée sous ces mêmes voûtes, par la main d'un homme qui était toujours vivant!... qui respirait encore quand il avait versé le sang!...

(1) Ce retour d'une jeune existence à la vie est admirablement décrit dans *le Régent de rhétorique*.

— Et je ne l'ai pas vengée ! disait-elle d'un air sombre... je mérite la mort...

Alphonse comprit plus que jamais la nécessité d'un prompt changement de lieu. Il avait un château très-habitable à peu de distance de Cuença, il résolut d'y conduire doña Maria dans le plus court délai ; mais il était de la plus haute importance de cacher à tous le nouveau séjour de la comtesse. Le comte dos Arcos et le gouverneur furent seuls dans le secret. Les deux vieillards étaient eux-mêmes trop intéressés à le garder pour le violer, et les deux jeunes gens partirent une nuit, de Séville, avec leurs enfans et une suite peu nombreuse en se dirigeant vers la Nouvelle-Castille. Ils allèrent d'abord à Madrid, puis à Aranjuez. Don Alphonse pensait que, de cette manière, l'être infernal attaché au sort de doña Maria perdrait leurs traces. La route fut paisible et même gaie. Maria ne connaissait pas Madrid, Alphonse lui fit voir tout ce qui pouvait satisfaire sa curiosité de jeune femme ! Puis ils partirent pour Aranjuez. Ce voyage fut un enchantement : on était alors au printemps ; Aranjuez avait sa robe de fleurs et de verdure, c'était un lieu de volupté enivrante. Ils y demeurèrent plusieurs jours, voguant doucement sur le Tage, le long des rivages enchantés du jardin de l'île, ou bien s'égarant ensemble dans les bois ombreux qui entourent *la casa del Labrador*. Au bout de quelques jours ils quittèrent Aranjuez, et s'acheminèrent vers la retraite où ils devaient passer plusieurs mois.

— J'ai peur que tu ne sois effrayée en apercevant seulement cette solitude agreste et même sauvage qui va être ta demeure, disait Alphonse à doña Maria.

La jeune femme sourit en regardant son bien-aimé. Et, reportant ensuite ses yeux sur la litière qui contenait leurs enfans, elle semblait demander à Alphonse si le lieu qui allait rassembler tant d'êtres qui lui étaient chers n'était pas son univers.

Ils passèrent à *Ocaña*, à *Santa-Cruz*, à *Carrascasa* ; ici le pays devient agreste et désert ; ils arrivèrent à *Laventa de Cabrera*, et se trouvèrent alors à l'entrée d'une forêt de sapins au travers de laquelle le chemin devient montueux et difficile. Maria quitta sa

litière et monta sur un cheval andalou bien dressé que faisait suivre don Alphonse. La route était tracée dans les allées tortueuses de la forêt, et devenait à chaque instant plus âpre et plus rapide ; bientôt on ne vit plus que des rochers arides, des abîmes profonds. Tout à coup Maria s'arrêta et fit un cri d'étonnement à la vue qui s'offrait à elle : c'étaient les nids d'aigle qui forment la ville de Cuença. Jamais position aussi pittoresque ne fut choisie pour y construire une ville. Sur un rocher nu et fort élevé, dominé lui-même par des montagnes encore plus escarpées, on a bâti une ville contenant même de beaux édifices et devant attirer la curiosité du voyageur. Les maisons sont construites de telle sorte que leur entrée est, pour ainsi dire, sur le toit de celles qui les avoisinent. Dans les vallons que forment ces rochers amoncelés, coulent deux rivières : la *Huescar* et la *Jucar* ; leurs rives sont plantées de grands arbres qui forment des promenades ravissantes. Partout on trouve de l'ombre, de la fraîcheur, un mystère agreste, des retraites enchantées, en même temps que le sommet de ces montagnes semble menacer la tête du voyageur assez hardi pour vouloir connaître les secrets de la nature de ces belles retraites.

Doña Maria était enchantée, et témoignait son contentement avec une joie d'enfant.

— Ainsi donc, lui dit Alphonse, tu pourras oublier ici les plaisirs de *l'alemeda* de Séville ?

Elle regarda son mari avec un sourire doux, mais un peu moqueur, néanmoins rempli d'amour.

— C'est qu'il ne faut pas compter ici sur une nombreuse suite d'élégans cavaliers... Tiens, voilà ta retraite !

Et il lui montrait à mi-côte de la montagne, vis-à-vis un couvent de dominicains (1), un château construit au milieu des *Riscos* (2), rappelant par sa structure la construction sarrazine du moyen âge.

(1) Ce couvent de dominicains, ainsi que le beau pont de San-Pablo sur la Jucar sont tous deux l'ouvrage d'un chanoine appelé Juan del Paz. Je suis heureuse d'avoir retenu le nom d'un homme dont la philanthropie a été aussi utile à ses semblables.

(2) C'est ainsi qu'on appelle ces roches dangereuses à Cuenca et à Tolède.

En effet, Cuença fut donné, avec quelques autres villes, par Benhabet, roi de Séville, à sa fille Zaïde, lorsqu'elle épousa Alphonse VI. Aussi a-t-elle un caractère mauresque qui est plus prouvé qu'aucune autre des villes sarrazines passées sous la domination chrétienne; c'est peut-être à la solitude de ses alentours, à la difficulté de ses approches qu'elle doit d'avoir conservé cette couleur locale, toujours précieuse à rencontrer.

Au milieu de la vallée, Maria s'arrêta pour regarder autour d'elle avec admiration; elle était alors sur le pont de *San-Pablo*, jeté sur la Jucar (1) avec une hardiesse et une légèreté qui le feraient prendre pour un ouvrage des Romains, si l'élégance de ses ogives et de ses trois piliers ne donnait la preuve qu'il fut l'œuvre du douzième ou du treizième siècle. La cathédrale est aussi une œuvre de la même époque.

Maria quitta le pont de San-Pablo avec regret; la vue qu'elle avait de cette hauteur était admirable.

— Je reviendrai souvent ici, dit-elle à don Alphonse, qui, ravi de son contentement, éprouvait un bonheur profond à suivre son œil vif et curieux, et à partager la gaieté qui entr'ouvrait ses lèvres roses d'un sourire presque continu.

— Puisque ce pays te plaît, dit Alphonse, je te montrerai des promenades charmantes dans les *Riscos*; maintenant, il faut nous hâter, car la nuit commence à envelopper les rochers.

En effet, le jour baissait; le haut des montagnes était seul coloré par les derniers rayons du soleil couchant: leur base était comme des masses de bronze, et le bruit de la Jucar, dont les flots se brisaient contre les roches mousseuses, donnait à ce tableau une vie toute solennelle dans son aspect champêtre.

Le château de Benavente était entièrement de construction mauresque; sa cour, entourée de galeries aux pilastres à jour, d'arcades aux fleurons délicats, ses vastes chambres aux portes en forme d'arc, aux corniches savamment sculptées, et disant tout une *sura* de l'Alcoran, à ses croisées à grillage de marbre, toute cette archi-

(1) Il est élevé de cent soixante pieds, et a plus de trois cents pieds de longueur.

lecture spéciale, pittoresque, accusait une époque et racontait les âges. Maria se plut dans sa nouvelle demeure; elle lui était nouvelle sans lui faire oublier l'autre, et elle ne conservait de l'ancienne que de doux souvenirs. Souvent elle allait faire de longues courses dans la montagne; elle avait une litière dans laquelle se plaçaient les enfans : cette litière lui avait été rapportée de Constantinople par son père; c'était une sorte de palanquin qui pouvait être indifféremment porté par deux hommes ou faire la charge de deux mulets. Il était en velours incarnat, brodé d'or et de perles baroques, telles que celles qu'on emploie dans l'Orient : c'était une *tarterouanne* ('). Maria la suivait à pied, ou bien à cheval lorsque sa course était dirigée du côté de la forêt de sapins. Souvent elle allait au couvent de Saint-Dominique, situé au sommet de la montagne; souvent aussi elle allait boire d'une eau parfaite qui filtre à travers ces rochers alpestres, et qui se trouve à la *fuenta de las Higuieras*, nom qu'elle reçoit de la forêt de figuiers sauvages dont elle est entourée. Jamais Maria n'avait été si paisiblement heureuse. Sa vie s'écoulait dans une douce joie, une quiétude toute de ravissement, qui lui donnait une sorte de communication avec le ciel. Passionnément aimée de l'homme qu'elle adorait, mère de trois enfans qui ne lui promettaient que d'heureux jours, Maria remerciait tous les matins Notre Dame de lui rendre la vie aussi légère. Son père était venu la joindre. Après avoir attendu plusieurs mois, afin de détourner les recherches de cet homme que la famille regardait avec raison comme son génie malfaisant, le comte dos Arcos avait pris la route de Madrid; puis ensuite il s'était dirigé sur Arañuez et avait gagné Cuença. Mais, disait-il, toutes ces précautions sont maintenant inutiles. Hernandès a pu vouloir se venger dans le premier moment qui suivit l'offense et dans celui qui tenait encore à l'amertume de sa captivité.... Mais à présent!....

En effet, les semaines, les mois se succédèrent, et nulle tentative ne donna l'alarme à la famille de Cuença. Maria elle-même cessa de craindre; cependant jamais elle ne sortait seule, et don

(') Sorte de litière en usage dans l'Orient à cette époque.

Alphonse avait donné l'ordre qu'elle fût toujours accompagnée par deux hommes armés ; mais cette escorte finit par déplaire à doña Maria. A mesure que la crainte s'éloignait, le désir de parcourir ces belles solitudes en liberté devenait plus vif ; d'abord elle n'emmena qu'un seul homme, puis elle se contenta d'être accompagnée par la bonne de ses enfans, qui conduisait Pablo, dont les petites jambes suivaient fort bien celles de sa mère. Ils allaient ainsi à la *fuenta de las Higuieras*, ou bien au couvent de Saint-Dominique, dont le prieur était le confesseur de la comtesse, et, suivis du bon religieux, ils parcouraient tous ces Riscos dans une sécurité que le temps ne fit qu'accroître : aussi doña Maria recouvra-t-elle enfin une tranquillité entière. Le comte de Benavente écrivait également de Séville que nul rapport ne parlait du prisonnier libéré ; mais un jour il expédia un courrier qui apportait la nouvelle que Hernandès s'était battu en duel avec le fils du duc d'Ossuna, don Luis, marquis de Peñafiel, et qu'il avait été tué. Le sujet du duel avait eu pour cause le refus que le marquis de Peñafiel avait fait de s'asseoir à la même table que Hernandès.

— Je puis me trouver avec un bâtard sans déshonneur, avait dit le marquis, mais non pas avec un assassin et un incendiaire.

Cette parole voulait du sang. Hernandès demanda le combat ; don Luis sourit avec dédain et refusa, par la même raison qui l'avait d'abord fait agir.

— Mon fer ne se croisera pas avec le sien, dit-il, et je ne jouerai pas la vie honorable d'un enfant légitime contre la vie criminelle d'un bâtard.

Hernandès avait croisé ses deux bras ; il fronça ses noirs sourcils, et s'avançant sur don Luis :

— Répétez cette parole insolente ! lui dit-il.

Don Luis le fixa à son tour avec toute la hauteur que dix grandes peuvent donner à un regard, et répéta, en parlant plus lentement :

— Et je ne jouerai pas la vie honorable d'un enfant légitime contre la vie criminelle d'un *bâtard gitano, meurtrier et incendiaire !*

Hernandès s'élança sur lui et le frappa rudement au visage. — Ils allèrent se battre, et LE BATARD succomba.

Cette nouvelle avait été transmise au comte de Benavente par le gouverneur de Valence, qui connaissait tout l'intérêt qu'il y mettait. — En effet, le vieux comte se hâta d'en prévenir ses enfans, en leur demandant de revenir près de lui; mais la comtesse avait pris de si douces habitudes à Cuença, ses enfans s'y portaient si bien, Alphonse chassait avec une si grande liberté, il allait à la pêche sur les bords ombreux de la Jucar et de la Huescar; enfin les deux jeunes gens se trouvaient si bien dans leur retraite enchantée qu'ils résolurent d'y passer tous les beaux jours, et de ne retourner à Séville qu'au mois d'octobre; on était alors au mois de juin. Le comte dos Arcos, qui ne chassait ni ne pêchait, lui, retourna seul près de son vieil ami.

Il arriva vers ce temps-là une grande aventure dans le pays. Une image de la Vierge, placée dans un tronc d'arbre, tout au haut d'une roche, fit un miracle éclatant; elle révéla un assassin (1). On l'appelait *nuestra Señora della Peña*; on y ajouta alors le mot de *Justicia*. Le lieu dans lequel on l'avait placée était infiniment agreste et plaisait beaucoup à doña Maria; elle aimait à s'y reposer en revenant de la *fuenta de las Higueras*, pour y faire ses dévotions du soir. Du haut de la roche escarpée et mousseuse, elle plongeait dans les différentes vallées arrosées par les deux rivières, et sa vue aimait à s'égarer parmi les nombreux détours que lui offraient les *Riscos*.

Un soir, elle était sortie du château, dans l'intention de faire une longue promenade. Voulant beaucoup marcher, elle n'emmena aucun de ses enfans. Don Alphonse dînait à Cuença chez l'évêque, et Maria était prévenue qu'il ne reviendrait que fort tard; elle dîna de meilleure heure que de coutume, prit un livre qu'elle voulait achever, ordonna à l'un de ses gens de la suivre, et partit pour sa promenade. Elle alla jusqu'au sommet de la montagne, et redescendit, au moment de l'*Ave Maria*, au couvent de Saint-

(1) Ce fait est attribué à une image de la Vierge qui se trouve dans l'un des ravissans villages des Alpuxuras, *Pedrahita*.

Dominique, pour que le prieur l'entendit en confession. Le sujet en était bizarre : elle ne pouvait assez commander à ses sentimens pour pardonner, disait-elle, *au meurtrier* (jamais elle ne lui avait donné un autre nom). Cependant il était mort, et elle éprouvait presque du repentir de ne pas faire entrer son nom dans ses prières ; elle s'en accusa avec une telle bonne foi que le prieur ne put lui infliger une punition bien sévère ; cependant il la réprimanda.

— Le pardon est un des privilèges les plus admirables de l'homme, lui dit-il : aussi le seul droit de faire grâce appartient-il au roi, comme étant le premier du royaume. On lui a fait ainsi la plus belle part. Oubliez le mal commis, pour ne voir que le malheur du meurtrier, devenu victime à son tour... Priez pour lui... Paix aux morts ! ma fille... paix aux morts !...

Doña Maria tressaillit à cet appel solennel fait à sa pitié pour l'assassin de sa sœur bien-aimée... L'église était sombre et solitaire, et elle n'éprouvait en ce lieu, tout au contraire, qu'un redoublement de haine contre le meurtrier..... Elle pleura en baisant la main du prieur, et lui demanda sa bénédiction. Le vieillard secoua tristement sa tête blanche en la lui donnant.

— Je n'aime pas à voir une jeune femme implacable, lui dit-il avec une douce sévérité... Ma fille ! il faut vous arrêter à Notre-Dame-du-Rocher ; vous y direz votre rosaire et vous y ferez vos dévotions du soir.

Doña Maria prit congé du moine et descendit la montagne, triste et pensive. Le temps, qui avait été beau, était devenu menaçant depuis le coucher du soleil ; le vent grondait dans les *Riscos*, et les flots de la Jucar se brisaient plus impétueux contre les roches qui encombrent son lit.

Arrivée à la roche de la Madone, Maria se mit à genoux et pria : elle était dans cette disposition d'esprit où tout ce qui nous entoure nous montre un visage irrité, un aspect farouche ; l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le prieur avait donné plus de souffrance à son ame qu'il ne lui avait rendu de calme. Sans doute elle devait pardonner ; — elle le devait comme chrétienne, —

elle le devait comme femme, — elle le devait comme mère!.....

Mais Nièves, égorgée par un furieux... Nièves, frappée par un couteau qui devait traverser son propre cœur, devait-elle donc l'oublier? Et si elle songeait à elle, si elle la voyait toujours étendue sur les dalles brisées de la sombre galerie de l'Alcasar, — toute sanglante! — morte! — comment jamais pardonner un tel crime à un enfant?... Et cet enfant, comme il rugissait lorsqu'il vit qu'il s'était trompé!.....

— Oh! non, non, dit Maria, je ne pourrai pas prier pour le repos de l'âme de cet homme!... Vierge sainte! donnez-moi la force de pardonner à ce monstre!

Et levant les yeux vers la sainte image, elle voulut une dernière fois lui demander la grâce de l'indulgence... Mais une apparition terrible s'offrit à elle, et sa langue se glaça...

A côté de la sainte madone, sous un figuier sauvage dont les larges feuilles noirâtres l'enveloppent tout entier, est un homme, ou plutôt un spectre, aux joues pâles et hâves, aux yeux creux, dont le corps, d'une excessive maigreur, ne semble pas appartenir à un être de ce monde... Son aspect est menaçant, — terrible.... Cependant il ne dit rien... Mais c'est encore... c'est toujours *le pauvre enfant!*... c'est Hernandès... le meurtrier!... Et Maria est seule, — seule avec lui!... dans un désert, — à l'entrée de la nuit. — Il s'approche d'elle, et abaissant ses deux mains, qu'elle élevait de nouveau vers la madone, il lui dit d'une voix sourde qui n'avait rien d'humain :

— Ce n'est pas elle qu'il faut prier! — C'est moi! — moi, — qui suis la puissance sous laquelle doit toujours maintenant plier votre destinée...

Il la prit par le bras et la contraignit à se lever; mais elle était si tremblante qu'elle retomba sur la terre, — dans cet état de stupeur où sont les condamnés en face de l'échafaud. — Hernandès la regarda avec une sorte de pitié.

— Femme! lui dit-il avec cette voix toujours étrange, ne tremblez pas ainsi! — Ayez pitié de vous-même, — ne me montrez pas autant de haine craintive...

Et ses terribles yeux, que la faiblesse et la maladie avaient couverts d'un voile, étincelèrent de nouveau d'un feu sombre.

— Écoutez-moi! — Pour vous, j'ai été criminel; — pour vous, j'ai été meurtrier! — Mais pourquoi? — Êtes-vous aussi de ceux qui croient que je n'ai voulu que venger une offense puérile?... Non, j'ai voulu vous TUER pour que vous ne fussiez pas à un autre. — J'ai failli. — Mon bras m'a mal servi. — Vous avez été à cet autre. — Maintenant, il faut me payer à la fois de mon crime commis pour l'amour de vous — et de ma captivité! — Ce n'est pas en vain que nous nous serons rencontrés sur le chemin de la vie; — vous serez à moi!

Maria poussa un cri perçant qui fit retentir le rocher.

— Silence! dit cet être terrible en lui serrant la main convulsivement, — je vous dis que vous SEREZ A MOI, — vivante — ou morte!

Et il poussa à son tour une sorte de cri sauvage. — Maria leva les yeux sur lui. — Elle tressaillit; — car dans les regards qu'elle en reçut il y avait son arrêt de mort si elle disait non!

— Depuis huit jours, je vous suis pas à pas, poursuivit-il. — Mon poignard a toujours été à portée de votre cœur. — Si je n'avais voulu que vous tuer, — il y a long-temps que vous n'existeriez plus! — Ce que je veux de vous, — c'est vous!

Maria comprit qu'elle était perdue.

— Eh bien! lui dit-elle, laissez-moi prier avant de me frapper; — car, voyez-vous, Hernandès, je ne puis être à vous. — Je suis à un autre, je suis sa femme! — Il est le père des enfans dont je suis mère. — Mes enfans! — Mes enfans! — Vierge sainte, ne les verrai-je plus jamais!...

Et, dans l'angoisse de la terreur, elle se tordait les mains, en portant autour d'elle des regards désespérés; mais aucun secours n'apparaissait: tout était désert, silencieux et sombre.

— Il me faut donc mourir! dit-elle avec égarement; — mourir! — et pourquoi mourir?... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu?... Hernandès, ayez pitié de moi!

Elle se traîna jusqu'à lui; et, prenant ses mains, ses mains toutes

rouges du sang de sa sœur adoptive, elle les serra dans les siennes, — elle y posa son front glacé. — Grâce ! disait-elle, grâce ! ne tuez pas une pauvre mère !...

— Maria, lui dit le meurtrier, je vous l'ai dit, toute cette carrière de crime que j'ai fournie étant encore dans l'enfance, cette éternité de remords, cet avenir peuplé de fantômes menaçans, et, plus que tout peut-être, la réalité de toute une vie de malheurs, c'est dans votre vue que j'ai puisé le poison qui a donné naissance à toutes ces horreurs. — C'est vous qui avez *tout fait* ; — vous seule pouvez *tout* réparer. — Dites un mot, et vos enfans nous suivront. — Venez ; — je vous conduirai dans un lieu où vous serez souveraine maîtresse, en attendant qu'on vous y salue du nom de reine...

Il prit les deux mains de Maria, et les serra à son tour dans les siennes. — Il sentit qu'elle frémissait. — Il fronça ses noirs sourcils, et son front redevint menaçant.

— Prenez garde !... prenez garde ! répéta-t-il avec sa voix sépulcrale ; — vous jouez un terrible jeu ! — Puis il ajouta d'un ton moins rude : — Maria, le cœur assez assuré pour donner la mort renferme bien de la force pour aimer. — Qui peut d'ailleurs vous disputer à moi ? — Je vous ai achetée du salut de mon ame...

Maria pleurait et priait. — Tout à coup des lumières brillèrent dans la montagne ; — des voix appelaient Maria. — On venait du couvent à Notre-Dame-du-Rocher. — Hernandès saisit un petit cor d'ivoire, suspendu à son côté, et en tira quelques sons à peine sensibles. Aussitôt plusieurs hommes parurent à l'entrée du bosquet de figuiers sauvages. Hernandès hésita un moment sur ce qu'il voulait faire ; mais les voix et les lumières approchaient rapidement. Il dit à Maria :

— Vous voyez que je puis vous forcer à me suivre ; mais ce que je puis ce soir, je le pourrai demain, et maintenant je ne le veux pas. JE VEUX seulement que vous fassiez ma volonté. — J'exige que vous reveniez me parler *ici*, demain, à l'heure de l'*Ave Maria*. — D'ici là, réfléchissez à ce que je vous ai dit. — Ne pensez pas m'échapper en faisant mettre à ma poursuite votre sainte her-

mandad. — Je me ris d'elle et même d'un pouvoir supérieur. — Je suis fort aujourd'hui et en état de lutter contre Philippe lui-même. — Je vous défends de parler de cet entretien ; je vous défends de dire que vous m'avez revu même. — Si vous désobéissez, tremblez, non pour vous, mais pour votre mari, pour vos enfans. — Voilà mes otages. — Silence et exactitude !

— Alphonse, dit à demi-voix la pauvre victime, égarée, frémissante... mon Alphonse... à mon secours!...

La lumière des torches se réfléchissait déjà sur la statue de la Vierge, et la voix sonore du jeune comte se faisait entendre, dominant toutes les autres. — Hernandès se rapprocha de Maria :

— Promettez-vous d'être ici *demain*, au coucher du soleil?

Elle inclina la tête, en réponse affirmative.

— Le jurez-vous?

Elle fit un nouveau signe. Ce mouvement fit tomber ses cheveux sur son visage, et elle en fut enveloppée comme d'un voile de deuil.

— Il me faut une parole. — Hâtez-vous. — Ils viennent.

— Je viendrai, dit la pauvre jeune femme d'une voix mourante.

— Levez la main, et jurez par votre patronne.

Maria leva la main, et jura par sa patronne.

— Si je suis trahi... joué... voilà qui cette fois trouvera le chemin de votre cœur ; mais après avoir passé par celui de vos enfans et de votre mari.

Le brillant éclair d'une lame d'acier jaillit alors dans l'ombre. Hernandès disparut ; et lorsque don Alphonse arriva devant la sainte image, il trouva sa femme étendue sur la roche, pâle et froide comme la madone de pierre. Il la prit dans ses bras, la réchauffa de ses baisers, la couvrit d'une partie de ses vêtemens ; car elle frissonnait, et ses dents claquaient l'une contre l'autre de force à les mettre en poudre. Le comte, la tenant toujours dans ses bras, se mit avec elle dans la tarterouanne qu'il avait fait suivre, ne prévoyant toutefois qu'une grande fatigue.

Le mouvement, les caresses d'Alphonse, rappelèrent la vie dans

le cœur glacé de la pauvre Maria ; mais sa raison , trop faible encore , avait reçu dans cette soirée un choc violent. — En se voyant dans les bras d'un homme , dans une obscurité complète , elle ne comprit qu'une chose , c'est que le meurtrier était devenu ravisseur !... et , se débattant avec violence pour se soustraire aux baisers dont son mari couvrait et sa bouche et ses yeux :

— Je n'ai rien dit , s'écria-t-elle... je n'ai pas parlé... Mon Dieu ! sommes-nous donc à demain?... Pablo , mon fils !... Nièves !... au secours ! au secours !

— C'est moi , disait Alphonse ; Maria , reconnais-moi donc !...

Mais alors , loin de s'apaiser , ses cris redoublaient ; — elle cherchait par de violents efforts à se précipiter hors de la tarterouanne ; et à leur arrivée au château , le plus complet délire s'était de nouveau emparé d'elle. La nuit fut terrible. Elle ne reconnaissait son mari et ses enfans que pour les voir sanglans , égorgés. Tout ce qui entourait son lit n'était plus de ce monde ; tous ceux qui lui parlaient sortaient de leur bière , et traînaient après eux leur linceul ; — tout breuvage était du poison ; tout ce qui la touchait était un poignard !... Enfin la mort était pour elle jusque dans l'air qu'elle respirait.

Un état si alarmant , survenu subitement et sans cause , donna gravement à penser à don Alphonse. Sa perplexité devint d'autant plus vive que tous les renseignemens qu'il put se procurer sur cette soirée , qui semblait plus terriblement mystérieuse encore , ne lui fournirent aucune lumière. Il avait été dîner à Cueçca , chez l'évêque ; et la comtesse , qui , depuis la nouvelle de la mort d'Hernandès , n'avait plus aucune crainte , était partie du château vers six heures du soir , suivie d'un seul domestique. Après une promenade dans la forêt , elle rentra , passa le pont , et renvoya son valet de chambre , puis monta seule au couvent pour se confesser au pricur. On sait quelle fut la suite de cette soirée ; mais tout avait été caché dans l'ombre. L'existence du *meurtrier* était elle-même ignorée. Les alarmes de don Alphonse n'eurent donc aucunement d'abord cet homme pour objet. Ce ne fut qu'en entendant les paroles effrayantes du délire de doña Maria qu'une partie du voile qui couvrait cette

soirée mystérieuse se souleva pour lui. Il dépêcha un courrier à Séville; la pauvre insensée fut l'objet des plus tendres soins; et dans le doute qui s'éveillait pour le comte, la surveillance de sa maison fut soumise à une rigide et continuelle surveillance.

Ce fut à peu près vers cette époque que la révolte des Morisques éclata dans les Alpuxarras, pour la seconde fois depuis le règne de Philippe II. Elle acquérait, disait-on, une degré de force que jamais elle n'avait eu par l'habileté du nouveau chef que les malheureux Maurisques s'étaient donné. Il était jeune, entreprenant, courageux par volonté et brave par nature. Fils d'un Espagnol et d'une Africaine, il descendait, par sa mère, des anciens rois de Séville qui avaient donné une reine à la Castille. Les insurgés devenaient redoutables. Don Alphonse demanda le commandement de la province de Cuença, afin de pouvoir veiller sur sa famille, et faire en même temps son devoir; car doña Maria, toujours faible et malade, bien que sa raison lui fût revenue, était hors d'état d'être transportée à Séville. — Morne, continuellement dans un état de terreur qui rendait sa condition la plus misérable de la terre, la malheureuse jeune femme voyait fuir sa vie chaque jour, sans désir de la retenir. Elle était, disait-elle, une victime dévouée!

— Si du moins mon sang versé pour vous pouvait vous préserver de tout malheur! disait-elle en embrassant ses enfans... mais il l'a dit, le meurtrier... il a dit qu'il vous tuerait si je n'allais pas le trouver à la madone du rocher... et je n'y suis pas allée!... Mais je ne l'ai pas pu, mon Dieu! s'écriait-elle... je ne l'ai pas pu!... vous le savez, vous, ma patronne!...

Et, prosternée sur la terre, elle pleurait, elle priait, elle se meurtrissait le sein; et ses jours, ses nuits, toutes les minutes de son existence, étaient autant de supplices et de douleurs.

Un jour, le malheur prit une autre figure pour se présenter à elle. Tout le passé si terrible, tout l'avenir si menaçant, tout disparut devant une si grande infortune... Son petit Pablo, toujours si gai, si beau, si bien portant, tomba un matin dans ses bras, en se plaignant de cruelles douleurs. Son front si blanc, sa bouche rose et fraîche, ses joues si fermes, toute cette jolie physionomie

était transformée hideusement. Il était non-seulement défiguré, mais en danger de vie... Le pauvre petit avait la rougeole. — Cette maladie, alors peu connue en Espagne, était effrayante, même à Madrid... et Maria était dans un désert!...

Dans une si grande perplexité, le courage de la mère se ranima d'une telle sorte que, bien loin de faillir, Maria se multiplia autour du lit de son fils mourant, de manière à l'entourer des soins les plus vigilans et les plus efficaces. Toute pensée étrangère à son mal disparut, non-seulement de ce monde fantastique que sa terreur avait créé, et dans lequel l'infortunée traînait sa vie depuis longtemps; un nouveau coup de baguette venait d'évoquer une infortune devant laquelle toutes se taisaient; car où est l'oreille de mère qui entend la voix de la mort pour elle, quand cette même mort appelle son fils?... Pauvre Maria!... comme elle souffrait!... Pendant quinze nuits et quinze journées, la pauvre femme soutint sur son sein la tête brûlante de son enfant malade, de son enfant mourant. — Quelquefois le médecin donnait de l'espoir; mais en voyant ce visage, naguère si frais et si beau, maintenant coloré du rouge vif et pourpré de la fièvre de mort, Maria secouait tristement la tête, en songeant que le jour où elle mit son enfant sous la protection de la Vierge, on avait omis de placer des mains bénites sur la tête de Pablo. — Le meurtrier avait été témoin de la cérémonie. — Il avait pu lancer tout le venin de son regard sur le pauvre innocent petit enfant..... Maria priait Notre Dame — l'invoquait avec ferveur. — Elle envoyait de riches offrandes, non-seulement aux couvens de la ville, mais à celui de la montagne. — Elle y faisait suspendre des guirlandes; elle faisait entourer la madone du rocher de tout ce que sa piété lui inspirait de plus digne de lui être offert. Une fois on rapporta à don Alphonse une bande de blanc vélin, sur laquelle était écrit en gros caractères sanglans : — « Il doit mourir, SA MÈRE l'a condamné. »

Le comte brûla cette preuve terrible de l'existence de cet homme jeté par l'enfer au milieu de la famille... Si Maria l'avait vue!... Les recherches redoublèrent d'activité; on ne trouva rien.

Un jour le médecin, après sa visite accoutumée, repartit du châ-

teau, en donnant quelque espérance dans le cas où une crise viendrait décider du sort de l'enfant, et le tirer surtout d'une sorte de léthargie dans laquelle il était plongé depuis quatre jours. A genoux près du lit, Maria, les mains jointes, les yeux attachés sur ceux tout gonflés et toujours fermés de son fils, épiait un mouvement, un sourire et surtout un regard. — Vers le soir, l'enfant frémit et s'agita; des plaintes sortaient de sa pauvre petite bouche brûlante et desséchée. Mais rien n'annonçait un réveil; seulement il paraissait horriblement souffrir, et les symptômes annoncés par le médecin ne se montrant pas dans chaque gémissement de son fils, Maria vit un soupir d'agonie.

— Si tu ne veux pas me voir mourir avant lui, s'écria-t-elle, part pour Cuença, — va chercher don Balthasar, — qu'il vienne; — mais, Alphonse, il faut y aller toi-même: — il suivra un père, il n'écouterait pas un serviteur. — J'irais bien, moi; mais je suis si faible!...

Et l'infortunée retomba anéantie sur les coussins sur lesquels elle avait passé tant de nuits... — Don Alphonse la prit dans ses bras, la supplia de se calmer, — lui présenta les signes qui se manifestaient comme autant de sujets d'espérer, et lui promit de ne pas revenir sans don Balthasar. Il partit aussitôt pour Cuença, bien armé et accompagné de quatre domestiques, après avoir fait la visite exacte du château, et fait fermer soigneusement les portes et le pont-levis.

La chaleur était accablante. La chambre du petit malade constamment fermée, comme le préjugé du temps y contraignait alors, avait une température impossible enfin à supporter. Maria se leva, et alla ouvrir une fenêtre donnant sur une terrasse bordée par les fossés du château. Ces fossés, remplis d'eau vive et très-profonds, formaient la défense la plus remarquable du château une fois que le pont-levis était levé, et donnaient un agrément dont on appréciait d'autant plus le prix dans cette nuit, où la chaleur accablante ne donnait pas un souffle d'air. Là, du moins, un peu de fraîcheur s'élevait au-dessus de l'eau, et soulagea pour un moment la poitrine brûlante de Maria. — Le temps était couvert, —

pas une étoile au ciel, — pas un bruit dans le feuillage, — pas d'échos renvoyant une chanson joyeuse. — On n'entendait que le grondement sourd et régulier des eaux de la Jucar se brisant contre les rochers de granit. Il y avait comme un voile de mort jeté sur tout ce paysage, tant aimé de doña Maria. — Était-ce un présage envoyé à la pauvre mère?... Elle demeura quelque temps appuyée sur la balustrade de la terrasse, écoutant si le bruit des pas du cheval de don Alphonse annonçait son retour ; mais elle n'entendit rien.

— Je suis insensée, se dit-elle enfin, la chose est impossible...

Dans cet instant un nouveau gémissement de son fils la rappela près de lui ; elle se précipita dans la chambre et trouva l'enfant toujours dans le même état : seulement il était évident qu'il luttait contre ce sommeil de mort dans lequel il était plongé depuis huit jours. Doña Maria se remit auprès du lit du petit malade, et, le regardant avec cette anxiété maternelle qui guette et qui voit le mouvement le plus inaperçu, elle retomba elle-même dans cette sorte de léthargie, cette somnolence qui l'accablait en dépit de ses efforts. Ses yeux attachés sur les mêmes objets cessèrent bientôt de voir ; sa tête appesantie retomba sur la main brûlante de Pablo, et une espèce de sommeil, ou plutôt un engourdissement général, enchaîna tous ses membres. — Quelquefois cependant une plainte de son fils venait réveiller sa vigilance ; elle tressaillait, soulevait sa paupière, et, voyant l'enfant toujours dormir, elle retombait dans son lourd repos.

Bientôt la nature fut plus forte que sa volonté ; — elle s'endormit entièrement. — Mais ce sommeil était pénible comme sa veille ; elle voyait son fils mourant, — mort ; — puis c'était Nièves, — *le pauvre enfant!* — Elle se retrouvait au pied de la madone du rocher, en face de cet être fantastique dont les yeux lançaient le maléfice. — Alors, malgré son sommeil, elle frissonnait. — Une fois elle crut entendre, tant l'illusion était forte, elle crut entendre le son du cord'ivoire d'Hernandès. — Elle voyait ensuite son Alphonse, — son mari bien-aimé, — son père ; — car sa tête vide, son corps épuisé d'abstinences, étaient le jouet de mille rêveries incohérentes.

Tout à coup elle est réveillée par une sensation étrange ; — une main lourde et froide est posée sur son bras ; — sa paupière encore engourdie se soulève... et son regard rencontre deux yeux attachés sur elle. — Un cri terrible frappe aussitôt la voûte ; — car c'est Hernandès qui est là, — debout devant elle, un long couteau à la main, et ce couteau est rouge de sang.

— Tais-toi, dit-il en comprimant brutalement la bouche de Maria, — tais-toi ! — Il faut mourir, et mourir de ma main. — Je pouvais te tuer dans ton sommeil, mais j'ai voulu que tu apprisses de moi que je punissais comme je pouvais récompenser. — Misérable traîtresse !... non-seulement tu as manqué à ta parole en ne venant pas me trouver, — mais tu m'as vendu à cet homme que tu appelles ton mari. — Eh bien ! tu vas recevoir aussi de moi le prix du marché.

Et il riait du rire de la folie en brandissant au-dessus de la tête de Maria son large et long couteau, rouge d'un sang dont les gouttes tombaient sur le visage de la jeune femme.

— Ah ! ah ! *comtesse de Benavente* !... à nous deux maintenant ! — Et, soulevant Maria à demi morte déjà de sa terreur, il allait frapper, lorsqu'un obstacle étrange se place entre elle et lui. — C'est un être, dont il ne peut définir la nature, qui s'est élancé sur lui, et dont les mains, se portant à son visage, déchirent ses yeux, lui font d'horribles blessures. Hernandès, étourdi par cette attaque, vaincu par la douleur qu'il éprouve, presque effrayé des cris sauvages que pousse son antagoniste, laisse échapper le couteau qu'il tenait, et sa main quitte sa victime pour se défendre contre un ennemi qu'il ne peut définir. — Maria, devenue libre, peut enfin reconnaître son sauveur. — Dieu puissant !... c'est son fils ! c'est son enfant !... Cette vue lui rend non-seulement son courage, mais lui donne des forces qu'elle ne connut jamais ; — elle crie, — elle appelle au secours ; — elle appelle Juana, celle de ses femmes qui veillait auprès d'elle.

— Elle ne te répondra plus, dit Hernandès, qui, ayant enfin reconnu l'ennemi qui l'avait assailli, venait de frapper le pauvre enfant à la tête avec une telle violence que le sang jaillit aussitôt de

son nez et de sa bouche ; — elle n'avait pas besoin de savoir qui lui donnerait la mort, elle.

— Monstre ! lui cria Maria en courant se placer entre Hernandès et son fils, qu'elle couvrit de son corps.

— Hernandès sourit ; — et dans cet instant où son visage était abîmé de blessures et tout saignant, sa vue était doublement hideuse. — Ses yeux errans comme ceux d'un chacal cherchaient son arme échappée à sa main par surprise ; — tout à coup ils brillèrent comme ceux de l'animal quand, descendu du désert, il trouve sa pâture au milieu de mille cadavres. Il s'approcha du lit sur lequel Maria, tenant son fils embrassé, continuait de pousser des cris perçans, et, s'élançant sur le couteau qu'il venait d'apercevoir, il le ramassa et voulut frapper Maria. Mais elle l'avait vu, et toute la force de la mère défendant son enfant, de l'être humain défendant sa vie, surgit dans la lutte qui s'engagea entre elle et l'assassin. Toutefois cette lutte était trop inégale ; — elle allait succomber, lorsque la galerie retentit sous les pas de plusieurs serviteurs qui accouraient, éveillés enfin par les cris de leur maîtresse. Hernandès rugit ; il fait un dernier effort et dégage son poignet des mains de Maria ; il la frappe, et ayant ainsi accompli son œuvre de vengeance, il s'élançe sur la terrasse, dans le fossé qu'il traverse à la nage, et de l'autre rive répond par un cri d'ironie sauvage aux imprécations de ceux qui le poursuivent.

Lorsqu'on arriva sur le lieu de la scène on trouva Maria sans connaissance, mais heureusement sans danger pour sa vie. L'assassin, trop troublé, n'avait frappé qu'un coup mal dirigé. Le couteau n'avait porté que dans le bras. La pauvre mère couvrait de son corps celui de son sauveur, et ce sauveur était son enfant, — son fils, qui semblait n'être revenu à la vie que pour sauver celle de sa mère !... Ah ! que de baisers, de larmes, de caresses, elle déposa sur le visage de cet enfant, désormais pour elle un don que Dieu lui avait fait dans un de ses jours de plus grande bonté !...

Lorsque sa mère avait poussé ce cri terrible, dont la voûte avait retenti, à la vue du meurtrier, l'enfant, déjà sorti de son sommeil léthargique, avait recouvré toutes les facultés de sa jeune âme

— toujours avec sa mère, initié à toutes ses terreurs, la vue de cet homme lui révéla tout le danger qu'elle courait. — Affaibli par la maladie, mais soutenu par l'ardeur de la fièvre et l'instinct filial qui lui disait sans autre raisonnement, sans calcul, l'immensité du péril, il s'élança sur l'assassin, qu'il déchira de ses ongles, de ses dents, et la force d'un enfant de sept ans surprit assez le meurtrier pour faire échapper de sa main l'arme de mort. Le coup que Pablo reçut lui fendit la lèvre et lui laissa pour récompense une éternelle et honorable cicatrice.

La pauvre Juana avait été frappée dans son sommeil, et la malheureuse fille était passée du repos passager au repos éternel, sans pousser une plainte : le coup avait traversé le cœur. Hernandès était habile à donner la mort.

Lorsqu'il eut traversé le fossé à la nage, montrant ainsi aux gens épouvantés du château comment il s'y était introduit, il se jeta sur la terre et rugit comme une bête féroce. Depuis long-temps sa raison déjà troublée avait reçu un choc violent de sa longue captivité. Depuis qu'il était libre, la vie errante qu'il avait continuellement menée avait encore augmenté cette disposition à la folie. Sa passion bizarre pour doña Maria, mêlée à cet esprit de vengeance qui, lui-même, dominait l'amour, en était une nouvelle preuve. Chef des insurgés des Alpuxarras, il montrait néanmoins un jugement sain en tout ce qui regardait son existence politique, et il se conduisait non-seulement avec courage, mais avec habileté.

En se voyant encore une fois rejeté loin de sa victime, il poussa des cris de rage, — il blasphéma Dieu. Il se maudit lui-même de sa sottise pour ne l'avoir pas frappée dans le sommeil, pour n'avoir pas frappé son fils ; — son mari surtout, — cet homme si orgueilleux, si insolent parce qu'il est noble et riche.

Et moi aussi, s'écriait-il, je suis noble et riche !... Mais je suis BÂTARD, diront-ils ? — Bâtard !... eh bien ! oui je le suis — est-ce donc ma faute ?... OH !...

Et il se promenait en désespéré dans les sentiers de la montagne, en proférant des paroles de malédiction... — De la roche sur laquelle il se trouvait alors, il plongeait en plein sur le château de

los Riscos. — Il vit Maria qui, le bras en écharpe, était assise sur le lit de son fils. — Dans ce moment, un bruit s'éleva du côté du pont de San-Pablo. — C'étaient des chevaux, — c'était le comte ramenant don Balthasar. — Un rire féroce glissa sur les lèvres d'Hernandès ; il saisit son cor, et donna quelques sons. — On lui répondit d'une distance si rapprochée qu'un nouveau sourire, plus joyeux encore que le premier, ent'rouvrit ses lèvres ; il donna un nouveau son, et fut aussitôt entouré de plusieurs hommes vêtus de brun ; il leur fit un signe de la main ; puis, marchant devant eux, il descendit jusqu'à l'entrée du pont de San-Pablo. Là, il les plaça derrière un massif de sapins et de figuiers dont le noir feuillage les cachait entièrement.

— Chargez vos carabines, leur dit-il très-bas. — En joue ; — et tenez-vous prêts au premier ordre. — Préparez aussi vos pistolets.

A peine avait-il parlé que don Alphonse tournait l'angle du pont. Le bruit des eaux de la Jucar empêchait d'entendre ; mais la lune, qui venait de se lever, et dont les rayons perçaient les nuages, pouvait trahir Hernandès, et le laisser apercevoir à un homme que le comte envoya comme éclaireur pour reconnaître la sûreté de la route. Il se rejeta promptement dans le plus épais du fourré, et laissa le comte s'engager dans l'étroit sentier de la montagne, là où les chevaux ne pouvaient plus prendre le galop.

— Feu ! cria-t-il d'une voix déterminée.

Et deux hommes, dont l'un était le médecin, tombèrent à cette première attaque.

— Feu ! cria-t-il encore...

Un cri de triomphe suivit cette fois la décharge des bandits. Ils venaient de voir tomber le cheval du comte ; mais l'animal lui seul était blessé. Alphonse fut aussitôt sur pied ; et, saisissant ses armes, il vint lui-même à la rencontre des bandits.

— Mort et malédiction ! s'écria leur chef... N'atteindrai-je donc jamais cette famille?...

Il s'élança sur don Alphonse avec toute la fureur de la folie et de la vengeance jalouse. Il tira presque à bout portant ses

deux coups de pistolet ; mais le comte était dans l'ombre , et le bandit manqua ces deux coups. Dans le mouvement qu'il fit , sa monture tomba ; et la lune frappant sur son visage , Alphonse reconnut le meurtrier.

— Ah ! s'écria-t-il , est-ce donc toi ?... Rappelle-toi Séville !....

Et , le visant avec attention , il lui traversa le cœur , d'une balle , en même temps qu'un nouveau coup était tiré par le bandit.... Hernandès sauta à plus de deux pieds de terre , et retomba mort. En voyant sa chute , ses hommes se sauvèrent. Deux seulement avaient succombé dans cette affaire.

— Portez ces corps au château , dit Alphonse , — et que l'on ait surtout le plus grand soin de celui de don Balthasar. Peut-être n'est-il pas mort.

Au bruit des coups de feu , Maria avait compris l'horrible vérité. — Retrouvant , comme elle l'avait déjà fait dans cette soirée , des forces dans un nouveau danger , elle avait fait prendre les armes à tous les hommes de sa maison , et , ne gardant près d'elle que ses femmes , entourant en pleurs le cadavre sanglant de Juana , elle les avait envoyés au devant de son mari , et attendit , en prières , près du lit de son fils , l'issue de cette nouvelle épreuve que Dieu lui envoyait.

— Ah ! dit-elle à don Alphonse , en lui montrant à la fois son bras en écharpe et la place encore rouge du sang de Juana , avais-je tort de redouter le meurtrier ?... N'était-ce donc qu'une vision ?...

Mais lorsqu'elle apprit la mort de don Balthasar , elle devint plus pâle encore , et ses yeux demeurèrent mornes et fixes.

— Je suis un être que Dieu a rejeté , dit-elle d'une voix sourde. — Cet homme n'est ici que l'instrument de la Providence... C'est en mon nom... c'est pour moi... que tous ces innocens sont frappés... Tout ce qui m'entoure meure pour moi !... Mon fils n'a-t-il pas failli donner sa vie pour ma misérable vie ?... Moi seule je ne puis être frappée... Pourquoi ai-je résisté ce soir au meurtrier ?... S'il m'avait tuée... les six enfans de don Balthasar ne seraient pas orphelins... car il était veuf... ils n'avaient plus de mère ; maintenant ils n'ont plus de père... et toujours... les orphelins diront : Notre

père a été tué pour la dame du château... pour doña Maria... La sœur de Juana, en prenant le deuil pour sa sœur, dira : Elle est morte pour doña Maria!... et ma tante, ma pauvre tante, qui a vu tomber sa fille sous le couteau de cet homme, dira aussi :

— Nièves est morte égoragée pour doña Maria.

— Oh! anathème, anathème sur moi!... Hélas! ma carrière de sang et de meurtre n'est pas encore accomplie!.. Cet homme ne se lassera de frapper que lorsque je ne vivrai plus... Oh! oui... anathème sur moi!... anathème!...

— Maria!... mon amour, lui dit Alphonse en la prenant dans ses bras... pourquoi ne pas écouter mes paroles?... Ne vous ai-je pas dit que cet homme était mort?... Je l'ai tué!...

Elle tressaillit comme s'il eût dit pour la première fois que le meurtrier ne pouvait plus frapper de victimes... Elle regarda son mari avec des yeux où la plus vive expression remplaça la torpeur du désespoir... Puis, secouant tristement la tête, elle retomba dans son premier état; seulement un sourire amer vint se placer sur ses lèvres.

— LUI, mourir!... LUI, tomber!... Non, non, — il n'est pas mort, — il ne PEUT pas mourir... N'est-il pas né le vendredi saint?

Alphonse, effrayé de l'état de Maria, employa tous les moyens que lui suggéraient et son amour et l'activité de l'esprit le plus éclairé pour combattre un préjugé qui pouvait avoir un effet terrible; mais le malheur était ici fortifié par la superstition, et la superstition l'était à son tour par le mal. — La mort de don Balthasar, celle de Juana, arrivées dans la même année, et presque sous son toit, lui paraissaient deux œuvres surnaturelles exécutées par un envoyé de l'abîme... Les idées qu'elle attachait à cette vision, si je puis dire ainsi, dont elle formait un corps, étaient elles-mêmes incohérentes; mais elles devenaient UNE et se coordonnaient lorsqu'elles touchaient le but inévitable de réunion : c'était LE MEURTRIER!... A tout ce que lui disait Alphonse, aux raisonnemens des magistrats de Cuença et d'Ocaña, elle n'opposait aucune résistance; mais elle souriait avec un air incrédule, et répétait toujours :

— Il n'est pas mort, *car il ne peut mourir!*

Le troisième jour, au moment où les magistrats allaient faire enlever les corps pour les transporter à Ocaña et à Cuença, Alphonse prit Maria par la main et la fit descendre avec lui dans une salle basse et voûtée, dont toutes les fenêtres étaient fermées, mais dont le jour était remplacé par vingt cierges qui brûlaient autour de trois cercueils, près desquels priaient deux religieux. Maria recula en voyant cette scène de mort; mais Alphonse la contraignit d'avancer, et, la conduisant près de la plus grande des trois bières, il fit signe au dominicain qui était auprès de lever le drap qui la couvrait, et Maria vit étendu devant elle, dans sa froide et dernière couche, LE MEURTRIER!... LE PAUVRE ENFANT!...

— Approche, Maria, lui dit don Alphonse, — regarde-le; — il ne peut plus te faire de mal, — il ne peut plus en faire à personne!.. Approche...

— Non, non, dit-elle en s'éloignant avec terreur et parlant bas. — Non, non... Il dort!... Ne l'éveillez pas!... Il dort! vous dis-je.

— Maria, il est mort!... Regarde plutôt.

— Je vous dis qu'il dort! répéta-t-elle avec impatience. — Ne l'ai-je pas déjà vu une fois comme cela, — pâle... maigre... Ils disaient tous aussi qu'il était mort... et il a tué Juana et don Balthasar... Laisse-moi m'en aller... Veux-tu qu'il me tue devant toi?...

— Je suis là pour te défendre... Viens... Il ne se réveillera pas!.....

Et don Alphonse entraînait doucement sa femme auprès de la bière dans laquelle Hernandès était étendu, revêtu, selon la coutume d'Espagne, d'un ordre religieux... Sa figure livide, sur laquelle trois journées avaient imprimé leur ravage, était effrayante. — Ses traits n'étaient pas changés, mais leur expression était hideuse. — Ses paupières, qu'on avait abaissées, s'étaient relevées par un mouvement naturel, et ses yeux, ses terribles yeux, maintenant atones et fixes, ne lançaient plus d'éclairs. — Maria se serra contre Alphonse... Elle frémissait, et cependant, comme un enfant qui regarde un spectre effrayant, elle ne pouvait détacher

sa vue de cet être, qui, même après sa mort, exerçait encore sur elle un empire positif. — Arrivé près de la bière, Alphonse prit la main que Maria avait de libre, et, soulevant l'un des bras du mort, il mit tout à coup dans la main de Maria la main glacée du cadavre... Elle poussa un cri qui retentit dans le château... mais elle ne s'éloigna pas.

— Est-ce donc là la main d'un être vivant, Maria? lui dit Alphonse, en dégageant la main tremblante de sa femme de cette horrible étreinte. — Es-tu bien convaincue maintenant que le meurtrier est allé rendre compte de ses crimes devant Dieu?

Maria ne répondit pas... mais d'elle-même elle fit un pas et se rapprocha de la bière... Elle regarda long-temps le corps d'Hernandès... On voyait au tremblement de ses membres combien elle souffrait.... Mais, loin de s'en aller, elle se rapprocha, au contraire davantage, et d'elle-même, posa une seconde fois sa main sur celle du mort, et l'y laissa quelques secondes; puis, tombant à genoux, et regardant les deux cercueils qui étaient aux côtés de celui du MEURTRIER, elle leva les yeux au ciel et dit :

— Nièves! ma sœur, prie Dieu pour son ame!

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

REVUE CRITIQUE.

GUSTAVE III.

Les dieux s'en vont, mais les grands hommes nous restent. De l'opéra mythologique nous voici arrivés à l'*opéra historique*. C'est le titre que porte l'affiche du nouvel ouvrage de MM. Scribe et Anber, représenté, mercredi dernier, à l'Académie royale.

Que M. Scribe nous permette de parler d'abord de Gustave III tel qu'il l'a trouvé dans l'histoire, avant de dire ce qu'il est devenu dans son poème. M. Scribe lui-même a procédé dans son livret comme M^{me} de Genlis dans ses nouvelles. Le mot *historique* est jeté de temps en temps au bas de la page, et la brochure se termine par la citation d'un récit de la mort de Gustave III empruntée à M. Coxe. La critique peut donc sans trop de pédantisme commencer par où M. Scribe a fini.

Gustave III, avant d'expirer, voulut qu'on renfermât tous ses papiers dans une cassette déposée à Upsal, et qui, suivant les instructions formelles de ce monarque, ne pourra être ouverte que cinquante ans après sa mort, c'est-à-dire le 29 mars 1842. En attendant les révélations que ces papiers fourniront un jour au monde sur Gustave III, s'il est possible de le juger d'après les actes publics de sa vie, indépendamment des motifs secrets qui les dictèrent, on doit dire que ce fut un prince qui porta dignement ce grand nom de Gustave, illustré par le fondateur de sa race et par le vainqueur de Leipzig. Artiste et poète, Gustave III aimait les arts et les lettres à l'égal des affaires et de la guerre; jaloux de toutes les gloires, es-

prit essentiellement actif, il croyait qu'un roi doit être l'âme de son peuple, son intelligence personnifiée. Sa vie fut courte, mais pleine : il gagna des batailles et composa des œuvres dramatiques ; il refit la constitution suédoise et bâtit de beaux édifices, entre autres la salle d'opéra à Stockholm. Homme de courage, aucune espèce de péril ne l'effrayait, pourvu qu'il pût le voir en face : aussi ses ennemis ne purent l'immoler que par la trahison. Ces ennemis, c'étaient les nobles, dont il avait bravé l'opposition armée comme l'opposition législative, et qui, désespérant de le renverser par la rébellion ou par la guerre étrangère, eurent lâchement recours au bras d'un assassin. Il faut en convenir cependant, Gustave avait ce qu'on appelle les défauts de ses qualités. Dans un pays pauvre comme la Suède, les arts sont un luxe, et Gustave pouvait avec raison être accusé de les protéger avec trop de magnificence. Le peuple gagne d'abord aux fêtes d'une cour ; mais l'impôt ne tarde pas à prélever sur le peuple au-delà de ses bénéfices. Qui sait, en supposant que Gustave eût vécu aussi long-temps, par exemple, que Louis XIV, si le peuple qui le pleura, quand il périt au milieu de sa carrière, n'eût pas maudit sa vieillesse et insulté son cercueil ? Il y a plus : en 1792 les idées de la révolution française avaient pénétré en Suède. Ce principe républicain, qui n'agit plus les sociétés modernes qu'en descendant des sonmités à la base, des hautes classes au peuple, faisait déjà de rapides progrès autour de Gustave ; s'il n'eût pas été atteint par la balle d'Anckarstrom, qui sait si, après avoir vaincu la noblesse, il n'eût pas été bientôt forcé de combattre les ordres inférieurs ? Gustave était venu, en 1791, à Aix-la-Chapelle, et avait vu avec inquiétude les progrès de la révolution de France : de retour dans ses états, il s'était mis en rapport avec nos princes émigrés, car il pressentait que leur cause était celle de tous les rois. En effet, il y avait à peine six mois écoulés depuis sa mort qu'il parut en Suède un pamphlet d'un nommé Thoril, intitulé : *La liberté de la raison, adresse au régent de la nation suédoise* ; et dans ce pamphlet l'auteur démontrait qu'il fallait, pour rendre la Suède heureuse, la transformer en république. Thoril fut arrêté et jugé ; il plaida lui-même

sa cause avec tant d'éloquence que non-seulement il fut absous, mais que l'auditoire, entraîné par son enthousiasme, l'applaudit lorsqu'il en appela aux droits du peuple et qu'il proclama l'insurrection comme un devoir. Il fut escorté chez lui en triomphe aux cris de « Vive Thoril ! Vive la liberté ! »

Qui sait si la plume de Thoril et la balle d'Anckarstrom n'étaient pas dirigées par un même principe ? Les complices de ce dernier, les jeunes comtes de Ribbing et de Horn, qui lui avaient disputé l'horrible honneur d'immoler la victime, représentaient sans doute les ressentimens de la noblesse ; mais il paraît qu'Anckarstrom, en s'associant à la conjuration, y avait apporté une haine à lui personnelle, que les uns attribuent à la perte d'un procès où le roi était intervenu, les autres à un motif resté un secret ; le fanatisme dont il se montra animé nous autorise peut-être à l'expliquer par notre supposition. Anckarstrom avait une première fois manqué Gustave avant la nuit du 16 mars, où le bal masqué favorisa enfin le coup fatal. Anckarstrom tira à bout portant, et profita du tumulte pour se confondre dans la foule ; mais on ramassa son pistolet qu'il avait laissé tomber, et le lendemain un armurier déclara reconnaître cette arme pour l'avoir vendue à Anckarstrom : celui-ci avoua son crime, s'en glorifia même, et, condamné par ses aveux, il fut décapité, après avoir été battu de verges pendant trois jours. Ses complices, les comtes de Horn et de Ribbing, furent seulement bannis : l'un d'eux, qui habite encore Paris, et qui, dans les salons du Directoire, était surnommé le beau régicide, devait, nous a-t-on dit, assister à la représentation de mercredi, lorsqu'en montant en voiture il s'est foulé le pied gauche.

Le récit de la catastrophe tel que le donne l'historien anglais des cours du Nord, M. Brown, d'après un manuscrit suédois, offre une scène qui pouvait épargner à M. Scribe de grands frais d'imagination. Pendant que les chirurgiens sondaient la blessure, le roi conserva la fermeté dont il avait donné précédemment tant de preuves dans sa vie. « Il me semble que votre main tremble, dit-il à l'un des hommes de l'art ; souvenez-vous que ma guérison dépend de votre assurance et de votre adresse. » Eu se rendant du palais à

la salle de l'Opéra, quelques heures auparavant, Gustave avait descendu d'un pas leste les larges degrés de granit qui conduisent au vestibule ; pour les remonter maintenant, il se voyait transporté lentement, étendu dans une litière que ses grenadiers soutenaient sur leurs épaules, et dont le moindre mouvement lui causait une douleur inexprimable. Le grand escalier est, comme le palais lui-même, construit sur d'immenses proportions ; les balustrades massives sont de marbre poli ; les marches de granit et les ornemens, dignes accessoires de l'édifice, se dessinent en larges traits dans cette vaste enceinte. Quoique les portes fussent fermées aussitôt que le roi fut entré, quoiqu'on n'y eût admis qu'une partie des courtisans et quelques compagnies de soldats, c'était assez pour que ce cortège formât une foule sur cet escalier colossal. Quelques-uns des ministres étaient en uniforme d'apparat ; la plupart des officiers de la couronne et des seigneurs de la cour portaient encore les habits de fantaisie dont ils s'étaient parés dans cette fatale mascarade. Cette grande diversité de costumes splendides ; la triste situation du monarque étendu sur sa litière, penché de côté, appuyant sur sa main droite sa figure pâle, où se lisait l'expression de la douleur combattue par le courage ; le chagrin, la terreur et les divers sentimens qui agitaient les physionomies des personnages qui suivaient ; l'éclat des torches et des flambeaux que les soldats tenaient à la main ; le reflet de ces lumières sur les casques, les broderies et l'acier des armes nues ; la clarté plus condensée sur la litière du roi et le groupe le plus proche ; les masses d'ombre qui semblaient flotter en avant et en arrière, les éclairs qui jaillissaient sur les décorations de ce vaste et magnifique édifice, tout concourait à former un spectacle plus imposant et plus pittoresque qu'aucune de ces solennités politiques ou de ces fêtes théâtrales dont Gustave aimait à préparer lui-même l'effet. Au milieu des horribles angoisses qui le déchiraient, ses yeux ne perdirent pas leur vivacité. On voyait que son ame forte maîtrisait la douleur physique. Quelque terrible et soudaine qu'eût été cette catastrophe, elle ne lui ôta pas sa présence d'esprit ; il paraissait plus affecté des larmes qui mouillaient, pour la première fois peut-être, les paupières de ses

vieux soldats, accoutumés à combattre à ses côtés, que de la blessure qui probablement allait bientôt terminer sa vie. Quand les porteurs du brancard royal eurent gravi la moitié de l'escalier, il releva la tête, évidemment pour mieux jouir du spectacle dont il était la principale figure. Parvenu à la grande galerie, qui est de niveau avec les appartemens de réception, il fit un signe de la main pour qu'on s'arrêtât, et promenant autour de lui un regard attentif, il dit au baron Armfelt, qui sanglotait amèrement : « Combien il est étrange que je me sois précipité sur ma destinée, malgré les avis que j'avais reçus ce matin ! J'avais un funeste pressentiment ; je me suis senti comme poussé par une main invisible. Je suis intimement persuadé que, quand son heure est venue, l'homme voudrait en vain s'y soustraire. » — Après quelques instans de silence, il continua : « Mais peut-être mon heure n'est pas venue encore. Je vivrais volontiers ; je n'ai pas cependant peur de la mort. Si je survis, je pourrai redescendre encore gaiement ces escaliers, et si je meurs..... Eh bien ! alors, renfermé dans mon cercueil, je ne sortirai plus de ce palais que pour me rendre au mausolée de l'église de Ridderholm. »

Gustave vécut encore jusqu'au 29 mars, après avoir dicté ses dernières volontés, réglé la régence et l'éducation de son fils, alors âgé de quatorze ans, ce même Gustave IV, prince chevaleresque, qu'une révolution a précipité du trône où règne aujourd'hui à sa place un des soldats de la France républicaine.

On comprend que M. Scribe ait trouvé facilement le sujet d'un drame dans une histoire si pleine d'incidens dramatiques. Il nous reste à dire comment il a fait de Gustave III un roi de théâtre, et du farouche Anckarstrom un conspirateur d'opéra. Voici donc l'analyse du poème ; après l'histoire le roman.

De tous les dieux de l'ancien opéra, l'amour seul ne saurait être banni par l'opéra historique. Un opéra sans amour serait une monstruosité ; c'est ici qu'à tout prix il faut rendre, sans craindre les arrêts de Boileau,

. Caton galant et Brutus dameret.

Nous sommes à Stockholm, dans un vaste et riche salon du palais.

Divers groupes attendent le lever du roi ; c'est le corps diplomatique ; ce sont les officiers généraux , les députés de la bourgeoisie et de l'ordre des paysans en habit national , des peintres , des artistes , en un mot tous les attributs vivans de cette cour à la Louis XIV et à la Frédéric de Prusse , dont Gustave aimait à s'entourer. Dans ce tableau vivant , les physionomies se dessinent d'une manière caractéristique ; le cœur exprime ses vœux pour le monarque ; quelques seigneurs se communiquent à part leur dépit ; ce sont les conjurés , et parmi eux , Warting et de Horn. Mais le page Oscar sort de 1^{re} chambre royale : « Le roi , messieurs ! » Tous se découvrent avec respect. « C'est le roi ! c'est le roi ! » Gustave salue tout le monde avec affabilité , reçoit toutes les pétitions , écoute tous les rapports , donne des ordres à ses ministres , et sourit quand à son tour le page lui remet la liste des invitations pour le bal du lendemain. Il lit les noms des dames , et paraît ému en y trouvant celui de la comtesse Anckarstrom. Bientôt il désire être seul , et s'assied , rêveur , en répétant le nom d'Amélie. En ce moment même se présente le comte Anckarstrom , que le page ne craint pas de laisser entrer. C'est le favori , l'ami du roi. Anckarstrom trouve Gustave mélancolique , et s'imagine que ce sont les ennuis de la royauté qui le poursuivent dans la solitude. « Je sais , lui dit-il , ce qui occupe mon roi. » Gustave se croit deviné. « D'ingrats courtisans vous menacent ; mais j'ai découvert leurs desseins ; je puis vous nommer les coupables. — Ah ! s'écrie Gustave , ce n'est que cela ? Non , non , je ne veux pas les connaître ; il faudrait les punir. La gloire et les plaisirs réclament tous nos instans. » Le surintendant des fêtes de la cour vient en effet rappeler à Gustave que c'est l'heure à laquelle il a donné rendez-vous aux acteurs pour répéter son drame de *Gustave Vasa*. La répétition de cette œuvre dramatique a lieu aussitôt , et n'est interrompue que par l'entrée du ministre de la justice , qui vient apporter au roi un ordre à signer. C'est un ordre d'exil contre la fameuse Arvedson , une devinresse. Gustave trouve plus piquant de proposer à ses courtisans de se rendre chez elle , sous un déguisement , pour savoir ce qui s'y passe. « Un roi doit tout voir par soi-même. » Les courtisans d'applaudir , et surtout les conjurés , qui espèrent

trouver dans cette partie l'occasion d'exécuter leur sinistre projet.

Gustave est le premier de tous au rendez-vous chez la devineuse, où il s'amuse à réaliser une de ses prédictions en glissant un rouleau d'or et une assurance d'avancement dans la poche d'un pauvre matelot qui avait à peine de quoi payer la promesse qui venait de lui être faite. Puis il se cache derrière une porte, et assiste ainsi à la consultation secrète qu'Arvedson donne à une grande dame, qui n'est autre qu'Amélie, la comtesse d'Anckarstrom. Amélie avoue qu'elle aime le roi, mais se reproche cet amour. La sorcière lui indique un lieu sauvage et désert où elle cueillera une herbe magique qui raffermira sa vertu. On entend un tumulte au dehors. Amélie se retire toute craintive, et la sorcière ouvre la porte à une troupe de matelots. Ce sont les seigneurs déguisés. Le roi se mêle parmi eux, et le premier il donne sa main à Arvedson. « Cette main sait tenir l'épée, dit-elle; mais voilà un signe qui annonce que tu seras assassiné par celui dont la main serrera cette main vaillante. — Eh bien! messieurs, dit le roi se faisant connaître, qui de vous fera mentir l'oracle? » Chacun recule, et Anckarstrom seul, qui entre en cet instant sans savoir ce qui vient de se passer, accepte l'étreinte amicale de cette main cherchant un meurtrier. Les conspirateurs cependant n'eussent pas attendu l'accomplissement de cette prophétie; ils tiraient déjà leurs poignards lorsque le peuple, ayant su que le roi est là déguisé, accourt pour le voir, embrasser ses genoux, et le proclamer son père. « Que les poignards arrivent! » dit alors Gustave.

Il serait difficile d'imaginer un site plus affreux que celui où la sorcière a envoyé la crédule et superstitieuse Amélie. Gustave, qui l'a suivie, la trouve toute tremblante, et, dans sa terreur, elle n'a d'autre ressource que d'invoquer sa générosité pour la défendre contre elle-même. Ce tendre tête-à-tête est troublé par Anckarstrom. Amélie n'a que le temps de se cacher le visage. Anckarstrom reproche au roi son imprudence, et lui apprend que les conjurés l'ont suivi pour attenter à sa vie dans ce lieu désert. Amélie se joint à Anckarstrom pour l'engager à fuir. « Eh bien! dit Gustave à son favori, je cède à tes instances; mais jure-moi de conduire cette

femme , sans chercher à la connaître , jusqu'aux portes de Stockholm. Anckarstrom le jure. Gustave s'éloigne : les conjurés, désappointés de rencontrer Anckarstrom au lieu du roi , qu'ils espéraient surprendre, veulent au moins connaître cette beauté mystérieuse. Une lutte s'engage , les épées sortent du fourreau ; Amélie pousse un cri d'effroi , son voile tombe..... C'est la comtesse Anckarstrom ! La scène ne paraît plus que comique aux seigneurs suédois ; ils raillent Anckarstrom de venir ainsi en bonne fortune avec sa propre femme. Anckarstrom dévore son affront, et ramène Amélie jusqu'aux portes de la ville , tenant à la lettre la parole qu'il a donnée au roi.

Mais , rentré dans son palais , le sujet fidèle fait place au mari offensé et jaloux. Anckarstrom veut immoler Amélie ; puis, touché de ses pleurs , il change de résolution , et c'est sur le roi qu'il se vengera d'abord.

Warting et de Horn sont invités à venir lui parler. Sans vouloir leur confier son affront , il leur demande d'être leurs complices , à condition qu'il frappera lui-même Gustave. Warting et de Horn veulent que le sort seul décide lequel des trois sera le meurtrier. Les trois noms sont déposés dans une urne.

La malheureuse Amélie se présente au moment où de Horn place l'urne sur la table. Anckarstrom s'irrite d'abord de cette interruption. « Que voulez-vous ? qui vous amène ici ? — Un page du roi vous demande. — Qui ? moi ? qu'il attende ; et toi , reste : la justice de Dieu ne t'envoie pas sans dessein. Je veux, ajoute Anckarstrom , à part lui , que la coupable désigne elle-même le bras qui doit immoler Gustave. » Il conduit sa femme près de la table, et lui fait plonger la main dans l'urne. Elle en tire un papier qui porte le nom d'Anckarstrom. Amélie observe avec inquiétude les physiologies exaltées de son mari et de ses deux complices : elle prévoit un sinistre complot contre Gustave , dont le page introduit enfin vient pour prier Anckarstrom et la comtesse au bal masqué.

Gustave seul , dans une galerie attenante à la salle de l'Opéra , se reproche sa passion coupable pour la femme de son ami. Il aura au moins le courage de fuir le danger ; il nommera Anckarstrom

gouverneur de la Finlande, et ce soir il évitera de la voir. Mais que veut Oscar, le jeune page ? C'est un billet mystérieux qu'il remet au monarque, et celui-ci y lit qu'on lui conseille de ne pas aller au bal, où ses jours sont menacés. « On dirait que j'ai peur, » remarque-t-il, et toutes ses indécisions sont terminées : il ira.

Le voilà qui commence ce bal mémorable. Comme cette salle est décorée avec magnificence et splendidement illuminée ! Quel tableau ! quelle foule brillante et bizarre ! que de costumes ! que d'originales figures, les unes dignes du crayon de Callot, les autres du pinceau de Vandyck ; c'est une mascarade qui rivalise avec le fabuleux paradis des fous de Milton. La mythologie donne le bras à la féerie ; l'antiquité classique au moyen âge, le roi au bouffon, la nymphe élégante au satyre difforme. Peu à peu, de toutes ces rencontres inattendues, ici se forment des groupes curieux ; là des quadrilles élégans se dessinent. La musique, cette ame universelle, régularise, par son impérieuse cadence, les pas de toutes ces figures si diverses. L'harmonie d'une vaste contredanse soumet tous leurs mouvemens à un admirable ensemble. Puis un joyeux tumulte succède de nouveau à l'ordre ; les accidens se multiplient ; mais dans cette amusante confusion, il y a toujours un charme enivrant, qui entraîne l'esprit et le cœur bien loin des tristes réalités de ce prosaïque monde.

Cependant Gustave rencontre Amélie, et lui fait ses adieux. D'un autre côté, Oscar veut intriguer Anckarstrom, et lui révèle innocemment le déguisement du roi. Anckarstrom, tout entier à sa vengeance, s'approche et lui tire à bout portant un coup de pistolet. Le roi chancelle et tombe. Ses seigneurs l'entourent alarmés. Anckarstrom veut fuir, mais Oscar voit le pistolet, qui échappe de sa main régicide, et le dénonce. « C'est lui ! voilà l'assassin ! » La triste Amélie pousse un cri de désespoir ; Gustave, regardant Anckarstrom et les conjurés, dit :

Grâce pour eux ! je veux qu'on leur pardonne !

Adieu, Suède ! adieu, gloire et patrie !

J'espérais mieux mourir, mes amis, mes soldats ;

Entourez-moi, qu'au moins j'expire dans vos bras.

Les grenadiers de Gustave forment, avec leurs fusils croisés, un brancard sur lequel ils l'emportent en se dirigeant vers l'escalier de granit, précédés de domestiques qui tiennent des torches : tableau solennel, dénouement tragique de ce spectacle tout-à-l'heure si joyeux et si fantasque.

Voilà certes un sujet admirablement mis en scène par M. Scribe. Tout ce qu'il a pris à l'histoire de Suède, tout ce qu'il y a ajouté dans l'intérêt du poème, forme une suite de situations éminemment dramatiques. Gustave se trouve un vrai roi d'opéra sans mentir à l'histoire : la fiction s'encadre sans dissonance dans les événemens connus ; et puis, quand l'émotion est bien préparée, le poète s'efface, et laisse *parler* la musique, qui doit seule, dans le drame lyrique, exprimer les accens de la passion. A son tour, le musicien a usé discrètement du privilège accordé à son art : il n'a pas étouffé le poème sous le luxe d'une musique éblouissante. Cette musique, généralement plus remarquable par la grâce que par l'éclat, gagnera toutefois à être entendue plusieurs fois. Elle est de l'auteur de LA MUETTE, opéra qui ne fut bien apprécié qu'à la dixième représentation, et GUSTAVE en aura au moins cent, comme LA MUETTE. Déjà tout le second acte a paru délicieux. Quant aux décors et aux costumes, M. Véron a traité Gustave comme méritait de l'être un roi qui avait fait construire une salle d'opéra, qui composait des opéras lui-même, et se montrait non moins jaloux d'en diriger la mise en scène que de tracer un plan de campagne contre les Russes. Quoi qu'on en puisse dire, sous l'administration actuelle l'Académie royale de Musique n'a pas cessé d'être un théâtre vraiment *royal*.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

LETTRES DE GUSTAVE III.

[Nous devons à une obligeante communication ces deux lettres inédites dont les autographes sont entre les mains de M. V. de la Pelouse. Au moment où Gustave III obtient une sorte de naturalisation posthume en France, par son apparition sur la scène de l'Académie royale de Musique, nous avons pensé que l'on ne verrait pas sans intérêt comment ce monarque écrivait en *français*. Le copiste s'est seulement permis de corriger quelques fautes d'orthographe de Sa Majesté suédoise ; et nous prévenons que, par exemple, dans l'original de cette correspondance, on trouve *axident* pour *accident*, et *ait* pour *est*.]

(N. du D.)

A M. le comte de R.....,

GRAND-MAITRE DE LA MAISON DE LA REINE-MÈRE.

Gripsholm, ce 40 octobre 1779.

Monsieur le comte de R....., je viens de recevoir votre lettre, par laquelle vous m'apprenez l'accident arrivé à la taille de M^{me} Laurent. Je sens combien cet événement inattendu (au reste assez naturel) doit avoir causé de sensation à la cour de Swartsia.

Je me souviens , à cette occasion , de ce que dit La Fontaine dans un de ses contes. Je crois que ce sont *les Lunettes* :

C'est peu de chose quand on le sait,
Et ce n'est rien quand on l'ignore.

Le remède à ce mal que la reine-mère veut y appliquer me paraît un peu violent, et ce serait sacrifier, non-seulement le bien-être d'un homme de qualité, mais aussi toute une famille respectable, et une des plus anciennes de ce pays-ci, à la fragilité d'une fille de chambre, qui n'est pas novice, et qui depuis dix ans travaille à se procurer l'accident qu'elle vient d'avoir, quoique son bonheur l'en a jusqu'ici préservée, ou lui ait du moins procuré le moyen de le mieux cacher; et je ne vois pas trop la justice qu'il y aurait d'obliger M. de S..... de réparer en 1779 un accident que M. le baron d'Erncrona ne répara pas en 1777 ou 1775, je ne me souviens pas bien de la date. Au reste, tout cela n'est pas mon affaire; mais ce qui est de mon devoir, c'est d'empêcher qu'un jeune gentilhomme ne se déshonore, lui et sa famille, en s'associant une personne de qui ni la naissance, ni la place, ni la conduite, ne sont dignes de lui. J'ai donc déclaré à M. de S..... que je lui refusais absolument mon consentement, et que s'il persistait à épouser M^{me} Laurent, je ne pourrais le souffrir dans mes gardes-du-corps. Je crois que c'est m'expliquer assez clairement pour que vous puissiez ne point douter de mes intentions. Au reste, monsieur le comte, je vous prie d'assurer M^{me} de Geer que je ne changerai pas ma résolution, et qu'elle peut être très-tranquille. Je ne sais quel sera le sort de la pauvre Laurent; mais je vous recommande, en qualité de sénateur de Suède, de veiller à l'observation de ma lettre du mois d'avril dernier au parlement du royaume, que vous-même et le sénat avez fait dresser. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde, étant, monsieur le comte de R.....,

Votre très-affectionné,

GUSTAVE.

AU MÊME.

Gripsholm , ce 16 octobre 1779.

Monsieur le comte de R..... , M. de S..... m'a remis la lettre dont vous l'aviez chargé pour moi. Je suis bien aise d'apprendre que tout soit terminé et fini dans cette affaire , et je ne doute pas que vous n'ayez veillé à la conservation des appointemens de M. de S..... Vous vous rappelez sans doute qu'ils sont couchés sur l'état de la reine , et qu'il les a en vertu d'un brevet signé par moi. Ils ne peuvent donc lui être ôtés sans lui faire son procès. D'ailleurs il les a achetés de M. de Silversparre. Ainsi , par là , c'est une espèce de propriété. Il n'a pu me dire ce qu'on comptait faire à ce sujet. Je laisse donc à votre sagesse d'éviter que rien ne se fasse hors des règles , et cela principalement pour parer à la peine que j'aurais s'il fallait m'en mêler. Sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait , monsieur le comte de R..... , dans sa sainte et digne garde , étant votre très-affectionné ,

GUSTAVE.

On vient de me dire que vous êtes à Maelsacker ; j'espère avoir le plaisir de vous voir ici.

ALBUM.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE.

— L'ouverture du Musée d'exposition a eu lieu le 1^{er} mars ; l'examen des ouvrages exposés va être pour nous le sujet d'une série d'articles, où nous essaierons de juger les progrès de chaque artiste et la direction générale de l'école française. En nous mêlant ces deux jours-ci aux flots de curieux qui se succèdent dans les salons du Louvre, nous avons vainement cherché des tableaux de MM. Paul Delaroche, Léopold Robert et de quelques autres artistes qui avaient brillé à la dernière exposition ; mais nous aurons d'abord pour nous consoler ou nous faire prendre patience, des œuvres remarquables de MM. Ingres, H. Vernet, Forbin, Granet, Hesse, Norblin, Gué, Rouget, Court, Roqueplan, Cottureau, Destouches, Scheffer, Decaisne, Champmartin, Paulin Guérin, Giroux, Johannot, E. Lamy, Isabey, Regnier, Le Poitevin, Laberge, Saint-Èvre, Saint, M^{me} Mirbel, etc. ; et puis, un peu plus tard, les beaux plafonds de MM. Gros, Schnetz, Picot, Allaux, Cogniet, Fragonard, Devéria, Drolling, etc.

Nous aimons à louer d'avance l'impartialité qui a présidé cette année à la distribution des places.

— Les nouveautés dramatiques de cette semaine sont sans importance, comparées au grand succès du nouvel opéra. Nous reviendrons sur ce beau spectacle, pour parler des artistes qui l'exécutent avec un ensemble parfait. Au Palais-Royal, LE CADET DE FAMILLE, mal accueilli le premier jour, s'est relevé aux représentations suivantes.

— Le concert de M. Litz, qui devait avoir lieu hier samedi, est remis à mardi prochain.

— Nous recevons trop tard, pour l'insérer dans cette livraison, le piquant article sur CARÈME qui nous avait été annoncé.

— L'EUROPE LITTÉRAIRE a fait son apparition le 1^{er} de ce mois : ses premiers articles ne sont guère encore que des expositions de principes. Nous nous féliciterons toujours, dans l'intérêt des lettres, de voir se multiplier les tribunes de la vraie polémique littéraire.

— DE L'ASIE, par M^{me} V. de C., chez M. P. Renouard. — Pendant que, piqués par la mouche que M. E. Sue nous a rapportée d'Espagne, précieusement conservée dans l'ambre, nos plus graves écrivains ont pris, en littérature, les fuseaux de Scheherazade, et nous font tous des contes dont quelques-uns, hélas ! sont à dormir debout, voici une dame qui jette sur l'Asie un regard d'aigle, un regard à la Bossuet ; voici quatre volumes remarquables par le style et la pensée. Les religions, la philosophie, les gouvernemens de l'Asie, tout est là apprécié avec une assurance mâle, avec une haute portée de vue, et ce livre est lancé sans prospectus, sans annonce, sans charlatanisme aucun, comme si le siècle en était digne. Vous verrez que l'ouvrage de M^{me} V. de C. se vendra tout juste à quelques adeptes, et que nos *Décamérons* modernes auront dix mille acheteurs.

— LES CINQ ORDRES DE L'ÉCRITURE. — S'adresser à la direction, rue des Écrivains, n. 10. — C'est un livre tout élémentaire. Ne faisons pas les dédaigneux, grands écrivains que nous sommes ! il y a plaisir à retourner à l'école avec cet ouvrage du professeur Dublar, qui proscrit les « mots ignobles » *écriture coulée, bâtarde*, qui réproouve comme anti-nationales *l'écriture anglaise, l'italienne*, qui nous promet enfin un instrument pour improviser l'écriture, l'apprendre sans maître *et faire écrire les aveugles !* etc., etc.

-- MM. Laveron et Gallacio nous prient d'annoncer qu'ils se proposent de publier un ouvrage par livraison sur l'exposition des tableaux modernes de 1855. Cette publication aura lieu par livraison, dont la première paraîtra le 6 mars, chez M. A. Ledoux, quai des Augustins, n° 58. Chaque livraison sera ornée de vignettes par MM. Jobannot et Gigoux.

— PEINTURES, BRONZES ET STATUES ÉROTIQUES, formant la collection du cabinet secret du Musée royal de Naples, par M. C. Famin. — C'est un beau livre qui ne coûte que 25 fr., mais qui ne s'adresse qu'aux artistes ou aux riches amateurs qui n'ont ni femmes, ni enfans indiscrets. On le trouve chez M. Abel Ledoux. M. C. Famin a fait précéder cet ouvrage d'une dissertation ingénieuse. Chaque figure a aussi son explication en regard.

— Le général Donnadieu vient de publier un ouvrage remarquable : c'est une grave dissertation sur la société et ses ruines, sur l'homme et ses vanités. Cet ouvrage a pour titre : *DE L'HOMME ET DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA SOCIÉTÉ*. Un vol. in-8°, papier satiné. Prix : 6 fr. et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez M. Hivert, libraire, quai des Augustins, n° 55.

— *DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE*, par M. le baron Massias. Prix : 5 fr. Chez M. Firmin Didot. — Ce n'est pas un livre de parti, mais une discussion de politique transcendante. L'auteur est un philosophe qui remonte à la source de toutes les sociétés pour analyser les vrais principes de la souveraineté populaire. Ses conclusions sont parfaitement résumées; les notes sont d'excellens chapitres supplémentaires, entre autres celle qui définit l'indéfinissable phalanstère.

— M. Eugène Renduel, libraire de l'EUROPE, annonce pour le 15 de ce mois QUAND J'ÉTAIS JEUNE, du bibliophile Jacob. Nous rendrons compte des *CONTES DE CHAMPAVERT LE LYCANTROPE*, qui paraissent, en attendant, chez le même éditeur.

— Le succès des *ÉCORCHEURS*, de M. le vicomte d'Arincourt, continue à dépasser celui de ses précédens ouvrages. Quatre éditions de ce livre hardi n'ont pu suffire à la curiosité publique, et l'éditeur en prépare une cinquième. On lit *LES ÉCORCHEURS* non-seulement à Paris et dans les départemens, mais même en pays étranger. Ils sont traduits en anglais, en espagnol, en allemand et en italien. C'est un succès européen dans le vrai sens du mot.

— La seconde livraison de *DANIEL LE LAPIDAIRE*, *Contes de l'Atelier*, par Michel Raymond (M. Masson), a paru depuis quelques jours chez M. Levavasseur, rue de Choiseul. — Parmi tous nos conteurs, Daniel a un mérite qui le distingue, celui d'être avant tout un conteur, mettant tout son art à rendre ses récits dramatiques, sans se perdre dans les descriptions et digressions de l'école bavarde. Nous reviendrons sur ces deux nouveaux volumes.

— *L'ÉPOQUE SANS NOM*. — Deux volumes in-8°, par M. Bazin. — Nous serions suspects à louer beaucoup cet ouvrage d'un de nos plus actifs collaborateurs; mais nous répéterons, d'accord avec tous nos critiques, que ces deux volumes sont de ceux qu'on aime à lire et puis à relire encore, car chaque chapitre est marqué au coin du goût, de l'esprit et de la fine observation. L'éditeur s'en est aperçu; l'édition a été épuisée en peu de jours.

PORTRAITS RÉVOLUTIONNAIRES.

Venise, aux jours de sa gloire, était le refuge de tous les proscrits que lui envoyaient les rois, les princes, les républiques, les papes et les anti-papes. L'Angleterre, qui, par l'importance de son commerce et sa domination sur les mers, est la Venise de l'Europe moderne, déployant la même hospitalité universelle, offre un port à tous les naufragés politiques.

En 1825, Londres se trouva tout à coup peuplée d'exilés de tous les pays et de toutes les opinions : — constitutionnels qui ne voulaient qu'une chambre unique, constitutionnels qui en voulaient deux ; constitutionnels sur les modèles français, espagnol, américain ; ex-généraux, ex-présidens de républiques, ex-présidens de parlemens dissous à la baïonnette, ex-présidens des cortès dispersées avec les bombes ; la sœur du roi noir Christophe, avec les deux princesses, ses filles, de vrai sang royal, et noires du plus beau noir ; l'empereur détrôné du Mexique ; essaims de journalistes, de poètes, d'hommes de lettres, etc., Londres était, en un mot, un Élysée (un satirique dirait un Botany-Bay) d'hommes illustres et de héros manqués.

Qu'on imagine l'étonnement d'un homme qui avait vu comme moi le parlement de Naples, les deux cortès de Madrid et de Lisbonne, de se trouver à l'Opéra Italien de Londres avec le général

Pépé, le général Mina, les orateurs Arguelles et Galiano, les présidens Isturiez, Moura et autres, coudoyant, dans la foule, les ambassadeurs de leurs gouvernemens oppresseurs. C'était vraiment une espèce de vision magique, digne du grand sorcier Merlin lui-même. Souvent, dans le cours de cet hiver, l'Opéra de Londres me rappela le palais enchanté de l'Arioste, où tant de paladins, amis et ennemis, se pressaient pour descendre et monter les escaliers sans pouvoir sortir ou combattre.

Il est une justice que personne ne saurait refuser aux exilés constitutionnels : leur indigence disait assez leur intégrité. Je les ai tous vus pauvres, en effet, sans en excepter ceux qui avaient occupé des postes importans et manié les deniers publics. Le señor Galiano, ex-ministre des finances à Cordoue et l'organe des cortès pendant plus d'un an, allait à quatre milles de distance donner une leçon d'espagnol, ayant eu l'orgueil national de refuser une pension du gouvernement anglais, pour mieux conserver son indépendance. Un de mes amis surprit un jour le pauvre Arguelles qui raccommo- dait ses culottes dans sa chambre, ce même Arguelles qui avait été trois fois membre des cortès, en 1812 et 1825, qui avait rempli les hautes fonctions de ministre des affaires étrangères, l'oracle enfin de l'Espagne politique, qu'on disait suspendue à ses lèvres, pour exprimer combien étaient grandes son influence et son éloquence. J'avais vu ces deux représentans de la nation espagnole le jour où, après avoir répondu fièrement aux menaces de la sainte alliance, ils trouvèrent, au sortir de l'assemblée, un peuple enthousiaste, qui les porta en triomphe jusqu'à leurs voitures.

Le printemps d'après, la veuve du général Riego mourut à Londres, plutôt consumée par le chagrin que par le climat anglais, trop dur cependant pour son faible état de santé. Tous les proscrits furent conviés à ses funérailles, qui eurent lieu dans la chapelle catholique de Moorfields, dans la Cité. Quatre ministres de l'ex-gouvernement constitutionnel tenaient le poêle funéraire. Il n'y avait qu'un très-petit nombre de tous ces exilés qui eussent pu se procurer des vêtemens de deuil, et cela en Angleterre, où les

hommes de la classe la moins aisée peuvent montrer à leurs parens ou à leurs amis cette marque de déférence. En cette occasion toutefois, la pauvreté des assistans de cette cérémonie en était l'ornement le plus touchant.

Pour conduire une révolution, il faut tant de sacrifices, tant d'actes de courage, tant d'enthousiasme, que ceux qui l'entreprennent doivent être doués d'un caractère supérieur. Voilà d'où vient qu'au milieu des grands événemens que nous offre un peuple en convulsion, nous voyons se dessiner tant de physionomies remarquables. Sans révolutions, les traits de ces grandes familles appelées nations seraient plus uniformes et moins expressifs. La révolution religieuse, autrement dite la réforme, en Allemagne; celle du parlement en Angleterre, la révolution française, etc., etc., ont formé des galeries entières d'hommes parfaitement neufs et originaux. Je ne crains pas de placer dans le même ordre de célébrités la plupart de mes frères d'exil. Dans la composition des individus mis en relief par les orages révolutionnaires, on retrouve, à divers degrés, une imagination ardente, une vive sensibilité, une haute ambition, une vanité plus forte encore, une inquiétude et une irritabilité extrêmes. Faut-il s'étonner si là où abondent tant d'éléments contraires naissent des différences d'opinions, des querelles et des disputes sans fin, d'incessantes lamentations après l'espoir déçu, des exemples d'héroïsme et de vertu extraordinaires, des crimes inouis et d'inexplicables changemens de la fidélité à la trahison? Mais quelques portraits vaudront mieux que ces réflexions générales. J'ai connu tous ceux que je vais essayer de peindre.

Le señor Franco de Valence est un patriote espagnol qui, pour être utile à son pays, et acquérir sur ses compatriotes une influence à laquelle il n'aurait pu aspirer par la naissance, la richesse, ou de grands talens, consacra sa vie à la vertu, et, fort de sa conscience, porta sa pauvreté avec dignité. Toujours simple dans son costume, sobre, quoique ne refusant pas de s'asseoir à la table d'un ami opulent, juge hardi, résolu et inexorable, six années d'exil, passées en tentatives et en stratagèmes, pour préparer la mine destinée à sauter en 1820, et à démolir le gouverne-

ment absolu de Ferdinand VII , avaient été récompensées d'une pension des cortès, son seul patrimoine. D'une scrupuleuse délicatesse dans toutes ses transactions, d'une inviolable discrétion, réservé en homme d'honneur pour tout ce qui pouvait blesser la réputation des autres, son témoignage était invoqué, même par ses ennemis. Arbitre de deux factions contraires, il avait tellement la passion du bien de son pays que, comme un autre Savoranole, il eût tonné du haut de la chaire ou à la tribune contre ses amis les plus chers. Haranguant dans les rues, dans les boutiques, au théâtre, aux dîners publics, ses discours étincelaient d'expressions originales, pittoresques et brûlantes. Pendant la guerre de l'indépendance, sachant l'obstination du monarque, il avait conseillé à ses concitoyens d'offrir le trône au duc de Wellington, en s'appuyant de l'exemple de la Suède, qui, dans ce moment-là même, plaçait la couronne de Gustave Vasa sur la tête d'un maréchal de France. Organe de ceux qui voulaient se débarrasser, si c'était possible, de Ferdinand, il alla à Rome offrir le sceptre d'Espagne à Charles IV, s'il voulait le reprendre à certaines conditions. Par la seule force de son esprit, cet autre Caton avait obtenu une importance à laquelle d'autres personnages plus ambitieux n'avaient jamais pu atteindre. Après le renversement du système constitutionnel, je le vis à Londres, nullement abattu dans ses espérances ; rien ne pouvait captiver son attention sur la terre étrangère, il semblait que son ame était toujours restée en Espagne. Il traversait une rue de Londres comme si c'était encore la calle de la Montera de Madrid. Réduit à la mendicité, mais ne demandant jamais rien au-delà de quelques pièces d'argent, pour payer son lit et sa soupe au lait, presque sa seule nourriture ; forcé de rester couché en hiver, parce qu'il ne pouvait avoir de feu, ce vertueux tribun du peuple ne croyait pas sa mission finie ; il haranguait quand il pouvait, et autant qu'il pouvait. Les événemens contraires et ses propres malheurs n'avaient fait qu'augmenter son éloquence ; mais lorsqu'après ces transports sublimes il faisait un retour sur lui-même, jetant un regard sur ses vêtemens en lambeaux, et sur les murailles nues de sa chambre, lorsqu'il était obligé de tendre la main pour rece-

voir la misérable pension du gouvernement anglais, sous peine de mourir de faim, il s'écriait alors avec ferveur : « Louée soit la religion qui commande tous les sacrifices, et me dédommage de tout, sans elle il y a long-temps que j'aurais rompu avec la vertu ; car me voilà pour la seconde fois, matelot naufragé d'une révolution, sans amis, sans secours, sans gloire même, au milieu d'un peuple étranger, qui nage dans la richesse, et n'estime que les riches ; sans la religion j'aurais bronché mille fois dans les sentiers du devoir, car la vertu seule n'était pas une boussole suffisante pour me diriger. »

Pour mieux comprendre cet homme, il faut savoir qu'avant la révolution il avait été moine ; il déserta sa prison claustrale parce que les portes lui en furent ouvertes, mais il conserva la fidélité à ses vœux et à Dieu. Vivant au milieu des disciples de Rousseau et de Voltaire sans fausse honte, et sans prétendre leur imposer ses scrupules, il avait seulement le courage d'avouer ses sentimens religieux ; il aurait, sans rougir, exalté la religion devant Diagoras, Spinosa ou Diderot. Je me souviens d'une de ses sentences, prononcée au moment le plus critique de sa pauvreté : « Il est beau, disait-il, de souffrir sur un théâtre où vous êtes encouragé par les applaudissemens et les trompettes de la gloire ; chaque torture porte alors avec elle sa consolation et sa récompense. Le vrai martyr n'est pas celui du héros, mais de ces êtres obscurs qui endurent, comme moi, des supplices si cruels pour la liberté, oubliés de tout le monde ! »

Ceux qui sont accoutumés à contempler avec admiration l'impassibilité du stoïque mourant sans pousser un soupir, ne trouveront peut-être pas ces plaintes conciliables avec le décorum philosophique ; ceux, d'autre part, qui admirent les héros d'Homère et des tragédies grecques, pleurant tantôt comme des enfans et tantôt combattant comme des dieux, trouveront ces sentimens naturels, et ne s'en intéresseront que davantage à l'homme qui, tout en se plaignant au milieu des angoisses de la douleur, n'en poursuit pas avec moins de constance la carrière du devoir.

La première fois que je vis à Madrid l'éloquent Galiano, il était

vêtu d'un manteau de camelot vert, avec un chapeau de paille, et une paire de souliers gris. Il semblait avoir voulu se parer des couleurs d'un perroquet. J'allai l'entendre aux cortès, et il me parut un second Cicéron ; il improvisa avec la même élégance et la même facilité qu'écrivit un membre de la royale académie espagnole. Quand je le vis une seconde fois, en l'examinant de plus près, je le trouvai un petit homme grêle, à la vue courte, chancelant sur ses jambes ; un vrai portrait du diable boiteux. Je retournai le même soir à la galerie publique de l'assemblée ; il me parut un géant capable d'ébranler l'Olympe avec le tonnerre de son éloquence. Ce fut deux mois après que je le revis à Londres, incorruptible et inébranlable dans ses opinions. *L'impavidum ferient ruinæ* d'Horace s'applique à ce personnage politique. C'est une espèce de sphinx, un mélange de défauts et de vertus : vain à l'excès, mais toujours prêt à sacrifier à son pays son amour-propre ; adonné à ses plaisirs, et cependant cœur candide qui ne voudrait jamais faire sciemment tort à personne. Le gouvernement anglais ayant accordé une pension à tous les membres des cortès, il fut le premier à la refuser, ne voulant rien devoir qu'à lui-même. Il se contenta pour vivre de mettre sa plume aux gages des feuilles littéraires, et à donner des leçons de langues. C'est un homme plein de vanteries ; mais je ne l'ai jamais entendu se vanter des sacrifices qu'il avait faits à sa patrie ; il n'avait rempli, selon lui, qu'un devoir rigoureux, et n'avait aucun regret de ce qu'il avait perdu pour la cause qu'il croyait la plus juste.

J'ai long-temps connu un autre exilé, le comte Santorre di Santa-Rosa. Son nom avait été associé aux actes de la révolution piémontaise ; mais la nation qui l'avait admiré un moment au ministère n'eut pas le temps d'apprécier ses vertus comme citoyen, ses talens comme homme d'état. On se sentait meilleur rien qu'à vivre sous le même toit que lui. Les juges qui le condamnèrent à mort eussent révoqué leur sentence, s'ils avaient connu la pureté de son cœur : c'était un de ces hommes qui sont nés pour tout fasciner autour d'eux et se faire des partisans. Éloquent, d'un esprit cultivé, élevé dans un camp pendant les premières années de sa jeunesse

sous les yeux du colonel, son père, mais aimant la solitude pour s'y livrer à l'étude et à la contemplation, il joignait une franchise militaire au saint enthousiasme d'un ermite. Bon camarade, ami ardent, hôte aimable, il lui suffisait de sa conversation pour mettre en gaieté tous ceux qu'il recevait. Quoique revêtu du simple grade de lieutenant-colonel, cependant tous les yeux étaient fixés sur lui comme sur l'homme destiné à accomplir quelque chose d'extraordinaire. Toute sa vie était pure. Il adorait la liberté, non-seulement pour ses bienfaits réels, mais encore comme une poésie sublime; peu lui importait d'ailleurs que le gouvernement fût monarchique, pourvu que la liberté fût la déité du pays, avec un roi pour son grand-prêtre. A Constantinople, il eût réclamé une liberté républicaine; mais dans une république, il eût peut-être voté pour un roi, si la royauté lui eût semblé être une garantie de plus pour la liberté. Il était amoureux de l'histoire de son pays et admirait la monarchie militaire du Piémont, comme on admire une vieille armure d'acier poli, qui n'en brille pas moins pour être devenue inutile. Il éprouvait pour le petit royaume où il était né la même affection qu'inspire une petite république à ses citoyens. C'est ainsi que, quoiqu'il parlât français et italien avec une rare élégance, il préférerait s'entretenir avec des Piémontais dans le dialecte du Piémont : c'était son *ranz des vaches*. On ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'au fond, il fût porté pour une constitution aristocratique. Quand je le vis, la première fois, à Turin, avant la révolution, il recommandait l'adoption de deux chambres représentatives, je lui dis : « Laissons dormir cette question jusqu'après le triomphe. En attendant, persuadez-vous bien que le talisman seul de la constitution espagnole peut soulever la majorité des Italiens. — Si cela est, me répondit-il, différons cette question importante jusqu'à des circonstances plus favorables, et servons-nous de la constitution espagnole comme d'un levier propre à relever l'Italie dégradée par l'esclavage qui l'opprime. » Il est peu d'exemple d'un si généreux sacrifice de l'opinion individuelle aux opinions de la majorité.

L'Angleterre était pour Santa Rosa un champ inépuisable d'ob-

servations. Il étudiait ses institutions comme les anciens étudiaient les lois de Crète, et elles lui plaisaient d'autant plus que le principe aristocratique y dominant, la pratique lui semblait ici une conformation éclatante de ses théories politiques. Ces études absorbaient son imagination ; mais ce n'était pas une vie de repos pour cette ame active, et il ne put entendre froidement l'appel qui fut fait à son amour de la gloire, quand il s'agit d'aller combattre pour la délivrance des Grecs. Il y avait dans son amour de la liberté une teinte d'enthousiasme religieux. Il partit pour la Grèce avec le courage et le dévouement d'un vrai croisé. S'il avait su la langue du pays, il eût certes communiqué son enthousiasme à ses soldats, et il étonnait les *Palicari*, avec lesquels il se rendit à Navarin, en agitant son sabre d'une main et en déployant sa croix de l'autre, tandis qu'il leur traduisait le vers du Tasse :

« Tout est permis pour son pays et sa foi. »

Il mourut comme il avait vécu, en brave, les armes à la main, pour s'opposer au débarquement des Égyptiens dans l'île de Sphac-térie. Il ne pouvait désirer de trépas ni de tombeau plus glorieux. Le massacre des Turcs et des Égyptiens, qui eut lieu bientôt à la bataille de Navarin, le 20 octobre 1827, fut son hécatombe expiatoire, et l'incendie de la flotte barbare le plus beau bûcher qu'on pût élever à ses os sans sépulture.

Le comte РЕСНИО.

Tableaux d'histoire.

LE DUEL THÉOLOGIQUE.

1600.

A qui ne parut pas l'ardeur de cette flamme
Qu'un zèle tout céleste allumait en votre ame
Quand ce docte prélat, en qui luit le pouvoir
Qu'a l'extrême éloquence et l'extrême savoir,
Combattait devant vous, des armes de l'Église,
Pour la foi dont la garde en vos mains est commise ?
Vous sembliez du désir combattre avecque lui ;
Chaque mot vous comblait ou de joie ou d'ennui ;
L'honneur qu'il s'acquerrait paraissait votre gloire,
Et, tout autant de fois qu'il gagnait la victoire,
Soudain le feu de joie en luisait dans vos yeux,
Étincelans alors comme étoiles des cieux.

— Jean Bertand au roi Henry IV. —

Par une belle soirée du printemps, le roi Henri avait quitté son escorte de chasse sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, auprès du village d'Achères. Il est à noter que le marquis de Rosny n'était pas de la partie. Quoique le roi l'eût mandé la veille de Paris, « pour affaires de grande conséquence, » et se fût entretenu longuement le matin avec lui, il ne l'avait pas fait galoper en équipage de chasseur à la poursuite d'un cerf. Il disait même que le surintendant des finances lui portait malheur, et il le raillait fort de sa maladresse en cet exercice royal ; ce à quoi le marquis de Rosny ne manquait pas de répondre avec son air grondeur : « Si

» je sers mal en cela Votre Majesté, il est assez d'autres choses où
» je m'entends passablement pour son service; et bien vous en
» prend, ma foi! car si j'étais plus grand chasseur, il faudrait
» que vous le fussiez un peu moins. »

Or, en même temps que Henri IV était réputé, parmi les princes de la chrétienté, pour «le roi des veneurs,» aussi était-il, de l'aveu de tous, le roi des amoureux. Avec ses quarante-sept ans, ses maladies assez fréquentes, et sa barbe blanchie avant l'âge par le long travail des camps, il n'avait pas renoncé au doux esclavage des belles. C'était encore pour un rendez-vous galant qu'il se séparait de sa suite, et pourtant il chevauchait à travers la plaine accompagné de douze gentilhommes.

Car le temps n'était plus où le roi de France et de Navarre, caché sous quelque déguisement, errait honteux et craintif aux alentours du Bois-Malesherbes, attendant le signal qui lui annonçait l'absence d'un père ombrageux ou d'une mère expérimentée. Maintenant il arrivait par le droit chemin et avec bruit; les portes du château s'ouvraient respectueusement à son approche, il possédait en roi: aussi lui en avait-il coûté cent mille bons écus pour ôter à ses amours le charme de la contrainte, de l'aventure et du mystère. Et ce n'était pas tout encore: il avait fallu qu'il signât de sa main, sous sa promesse de roi, que si, dans six mois, demoiselle Henriette-Catherine de Balzac devenait enceinte (ce qu'il espérait bien), et par suite accouchait d'un fils, il la prendrait pour femme et légitime épouse en face de notre mère sainte église.

Il cheminait donc vers le château de Malesherbes, où il avait fait préparer son souper. En courant, il devisait avec un fidèle serviteur, non pas de ceux pourtant qui l'accompagnaient jadis à travers les mousquetades, mais un véritable ami de cour, sujet précieux, formé par les temps de paix et de bonheur, qui savait tous les secrets des négociations amoureuses, qui portait les propositions et les présens, apprivoisait les scrupules et faisait valoir les résistances. C'était Guillaume Fouquet, sieur de La Varenne. Les méchans prétendaient qu'il avait été cuisinier de M^{me} Catherine, sœur du roi, et cette princesse disait qu'il gagnerait plus à porter

les poulets de son frère qu'à piquer les siens. Quoi qu'il en soit, il avait alors la charge honorable de porte-manteau ; et, Dieu aidant, il devait être un jour conseiller d'état, contrôleur des postes, marquis, chevalier de Saint-Michel, lieutenant-général de la province d'Anjou, et gouverneur de La Flèche, car il faisait un bon métier.

Guillaume donc entretenait le roi de propos agréables ; il lui vantait les perfections de sa nouvelle maîtresse, qui l'aimait, disait-il, pour lui-même, sans regard pour sa grandeur, qui l'aurait encore choisi dans la foule des gentilshommes, et le bon prince le croyait, car les amans sont crédules, et c'est encore le faible des rois. Puis, lorsqu'il voyait la figure de son maître rayonnante de joie, il hasardait quelques discours en faveur de ses chers jésuites, injustement bannis du royaume par un arrêt du parlement. En effet, La Varenne était bon catholique ; il parlait également bien de plaisir et de conscience, il servait la passion et blâmait le péché. « Votre Majesté, disait-il, possède un trésor de » gentillesse et de beauté ; plus la jouissance en est douce, plus » le tort serait grand, si vous ne le rachetiez par quelque témoi- » gnage de votre attachement à l'Église. Vous avez vu ce qu'elle » a fait pour vous il y a quelques mois, et avec quelle complai- » sance elle se prête à tout ce qui vous plaît. Vous voilà mainte- » nant dégagé d'un hymen odieux et stérile, libre d'accorder le » nom d'épouse à celle que vous aimez, et de donner un héritier » à la couronne de France ; le saint-père y a mis toute la bonne » grâce que vous pouviez désirer. Ne soyez donc pas ingrat ; ren- » dez-vous aux prières de l'excellent père Maggio, qui vous convie » chaque jour, de la part du pape, à cette bonne œuvre ; rappelez » les jésuites, sire, c'est dans leur compagnie qu'il vous convient » de prendre un confesseur ; vous n'y perdrez rien en ce monde, et » vous gagnerez le ciel. » — Nous y penserons, répondit le roi en » appuyant ses éperons d'or sur les flancs de son cheval ; mais » voilà qu'il se fait tard : ce soir je tâcherai de contenter ma maî- » tresse, et demain j'espère contenter notre saint-père le pape. » A chaque jour suffit sa peine. »

En ce moment le roi avait aperçu, à travers l'obscurité, cette

muraille blanche qui entourait le parc de Malesherbes, et qu'il connaissait si bien. Il s'étonnait de ne pas voir briller sur la tour du château le fanal qui devait lui servir de guide, lorsqu'au détour d'une bruyère il se trouva en face d'un cavalier qu'enveloppait un large manteau, et dont le chapeau était couvert de plumes noires; La Varenne fit le signe de la croix; Henri porta la main sur son épée et demanda : « Qui vive ? » Le cavalier répondit d'une voix ferme : « Amendez-vous. » Puis, se jetant hors du chemin qu'occupait la troupe royale, il s'enfuit à toute bride et disparut dans le bois.

« C'est lui ! s'écria piteusement La Varenne, c'est bien là l'être » mystérieux qui épouvante depuis deux ans les bûcherons et les » charbonniers de la forêt, celui qu'ils appellent le grand-veneur ! » Seulement il a laissé reposer les chiens dont il marche toujours » accompagné, et dont les aboiemens se sont fait entendre tant de » fois du côté opposé à celui où votre meute était engagée; mais » j'ai bien entendu sa parole, telle que l'ont plus d'une fois re- » cueillie les chasseurs : « Amendez-vous ! » a-t-il dit. Sire, c'est » un avertissement de la Providence.

« — On m'a parlé souvent de ce fantôme, répartit le roi, et » j'avais toujours cru que c'était quelque voleur qui en voulait à mon » gibier; maintenant je ne sais plus qu'en dire, si ce n'est que, de » tout temps, les profondeurs des forêts ont recélé de semblables » apparitions. Ce lutin, qui du moins n'a qu'une grosse voix, » m'en rappelle un autre plus brutal dont il était fort question à » la cour de mon frère Charles IX; il s'était établi dans la forêt » de Lyons, où il se mettait à la poursuite des femmes, et les » fustigeait d'importance sur leur chair nue. Je puis le dire, car » j'en ai vu les marques. »

En discourant ainsi, le roi s'efforçait de sourire; mais une pensée de jalousie avait frappé droit à son cœur, comme un trait pénétrant. Le cavalier qu'il avait rencontré tournait le dos au château de Malesherbes, et le fanal n'était pas allumé. A peine avait-il fait ce fâcheux rapprochement qu'une flamme brillante, agitée par le vent, parut sur le sommet de la tour.

Le roi poussa son cheval, et, au bout d'une demi-heure, il mit

1
pied à terre dans la cour du château. Henriette l'y attendait, parée de ses plus beaux atours. Elle s'avança vers lui avec empressement, lui fit mille questions et mille caresses. Jamais son amant ne l'avait trouvée plus douce, plus tendre, plus prévenante. On dit que les femmes sont ainsi lorsqu'elles craignent un reproche, et toujours on s'y laisse prendre.

Dès le premier embrassement, Henri ne songeait déjà plus au cavalier noir ni au fanal. Il suivit sa maîtresse dans la salle où la table était préparée. Elle le fit asseoir, elle essuya son front mouillé de sueur. Aucun témoin importun ne la gênait dans ces soins délicats. Le comte d'Entragues, son père, était parti le matin avec la comtesse pour son gouvernement d'Orléans. Un repas succulent fut servi par les valets du château, que dirigeait La Varenne. Pendant tout le temps qu'il dura, l'honnête serviteur ne parut rien voir ni rien entendre; et le futur conseiller d'état alla de bonne heure se coucher.

Il faut croire que tout le monde en fit autant; car le lendemain, vers sept heures du matin, les chevaux étaient déjà tout sellés dans la cour. Guillaume traversa plusieurs salles d'un pas qui voulait être entendu, et frappa doucement du doigt contre une petite porte dorée. Le premier bruit qui lui répondit fut une légère toux. La Varenne, qui reconnut le réveil de son maître, dit avec précaution : « Allons, sire, il est temps de partir. » Alors une voix plus faible se fit entendre dans l'intérieur, et il descendit l'escalier en fermant les portes derrière lui.

Un quart d'heure après, Henri, botté, éperonné, et les yeux à demi ouverts, parut sur le perron. Il monta à cheval moins lestement que la veille, et reprit en silence la route de Fontainebleau. Lorsque la fraîcheur du matin eut éclairci ses idées, le roi, s'approchant de son confident, lui dit : « Mon ami, je suis le plus » heureux des hommes : ma maîtresse est enceinte ! » La Varenne, qui se voyait déjà marquis, faillit perdre les étriers en apprenant cette bonne nouvelle. « Dieu veuille qu'elle vous donne un fils ! » s'écria-t-il, un peu trop vite; car le front du roi était devenu soucieux.

« C'est bien mon désir aussi, dit le roi en soupirant ; mais mon peuple, mais Rosny, que penseront-ils ? »

» — Et pourquoi vous en inquiéter ? reprit hardiment La Varenne ; faudra-t-il donc toujours sacrifier vos affections et votre bonheur à je ne sais quelle raison d'état que les pédans ont sans cesse en leur bouche ? Et que vous est-il arrivé d'avoir cherché une fois la chasteté et le bon ménage dans une race royale ? Le roi Charles vous avait dit qu'il baillait sa sœur en mariage, non pas à vous seulement, mais à tous les hérétiques : il eût mieux fait de dire à tous ses sujets ; car Dieu sait jusqu'où la reine Marguerite a étendu l'immense charité de ses bonnes grâces, et ce n'est pas sa faute si le fils de quelque palefrenier n'a pas été baptisé dauphin de France. »

Le porte-manteau voyait bien que son extrême liberté ne déplaisait pas, et il continua long-temps sur ce ton, faiblement contredit par le roi, qui, à tous ses raisonnemens, ne savait que répondre : « Mais mon peuple, mais Rosny ! » Ce nom était encore sur ses lèvres, lorsqu'à l'entrée du village de La Chapelle-la-Reine, il vit arriver à sa rencontre le surintendant lui-même, avec une foule de seigneurs et de gentilshommes. Le roi s'approcha de lui en toute hâte, et lui demanda pour quel grand motif il courait les champs à cette heure.

« Sire, dit le marquis de Rosny en élevant la voix, c'est pour vous annoncer le premier la nouvelle la plus désirée de vos sujets, celle que toute la France apprendra bientôt avec des transports d'amour et de joie. Vous êtes marié ! — J'aurais voulu, ajouta-t-il plus bas, vous trouver ce matin dans votre lit pour vous remettre la dépêche de M. d'Alincourt ; mais je ne me plains pas du chemin qu'il m'a fallu faire. »

Alors tous les seigneurs se pressèrent autour du roi, et le félicitèrent à qui mieux mieux, les uns tout naturellement et comme par habitude : c'étaient les gens graves, ceux qui avaient part aux conseils ou commandaient les armées ; les autres, c'est-à-dire ses compagnons de table, de jeu et de débauche, avec une légère pointe de malice. Le prince de Joinville surtout, jeune seigneur de bonne

mine, qui, la veille, s'était dispensé de la chasse, poursuivait le roi de ses complimens, et le tourmentait de sa joie.

Henri fit quelque effort sur l'embarras qu'il éprouvait, et demanda au marquis de Rosny si du moins sa femme était belle.

« Sire, répartit le surintendant, le duc de Bellegarde, qui s'y » connaît (et il appuya sur ce mot), vous en dira des nouvelles ; » car il doit épouser, en votre nom, à Florence, la princesse Marie. Quant à moi, je suis toujours disposé à regarder comme la » plus belle des femmes celle qui peut faire un roi de France.

» — Je gagerais, dit le prince de Joinville en ricanant, que » monsieur le surintendant ne sait pas si la marquise de Rosny a » la jambe droite ou tortue.

» — Il me suffit, répliqua fièrement Rosny, que nul de vous » ne puisse se flatter de me l'apprendre. »

On se remit en route. Cette fois, c'était le marquis de Rosny qui marchait à côté du roi. La Varenne était confondu à son rang, parmi les serviteurs, mais pas assez pour que de temps en temps quelques fins courtisans ne vinsent se placer auprès de lui, afin de recommander leur nom à son souvenir. Il leur apprit que Mlle d'Enragues devait se rendre, dans la journée, à Fontainebleau. Le roi l'avait pressée, la veille, d'assister à un combat singulier qui aurait lieu en présence de toute la cour. Il n'avait pas voulu s'expliquer davantage, tout en l'assurant qu'il ne s'agissait pas de ces rencontres meurtrières où chaque jour, malgré ses édits, il perdait le meilleur sang de sa noblesse.

Or, quel était ce duel d'un genre nouveau, où les champions ne devaient porter ni la dague ni le poignard, dont le roi de France devait être juge, dont il voulait que sa maîtresse fût témoin, et pour lequel il s'était préparé par une nuit d'amour ? Tous le savaient, tous avaient entendu parler de cette grande querelle qui allait se vider, ce jour-là même, 4 mai 1600, à coups d'argumens et de citations.

Il n'était là personne qui ne connût les termes du cartel théologique. On l'avait vu affiché aux portes du château de Fontainebleau. Il était ainsi conçu : « Moi, Philippes de Mornay, seigneur

» du Plessis - Marly, baron de la Forest-sur-Sèvre, conseiller
 » du roi en ses conseils d'état et privé, capitaine de cinquante
 » hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur et lieutenant-
 » général pour Sa Majesté des ville et sénéchaussée de Saumur,
 » sur ce qu'il m'a été reporté qu'aucuns prétendaient avoir trouvé
 » dans le livre intitulé l'*Institution de l'Eucharistie*, imprimé à
 » La Rochelle, l'année dernière, avec mes noms et qualités, plu-
 » sieurs passages des saints pères et docteurs, fausement allégués,
 » supposés ou dénaturés; d'autant que cette imputation touche à
 » mon honneur, lequel tenu de naissance et bon lieu, j'ai eu soin
 » de conserver intact, pendant vingt-cinq années de négociations
 » utiles, faits d'armes et loyaux services, je déclare être prêt, sous
 » le bon plaisir du roi, à soutenir la vérité de chaque mot contenu
 » ou cité dans ledit livre, devant tels juges compétens qu'il plaira
 » à Sa Majesté de choisir, contre tous ceux qui se présenteront,
 » pourvu toutefois qu'ils soient de ma qualité, mon intention
 » n'étant pas de me commettre avec gens obscurs et gratteurs de
 » papiers à la douzaine. »

Un pareil défi ne pouvait rester sans réponse; car, malgré les plaisans, il y avait alors, même à la cour, nombre de prélats ayant étudié les auteurs sacrés et profanes, parlant un langage poli, semant des fleurs de rhétorique sur les argumens de Sorbonne, et empruntant à la mythologie d'agréables comparaisons pour commenter l'Évangile. Tous les évêques de France n'étaient pas taillés sur le patron de l'archevêque de Rouen, frère naturel du roi, que le maréchal de Roquelaure força de prêter son ministère au mariage de la princesse Catherine, en le menaçant de publier ses fredaines, et de lui retirer trois ou quatre mots de latin qu'il lui avait prêtés.

Celui qu'on jugea digne de ramasser le gant jeté par le guerrier théologien fut le gracieux, l'élégant évêque d'Évreux, l'élève de Philippe Desportes, le panégyriste de Ronsard, Jacques Davy du Perron, poète galant et grand convertisseur. Il se porta, en cette occasion, pour le champion de la sainte Église, et offrit de signer avec son sang l'engagement qu'il prenait de montrer dans le livre

de du Plessis cinq cents énormes faussetés, de compte fait et sans hyperbole.

Or le jour était donné, le lieu fixé, les juges du camp choisis. Le roi lui-même, le vainqueur d'Arques et d'Ivry, allait s'asseoir au milieu des docteurs pour décider si son vieux serviteur, le compagnon de ses premières fortunes, celui dont il disait jadis qu'il s'en passerait moins facilement que de sa chemise, avait lu bien ou mal dans un livre : aussi, la veille, avait-il promis, en allant voir sa maîtresse, de faire bientôt plaisir au pape.

C'était donc là le grand objet dont il s'occupait au retour, et par lequel il tâchait d'ailleurs d'oublier sa femme ; car il avait peur du mariage, et cela du moins lui était permis. « Parbleu ! disait-il » à Rosny, je crois que le pauvre du Plessis fera une triste figure » aujourd'hui, et vous vous en froterez les mains ; car, tout hu- » guenot que vous êtes, je sais que vous ne l'aimez pas.

« — Sire, répondit le marquis, je crains que l'autorité de M. du » Plessis, parmi ceux de notre religion, ne nuise à l'obéissance » qui vous est due, et que vos ennemis, en ces temps d'intrigues » et de complots, ne l'engagent dans quelques menées contraires » à votre service. Mais je demande seulement que vous l'observiez » de près, et que vous le mettiez dans l'impuissance de faire mal, » non pas que vous lui fassiez un affront public et pour un si » maigre sujet. C'est, en un mot, à son gouvernement que j'en » veux et non à ses ouvrages ; car pour toutes ces disputes, en- » combrées de paroles et vides d'effets, où chacun prétend tou- » jours avoir eu l'avantage, d'où l'on sort avec l'opinion qu'on y » avait apportée et un ressentiment de plus, je voudrais qu'on les » défendît, sous peine de mort, jusqu'à ce que cet amas de livres » écrits par tant de docteurs, tous les canons des papes et les re- » gistres des conciles, qui s'accordent comme chiens et rats, fussent » jetés ensemble dans un grand feu, seule façon de les rendre clairs. » Et pour ce qui vous regarde, sire, vous devriez laisser pareils » passe-temps à votre frère Jacques d'Écosse, que vous appelez » naguère plaisamment capitaine ès-arts et clerc aux armes. Ce n'est » pas là une gloire dont il vous convienne d'être jaloux. »

Arrivé à Fontainebleau, le roi prit quelque repos, dîna de grand appétit, et toute la cour se réunit, à une heure, dans la salle des étuves, où devait se faire la conférence. Au milieu était une longue table, couverte de lourds in-folios. Le roi s'y plaça. Auprès de lui se mirent le chancelier de Bellièvre et les commissaires qui savaient feuilleter les gros livres : d'abord trois catholiques, le président de Thou, qui avait à se laver du soupçon d'hérésie, l'avocat Pithou et un savant qui s'appelait Martin ; puis deux réformés, le président de Fresne-Canaye, déjà ébranlé dans sa croyance par l'air de la cour, et le célèbre commentateur Casaubon.

A côté de ces graves hommes, vêtus de longues robes rouges ou noires, amaigris ou ridés par les veilles de la science, c'était plaisir de voir tous ces gais seigneurs qui figuraient ordinairement dans les ballets, avec leurs broderies, leurs manteaux de couleur éclatante, leurs panaches variés et leurs croix du Saint-Esprit. Quatre évêques étaient assis en face du roi avec les quatre secrétaires d'état. Le marquis de Rosny avait placé devant lui une liasse de papiers que l'on croyait contenir la liste des passages en litige ; mais Bassompierre, s'étant penché par-dessus son épaule, lut sur une feuille ces mots : « État des canons fondus à l'arsenal pendant le » mois d'avril, » et sur une autre : « Détail des dépenses faites » pour la levée de cinq mille Suisses. »

Les yeux du roi étaient fixés avec inquiétude sur une tribune dont les rideaux s'entr'ouvrirent bientôt. Le hasard voulut qu'au même moment le prince de Joinville, en faisant un mouvement pour prendre le bras de Bassompierre, fît tomber le bonnet du docteur Martin. Tous les regards se portèrent de son côté : c'était peut-être ce qu'il voulait, et il fit mille excuses au savant.

Les deux champions furent alors introduits. L'évêque d'Évreux s'avança, la tête modestement haute, la démarche humblement confiante. Du Plessis salua froidement, promenant un regard sévère sur l'assemblée, comme s'il cherchait quelque part un sourire pour le réprimer ; il s'assit, avec la permission du roi, croisa ses jambes et ses bras, et plaça son épée sur sa cuisse.

Le chancelier fit un petit discours pour mettre les adversaires aux

prises avec le moins d'aigreur qu'il serait possible. L'évêque d'Évreux parla d'Hunerich, roi des Vandales, du roi de Juda, qui fut frappé de la lèpre pour avoir voulu prendre l'encensoir, chose que le roi là présent n'avait pas à craindre. Il y eut dans sa courte harangue des complimens pour le maître, pour les juges, pour les auditeurs, pour son antagoniste surtout, et il se tut au milieu d'un murmure approbateur. Du Plessis prononça quelques mots, comme d'une victime qui se dévoue; mais il protesta hautement, au nom des églises réformées, pour que nul ne pût se prévaloir contre leur doctrine de cet acte particulier, où sa personne seule était engagée.

Cela fait, on étendit sur la table, comme un cadavre à disséquer, le livre de l'Eucharistie, in-4^o de moyenne grosseur, imprimé à La Rochelle chez Hiérosme Hautin, et l'évêque d'Évreux commença l'attaque. Il s'agit d'abord de savoir si quatre mots latins, que le roi ne comprenait guère, étaient imprimés dans Scotus, ou Jean Duns, ou l'Éscot, car c'est tout un. Du Plessis cherchait avec ses mauvais yeux, et ne trouvait rien; l'évêque d'Évreux prenait le volume, et trouvait tout autre chose. Sur quoi les commissaires furent d'avis que le conseiller d'état avait tort.

Ensuite on vérifia Durandus, puis saint Chrysostôme, puis saint Jérôme, puis saint Cyrille, puis saint Bernard, et l'on reconnut à chaque fois que du Plessis avait pris l'objection pour la solution, par le seul motif que l'objection lui semblait bonne et la solution mauvaise. Il espéra un instant se sauver par Crinitus; mais on lui prouva que Crinitus s'était trompé, quoique bon catholique, ce qui n'était pas une excuse pour lui, huguenot.

Cependant l'évêque d'Évreux s'échauffait, du Plessis balbutiait, et Henri IV, se mettant de la partie, parlait à tort et à travers, pendant que l'habile prélat, ramassant adroitement les paroles du roi, leur donnait un sens raisonnable, et lui faisait croire qu'il avait prononcé en sa faveur. Encouragé par ce premier succès, le cleric à barbe grise poussait de plus en plus fort ses argumens contre son ancien compagnon de périls, qui, le regardant tristement, ne put s'empêcher de lui dire : « Sire, vous n'étiez pas ainsi à Coutras. »

Déjà les commissaires avaient déclaré huit fois que du Plessis avait omis un mot, ou négligé de mettre un *et cætera* au bout d'une phrase, ou lié abusivement deux passages séparés, toutes choses de grande importance pour la sûreté du royaume; et à chaque décision du tribunal fourré, le roi triomphait comme si on lui eût annoncé la défaite du comte de Fuentes ou du duc de Savoie. Le père Maggio battait des mains; et le marquis de Rosny s'était endormi.

On en était à l'examen d'un passage de Théodoret contre l'impiété des images. L'évêque d'Évreux prétendait qu'une statue d'Apollon était réellement une idole, un être inanimé, ayant des yeux et ne voyant pas, chez qui se trouve le domicile des sens, et non pas les sens, comme avait écrit le docte prélat, mais qu'il n'en était pas ainsi d'un marbre représentant saint Boniface. Du Plessis répondait que Théodoret n'avait pas distingué entre Apollon et Boniface; qu'il avait parlé en général des figures façonnées par les hommes, en pierre, en bois, en argile, et devant lesquelles on brûlait de l'encens ou des chandelles. En ce moment le visage du roi parut s'animer d'une étrange colère; il avait surpris, dans la tribune où était Henriette d'Entragues, un signe qui ne s'adressait pas à lui. Il se retourna brusquement, et vit le prince de Joinville qui, le croyant tout enfoncé dans Théodoret, faisait des mines à sa maîtresse. « Ceci est insupportable! » s'écria le roi furieux. « Vous l'entendez, messieurs? » dit aussitôt l'évêque d'Évreux, et les juges déclarèrent unanimement que du Plessis avait mal compris l'évêque de Cyr en Syrie.

Il ne restait plus que quatre cent quatre-vingt-onze passages à examiner, et l'on avait du temps pour cela; car le roi avait promis de rester deux mois, de pied ferme et sans désespérer, pour mettre fin à ce grand débat, ce qui aurait tout-à-fait convenu au roi d'Espagne. La séance fut levée. Le roi sortit avec l'évêque d'Évreux, qui le félicitait sur la promptitude de son jugement. Tous les courtisans, en passant devant du Plessis, lui adressèrent quelque raillerie; un seul s'approcha de lui et lui serra la main affectueusement. C'était Charles, duc de Mayenne, le héros de la ligue. « Monsieur,

» lui dit-il, vous êtes de ceux qui ont le plus contribué à la ruine
 » de mon parti; mais croyez bien que je n'accepte pas une pareille
 » revanche. »

Après une victoire, on n'a rien de plus pressé que d'en donner la nouvelle à ceux qu'elle intéresse et qu'on veut associer à sa joie. Henri prit la plume, en souriant au père Maggio. Jadis, en pareille occasion, il écrivait à Rosny, à Crillon, à Lesdiguières, à Mornay lui-même; cette fois il adressa les lignes suivantes au protecteur du parti catholique en France, au duc d'Épernon, qu'il n'aimait pas :

« MON AMI, le diocèse d'Évreux a gagné celui de Saumur. La
 » Varenne, qui vous portera cette lettre, y était, et vous contera
 » comme j'y ai fait merveilles. Certes, c'est un des grands coups,
 » pour l'église de Dieu, qui se soit fait il y a long-temps. Nous
 » ramènerons ainsi plus de séparés de l'église en un an que par
 » une autre voie en cinquante. Bonsoir, mon ami; sachant le plaisir
 » si que vous en aurez, vous êtes le seul à qui je l'ai mandé.

» HENRI. »

Cela fait, on le laissa seul, chargé de complimens et de bénédictions. Pour le coup, il espérait bien être quitte des affaires et ne plus s'occuper que de ce qui alarmait son cœur; il songeait déjà à la manière dont il devait s'expliquer avec sa maîtresse sur le geste imprudent dont le pauvre Mornay avait porté la peine, lorsqu'on frappa trois coups à la porte du cabinet. Il eut à peine le temps de dire : « Ouvrez, » et il vit entrer le marquis de Rosny avec une mine plus maussade encore que de coutume.

« Voilà, dit le roi, un vaincu qui vient rendre les armes; car
 » la journée n'a pas été bonne pour les huguenots.

» — Il est certain, répondit Rosny, que s'ils n'avaient jamais
 » mieux combattu, votre majesté pourrait bien encore tenir son
 » conseil à Nérac; mais ce n'est pas moi qui m'occupe de ces ba-
 » livernes. Je suis de la religion réformée, je m'y tiens; et je ne la

» crois pas d'un cheveu plus mauvaise, parce qu'un gentilhomme
 » aura mal compris Scotus ou se sera trompé avec Crinitus. Son
 » seul tort est de les lire; car c'est l'affaire de nos ministres qui ont
 » becs et ongles pour se défendre, comme il nous appartient à
 » nous de tirer l'épée contre ceux qui troublent l'état ou menacent
 » votre couronne. Avec cela j'honore le pape, parce que vous en
 » avez besoin, et je ne fais nulle difficulté de l'appeler très-saint-
 » père, sans rien rabattre de la croyance dans laquelle je veux
 » mourir; voilà comme j'entends mon métier!

» Mais, sire, puisque me voici sur la voie, et que tôt ou tard
 » il faudrait bien en venir là, permettez-moi de vous dire que vous
 » avez grandement oublié le vôtre. Après vous avoir connu si
 » long-temps la terreur des rebelles et de l'Espagnol, après vous
 » avoir suivi dans les combats, lorsque, tout poudreux et le pour-
 » point usé par le harnois, vous conquériez pied à pied le beau
 » royaume de France, devais-je m'attendre à vous voir un jour,
 » au sein de la victoire et de la paix, le jouet d'une coquette, la
 » dupe de quelques intrigans, et la risée de l'Europe?

» — Rosny! s'écria le roi irrité, savez-vous bien qu'il n'est per-
 » sonne au monde qui puisse se croire à l'abri de ma vengeance
 » après m'avoir traité ainsi?

» — Partez donc, sire, et sur-le-champ, reprit Rosny avec feu,
 » car il est à vos portes celui qui vous méprise et qui vous brave;
 » le duc de Savoie, à parler crûment, se moque de vous; il pra-
 » tique vos meilleurs capitaines, il a des intelligences avec tous
 » les gens intéressés à vous retenir dans un repos honteux, il
 » sème des complots là où vous cherchez des plaisirs, et cepen-
 » dant il vous retient le marquisat de Saluces, se vantant partout
 » qu'il a de quoi vous occuper chez vous. Ne laissez pas aux dis-
 » cordes civiles le temps de se rallumer, aux ambitions qui s'a-
 » gitent le moyen de s'établir. Plus tard peut-être vous faudrait-il
 » faire la guerre à vos sujets; faites-la dès aujourd'hui à vos enne-
 » mis. La guerre est un hôte incommode qu'il est bon de loger
 » chez ses voisins. Vos arsenaux sont pleins, vos coffres sont gar-
 » nis, votre noblesse impatiente de se mettre aux champs; Les-

» diguières n'attend que le signal pour se jeter dans la Savoie.
» C'est là, sire, qu'il faut marcher; et d'ailleurs c'est le chemin
» pour aller au-devant de votre fiancée; il vous convient d'invi-
» ter la victoire à vos noces. J'ai promis au due de Savoie, lors-
» qu'il est venu cet hiver me visiter à l'Arsenal, de lui prendre
» Montméliard; venez m'aider à dégager ma parole.»

Le roi paraissait ému, des larmes roulaient dans ses yeux; le marquis de Rosny lui prit tendrement la main. «Croyez-en, sire,
» ajouta-t-il, un véritable ami de votre gloire; c'est assez faire
» l'amoureux et le théologien, il est temps de faire le roi de
» France.

» — Dites plutôt le roi de Navarre! répondit Henri en l'embras-
» sant. Oui, mon ami, je le sens bien, ce doux repos de la cour,
» acquis par tant de fatigues, commençait à m'engourdir. J'ai be-
» soin de reprendre l'air des camps et de respirer la fumée des ba-
» tailles; j'ai peut-être gagné assez d'honneur pour ce qui me reste
» de temps à vivre: mais Dieu me doit un fils, et je veux travailler
» pour lui. Aussi bien me trouvé-je plus à l'aise le pot en tête et le
» derrière sur la selle, qu'au milieu de toutes ces tracasseries do-
» mestiques où ma raison se perd. Disposez donc toutes choses
» pour notre départ; dès demain j'irais voir votre artillerie si cette
» maudite conférence ne me retenait ici.

» — Que cela ne vous inquiète plus, dit le marquis en souriant,
» M. du Plessis est devenu sage; il vient de décamper sans dire
» adieu, et m'est avis qu'il abandonne tous les passages des saints
» pères pour garder celui de Saumur.

» — Laissons-le donc aller, reprit le roi; car je le connais, et ce
» qu'il tient, il le tient pour moi.»

Après cette conversation, Henri courut chez sa maîtresse, qui le reçut avec beaucoup de larmes et de colère; elle avait appris la conclusion de son mariage avec la nièce du due de Florence, et lui reprocha, dans les termes les plus durs, ce manque de foi qui la livrait au déshonneur, au ressentiment de ses parens, à l'abandon et au désespoir. Elle repoussa ses caresses avec mépris, lui rappelant son âge, ses infirmités, le peu de soin qu'il avait de sa personne, et di-

sant qu'une couronne de reine n'était pas de trop pour payer un tel sacrifice. Le roi fut obligé de se retirer, et se coucha tristement, peu satisfait de sa journée; il voyait devant lui un nouveau mariage avec toutes ses chances d'ennuis et de chagrins; il avait donné à sa cour un spectacle ridicule; le blâme de Rosny pesait sur sa conscience; mais surtout les dédains de M^{lle} d'Enragues lui causaient une vive douleur. Il s'arrêta sur cette idée qu'un riche présent pourrait la ramener à lui; et il lui en coûta cette fois le marquisat de Verneuil pour apaiser une querelle dont, pendant ce temps-là, le prince de Joinville avait profité.

A. BAZIN.

MOEURS DE LA BASSE-BRETAGNE.

LE MOUSSE.

DERNIER EXTRAIT.

LE PONTON (*).

Avez-vous vu un ponton? de loin seulement, en passant, avec une lunette d'approche? ou même en avez-vous vu la représentation dessinée? Si cela est, vous avez éprouvé un frisson. Il n'est pas possible que cette forme cadavéreuse de vaisseaux sans mâts, noire et immobile, ait laissé riante l'ame d'un spectateur. C'est quelque chose de si attristant, dont l'aspect entraîne avec soi tant de lugubres pensées, que je ne puis me figurer un beau jour là où se trouve un de ces cimetières flottans; il me semble que le ciel de la rade doit être terni sans cesse d'une couche plombée, qu'il n'y peut souffler qu'un vent froid et neigeux; je ne me représente pas un rayon de soleil éclairant un ponton.

Et ce n'est encore que l'idée superficielle; mais s'il vous eût été

(*) Voir la REVUE DE PARIS du mois précédent.

réserve d'y entrer avec Jean-Marie à cette funeste époque!... Oh! je vous préviens que vous y seriez mort avant peu, ou de souffrance, ou de désespoir, ou de honte, si vous n'avez une force morale à l'épreuve de toute secousse humaine, si, mieux encore, vous n'avez une de ces natures abjectes sur lesquelles glisse le malheur.

C'était près de Plymouth; le vieux navire, fortement amarré, semblait dormir au milieu de ses gros câbles, lorsque le mousse y aborda. A peine il eut descendu l'escalier que sa respiration s'interrompit à l'air méphitique qui s'exhalait de cet étroit espace, où huit cents hommes gisaient entassés; six pieds de long, sur dix-huit pouces de large, c'est la place de chacun. Soyez gros, soyez mince, votre surface légale est ainsi tracée par l'amirauté: tant pis pour vous ou vos voisins, si l'amirauté n'est pas d'accord avec vos différentes structures.

Jean-Marie comprit du premier coup d'œil qu'il était jeté dans un monde à part, dans des mœurs tout exceptionnelles. Sa vie avait déjà reçu tant de reflets variés que cette nouvelle teinte lui parut moins extraordinaire. Ce ne fut pourtant pas sans un étonnement douloureux qu'il observa les détails de cette hideuse existence, les nombreux effets de l'extrême misère, depuis le crime le plus ignoble jusqu'à la plus sublime vertu. Curieux spectacle, s'il n'eût été horrible! l'égalité dans sa rigide acception: officiers, soldats et matelots pêle-mêle; plus de grades, plus de distinctions sociales; mais là aussi ces supériorités de tous les lieux, l'argent, l'industrie et la force physique; celle encore de l'esprit, quand il s'applique à dominer ou amuser les masses. En voici un qui improvise un discours patriotique; un autre, à côté, donne une scène de tréteaux; il y a des bravos pour tous deux. Ils auront des défenseurs à la première violence; ce groupe d'oisifs qu'ils savent émouvoir a besoin d'eux; c'est leur patronage. Il y a des gens solitaires qui dessinent; peut-être là se forme un grand peintre. Il y en a qui grattent des os pour vendre cette poussière à qui en veut retirer la graisse. Plus loin, c'est une voix sépulcrale qui propose un petit cornet de sel pour une ration de pain: il a perdu la sienne

au jeu et n'a pas mangé la veille. Ailleurs, un mort que l'on cache avec soin, sur lequel on jette du vinaigre, car il est là depuis trois jours, et il est important que les Anglais ne le *sentent* pas, pour que sa ration vienne toujours. Au bout de la batterie, un atelier silencieux qui fabrique de la poudre : savez-vous pourquoi? pour faire sauter le ponton... Ça et là, circulant comme des ombres, la face hâve et maigrie, ceux qu'on nomme *les Romains*, drapés d'une couverture de lit, nus du reste de la tête aux pieds; leurs vêtemens ont été vendus pour du tabac ou de l'eau-de-vie. Et le théâtre de ces scènes est double, il y en a un semblable au-dessous, plus humide et plus sombre, et pour seul public qui regarde, deux canons chargés à mitraille prêts à tout écraser au moindre bruit.

En lieu pareil, il y a peu de pitié; c'est cela qui brise l'ame quand on y entre. Pas un regard consolateur à espérer; l'ancienne infortune, déjà endurcie, a oublié le désespoir de l'infortune récente. Une question au plus, et votre accueil est fait. S'il vous échappe une exclamation sur l'horreur de ce séjour, on répondra : J'y suis depuis cinq années!... Jean-Marie se trouva bien seul dans ce chaos d'égoïsme grossier; enfant et faible, sans appui, que devenir? Il rechercha quelques prisonniers de son âge; ils étaient tous si abrutis que cette ressource lui manqua. Par bonheur, un capitaine de frégate, que l'ennui dévorait, voulut se distraire à lui apprendre à lire; le mousse fit de rapides progrès et se créa un protecteur dans son maître. Ce fut un doux moment pour son cœur que celui où il put épeler la première fois le petit billet d'Antoinette, ce même papier qui avait servi d'enveloppe aux quinze louis! cette ligne, dont il s'était fait naguère expliquer le sens, comme il aimait à en suivre maintenant les caractères, à les rassembler, à les comprendre! C'était son exercice de prédilection, ce qui sans doute échauffa son zèle d'étude.

A cette occupation se joignit une pensée, celle qui germe dans l'espoir de tous les captifs, celle peut-être qui les fait vivre, la pensée de l'évasion. Depuis un mois que le mousse était dans ce cloaque, il n'aurait guère osé s'éloigner du capitaine; mais celui-ci

avait un de ces caractères résignés, inactifs, mal faits pour les entreprises hasardeuses; il était d'ailleurs suffisamment pourvu d'argent, et Jean-Marie s'imagina que c'est auprès des plus malheureux qu'on doit chercher des moyens d'abrèger le malheur. Il se risqua donc un jour à une excursion loin de sa place habituelle; il pénétra dans les groupes animés, où des figures sinistres semblaient lui indiquer une délibération de hardis complots; il cherchait une part du succès, prêt à fournir aussi sa part dans l'œuvre.

Tout à coup il se sentit durement saisir au bras. *Un Romain* colossal, qui le tenait de son poignet décharné, lui apparaît alors, le geste menaçant et un atroce sourire aux lèvres.

— Te voilà donc! petit brigand... s'écria le spectre.

Jean-Marie tomba presque en défaillance: il retrouvait M. Talec.

DES FEMMES!!!

Je ne sais ce qui fût arrivé de cette aventure, si le capitaine du *Saint-Corentin* n'eût été distrait de sa vengeance par un événement imprévu. Tout entier jusque-là à ses souvenirs de la baie de Concarneau, liés de trop près à celui de la chaloupe anglaise qui l'avait fait prisonnier, il allait répandre sur le pauvre mousse la réserve de fiel et de colère qu'il avait amassée dans ces lieux. Un cri se fit entendre qui traversa le ponton comme l'étincelle sur une traînée de poudre; enflammé, tonnant, à faire éclater les flancs du navire; quand il eut un écho, ce ne fut plus un cri, ce fut un épouvantable hurlement de huit cents voix frénétiques: *Des femmes!!!*

Concevez-vous qu'on ait eu la barbarie de plonger des femmes dans cet abîme? cela est pourtant vrai. Celles qui arrivaient en ce moment étaient accompagnées d'un jeune homme et d'un vieillard. L'effrayante clameur dont leur entrée fut suivie parut glacer ce groupe, les quatre personnes n'avancèrent point au-delà du dernier degré de l'escalier, se serrant l'une contre l'autre, et regardant s'il n'y avait pas d'issue; on eût dit de ces victimes livrées

au cirque de Rome, alors que les tigres rugissaient dans leur cage et que les barrières venaient de se refermer.

Des femmes!!! Une subite exaltation ranime tous ces squelettes, et, dans leur affreuse pantomime, on aperçoit comme une vie factice, de ces mouvemens artificiels que le galvanisme imprime aux cadavres, ils s'élancent tous... Le plancher du vaisseau gémit sourdement, écrasé par cette course tumultueuse; les malades eux-mêmes se traînent, les moribonds soulèvent leur tête appesantie : vague immense, qui roule avec fracas, engloutissant ce qui la précède; malheur aux premiers venus! on les renverse, on les pile aux pieds, on les escalade, la foule déborde..... Les cœurs honnêtes ont battu de pudeur et de pitié; un vingtaine d'officiers se sont réunis autour de la famille stupéfaite, dont les regards n'avaient plus rien d'humain; deux visages surtout étaient pâles, vous eussiez deviné que c'était un père et un mari; leurs yeux embrasés mesuraient le cercle noir qui se rétrécissait autour d'eux; leurs mains crispées semblaient chercher des armes.... L'une des deux femmes, un enfant encore, pressait convulsivement l'autre, qui regardait interdite.

Il se fit un grand silence dans le ponton. Les passions désordonnées, qui avaient envahi cette masse, s'éteignirent insensiblement devant quelques mots d'honneur. La garde improvisée, qui se rangeait près des nouveaux captifs, avait cet empire habituel qu'exerce l'élite d'une société quelconque. Le vice devint muet, et chercha d'autres voies que la force. Beaucoup auraient rougi d'une tentative brutale en face de tous; ceux-là calmèrent les moins scrupuleux, espérant dans la nuit, où l'on n'est vu de personne.

Jean-Marie, curieux comme on l'est à son âge, s'était glissé aux premiers rangs; sa petite taille, ses souples membres lui permirent sans peine de se faire jour au travers des lignes épaisses qui bordaient l'arrière de la batterie; que font d'ailleurs quelques bourrades à un mousse qui veut voir? il n'était donc plus séparé des objets de l'attention générale que par la vivante palissade des officiers. Bientôt il voulut franchir aussi cet obstacle, et sa bizarre audace, qui causa

plus d'indignation que toutes les autres, ne put pas être contenue ; on eut beau le repousser, le battre, le terrasser, comment vouliez-vous qu'il reculât, il venait de reconnaître Antoinette ! c'était bien elle, la gracieuse créole, et la bonne famille de l'île de France. Le mousse appela son capitaine de frégate, placé alors près de M. Millin ; cette protection lui ouvrit passage, il se jeta aux pieds du vieillard... — Ah ! monsieur, lui dit-il, me voilà prêt à être ici votre esclave, plus soumis que tous ceux dont vous étiez le maître là-bas ! Mademoiselle Antoinette, c'est le bon Dieu qui m'a envoyé sur ce ponton, sans doute pour vous servir et vous consoler ! Oh ! que je suis heureux d'y être aujourd'hui !....

La jeune fille souriait tristement : — Hélas ! ma sœur, dit-elle à M^{me} Gériot, vois donc comme il est changé ! Pauvre Jean-Marie !

Elle n'en put dire davantage : la terreur profonde dont cette ame fraîche et légère venait d'être assaillie avait paralysé jusqu'aux vifs élans qui faisaient son intime essence. Le mousse ne savait point assez de l'analyse du cœur pour apprécier une telle modification de nature ; il crut voir du dédain sous la pâleur du front d'Antoinette. Sa contenance devint gênée, un soupir s'échappa de sa poitrine ; puis, tirant le petit papier qui ne le quittait jamais, il le montra rapidement à la jeune fille, et lui dit : — Je n'ai pris que cela, mais je le garde toujours.... Si vous avez besoin de moi, je ne serai pas loin.

Et il rentra dans la foule.

M. Millin s'était embarqué, avec son gendre et ses deux filles, pour retourner en Europe. Le navire qui les portait se trouva pris par une corvette anglaise, au sud de Madagascar, et fut conduit à Madras. Le nombre des prisonniers français était déjà considérable dans l'Inde, le gouverneur en expédiait de temps à autre quelques convois vers la métropole, et la malheureuse famille vit arriver son tour d'en faire partie. C'est à la suite de cette longue traversée que la rigueur des instructions officielles, plaie incurable de nos administrations modernes, contre laquelle la médecine du bon sens reste impuissante, jeta dans un ponton, au milieu d'une

fournière de reclus, la plus élégante femme de vingt ans, à côté de son mari, de son père et de sa jeune sœur. Vainement direz-vous que c'est de l'ignominie, que la morale et la raison s'opposent à des profanations de ce genre. — L'ordre porte que *tous* les prisonniers du navire qui arrive seront reçus, enregistrés, et déposés dans la batterie : ces quatre personnes sont du nombre des prisonniers que le navire amène : donc.....

Très-belle chose que la logique !

Cette logique indigna les braves gens dont le concours généreux avait empêché une hideuse souillure. Le calme rétabli, ils songèrent à en prévenir l'ébranlement, sûrs que, si la première effervescence avait pu se vaincre, une seconde irruption serait impossible à maîtriser, car ils voyaient déjà se forger des projets à voix basse, danger mille fois plus grand que celui des expansions spontanées. Une majorité n'est puissante qu'autant que la minorité s'éparpille en individus ; mais quand celle-ci se concentre, se rallie à un ~~not~~ mot, se fait unité, malheur à l'autre ! Ce travail était en jeu, la fin du jour y ajoutait les ténèbres, discrets complices. Aussi pensa-t-on qu'il fallait hâter la fin d'une situation trop difficile à maintenir. On tint conseil ; le capitaine de frégate qui servait de professeur à Jean-Marie fut chargé de demander une audience au commandant du ponton. Elle fut accordée avec peine ; il ne fallut pas moins qu'une déclaration de péril général pour que le vicil officier pût être admis près de l'Anglais.

— Monsieur, lui dit-il, vous ne sauriez, sans cruauté, laisser plus long-temps deux femmes ici ; je viens, au nom de l'honneur militaire, au nom de la pitié, commune à tous les hommes, vous prier d'empêcher qu'il ne se commette un crime.

— Monsieur, répondit le commandant, je n'ai point d'ordres.

— Il est des cas où l'on en prend de sa conscience ; interrogez la vôtre.

— Tout ce que je puis faire, c'est d'attendre à demain pour demander que ces personnes soient transportées à terre.

— Mais demain, monsieur, sera-t-il temps ? Ce que nous avons pu retarder jusqu'à ce soir, serons-nous capables de nous y opposer

cette nuit, lorsque la honte n'a plus de frein, et que les lâches ont l'avantage? Monsieur, si vous avez une femme, une sœur, songez à elles; vous êtes marin, monsieur, vous êtes officier, ne mettez pas une tache à votre uniforme, elle ne s'effacerait pas; vous êtes responsable, non pas seulement près de votre gouvernement, mais encore près de l'humanité tout entière; écoutez un vieux collègue qui vous conseille une bonne action, et qui n'en a jamais conseillé d'autres!

Le commandant lui prit la main: —Vous êtes un gentilhomme, dit-il; oui, je vais envoyer à terre, et je demanderai un ordre de translation; dès qu'il me parviendra, je ferai sortir les quatre prisonniers.

C'est tout ce qu'il fut possible d'obtenir.

Pendant ce temps l'ombre s'étendait sur la rade, et l'intérieur du ponton, toujours si obscur, n'offrait plus alors la moindre trace de clarté. Qui pourrait peindre les angoisses de M. Millin, celles de M. Gériot, l'époux d'une femme adorée, en présence de l'exécration tragédie dont il avait vu le commencement. Le sacrifice de sa vie, ce n'était rien; mais mourir ainsi, sans vengeance, sans résultat pour prix de la mort!... Que cet homme était à plaindre, grand Dieu!

Jean-Marie, mêlé aux divers groupes, avait entendu d'infâmes paroles; elles menaçaient même l'enfance d'Antoinette, et le sang avait bouilli au cœur du mousse. Quelques-uns s'étaient réunis à peu de distance de la famille créole, et y arrêtaient, sans bruit, leur nocturne plan. Jean-Marie en écoutait tous les détails, il frémissait aux développemens de cette perversité cynique, à la distribution des rôles; repoussant horreur, ces misérables tiraient au sort..... Un involontaire éclat de joie trahit la chance de Talec. Le mousse chercha son couteau, lui aussi était résolu à mourir.

Sept heures sonnent à la cloche du vaisseau. Jean-Marie sait que cinq minutes après le complot doit s'exécuter; il se rendit près des officiers, qui avaient fait autour des dames comme une espèce de bivouac, il les avertit, et se range à côté d'Antoinette. Cinq

minutes sont bientôt écoulées..... On entend un bruit sourd, c'est la chute d'un homme dont les pieds se sont heurtés à un autre homme assis sur le plancher ; les juremens de tous deux donnent le signal du tumulte : une mêlée s'engage, aveugle, incertaine, on renverse un ami, on relève un adversaire ; M^{me} Gériot et sa sœur poussent des cris perçans, qui donnent à l'attaque la direction du but ; c'est de ce côté qu'on se précipite, et que cent bras s'étendent cherchant leur proie. Antoinette est saisie, elle se débat contre les doigts de fer qui l'entraînent... La voilà libre, et Talec, dont la main s'écarte, a senti une lame froide lui pénétrer dans le flanc. Le panneau s'ouvre, la lumière de deux fallots vient éclairer cette scène confuse ; des soldats anglais, rangés sur l'escalier, mettent leurs fusils en joue, et n'attendent qu'un mot pour faire feu. Le commandant paraît.

Tout rentra promptement dans l'ordre, et chacun se retira vers sa place accoutumée. M. Millin bénit le ciel en apercevant ses deux filles, M^{me} Gériot dans les bras de son mari, et Antoinette soutenue par le mousse, qui laissa tomber un couteau sanglant.

L'autorisation de transférer la famille à Plymouth était enfin arrivée. Il fallut porter les deux sœurs sur le pont. M. Millin ne voulut pas quitter la batterie sans adresser de touchantes actions de grâces aux nobles ames qui avaient eu compassion de son sort, et qui avaient exposé leurs jours pour la défense de son bien le plus précieux ; puis il embrassa Jean-Marie, les joues baiguées de larmes. Ce bon vicillard était si ému qu'à peine il pouvait parler ; il prit la main du mousse, et l'attirant sur l'escalier, il lui dit d'une voix étouffée : — Tu viendras avec nous.

— Oh ! monsieur, ils ne le voudront pas.

Quand ils furent à la hauteur du panneau, un soldat barra le passage à l'enfant. Monsieur, s'écria M. Millin, monsieur le commandant, je l'emmène, vous ne me refuserez pas cela.....

— Je n'ai point d'ordres, répondit l'Anglais.

— Voyez son âge !

— Je ne dois laisser partir que votre famille.

— Mais, monsieur, s'écria Antoinette en se jetant à ses genoux, mais, monsieur.... c'est mon frère!

La posture de cette aimable fille était si suppliante, sa voix, ses traits, son regard, étaient si empreints d'égarement et d'anxiété, qu'à bord même d'un ponton, tout cela devait être d'un effet irrésistible. Le flegmatique officier eut besoin de détourner les yeux pour bannir l'émotion qui le gagnait, et il releva la jeune créole en disant, d'un ton pénétré : — Jamais je ne regretterai autant de ne pouvoir agir sans ordres.

Il fit un signe, et le mousse disparut.

AUGUSTA KERNOG (1).

(1) Les aventures du mousse formant un volume, nous avons dû nous borner à ce dernier extrait, d'autant plus que l'ouvrage doit paraître chez M. Roret, libraire.

(N. du D.) «

Poésie.

PAGANINI.

Oui, d'une flamme à part cette ame fut formée ;
Oui, Dieu la soupira, ce fut sa bien-aimée !
Oui, mille oiseaux d'amour murmurent dans son sein :
Leur souffle le parcourt, ils chantent sous sa main.

Lorsqu'on entend glisser sa vie,
Aux cordes où son cœur dit ses pulsations,
Doux nom, tu vas, tintant d'allégresse et d'envie,
Autour de ses créations !

Lorsqu'il va les cueillir, comme les fleurs aux plaines,
Imitant la cigale à travers le bouleau,
Ou le frissonnement des nocturnes phalènes
Frôlant le narcisse dans l'eau :
Lorsque sa gloire solitaire,
Au milieu du monde attentif,
Force tous les bruits à se taire
Pour écouter le dieu plaintif.

Lorsqu'il monte, léger comme un rêve, dans l'ombre ;
Qu'il attache à ses doigts les ailes d'un oiseau ;
Et se balance, ainsi que le rossignol sombre
Désaltérant sa voix au sommet d'un roseau ;

Parmi ses suaves halcines
 Qui bruissent comme les fleurs,
 Roule un miel pour toutes les peines,
 Et des larmes pour tous les pleurs !

Un roi qui plaint et qui pardonne
 Relève moins d'infortunés,
 Pensif et seul sous sa couronne,
 Roi sans armée, il donne, il donne
 Tous les biens qui lui sont donnés.

Attiré dans sa pitié tendre,
 On ne sait plus rien des méchants :
 En est-il où l'on peut l'entendre ?
 Non : le mal est forcé d'attendre
 Que son ame enferme ses chants !

Il porte au malheur qui succombe
 Un secret qu'il va prendre au ciel ;
 Et, relevant la foi qui tombe,
 Qui doute et qui cherchait la tombe,
 Il dit : « L'espoir est immortel ! »

A cette ame qu'il a cherchée
 Il dit : « Ma sœur, écoute-moi :
 Je parle à la douleur cachée ;
 Dans la mienne, au monde attachée,
 Je souffre... et j'attends comme toi. »

Car on dit que naguère un cœur de jeune femme,
 A force de l'aimer, mourut, et s'enferma
 Sous l'étable sonore où palpita sa flamme,
 Pour répondre toujours à celui qu'elle aima.
 C'est sur ce cœur voilé qu'il frappe ses prodiges ;
 Et ses sanglots d'amour, et sa prière aux cieux,
 Et tous ses cris délicieux !

Ils sont deux, toujours deux au fond de leurs prestiges :
 Elle, à lui demander de toujours la chérir :
 A lui reprocher, lui, d'avoir voulu mourir.

Oh ! comme ils s'isolent ensemble
 Pour causer de ciel et d'amour !

L'heure sans nom qui les rassemble
 N'a plus de nuit, n'a plus de jour !
 Leur chaste et brûlante souffrance
 S'abreuve, en tremblant, d'espérance ;
 Car, dans un profond souvenir,
 Que de croyance et d'avenir !

Mais, quand il faut enfin retomber sur la terre,
 Recueilli tout entier dans son double mystère,
 Savourant pour sa soif encore un peu de miel,
 Avant d'abandonner le ciel,
 Son génie haletant s'y plonge et s'y replonge,
 Comme un baiser qui se prolonge
 S'attache à des lèvres de feu,
 Pour suspendre long-temps un impossible adieu !

Voilà pourquoi son front d'artiste
 S'empreint de charme et de pâleur ;
 Et pourquoi l'on écoute, triste,
 Ce talent baigné de douleur !

Dieu, protégez dans ses voyages
 L'écho vivant de votre voix !
 Qui suspend la voix des orages,
 Ou les fait gémir sous ses doigts.

A cette errante mélodie
 Fermez les sentiers douloureux ;
 Car sa sublime maladie
 Guérit bien des cœurs malheureux !

M^{me} DESBORDES-VALMORE (1).

(1) M^{me} Desbordes-Valmore doit publier bientôt un nouveau recueil de poésies intitulé LES PLEURS, qui paraîtra chez M. Charpentier, éditeur. PAGANINI n'est pas la seule pièce originale de ce volume, auquel nous aimons à prédire un grand succès.

HISTOIRE DES TREIZE.

I. — FERRAGUS, CHEF DES DÉVORANS.

. Personne encore ne nous a raconté quelque aventure parisienne comme il en arrive dans Paris, avec le fantastique de Paris, car je soutiens qu'il y a beaucoup de fantastique dans Paris..

(LA TOUR-MEZERAY.)

Préface.

Il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment; doués d'assez d'énergie pour être fidèles à la même pensée; assez probes entre eux pour ne se point trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés; assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient; assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois; assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins; ayant couru les plus grands dangers, mais taisant leurs défaites; inaccessibles à la peur et n'ayant tremblé ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence; s'étant acceptés tous, tels qu'ils étaient, sans tenir compte des préjugés sociaux; criminels sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les grands hommes. Enfin, pour que rien ne manquât à la sombre et mystérieuse poésie de leur histoire, tous sont restés inconnus, quoique tous aient réalisé les plus bizarres

idées que suggère à l'imagination la fantastique puissance faussement attribuée aux Manfred, aux Faust, aux Melmoth's; et tous aujourd'hui sont brisés, dispersés du moins. Tous en effet sont paisiblement rentrés sous le joug des lois civiles, de même que Morgan, l'Achille des pirates, se fit, de ravageur, colon tranquille, et disposa sans remords, à la lueur du foyer domestique, de millions ramassés dans le sang, à la rouge clarté des incendies.

Depuis la mort de Napoléon, un hasard que l'auteur doit taire encore a dissous les liens de cette vie secrète, curieuse, autant que peut l'être le plus noir des romans de M^{me} Radcliffe.

La permission assez étrange de raconter à sa guise quelques-unes des aventures arrivées à ces hommes, tout en respectant certaines convenances, ne lui a été que récemment donnée par un de ces héros anonymes auxquels la société tout entière fut occultement soumise, et chez lequel il croit avoir surpris un vague désir de célébrité.

C'était un homme en apparence jeune encore, à cheveux blonds, dont la voix douce et claire semblait annoncer une ame toute féminine, pâle de visage, aux yeux bleus, bien mis, mystérieux dans ses manières, causant avec amabilité, qui avouait avoir quarante ans, et pouvait appartenir aux plus hautes classes sociales. Son nom devait être supposé sans doute; et, dans le monde, sa personne était inconnue. Qu'est-il? On ne sait.

Peut-être en confiant à l'auteur les choses extraordinaires qu'il lui a révélées, voulait-il les lire reproduites et jouir des émotions qu'elles exciteront, sentiment analogue à celui dont Macpherson était sans doute agité quand le nom d'Ossian, sa créature, retentissait dans tous les langages. Et c'était, certes, pour l'avocat écossais une des sensations les plus vives, la plus rare du moins que l'homme puisse se donner. N'est-ce pas *l'incognito* du génie? Écrire *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, c'est prendre sa part dans la gloire humaine d'un siècle; mais faire croire à la vie de René, de Clarisse Harlowe, n'est-ce pas usurper sur Dieu?

L'auteur connaît trop les lois de la narration pour ignorer ce à quoi l'engage cette courte préface; mais il connaît assez l'His-

TOIRE DES TREIZE pour être certain de ne jamais se trouver au-dessous de l'intérêt que doit inspirer ce programme. Des drames dégoûtans de sang, des comédies pleines de terreur, des romans où roulent des têtes secrètement coupées, lui ont été dits. Si quelque lecteur n'était pas rassasié des horreurs servies toutes chaudes au public depuis quelque temps, il pourrait lui révéler des atrocités calmes, des tragédies de famille surprenantes, pour peu que le désir de les savoir soit témoigné. Mais il a choisi de préférence les aventures les plus douces, celles où des scènes pures succèdent à l'orage des passions, où la femme est radieuse de vertu et de beauté; car, pour l'honneur des Treize, il s'en rencontre de telles dans leur histoire qui, peut-être, aura l'honneur d'être mise, un jour, en pendant de celle des flibustiers, ce peuple à part, si curieusement énergique, si attachant malgré ses crimes.

Un auteur doit dédaigner de convertir son récit, quand il est vrai, en une espèce de joujou à surprise, et de promener, à la manière de quelques romanciers, le lecteur, pendant quatre volumes, de souterrains en souterrains, pour lui montrer un cadavre tout sec, et lui dire, en forme de conclusion, qu'il lui a constamment fait peur d'une porte cachée dans quelque tapisserie, ou d'un mort pendu par mégarde à un plancher. Malgré son aversion pour les préfaces, l'auteur a dû jeter ces phrases en tête de ce fragment, parce qu'il est en quelque sorte un épisode de la grande HISTOIRE DES TREIZE, à laquelle il tient par d'invisibles liens, et que la puissance naturellement acquise par ces hommes explique certains ressorts qui pourraient sembler presque surnaturels dans son drame. Quoiqu'il soit permis à un conteur d'avoir une sorte de coquetterie littéraire, en devenant historien, il doit donc renoncer ici, par des explications succinctes, aux bénéfices que lui procurerait autrement l'apparente bizarrerie des titres sur laquelle se fondent aujourd'hui de légers succès.

FERRAGUS est un surdom pris, suivant une ancienne coutume, par un chef de Dévorans. Le jour de leur élection, ces chefs continuent, comme le font les papes à leur avènement, pour les dynasties pontificales, celle des dynasties dévorantesques dont le

nom leur plaît le plus. Ainsi les Dévorans ont TREMPE-LA-SOUBE IX, FERRAGUS XXII, TUTANUS XIII, MASCHE-FER IV ; etc.

Maintenant, que sont les Dévorans? Dévorans est le nom d'une des tribus de *Compagnons* ressortissant jadis de la grande association mystique formée entre les ouvriers de la chrétienté pour rebâtir le temple de Jérusalem. Le *Compagnonage* est encore debout en France dans le peuple. Or, ses traditions puissantes sur des têtes peu éclairées; sur des gens qui ne sont point assez instruits pour manquer à leurs sermens, pourraient servir à de formidables entreprises, si quelque grossier génie voulait s'emparer de ces diverses sociétés. En effet, là, tous les instrumens sont presque aveugles; là, de ville en ville, existe pour les Compagnons, depuis un temps immémorial, une *Obade*, espèce d'étape tenue par une Mère, vieille femme, bohémienne à demi, n'ayant rien à perdre, sachant tout, et dévouée, par peur ou par une longue habitude, à la tribu qu'elle loge et nourrit en détail. Enfin, ce peuple changeant, mais soumis à d'immuables coutumes, peut avoir des yeux en tous lieux; exécuter partout une volonté sans la juger, car le plus vieux Compagnon est encore dans l'âge où l'on croit à quelque chose; et le corps entier professe des doctrines assez vraies, assez mystérieuses pour électriser patriotiquement tous les adeptes si elles recevaient le moindre développement; puis l'attachement des Compagnons à leurs lois est tel que les diverses tribus se livrent entre elles de sanglans combats afin de défendre quelques questions de principes. Heureusement pour l'ordre public actuel, quand un Dévorant est ambitieux, il construit des maisons, fait fortune, et quitte le Compagnonage.

Il y aurait beaucoup de choses curieuses à dire sur les *Compagnons du devoir*, les rivaux des Dévorans, et sur toutes les différentes sectes d'ouvriers, sur leurs usages, leur fraternité, sur les rapports qui se trouvent entre eux et les francs-maçons; mais ces détails seraient déplacés ici. Seulement, l'auteur ajoutera que, sous l'ancienne monarchie, il n'était pas sans exemple de trouver un *Trempe-la-Soupe* au service du roi, ayant place pour cent-et-un ans sur ses galères; mais de là, dominant toujours sa tribu,

consulté religieusement par elle ; puis, s'il quittait sa chiourme, rencontrant aide, secours et respect en tous lieux. Voir le chef aux galères n'est pour la tribu fidèle qu'un de ces malheurs dont la Providence est responsable, mais qui ne dispense pas les hommes d'obéir au pouvoir créé par eux, au-dessus d'eux. C'est l'exil momentané de leur roi légitime, toujours roi pour eux.

Voici donc le prestige romanesque attaché à ces deux noms complètement dissipé.

Quant aux Treize, l'auteur se sent assez fortement appuyé par les détails de cette histoire presque romanesque, pour abdiquer encore l'un des plus beaux pouvoirs de romancier dont il y ait exemple, et qui, sur le Châtelet de la littérature, pourrait s'adjuger à haut prix, et imposer le public d'autant de volumes que lui en a donnés LA CONTEMPORAINE.

Les Treize étaient des hommes trempés tous comme le fut Trelawney, l'ami de lord Byron, et, dit-on, l'original du *Corsaire*. C'étaient des fatalistes, des gens de cœur et de poésie, mais ennuyés de la vie plate qu'ils menaient, entraînés vers des jouissances asiatiques par des forces d'autant plus excessives qu'elles dormaient long-temps et se réveillaient plus furieuses.

Un jour, l'un d'eux, après avoir relu *Venise sauvée*, après avoir admiré l'union sublime de Pierre et de Jaffier, vint à songer aux vertus particulières des gens jetés en dehors de l'ordre social, à la probité des bagnes, à la fidélité des voleurs entre eux, aux privilèges de puissance exorbitante que ces hommes savent conquérir en confondant toutes leurs idées dans une seule volonté. Il trouva l'homme plus grand qu'e les hommes. Il présuma que la société devait appartenir tout entière à des gens distingués, si, à leur esprit naturel, à leurs lumières acquises, à leur fortune, ils joignaient un fanatisme secret qui fondît en un seul jet ces différentes forces. Dès lors, immense d'action et d'intensité, leur puissance occulte, contre laquelle l'ordre social serait sans défense, y renverserait les obstacles, foudroierait les volontés, et donnerait à chacun d'eux le pouvoir diabolique de tous.

Ce monde à part dans le monde, hostile au monde, n'admet-

tant aucune des idées du monde, n'en reconnaissant aucune loi ; ne se soumettant qu'à la conscience de sa nécessité ; n'obéissant qu'à un dévouement, agissant tout entier pour un seul des associés, quand l'un d'eux réclamerait l'assistance de tous ; cette vie de sribustiers en gants jaunes et en carrosses ; l'union de gens supérieurs, froids et railleurs, souriant et maudissant au milieu d'une société fausse et mesquine ; la certitude de tout faire plier devant soi, d'ourdir une vengeance avec habileté, de vivre dans treize cœurs ; puis le bonheur continu d'avoir un secret de haine en face des hommes, d'être toujours armés contre eux, et de pouvoir se retirer en soi avec une idée de plus que n'en avaient même les gens les plus remarquables ; cette religion de plaisir et d'égoïsme fanatisa treize hommes qui recommencèrent la société de Jésus au profit du diable. Ce fut horrible et sublime. Puis le pacte eut lieu ; puis il dura précisément parce qu'il était impossible.

Il y eut donc dans Paris treize frères qui s'appartenaient, se méconnaissaient tous dans le monde, et se retrouvaient tous réunis, le soir, comme des conspirateurs ; ne se cachant aucune pensée, usant tour à tour d'une fortune semblable à celle du vieux de la Montagne ; ayant les pieds dans tous les salons, les mains dans tous les coffres-forts, les coudes dans la rue, leurs têtes sur tous les oreillers ; et, sans scrupules, faisant tout servir à leurs caprices. Aucun chef ne les commanda ; personne ne put s'arroger le pouvoir ; seulement la passion la plus vive, la circonstance la plus exigeante, passait la première. Ce furent treize rois inconnus, mais réellement rois, et plus que rois : des juges et des bourreaux, qui, s'étant fait des ailes pour parcourir la société du haut en bas, dédaignèrent d'y être quelque chose, parce qu'ils y pouvaient tout. Si l'auteur apprend les causes de leur abdication, il les dira.

Maintenant, il lui est permis de commencer le récit de l'épisode qui dans cette histoire l'a plus particulièrement séduit par la senteur toute parisienne des détails, et par la bizarrerie des contrastes¹.

DE BALZAC.

¹ La première *Histoire des Treize* sera dans notre prochaine livraison. (N. du D.)

LE SALON DE 1833.

PREMIER ARTICLE.

Commencerons-nous par la déclamation habituelle sur l'ART, ce grand mot, sur la gloire de l'art, sur les malheurs de l'art? Ce texte appartient aujourd'hui à tout le monde, et il offre des phrases toutes stéréotypées à la critique, depuis Diderot surtout, dont il est si commode de retourner les définitions, à la manière des variantes du maître de philosophie de M. Jourdain! Nous serons sobres de ce pédantisme; il vaudrait peut-être mieux, pour paraître plus neuf, risquer un paradoxe imité de Jean-Jacques, nier l'art, le goût, les règles, etc., etc.; mais nous nous en garderons bien, quoique l'occasion soit assez belle cette année. Si vous avez parcouru le Musée, le salon carré, la galerie d'Apollon, la grande galerie, etc., vous avez dû entendre, comme nous, répéter depuis huit jours, non sans quelque raison, que vous y chercheriez vainement un maître, ou, en son absence, l'école qui le représente. Reconnaissez-vous du moins les traces intermédiaires d'une tradition? ou, sans rattacher le passé au présent, distinguez-vous l'expression caractéristique d'une école nouvelle; qui serait née d'elle-même, c'est-à-dire de l'époque, une école spontanée, d'une originalité incontestable?—questions embarrassantes, en effet, qu'il vaut mieux éluder, en gardant pour nos conclusions notre arrière-pensée de critique. Contentons-nous d'avancer que nous sommes dans

une période de transition, où chacun suit encore son instinct, exprime ses études faites à part, et rend avec plus ou moins d'assurance sa pensée tout individuelle. Mais en examinant les progrès des uns, la déchéance des autres, et le caractère des talens nouveaux, nous tâcherons toutefois de dire à quelle théorie on peut demander compte des qualités et des défauts de chacun ; car il n'est pas, même dans l'anarchie, d'indépendance complète ; tel croit s'être affranchi d'une règle, qui a souvent obéi à une réminiscence ; tantôt c'est une imperfection naturelle qui, à notre insu, nous impose des limites ; tantôt c'est l'exagération de notre qualité distinctive qui nous retient dans l'affectation d'une manière toujours la même ; ici perdus par notre faiblesse, là par notre orgueil.

Quel que soit le secret de chaque individualité, heureuse l'ère nouvelle, s'il en est d'assez remarquables pour survivre à la transition et exprimer un jour cette époque, indéterminée encore, mais qui trouvera enfin son caractère, sa définition et son nom dans l'histoire de l'art ! Ce n'est pas en trois ans qu'une époque se résume. On ne dira pas, nous l'espérons, qu'on a vainement offert à nos artistes la fermentation poétique d'une révolution, puis la table rase d'un renouvellement social, et que le génie a manqué seul à l'appel, à moins qu'on ne puisse prétendre qu'il y a pour la peinture un désavantage à être ainsi livrée à elle-même et généralement affranchie des caprices de la *commande*. Que ce soit le gouvernement ou les particuliers qui mettent la brosse à la main d'un artiste, les particuliers et le gouvernement ont aujourd'hui un certain respect pour la dignité du talent. Nous ne sommes plus sous la tyrannie de la mode. Les Vanloo, les Boucher, n'auraient plus à s'excuser de leur afféterie et de leurs grâces mignardes, en disant que l'art, inféodé aux courtisans et aux favorites, n'a pu que flatter les vices et la corruption des cours. De toutes parts on appelle le naturel, le vrai, les sentimens nobles ; et, en littérature comme en peinture, si on accepte toute autre chose, c'est en protestant au nom du goût, et en laissant à chaque poète, à chaque conteur, à chaque auteur dramatique, comme à chaque artiste, la respon-

sabilité de ses bizarreries. N'est-ce pas là une condition heureuse pour les talens? Autre avantage de cette indépendance réciproque et de l'absence d'une grande renommée ou d'une grande vogue : il n'est pas de sujets exclusifs à adopter pour plaire, pas de réaction à susciter contre telle classe de sujets. Les premières années de la révolution ne demandaient que des tableaux grecs ou romains ; l'empire, que des batailles ; la restauration, que de la vieille histoire de France ou des scènes de religion. Tout cela est également bien venu aujourd'hui ; rien de tout cela n'exclut autre chose, si on peut trouver autre chose.

C'est la première fois que l'art est ainsi libre dans toutes ses sympathies. David, précédé, il est vrai, par Vien, mais qui fit oublier son maître, risquait de ne pas être compris quand, devant la révolution politique, dont il devait être l'expression en peinture, il envoyait à Paris, dès 1785, son *Serment des Horaces*, opposant la forme grecque aux grâces minaudières, proscrivant les mouches, le rouge, la poudre, etc., six ans avant la Déclaration des droits de l'homme. Au reste, les nouvelles mœurs politiques qui devaient nationaliser les Grecs et les Romains de David suspendirent bientôt les travaux de David lui-même. Ce fut ailleurs que sur sa palette qu'il broya du rouge, pour nous servir d'une expression connue. Il ne reprit ses pinceaux que pour immortaliser les traits de Pelletier Saint-Fargeau et de Marat. Son école ne se montra dans tout son éclat que sous le Directoire, alors que, respirant de ses convulsions intérieures et de ses triomphes au dehors, la république prétendant rivaliser avec Rome et Athènes, par la gloire des arts comme par celle des armes, appela les artistes à décorer ses palais et ses places publiques ; car ce ne fut qu'après thermidor que parurent le *Bélisaire* de Gérard, l'*Endymion* et l'*Hippocrate* de Girodet, le *Marcus Sextus* de Guérin, l'*Oreste* de Hennequin, la statue de l'*Enfance d'Œdipe* de Chaudet, etc., etc. Le vieux Caton eût gémi à la vue de ces chefs-d'œuvre, qui lui eussent fait pressentir la fin de l'ère républicaine. En effet, César ne tarda pas à revenir d'Égypte ; la dictature du consul remplaça le quintumvirat, et l'empereur le consul.

Les artistes se rallièrent sans regret à cette forme nouvelle de gouvernement. Brutus lui-même, oubliant le culte de la liberté pour celui de la gloire militaire, reprit ses pinceaux pour peindre le sacre impérial, et faire le portrait du pape. Il est vrai que Napoléon avait non-seulement en lui tous les prestiges qui pouvaient séduire l'imagination, mais encore qu'il joua généreusement le rôle de protecteur des artistes. Il avait cet instinct des grandes choses qui fait pardonner le despotisme; et s'il domina trop l'art, comme le reste, en lui imposant des sujets, on croyait du moins obéir à une inspiration supérieure. L'art se montra docile, mais pour traduire ce qui lui paraissait être la pensée nationale, encore plus que la pensée du souverain. L'empereur fournissait sa part de tableaux et de statues aux musées par ses victoires : il était bien juste que ces victoires fussent célébrées par nos peintres et nos statuaires. Quand il n'y avait dans *le Moniteur* que des bulletins, quels sujets pouvaient intéresser, sur la toile, plus que des sièges et des batailles? « L'art, c'est moi, semblait dire Napoléon. » Le malheur fut que, consentant à ne voir l'art qu'en Napoléon, chaque artiste se croyait, à tort, appelé à cette conscription de peintres militaires. Plus d'un instinct fut sacrifié à la volonté impériale, et c'est pourquoi il ne restera guère de tant de tableaux héroïques que les trois pages immortelles de Gros. Rendons justice aussi aux tableaux de plus petite dimension de Carle Vernet et de Taunay. Ces deux artistes ont été dépassés; mais ils avaient indiqué la route à Horace et à ses émules, quand ceux-ci firent, à la restauration, cette espèce de guerre de tableaux de genre, où toute la grande armée venait se faire audacieusement passer en revue par nos princes pacifiques.

Ne soyons pas ingrats cependant : la restauration vint elle-même ouvrir à propos une nouvelle carrière aux artistes, et leur offrir une nouvelle source d'inspirations, en même temps qu'elle apportait le terme d'une guerre qui devenait, à la longue, plus directement fatale aux artistes et à l'art. Le premier consul avait rendu les temples au culte; l'empereur était venu s'y entourer un moment des pompes du catholicisme pour faire consacrer sa grandeur par la religion; mais le roulement du tambour y avait encore dominé

la voix du prêtre, et Napoléon était bientôt allé demander aux champs de bataille la véritable consécration à laquelle il eût réellement foi. La restauration seule pouvait rétablir sérieusement Dieu sur ses autels; seule elle pouvait ramener l'art aux idées religieuses et aux tableaux d'église. Peu à peu la forme grecque dissimula sa nudité sous les draperies symboliques de la peinture chrétienne; mais comme si l'art avait quelque peine à se familiariser avec ce nouvel ordre d'inspirations, il resta quelque temps stationnaire, malgré les encouragemens du pouvoir. La vie manquait aux grandes toiles, et comme s'il n'était plus donné aux descendans de Louis XIV de créer des miracles dans un siècle désenchanté par la révolution, le talent ne se développa d'abord que dans le cadre étroit de la peinture anecdotique, du paysage, de la marine et des scènes d'intérieur, branches secondaires, restées presque nulles sous l'empire, mais qui acquirent, de 1817 à 1819, une importance toujours croissante. Les scènes militaires de M. Horace Vernet, *la Mort de Bichat* et le *Gustave Wasa* de M. Hersent, les paysages de MM. Chauvin et Vatelet, les intérieurs de Granet et de Bouton, furent les pages capitales de nos expositions, jusqu'à ce que Géricault, par son *Naufrage de la Méduse*, vînt en 1819 remettre en honneur la grande peinture, et révéler la nouvelle école, dont il serait probablement resté le chef, si la mort ne l'eût frappé au moment de son triomphe; ame ardente, qui joignait à une imagination hardie cette puissance d'exécution sans laquelle les réformes se perdent dans les rêves de la critique. Du moins Géricault avait montré le nouvel avenir de l'art à l'émulation de ses jeunes contemporains. A la tête de ceux qui se précipitèrent à sa suite dans le mouvement, se plaça tout d'abord M. Eugène Delacroix avec son *Dante*, et nous eûmes une école romantique en peinture comme en littérature, avec la bande à part de ces génies moins originaux, mais plus sages, qui se firent une espèce de goût conciliateur, en s'efforçant de combiner en eux les deux écoles, tels que MM. Léon Coignet, Paul Delaroche, etc.; tandis qu'en dehors des innovations de ceux-là, comme des hardiesses modérées de ceux-ci, se tenaient isolés quelques talens peut-être plus francs et plus

indépendans que les uns et les autres, MM. Ingres, Robert et Schnetz, le premier surtout, qui, déjà sous l'empire, seul avec Prudhon, avait dédaigné d'asservir son pinceau à la mode du temps.

Que reste-t-il aujourd'hui des grands noms de la peinture impériale? Par quelles œuvres ceux de la restauration ont-ils fait acte de présence cette année? Ces questions ont été répétées de toutes parts, à l'ouverture du salon de 1855. Ce n'est pas encore le moment d'y répondre. Il est des délais dont les artistes des deux époques profiteront peut-être. Parmi les premiers, jusqu'ici, MM. Gros et Ingres seuls n'ont pas fait complètement retraite. Encore M. Gros n'a-t-il exposé que quatre portraits qu'il faudrait cacher sous ses anciens lauriers. Heureusement M. Ingres, plus avare de moitié, nous offre le moyen d'apprécier la marche et la direction de son talent, en le suivant depuis son point de départ jusqu'à ce jour, d'autant plus que, par le rapprochement calculé des dates de ses deux portraits, M. Ingres semble nous indiquer lui-même qu'il pense que la théorie de sa manière était arrêtée dès 1807. C'est par M. Ingres que nous commencerons l'examen des divers tableaux exposés, cette année, dans les salles du Louvre.

LA REVUE DE PARIS AU SALON (1).

(1) La signature de ces articles ne sera apposée qu'au dernier.

ALBUM.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE.

— ÉLECTION ACADÉMIQUE. — La politique a élevé la voix cette semaine dans l'enceinte de la chambre, mais nous éludons de nous mêler à ces débats, en feignant de ne nous être occupé que de l'événement littéraire de jeudi dernier, de la nouvelle élection académique. Jamais pourtant élection n'excita moins de curiosité; c'est que l'indiscrete presse, grâce du reste aux propres indiscretions de messieurs les quarante, a révélé au public comment continuent à se recruter les pères consorts de notre littérature. On se lasse enfin d'une comédie toujours la même. M. Guizot et M. Thiers ont eu la générosité de ne pas se présenter cette fois, de peur d'embarrasser les ministériels de l'Académie. La gauche et la droite ont donc pu se grouper en deux bandes à peu près égales, la première s'opiniâtrant pour M. Tissot, la seconde pour M. de Salvandy; un parti flottant s'est emparé du nom de M. Ch. Nodier pour se procurer le plaisir de quelques scrutins de plus; mais en se jetant enfin du côté de la gauche, il a donné la victoire à M. Tissot. Ce choix est d'ailleurs suffisamment littéraire; l'auteur des *ÉTUDES SUR VIRGILE* remplira certes son fauteuil aussi bien et mieux que la majorité de ses collègues; mais le bon de l'affaire, c'est que M. Tissot élu, messieurs les quarante l'ont regardé comme une mauvaise plaisanterie faite à M. Ch. Nodier; tels que des poltrons, tout étonnés d'un accès de courageuse rancune, redoutant de nouveau le trait de ces sanglantes épigrammes dont M. Ch. Nodier a tant de fois stygmatisé nos immortels, ils ont tous protesté à M. Al. Duval, qui l'avait seul soutenu franchement, qu'individuellement ils regardaient M. Charles Nodier comme *dignum intrare*, et qu'il pouvait compter sur le prochain fauteuil. On assure aussi que M. Guizot, tout ministre qu'il est, n'eût pas été élu d'emblée cette fois s'il eût voulu se présenter. L'Académie lui en veut beaucoup, devinez de quoi: de la création de la cinquième classe de l'Institut. L'Académie prétend que le



ministre lui a fait affront en lui enlevant la *philosophie* et la *morale* ! Qu'on lui eût enlevé la poésie, la prose légère, le dictionnaire même, passe ; mais la philosophie et la morale ! Est-ce à dire que les académiciens ne s'amuseut qu'à la bagatelle ? et ne sera-ce pas un contre-sens désormais de leur voir décerner chaque année les prix de vertu ? Les prix Monthyon ne sauraient, en effet, être plus long-temps dans les attributions de l'Académie dite française ; mais nous-même nous levons-là un lièvre qui fera dresser les oreilles aux quarante. De quoi diable s'est avisé M. Guizot ?

— M^{me} S. Gay a publié la *PHYSIOLOGIE DU RIDICULE*, deux volumes in-8°, chez M. Vimont. L'auteur en a fait hommage à l'Académie.

— GUSTAVE III. — A chaque représentation le succès du nouvel opéra se confirme ; la musique elle-même, jugée sévèrement d'abord, trouve des partisans ; les décorations sont admirées sans contradiction, surtout celle du troisième acte, panorama de Stockholm, admirable en effet ; mais la magie de ce spectacle est dans le bal masqué du cinquième acte, tableau si éblouissant, où la bacchanale de la danse générale est suspendue avec tant de goût par le délicieux accessoire des quadrilles que forment M^{lle} Noblet, M^{me} Alexis, M^{lle} Julia et M^{lle} Fitz-James, etc., etc. MM. Nourrit et Levasseur chantent encore mieux leurs rôles depuis la première représentation ; M^{lle} Dorus et M^{lle} Falcon rivalisent aussi entre elles, et sont chaque soir applaudies avec un nouvel enthousiasme. En un mot, le succès de *ROBERT-LE DIABLE* ne pouvait être surpassé ; mais il est bien égalé par celui de *GUSTAVE*.

— Le Théâtre-Italien, dont la *saison* se termine avec le mois de mars, varie ses représentations avec beaucoup d'art. Toutes les pièces données cet hiver vont se succéder les unes aux autres une dernière fois. Heureux dilettanti !

— Au théâtre des Nouveautés, *LES SOUVENIRS DE LAFLEUR* ont été bien accueillis ; Martin y a retrouvé sa jeunesse.

— Après une série de pièces bouffonnes, le théâtre du Palais-Royal vient d'obtenir un succès par un petit drame à sentiment, *LE MATELOT*.

— *HEURES DU SOIR*, chez MM. U. Canel et A. Guyot. — Encore un recueil de contes, en attendant le *DÉCAMÉRON* du dix-neuvième siècle, que M. Ch. Gosselin nous prépare, et pour lequel il a mis en réquisition le ban et l'arrière-ban de nos Boccaces. Mais les *HEURES DU SOIR*, dont

il ne paraît qu'un volume, offrent cette singularité, que ce sera le produit exclusif d'une véritable association de *femmes libres* en littérature, ne souffrant d'autres collaborateurs mâles dans leur œuvre que leurs deux éditeurs; idée piquante: qu'elle vienne de M. Urbain Canel, le plus galant de nos libraires, ou que ces dames se soient d'elles-mêmes organisées spontanément pour nous prouver ce qu'elles peuvent faire à elles seules. Nous examinerons avec la courtoisie dont nous sommes capables tout ce que pourra enfanter cette ligue de dames, veuves et demoiselles littéraires.

— Les dames-auteurs fondent aussi des revues littéraires: le *JOURNAL DES JEUNES PERSONNES*, les *CAUSERIES DU MONDE*, etc., dont nous parlerons quand quelques livraisons de plus auront paru.

— *MAX*. — Un jeune poète qui porte un nom dont il a dignement continué la gloire, M. E. Legouvé, auteur des *MORTS BIZARRES*, va publier un roman sous le titre laconique de *MAX*. On dit que sous, la fable de cette composition romanesque, M. E. Legouvé a voulu cacher une pensée philosophique qui la distinguera de tous les contes du jour.

— *HISTOIRE DES FRANÇAIS*, par M. Simonde de Sismondi, tom. I à XVI⁽¹⁾. — Avec quelque sévérité que l'on veuille juger les travaux de M. de Sismondi, il faut d'abord reconnaître qu'il a ouvert la carrière historique en France. Reportons-nous à l'époque, déjà éloignée, où il donna son premier volume de l'*HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES*. Il n'existait point dans notre langue de livres d'histoire proprement dite. Le *DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE* et l'*ESSAI SUR LES MOEURS* avaient montré la route; mais c'étaient les Anglais qui l'avaient suivie. Robertson, Hume, Gibbon, avaient fait ou voulu faire des histoires philosophiques. Il n'existait qu'une véritable histoire de peuple, celle des *SUISSES*, par Jean de Müller. L'histoire nationale avait commencé là où se trouvait un vif sentiment de la nationalité républicaine, dans la Suisse allemande. La Suisse française vint ensuite. Genève, placée entre l'Italie et la France⁽²⁾, asile commun aux deux nations, a donné d'abord une histoire d'Italie, puis une histoire de France. C'est un Genevois qui a la gloire d'élever ce grand monument à notre patrie.

(1) A Paris, chez MM. Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 17.

(2) Nous ajoutons à cette liste des ouvrages de M. de Sismondi sa belle *HISTOIRE DES LITTÉRATURES MÉRIDIONALES*.

Ce monument durera. L'histoire systématique peut faire des progrès, la science peut prendre des développemens nouveaux et changer de face : l'ouvrage de M. de Sismondi conservera l'estime qui lui est due. Cet immense dépôt de faits, rangés année par année, assujétis à la méthode chronologique, seule méthode nécessaire et simple, sera toujours étudié avec fruit. On peut prendre confiance dans les recherches de l'auteur : tout ce qu'il cite, il l'a lu en effet. Exact, véridique, historien dont aucun intérêt, aucune crainte, ne fera dévier la plume. Les annales de la France sont celles du genre humain. Il fallait, pour une telle œuvre, une main d'homme, une main courageuse et pure. Cette magistrature, ce sacerdoce de l'histoire, qui en était plus digne que M. de Sismondi ?

Aussi rien ne peut le distraire d'une fonction si grave, au milieu des révolutions qui se succèdent depuis un demi-siècle ; parmi les empires croulans et les trônes en poudre, il poursuit son œuvre sans sourciller. Voici encore aujourd'hui un seizième volume de son HISTOIRE DES FRANÇAIS. Qu'on nous vante les persévérans efforts des bénédictins ! Dans la paix de leurs couvens, aux plus paisibles époques des deux derniers siècles, ont-ils montré plus de constance que notre illustre contemporain, dans la tourmente des dernières années ?

Et cette persévérance dans les travaux de l'érudition ne peut être imputée à une indifférence égoïste. C'est un caractère tout particulier de ce noble esprit, que, sans interrompre ses immenses travaux historiques, il ait constamment témoigné sa sympathie pour les intérêts de notre époque. Ainsi, en même temps qu'il écrivait sa colossale histoire des républiques italiennes, pour laquelle il a consulté plus de sources que Muratori, il donnait un livre SUR L'AGRICULTURE DE LA TOSCANE, et proposait à toute l'Italie l'imitation de cette industrieuse contrée. Naguère, au milieu des études immenses que demande son HISTOIRE DE FRANCE, il a trouvé le temps d'inquiéter, dans leur sécurité, les modernes économistes. M. Say avait rédigé l'évangile de l'économie politique : il n'y avait plus qu'à lire et croire. M. Sismondi a réveillé la science, *qui s'endormait, et l'a forcée de se remettre en marche.*

M. de Sismondi est moins novateur en histoire ; il conserve, à l'égard de l'Église et de la royauté, quelque chose d'hostile, qu'on attribuera, si l'on veut, aux traditions du dernier siècle, ou plutôt au républicanisme genevois et italien. Toutefois, dans plusieurs occasions importantes, l'homme domine l'écrivain, et il s'écarte malgré lui de ses principes. Il fait grâce aux pratiques monacales du pauvre roi Robert, en faveur de sa charité ; il rend hommage aux vertus de saint Louis, et reconnaît en lui l'idéal du moyen âge.

Je hasarderai encore une observation critique. L'amour de M. de Sis-

mondi pour la liberté, ce sentiment qui fait le charme et la moralité de ses écrits, l'entraîne à louer également tous ceux qui lui semblent en avoir été les champions et les martyrs. Il ne sait pas assez connaître les dangereuses opinions des albigeois; il semble confondre ces manichéens du treizième siècle avec les protestans du seizième.

Il est facile de remarquer ces taches légères; mais il ne le serait pas de faire comprendre l'immensité du travail et le mérite général de l'exécution. Dans ce seizième volume surtout, la tâche de l'historien était difficile; il n'était point soutenu ici par les Joinville, les Froissard, les Commines. Entre les mémoires de ce dernier, et ceux des guerres de religion, les grands écrivains manquent, la lumière diminue au moment où on la souhaiterait davantage, pendant ce grand règne de François I^{er}. Les mémoires diplomatiques des Dubellay sont bien loin d'éclairer suffisamment cette époque; il a donc fallu remplir cette lacune avec des matériaux épars, en puisant dans une foule d'auteurs nationaux et étrangers, dans les ordonnances, et pour connaître l'époque de François I^{er}, de Philippe-le-Bel, et une foule d'autres, le livre de M. de Sismondi sera désormais un indispensable secours.

MICHELET.

— HISTOIRE POLITIQUE DE L'ÉGLISE, tome II. Chez MM. Dufey et Vesard, rue des Marais, n^o 47. — Du jour où le Messie est né, l'histoire du christianisme devient celle du monde entier. Depuis Constantin jusqu'à la paix de Westphalie, toute la politique ressort de la loi ou de l'inspiration de l'église. Dès lors la mission de l'église était de subjuguier d'abord la force par l'ascendant moral, et bientôt d'employer à son tour le glaive temporel dans les luttes que la civilisation rendait plus dangereuses pour elle. Ainsi conquérante, en face même des Barbares qui attaquent et font tomber l'empire d'Occident, elle ne reconnut l'irrésistible ascendant de Charlemagne que pour dominer son fils et ses successeurs jusqu'à l'avènement de Grégoire VII, qui nous apparaît sur le trône pontifical comme la personnification la plus imposante de Rome chrétienne. Nous avons dit comment M. de Vidallan a traité ce sujet dans son premier volume; le second a le même droit à nos éloges.

Le règne du pape Innocent III est surtout apprécié avec talent. C'est l'époque où commencent à se relâcher les liens qui asservissaient naguère toutes les souverainetés à celle du saint-père. Mais ce fut le séjour d'Avignon qui fit évanouir les prestiges de la papauté de Rome. Deux papes, occupés à s'anathématiser, ne pouvaient que détruire eux-mêmes le prestige d'une puissance dont les bulles n'étaient plus datées exclusivement du Capitole. Deux conciles, expliquant l'infailibilité pontificale, et se l'attribuant sans plus de raison que les papes; toutes ces accusations et tous ces

continuels démentis désenchantaient les esprits et préparaient les argumens des princes séculiers jaloux de leur indépendance, et ceux des réformateurs hérétiques. La France, malgré les guerres que lui avait léguées la femme de Louis VII, défendait encore son intégrité contre l'Angleterre et son indépendance contre Rome. Charles VII assura l'une et l'autre. La pragmatique-sanction ne fut pas la moindre gloire de son règne. Toutes ces révolutions de l'église, toutes les modifications de son principe dominateur, toutes les luttes de son intervention de plus en plus disputées dans les affaires temporelles, forment une suite de tableaux d'histoire que M. de Vidailan a su retracer avec clarté, précision et élégance. D.

— LE TABLEAU STATISTIQUE ET POLITIQUE DES DEUX CANADAS, par M. Isidore Lebrun (1), révèle pour ainsi dire les progrès récents d'un pays qui a été la *nouvelle* France. Suivant les géographies, la société y serait restée stationnaire, misérable, ignorante; et, au dire des voyageurs anglais, les Canadiens ne seraient guère plus civilisés que les Kirghises. Pourtant la moitié de l'Europe est encore privée des institutions constitutionnelles dont ils jouissent depuis 1791. Plus de 440,000 habitans sont d'origine française, parlent notre langue, pratiquent nos usages, adoptent nos mœurs nouvelles: la coutume et les doctrines du parlement de Paris se survivent sur les bords du Saint-Laurent. Si la France n'ignorait que leurs essais littéraires, ils sont faibles encore, mais des intérêts privés souffrent de la cessation de tout rapport entre la métropole et son ancienne colonie; c'est plus sérieux. M. Isidore Lebrun pourvu de manuscrits, de documens officiels, des livres et journaux des deux Canadas, ne s'en fait pas pour cela le panégyriste: écrivain consciencieux, il peint leurs progrès, en ajoutant des conseils propres à les consolider. Des traits historiques de civilisation comparée ne sont pas les moins curieux de ce tableau. Véritablement il est déjà très-avancé le pays qui applique le cinquième de son budget à établir des écoles, qui corrige par des canaux les rapides et les récifs de ses fleuves, perce des routes, qui compte près de cinquante journaux, possède des sociétés savantes, ouvre des concours agronomiques. Le chapitre du commerce ne rectifie pas seulement une foule d'erreurs, il indique aussi des débouchés pour notre industrie. On dirait la chambre élective du bas Canada une succursale de notre chambre des députés. Québec et Mont-Réal, plus encore, sont des villes françaises. Quant aux indigènes, leurs tribus, suivant l'expression

(1) Volume de 540 pages in-8°. Chez M. Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 7, Prix: 7 fr. 50 c.

américaine, fondent devant la civilisation comme la neige frappée des feux du jour ; les peuplades les plus nombreuses ne comptent pas 1,000 Indiens ; du reste, leurs wigwams forment de jolis villages, et les femmes, parées de bijoux et de vêtemens de soie, ne sont point sauvages. Les discordes qui désolent l'Irlande se continuent jusque dans le haut Canada. Une partie, un peu trop étendue, quoique très-curieuse, de l'ouvrage de M. Lebrun, présente les renseignemens les plus nouveaux sur le fait si important de l'émigration de plus de 60,000 Irlandais et Anglais qui, chaque année, échappent à la misère, et vont établir du *townships*, pour laisser à leurs familles des fermes considérables. Les Canadiens français s'alarment à l'aspect de ces myriades d'arrivans ; la Grande-Bretagne croit, en se débarrassant d'une partie de ses pauvres, affermir sa domination dans le nord de l'Amérique ; mais les hommes d'état ne s'abusent pas sur les projets que nourrit la république de l'Union.

— CHAMPAVERT, contes immoraux, par Petrus Borel, *le lycanthrope*. — Il y a beaucoup d'ironie dans ce livre. C'est par dérision, sans doute, que l'auteur a nommé *immoraux* ses contes, qui moralisent la société actuelle, dans ses vices et ses crimes ; car il n'y a pas ici plus d'adultère et plus de sang qu'ailleurs par la littérature qui court : ça et là sont de bonnes vérités dures à dire et dites avec rudesse, bien saturées d'amertume, et brûlantes comme un fer rouge. C'est ce caractère sombre, haineux aux hommes, solitaire, qui a fait donner le surnom de lycanthrope ou homme-loup à M. Petrus Borel, connu par un recueil de poésies aussi remarquables en fait de talent que d'étrangeté. Aujourd'hui, M. Petrus Borel se change en Champavert, jeune homme bizarre et maniaque, instruit à l'école du malheur, dévoré par son génie, tourmenté par le démon du suicide, et qui se tue enfin avec sa maîtresse en blasphémant la vie. Ce volume est composé des manuscrits de ce Champavert, que l'on aime malgré sa sauvagerie, ses désenchantemens, sa lycanthropie. Voici l'analyse de ses petits romans, bizarres entre toutes les bizarreries de notre époque.

M. de l'Argentière est un drame effrayant : une pauvre fille, infanticide par folie, condamnée à mort par le propre père de son enfant. Cette histoire fait frémir ; lorsque M. de l'Argentière abuse de la confiance d'un ami, pour prendre la place de celui-ci dans un rendez-vous nocturne, lorsque la malheureuse reconnaît son lâche séducteur dans l'accusateur public qui l'envoie à l'échafaud. Il est difficile de faire un plaidoyer plus cloquent contre la peine de mort. *Jacquez Barraou* ne mérite attention que par une scène où deux nègres ennemis interrompent un combat à mort pour s'agenouiller à la cloche de *l'Angelus*, et recom-

mencent leur duel avec plus de fureur. *Andrea Vesalius* est un personnage que les lecteurs de la REVUE se souviendront avoir rencontré dans une nouvelle de M. Amédée Pichot ; mais on ne se plaindra pas de le retrouver dans le conte de Champavert, entièrement différent du premier, auquel il ne nous appartient pas de donner la préférence. *L'Obi* est le plus faible des morceaux que contient ce volume, sauf la couleur locale, qui brille ici comme partout : on dirait que le lycanthrope a visité la Havane et la Jamaïque, de même que Lyon et Paris. *Dina* est une chronique charmante, où la simplicité du sujet s'enrichit du luxe des détails : un jeune noble, en dépit de son vieux père, doit épouser une juive qu'un batelier viole et noie dans le Rhône : le fiancé se brûle la cervelle sur la fosse. Il faut louer sans restriction la vivacité du coloris, la naïveté des tableaux, l'intérêt de la narration : est-il beaucoup de chrétiennes qui plaisent autant que la *juiferesse* Dina ? *Passereau l'écolier* est une débauche d'esprit, d'un esprit âpre et caustique : cet écolier fantasque se venge de sa maîtresse infidèle en la jetant dans une citerne, et se fait tuer à bout portant par son rival. C'est une épigramme hyperbolique contre le monde tel qu'il est, et souvent la raillerie va trop loin, surtout lorsque Passereau demande à l'exécuteur la grâce d'être guillotiné ; mais le comique abonde dans cette ingénieuse plaisanterie, mêlée d'intermèdes terribles.

M. Borel ou Champavert abuse volontiers de la faculté philologique qu'il possède d'une manière fort distinguée : il se livre trop à la redondance si chère à Rabelais, et au néologisme si cher à Mercier. Ce n'est là que l'excès du bien, car Champavert arrivera sans peine à être néologue sans barbarisme : il n'a qu'à faire quelques concessions au goût, et à redouter l'exagération.

P. L.

— Parmi les nouveautés qui obtiennent le plus de succès, on doit citer LE BOSQUET DE ROMAINVILLE, *confidences du soir*, par M. Touchard-Lafosse. Nous reparlerons de ces contes, dont on a mis hier en vente la seconde édition, chez M. Lachapelle, rue Saint-Jacques, n° 75.

— TITIME. — Qu'est-ce que TITIME qui vient de paraître chez M. Renduel, libraire de L'EUROPE. Voulez-vous, pour quelques heures, assister à la vie des tropiques ? Voulez-vous connaître tout ce que l'amour a de violent dans ces climats brûlans ; les préjugés d'empire et de tyrannie ? lisez TITIME ; c'est une suite de drames, de scènes, de récits passionnés, de paysages bleus, verts, jaunes, diaprés et riches de nuances comme la palette d'un peintre. Les nouvelles *excentriques* sont en possession de

plaire au public; mais il y a mieux ici. MM. Eugène Chapus et Victor Charlier ont, par dessus tout, le mérite d'avoir vu les hommes et les pays dont ils parlent.

— MISOPHILANTHROPOPANUTOPIES, par M. Charles Lemesle, 1 volume grand in-18. — Les chansonniers ne finissent pas toujours par des chansons, comme le refrain de Beaumarchais. M. de Béranger s'occupe maintenant d'une biographie politique; M. Charles Lemesle publie un recueil tout philosophique; ainsi faisait le duc de la Rochefoucault après avoir fourni son couplet aux noëls malins de la cour. Le titre que M. Charles Lemesle a inventé pour exprimer en un seul mot les caractères divers de son livre est aussi juste que bizarre; il a écrit en haine des hommes tels qu'ils sont, mais non pas tels qu'ils seraient si la vieille société s'écroulait pour servir de base à la nouvelle; il n'est pas misantropes ou philanthrope par système. Ce petit volume peut devenir le *vade mecum* du penseur atrabilaire. Tantôt ce sont de ces maximes brèves, acérées, qui vont droit au but ainsi qu'une flèche de sauvage; tantôt c'est un cri d'indignation, un élan de cœur, un rire de damné; tantôt la pensée grossit et se déploie en marchant, de même qu'une faible source qui se creuse un lit de grand fleuve. L'expression est forte, incisive, profonde; quelquefois la raillerie se trempe d'amertume, et la vérité s'affiche nue avec cynisme. On reconnaît l'œuvre d'un honnête homme qui a vécu et souffert; c'est le rêve d'un sceptique nourri de Rabelais et surtout de Montaigne. douteur inflexible, étalant au soleil toutes les plaies de l'âme. Il y a dans ce volume des aperçus pleins de finesse sur les philosophes, des observations étendues sur l'enfance et l'éducation, des fragmens remarquables sur la psychologie, des pages brillantes sur des riens fugitifs, et des apophthegmes jetés en proverbes. Voilà long-temps qu'un pareil ouvrage n'était venu remettre en circulation des idées ingénieuses, utiles et fécondes. M. Charles Lemesle, à qui nous reprocherons à peine quelques utopies exagérées et quelques phrases frivoles, a voulu se peindre dans ses *Essais*, dont la devise est empruntée au *Pantagruel*. « Gens de bien, dieu vous sauve et guard', où estes-vous? Je ne vous peuz veoir. » Ces confidences intimes sont d'accord avec celles que nous nous faisons à nous-mêmes; l'esprit de l'auteur a reflété dans son miroir à facettes les défauts et les vices qui sont plus nombreux que les qualités et les vertus; le miroir est un peu microscope; mais cependant le brin de paille ne se change pas en poutre. L'étude des hommes conduit à la sagesse. P. L.

— ARRÊT SUPRÊME DES DIEUX DE L'OLYMPÉ, en faveur de la duchesse de Berri et de son fils, révélation de la fameuse sibylle M^{lle} Lenormand,

un vol. in-8°, 5 fr. — M^{lle} Lenormand nous a fait l'honneur de nous offrir ce dernier recueil de ses oracles ; nous l'avons lu avec un respect dévot, et nous voilà forts sur l'avenir. La sibylle politique a tout prévu, elle s'est transportée depuis peu à Blaye en esprit invisible, et nous raconte son entrevue avec la captive. Ouvrez ce petit volume, vous y trouverez avec surprise qu'une lionne en cage accouchera dans deux mois d'un léopard, page 145 (ce petit volume n'a que 144 pages) ; vous y trouverez qu'un rat rongera la crête du coq, page 146 ; vous y trouverez que le diable Michiconcouli a les cornes plus longues que la queue, et autres merveilles, page 147. Mais si, après avoir lu le livre, vous mettez à la loterie et gagnez un terne, veuillez bien me mettre de moitié, messieurs et mesdames, je laisse mon adresse au bureau. L.

— Nous avons déjà annoncé la prochaine publication des MÉMOIRES D'UN MÉDECIN, qui sont mis aujourd'hui en vente, chez M. Dumont, au Palais-Royal, n° 88. C'est un cadre romanesque, mais admirablement rempli par une suite d'observations vraies recueillies par un médecin philosophe. L'auteur de ce piquant ouvrage est le docteur Harrison, d'Édimbourg. Les diverses nouvelles dont se composent ces deux volumes ont primitivement paru dans un des *Magazines* mensuels les plus populaires de la Grande-Bretagne, le BLACKWOOD MAGAZINE. Mais l'éditeur écossais les a depuis réimprimées avec un succès qui ne sera pas moindre, nous le croyons, pour la traduction française. Ce ne sont pas ici des contes de la littérature dite fantastique, ni de la littérature dite frénétique. Rien de forcé dans les incidens, rien de surnaturel dans les caractères ; et quant au style, il est simple et vrai, parce qu'il peint des émotions vraies. Vous avez là aussi un tableau animé de la société anglaise étudiée dans presque toutes ses classes. Sous ce dernier rapport, les MÉMOIRES D'UN MÉDECIN feront suite aux romans de mœurs que la Grande-Bretagne a placés parmi ses ouvrages classiques.

— Les amateurs du grand paysage auraient droit de se plaindre de M. Régnier qui n'en expose qu'un seul au salon de cette année ; mais M. Régnier poursuit avec zèle et succès la publication des lithographies représentant les *Habitations des personnages célèbres*. La septième livraison, qui paraît, mérite que nous en reparlions après l'avoir annoncée ; elle se distingue des précédentes par une idée originale.

— LE TYROL ET LE NORD DE L'ITALIE, par M. Frédéric Mercey, 2 vol. in-8°, avec dix-huit planches : prix 15 fr. — Cet ouvrage, que nous avons déjà fait connaître aux lecteurs de la REVUE DE PARIS, vient de paraître à la librairie de M. Paulin, place de la Bourse. Nous avons

dit tout ce qui recommandait les deux beaux volumes de M. F. Mercey, artiste et voyageur, écrivant avec esprit et sentiment.

— LA PRINCESSE BORGHÈSE, histoire de l'empire, par M. J. François Maire, est un livre que recommandent à la fois le talent de l'auteur et la célébrité de son héroïne. Il y a là-dedans, sur l'époque impériale et sur l'intérieur de la famille de Napoléon, des détails du plus grand charme et de la plus piquante vérité.

— LE CHANT DE L'ÂME, par M. Félix Servan. — Sous ce titre un peu mystique, un jeune poète, car il doit l'être encore, et poète amoureux, publie un volume où nous avons remarqué des pensées gracieuses et une grande richesse d'images. Un peu plus de précision, un peu moins de molle langueur, et ces poésies seraient parfaites. C'est un joli volume in-18, qu'on trouve chez M. Vimont.

— M. Alphonse Leflaguais, de Caen, auteur déjà de trois recueils de poésies, publie les NOUVELLES MÉLODIES FRANÇAISES, in-18 de 250 pages, chez MM. Lecointe et Pouglin. Ce volume est dédié à M. de Lamartine.

— AMASIS, ou une révolution d'autrefois, drame en cinq actes, par M. Millot; JEANNE-D'ARC, drame en cinq actes, par le même. Ces deux drames annoncent un vrai talent dont les théâtres devraient s'emparer.

— La première livraison du SALON DE 1855, par MM. Laviron et Gulbacio, a paru chez M. Abel Ledoux, quai des Augustins.

— PLUS D'ÉCHAFAUD, par M. S.-Cyprien Rommieu. — Volume plein de hautes considérations politiques. Prix : 5 francs 50 centimes, chez M. G. Pissin.

— Une grande question, celle de l'esclavage des noirs, vient d'être de nouveau éclairée par un jeune écrivain philanthrope, M. Victor Schoelcher, dans une brochure pleine de logique et de bonnes raisons. Ce n'est pas une de ces capricieuses productions du moment, futiles en personnalités haineuses et en déclamations. Il faut un certain dévouement pour se livrer, par le temps qui court, à des investigations qui n'intéressent que l'humanité elle-même, qui attaquent des intérêts ardents et vivaces, et qui ne trouvent que froideur et indifférence chez la plupart de nos hommes politiques. Nous appelons toute l'attention du public sur l'ouvrage de M. Schoelcher, remarquable aussi sous le rapport du style, et qui se vend chez M. Paulin, place de la Bourse.

LETTRES INÉDITES

DE

THOMAS ET DE DUCIS.

§ 1^{er}.

Nous ne rappellerons point ce que M^{me} Necker, La Harpe, Héroult de Séchelles ont publié à diverses époques sur la personne et les ouvrages de Thomas. Assez généralement on a reproché à cet écrivain une raideur et une ambiguité prétentieuse, qu'un néologisme de Voltaire faillit rendre proverbiales. Thomas en robe de chambre ne ressemble nullement à Thomas l'académicien ; sa causerie est naturelle, simple, touchante. Il oublie les quarante fauteuils, et voit, comme Ducis, quarante tombes qui se pressent les unes contre les autres. La mélancolie silencieuse de ses lettres forme un doux et sombre contraste avec le tumulte de ce siècle, qui devait finir au bruit de l'écroulement de la Bastille.

Les six lettres autographes de Thomas que nous possédons sont adressées à M. Deleyre : qu'on nous permette d'ajouter quelques mots sur ce littérateur ignoré. M. Onesyme Leroy, dans ses *Études sur Ducis*, lui refuse le sens commun. L'analyse de la philosophie de Bacon n'est pourtant pas l'œuvre d'un fou, et

M. Leroy a sans doute improvisé son jugement d'après les épi-grammes de M^{me} Necker, qui ne comprenait pas qu'on pût réfuter le livre des opinions religieuses (1).

Deleyre, novateur audacieux, républicain comme Caton, se trouvait mal à l'aise parmi cette cohue de poètes rétifs et d'orateurs de cabinet qui encombraient Paris et la cour. A part lui, il devinait Mirabeau, et pressentait lord Byron. On le traita de fou. Un seul homme lui rendait, par l'instinct de son cœur, un hommage qui n'a pas retenti : Rousseau pleurait à la lecture de ses romances, diamans perdus dans le vieux recueil de l'*Almanach des Muses*. Ce pauvre Deleyre ne cherchait pas la gloire, il cherchait le bonheur; c'était là son rêve, sa pierre philosophale. Tous ses travaux avaient un but d'égoïsme, dont il ne disconvenait pas, mais comme le *Faust* de Goëthe, après avoir étudié la philosophie, le droit, la médecine, pour son malheur aussi la théologie, il n'en était pas plus avancé qu'au premier jour; alors il s'irritait de l'ina- nité de la science; une ironie passionnée dominait sa conversation et sa conduite; il niait tout ce qui existe, et devenait athée comme Byron. Puis, affaissé par la souffrance, tendre, parce qu'il n'avait plus la force de rugir, il tombait dans une langueur qui se ressentait encore de l'incendie de son ame, il composait des romances délicieuses, que souvent d'autres s'attribuèrent, car lui ne se donnait pas la peine de réclamer une propriété qu'il ne croyait pas nécessaire à son égoïsme.

L'analyse de la philosophie de Bacon, l'article *fanatisme*, dans l'*Encyclopédie*, un *Essai sur Thomas*, et quelques morceaux détachés, forment la collection des œuvres imprimées de Deleyre; un roman politique intitulé *les Héliades*, et une imitation de *Lucrèce*, restent inédits entre les mains de ses héritiers.

F. SOLAR.

(1) L'auteur de cette note nous permettra, sans infirmer ici son jugement sur ce passage isolé, de recommander à nos lecteurs l'ouvrage consciencieux et intéressant que M. O. Le Roy a publié sur Ducis. Nous y reviendrons. (IV. du D.)

A M. DELEYRE.

Je suis bien fâché, mon cher ami, d'apprendre que vous soyez enrhumé et condamné à garder votre chambre, dans une si belle saison, au milieu des beaux paysages qui vous entourent, quand tout invite à la promenade et rien à garder le lit. Il fallait réserver cette petite maladie pour l'hiver, et les temps de neige. Alors il est doux de garder son foyer solitaire; et une légère indisposition est comme un accord de plus dans l'harmonie générale de la nature. Pour moi j'ay été plus sage ou plus heureux. Je sors tous les jours. Je monte à cheval à six heures du matin, et vais recueillir dans les campagnes et à travers les bois le reste des parfums du matin, que le soleil n'a pas encore eu le temps de dissiper. Je rentre à huit heures, et travaille jusqu'au dîner. Ensuite du repos, une légère promenade à pied avec ma sœur qui ne va ni bien loin, ni bien vite. Je retravaille encore deux heures; je me couche assez fatigué, et dors aussi profondément que si j'avois l'honneur d'être vigneron ou laboureur. Voilà ma vie de tous les jours. Elle est solitaire et calme. Elle ne donne à l'ame aucun grand mouvement, mais aussi elle lui épargne les inquiétudes et les tourmens. Il me semble que je n'ay plus assez de force pour être heurté avec violence. Je crains les secousses. Mon ame est comme mes yeux; le grand jour l'importune; et toute sensation trop forte la blesse. C'est lorsqu'on est dans cette disposition de l'ame qu'il faut s'écrier comme Virgile, *ó ubi campi!* et ajouter avec lui, *flumina amem, sylvasque inglorius!* Mais cette obscurité si douce lui a valu une gloire immortelle; il a fait comme les saints solitaires de nos légendes, qui ont conquis le ciel et l'apothéose aux bords des ruisseaux et à l'ombre des bois. Je n'ay pas tant d'ambition et le repos me dédommagera de la gloire. Je vois arriver avec plaisir le temps où vous m'avez promis de venir passer quelques jours avec moi. Ce temps me sera bien doux, mon cher ami. Nous parlerons vers, littérature, philosophie, amitié. Nous jetterons de loin un coup d'œil sur ce Paris que nous n'aimons ni l'un ni l'autre, mais où il faut voyager de temps en temps pour apprendre à ne le point regretter. Chaque fois qu'on le quitte, on retrouve ses champs, ses bois, et ses jardins plus agréables. C'est une véritable obligation que nous lui avons. Il ne faut pas rompre tout-à-fait avec ses bienfaiteurs. Je ne vois point *le berger Sophocle*. Il reste à Versailles; il m'est venu voir une seule fois depuis que je suis ici. Il a de grands

plans de travail, de solitude. Il prend sa secousse pour s'enfoncer dans quelque désert; mais jusqu'à présent il n'a point changé de place. Son ame semble inquiète et mal à l'aise; elle paroît chercher l'ancre et les rochers où Euripide, dit-on, composoit ses tragédies; mais il ne les a point encore trouvés. Je souhaite qu'en attendant mieux, ses rochers et ses ancras soient les bords de Marli. Nous avons une châtaigneraie assez sauvage, des troncs immenses, des rameaux jetés avec une irrégularité assez fière, d'autres brisés et rompus et qui attestent assez bien le passage du temps et des orages. Tout cela peut au besoin loger un poète tragique, et lui servir à évoquer quelque ombre, surtout au déclin du jour, temps où tous les objets de la nature ont quelque chose de plus pittoresque et de plus grand, parce qu'il y en a une partie qui se montre et l'autre qui se cache, et que tout ce qui est voilé en partie frappe bien plus puissamment l'imagination. Je n'ay pas vu *Montausier* ou celui qui est digne de l'être, mais je lui ai écrit, et me suis acquitté de la commission que vous me donnez auprès de lui. Quand je le verrai, je lui en rappellerai encore le souvenir. A l'égard de Fontane, il ne m'a cité de vous que les deux ou trois vers que je vous ai dits sur Dieu et l'éternité. Il est probable qu'il les tient de Ducis qui les sçait, et qui les lui aura récités. Je vous félicite de ce que vos deux jeunes plantes croissent et prennent toute leur force. Elles ne sont pas un des moindres ornemens de vos jardins. Elles ont encore toute la fraîcheur et la grâce des fleurs qui viennent de naître. C'est surtout quand la nature croît, qu'elle est belle. Chaque jour lui donne un attrait de plus, sans lui rien ôter. Mon cher ami, nous avons passé ce temps; et notre seule espérance désormais est de perdre le moins possible. Ah! conservez ce goût heureux de l'occupation que vous avez repris; exercez votre ame et vos forces; c'est le seul moyen d'en prolonger la vigueur. C'est surtout pour les ames actives que la paix et le bonheur sont dans le travail. Quand le jour a été rempli, le soir l'ame est plus contente d'elle-même, et redemande avec plaisir au soleil qui se couche de se relever encore le lendemain. Si vos anciens plans ne sont pas dérangés, mon cher ami, je compte sur le plaisir de vous embrasser et de vous voir à Marli, à peu près vers le mois de juin. La petite chambre dont je puis disposer sera libre entre le quinze et le dix-huit. Vous sçavez qu'on vient à Marli par les voitures de Saint-Germain; vous aurez seulement la précaution de vous faire descendre au port Marli, et de là vous n'aurez qu'une petite côte à mon-

ter à pied. Nous sommes logés *au magasin des bâtimens*, la première porte du village après l'avenue. M^{lle} Moreau a demeuré quelques jours avec nous, et de là elle est partie pour La Rochelle. Ainsi vous ne pourrez plus lui faire de plaisanterie sur sa curiosité, sur ses courses éternelles, sur son goût sur les grands hommes. Il faudrait remettre tout cela pour un autre voyage. Adieu, mon cher et tendre ami, je vous embrasse comme je vous aime, du fond de mon cœur. Voulez-vous bien vous charger d'offrir de ma part tous mes respects à M^{me} de Leyre?

THOMAS.

A Marli, ce dimanche 30 mai 1779.

AU MÊME.

Je ne veux point que mes plaisirs, mon cher ami, nuisent aux doux et sacrés travaux de la campagne. Les bosquets de Marli, où l'on taille les arbres, ne valent point une belle prairie où l'on cueille ses foins, lorsqu'on y préside soy-même, lorsqu'on a deux filles aimables, qui, le râteau à la main, rassemblent les herbes dispersées, et grossissent la meule sur laquelle de temps en temps elles aiment à s'asseoir et bondir quand l'œil du papa est détourné. « Ah! les travaux champêtres ont une douceur que l'on connoît peu dans les villes; mais l'imagination du poète et la raison du philosophe aiment à se reposer sur ce spectacle. Ne vous a-t-on pas donné autrefois, dans ce pays charmant de la Grèce, une divinité exprès pour vos foins? Profane, vous me parlez de la Saint-Pierre, tant disque vous avés *Palès* et ses fêtes antiques, où l'on faisait couler le lait pour la remercier sans doute de ce qu'elle nourrissoit avec ses herbes parfumées tous ces animaux bienfaisans qui donnent leur lait à l'homme,

Et rapportent le soir,

Sous les rustiques toits leur pendante mamelle.

C'est l'image de Virgile : *Ubera vaccæ lactea demittunt*. Tout cela veut dire, mon cher ami, que vous ferés vos foins quand Dieu et les capitaines des chasses vous le permettront; et que, tranquille sur votre récolte, vous viendrez, au mois de juillet, le plutôt qu'il vous sera possible, à Marli. Il me semble que cet arrangement vous convient mieux, et c'est pour cela que je vous le propose. Vous trouverez ici le père d'OEdipe et de Macbeth. Il est venu s'installer d'hier, il compte y prolonger son

séjour pour bien du temps. Il est fatigué du monde, et de Versailles, et d'oïseté, et de gloire. Il a soif et faim de travail et de repos. Nous ferons tous trois des promenades solitaires. Il ne nous manquera que le joli ruisseau de Dame-Marye; car nous avons des cascades de marbre, et c'est pour cela aussi que nous n'avons pas de ruisseau. C'est la punition du luxe d'être privé de la nature. Je ne vous ay parlé, dans ma lettre, ni de Rousseau ni de Gluck, parce que je n'ay point entendu leur musique, que je n'ai point été à Paris de six semaines, que les calomnies courantes, et les cabales du jour, et les intrigues de la veille, ne sont point parvenues jusqu'à moi. Il me semble que dans votre village couvert de chaume, vous vivés plus à Paris que moi au milieu des palais de Marly. Ne seriez-vous pas un peu comme saint Jérôme, qui, dans la solitude des déserts, entendoit sans cesse retentir à son oreille le bruit de Rome, et (n'en déplaise au saint) le fond du cœur n'en était pas trop fâché? Il lui restait encore le plaisir de l'indignation contre tout ce qu'il avait quitté. Vous vous intéressez à Adélaïde et à mon travail. Mon cher ami, pour travailler à ces grands monumens, et y poser des pierres durables, il faut une main vigoureuse et forte, et la main ne l'est pas quand tout le corps est faible. J'ay un fond de mauvaise santé qui me tourmente et une foiblesse habituelle dans toute la machine, qu'avec du régime et de l'exercice je ne puis venir à bout de surmonter. La langueur du corps entraîne nécessairement celle de l'ame, et j'ay sans cesse à combattre et à vaincre. Quand vous serés ici, je vous dirai ce que j'ay fait; et si vous n'êtes pas trop mécontent, je poursuivrai avec plus de courage. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Mille respects à M^{me} de Leyre.

Le poème des *Fastes*, de Lemièrre, en seize chants, paroît depuis quelques jours. Dans une semaine ou deux, on aura celui de Roucher. Je l'attends avec impatience. On en dira beaucoup de choses; mais celui-là sûrement est poète, et il parle à ceux qui ont de l'imagination.

THOMAS.

Ce mardi 8 juin 1779.

AU MÊME.

Je ne pourrai pas, mon cher ami, avoir le plaisir de vous recevoir au commencement de juillet comme je m'en étais flatté; ma sœur est tombée



malade d'une attaque générale de rhumatisme par tout le corps qui depuis quinze jours la fait horriblement souffrir. Il s'y est joint une fièvre violente, avec des redoublemens et une grande oppression de poitrine. Il a fallu la soigner malgré son extrême foiblesse. Elle a passé depuis ce temps-là les jours et les nuits dans des tourmens continuels. Les nuits surtout sont extrêmement douloureuses, et elle a besoin de quelqu'un qui la veille sans cesse, parce qu'elle ne peut faire d'elle-même aucuns mouvemens. Nous sommes tous à la servir et à soulager ses maux. Depuis deux semaines c'est là mon unique occupation, et je ne sais quand cela finira. Les médecins lui donnent beaucoup de choses, et rien ne la guérit. Il faut attendre que la nature qui a envoyé le mal, envoie aussi la guérison; car c'est elle qui est la souveraine des biens et des maux; mais hélas elle verse le bien goutte à goutte; et le tonneau du mal toujours plein, déborde de tout côté. C'est ce que ma malheureuse sœur éprouve comme tant d'autres: voilà déjà plusieurs années qu'elle est presque habituellement malade. Ses forces s'affoiblissent de jour en jour; et cette cruelle maladie ne lui fait espérer qu'une longue et triste convalescence qui sera elle-même une maladie. A peine a-t-elle la force de supporter les remèdes. Cette nuit-ci encore vient d'être très-mauvaise, et elle est dans un état de foiblesse qui fait peine à voir. Dès qu'elle pourra être transportée, je lui ferai quitter Marli qui est un séjour beaucoup trop humide pour elle. Peut-être même n'y retournerai-je plus. Je chercherai une campagne dont l'air soit plus sec, et où il y ait moins d'eaux et de bois. Ducis est ici depuis quinze jours. Il se plaît beaucoup dans son appartement du château où il travaille et rêve à *Macbeth*. Il médite son plan qui est presque achevé. Il me semble qu'il a sur cet ouvrage la confiance qui est le présage du succès. Son sujet l'attire et l'enflamme, et il y découvre de ces beautés vigoureuses et fortes qui laissent une longue impression dans l'ame du spectateur. Adieu mon cher ami. Je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Je suis bien fâché d'être privé d'un plaisir sur lequel je comptais depuis long-temps et qui eût été bien doux pour moi. J'espère que vous voudrez bien me dédommager dans un autre moment. Mille respects, je vous prie, à M^{me} de Leyre.

THOMAS.

A Marli, ce 25 juin 1779.

Nous publierons successivement ces lettres de Thomas et de Ducis. (*N. du D.*)

HISTOIRE DES TREIZE.

I. — FERRAGUS, CHEF DES DÉVORANS.

LA TOUR-MEZERAY.

. Personne encore ne nous a raconté quelque aventure parisienne comme il en arrive dans Paris, avec le fantastique de Paris, car je soutiens (*il faut tourner sa canne*) qu'il y a beaucoup de fantastique dans Paris.

(DISCUSSIONS PHILOSOPHIQUES.)

§ 1^{er}. — MADAME JULES.

Il y a dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie; puis, il y a des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues sur la moralité desquelles le public ne s'est pas encore formé d'opinion; puis, des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues ouvrières, travailleuses, mercantiles. Enfin les rues de Paris ont des qualités humaines, et nous impriment, par leur physionomie, certaines idées contre lesquelles nous sommes sans défense. Il y a des rues de mauvaise compagnie où vous ne voudriez pas demeurer, et des rues où vous placeriez volontiers votre séjour. Quelques rues, ainsi que la rue Montmartre, ont une belle tête, et finissent en queue de poisson. La rue de la Paix est une large rue, une grande rue; mais elle ne réveille aucune des

pensées gracieusement nobles qui surprennent une ame impres-
sible au milieu de la rue Royale, et elle manque certainement de
la majesté qui règne dans la place Vendôme. Si vous vous pro-
menez dans les rues de l'île Saint-Louis, ne demandez raison de
la tristesse nerveuse qui s'empare de vous, qu'à la solitude, à l'air
morne des maisons, à de grands hôtels déserts. Cette île, le
cadavre des fermiers généraux, est comme la Venise de Paris.
La place de la Bourse est babillarde, active, prostituée; elle n'est
belle que par un clair de lune, à deux heures du matin: le jour,
c'est un abrégé de Paris; pendant la nuit, c'est comme une rêverie
de la Grèce. La rue Traversière-Saint-Honoré n'est-elle pas une
rue infâme? Il y a là de méchantes petites maisons à deux croisées,
où, d'étage en étage, se trouvent des vices, des crimes, de la misère.
Les rues étroites, exposées au nord, où le soleil ne vient que trois ou
quatre fois dans l'année, sont des rues assassines, qui tuent impuné-
ment; la Justice d'aujourd'hui ne s'en mêle pas; mais autrefois le
Parlement eût peut-être mandé le lieutenant de police pour le vitu-
pérer à ces causes, et aurait au moins rendu quelque arrêt contre
la rue, comme jadis il en porta contre les perruques du chapitre de
Beauvais. Cependant M. Benoiston de Châteauneuf a prouvé que
la mortalité de ces rues était du double supérieure à celle des
autres. Pour résumer ces idées par un exemple, la rue Fromenteau
n'est-elle pas tout à la fois meurtrière et de mauvaise vie?

Ces observations, incompréhensibles au-delà de Paris, seront
sans doute saisies par ces hommes d'étude et de pensée, de poésie
et de plaisir, qui savent récolter, en flânant dans Paris, la masse
de jouissances flottantes, à toute heure, entre ses murailles; par ceux
pour lesquels Paris est le plus délicieux des monstres: là, jolie
femme; plus loin, vieux pauvre; ici, tout neuf comme la mon-
naie d'un nouveau règne; dans ce coin, élégant comme une femme
à la mode. Monstre complet d'ailleurs! Ses greniers, espèce de tête
pleine de science et de génie; ses premiers étages, estomacs heureux;
ses boutiques, véritables pieds; de là, partent tous les trotteurs, tous
les affairés. Puis, quelle vie toujours active a le monstre! A peine
le dernier frétillement des dernières voitures de bal cesse-t-il au

cœur que déjà ses bras se remuent aux barrières, et il se remue, se secoue lentement. Toutes les portes bâillent, tournent sur leurs gonds, comme les membranes d'un grand homard, invisiblement manœuvrées par trente mille hommes ou femmes, dont chacune ou chacun vit dans six pieds carrés, y possède une cuisine, un atelier, un lit, des enfans, un jardin, n'y voit pas clair, et doit tout voir. Alors insensiblement les articulations craquent, le mouvement se communique, la rue parle. A midi, tout est vivant; les cheminées fument, le monstre mange; puis il rugit, puis ses mille pattes s'agitent. Beau spectacle! Mais, ô Paris! qui n'a pas admiré tes sombres paysages, tes échappées de lumière, tes culs-de-sac profonds et silencieux; qui n'a pas entendu tes murmures, entre minuit et deux heures du matin, ne connaît encore rien de ta vraie poésie, ni de tes bizarres et larges contrastes.

Il est un petit nombre d'amateurs, de gens qui ne marchent jamais en écerclés, qui dégustent leur Paris, qui en possèdent si bien la physionomie qu'ils y voient une verrue, un bouton, une rougeur. Pour les autres, Paris est toujours cette monstrueuse merveille, étonnant assemblage de mouvement, de machines et de pensées, la ville aux cent mille romans, la tête du monde. Mais, pour ceux-là, Paris est triste ou gai, laid ou beau, vivant ou mort; pour eux, Paris est une créature; chaque homme, chaque fraction de maison est un lobe du tissu cellulaire de cette grande courtisane, dont ils connaissent parfaitement la tête, le cœur et les mœurs fantastiques. Aussi, ceux-là sont-ils les amans de Paris! Ils lèvent le nez à tel coin de rue, sûrs d'y trouver le cadran d'une horloge; ils disent à un ami dont la tabatière est vide: Prends par tel passage, il y a un débit de tabac, à gauche, près d'un pâtissier qui a une jolie femme. Voyager dans Paris est, pour ces poètes, un luxe coûteux. Comment ne pas dépenser quelques minutes devant les drames, les désastres, les figures, les pittoresques accidens, qui vous assaillent au milieu de cette mouvante reine des cités, toute vêtue d'affiches et qui néanmoins n'a pas un coin de propre, tant elle est complaisante aux vices de la nation française? A qui n'est-il pas arrivé de partir, le matin, de son logis pour aller aux extré-

mités de Paris, et de se trouver encore au centre à l'heure du dîner sans en avoir pu sortir? Ceux-là sauront excuser ce début vagabond qui, cependant, se résume par une observation éminemment tutive et neuve, autant qu'une observation peut être neuve à Paris, où il n'y a rien de neuf, pas même la statue posée d'hier, sur laquelle un gamin a déjà mis son nom.

Oui donc, il est des rues, ou des fins de rue, il est certaines maisons, inconnues, pour la plupart, aux personnes du grand monde, dans lesquelles une femme appartenant à ce monde ne saurait aller sans faire penser d'elle les choses les plus cruellement blessantes. Si cette femme est riche, si elle a voiture, si elle se trouve à pied, déguisée, en quelques-uns de ces défilés du pays parisien, elle y risque toute sa réputation d'honnête femme. Mais si, par hasard, elle est ainsi vers neuf heures du soir, les conjectures qu'un observateur peut se permettre deviennent épouvantables par leurs conséquences. Enfin si cette femme est jeune et jolie; qu'elle entre dans quelque maison d'une de ces rues; que la maison ait une allée longue et sombre, humide et puante; qu'au fond de l'allée tremblote la lueur pâle d'une lampe, et que sous cette lueur se dessine un horrible visage de vieille femme aux doigts décharnés; en vérité, disons-le, par intérêt pour les jeunes et jolies femmes, cette femme est perdue. Elle est à la merci du premier homme de sa connaissance qui la rencontre dans ces marécages parisiens. Mais il y a telle rue de Paris où cette rencontre peut devenir le drame le plus épouvantablement horrible, un drame plein de sang et d'amour, un drame de l'école moderne. Malheureusement, cette conviction, ce dramatique, sera, comme le drame moderne, compris par peu de personnes; et c'est grande pitié que de raconter une histoire à un public qui n'en épouse pas tout le mérite local. Mais qui peut se flatter d'être jamais compris? Nous mourons tous inconnus. C'est le mot des femmes et celui des auteurs.

Or, à huit heures et demie du soir, rue Pagevin; dans un temps où la rue Pagevin n'avait pas un pavé qui n'entendit un mot infâme; et dans la direction de la rue Soly, la plus étroite et la moins praticable de toutes les rues de Paris, sans en excepter le coin le

plus fréquenté de la rue la plus déserte ; au commencement du mois de février ; il y a de cette aventure environ treize ans ; un jeune homme, par l'un de ces hasards qui n'arrivent pas deux fois dans la vie, tournait, à pied, le coin de la rue Pagevin pour entrer dans la rue des Vieux-Augustins, du côté droit où se trouve précisément la rue Soly.....

Là, ce jeune homme, qui demeurait, lui, rue de Bourbon, trouva dans la femme, à quelques pas de laquelle il marchait fort insouciamment, de vagues ressemblances avec la plus jolie femme de Paris, une chaste et délicieuse personne, dont il était en secret passionnément amoureux, et amoureux sans espoir : elle était mariée.

En un moment son cœur bondit ; une chaleur intolérable sourdit de son diaphragme, et passa dans toutes ses veines ; il eut froid dans le dos, et sentit dans sa tête un frémissement superficiel. Il aimait, il était jeune, il connaissait Paris ; et sa perspicacité ne lui permettait pas d'ignorer tout ce qu'il y avait d'infamie possible pour une femme élégante, riche, jeune et jolie, à se promener là, d'un pied criminellement furtif. *Elle*, dans cette crotte, à cette heure !...

L'amour que ce jeune homme avait pour cette femme pourra sembler bien romanesque, et d'autant plus même qu'il était officier dans la garde royale. S'il eût été dans l'infanterie, la chose serait encore vraisemblable ; mais officier supérieur de cavalerie, il appartenait à l'arme française qui veut le plus de rapidité dans ses conquêtes, qui tire vanité de son costume et de ses mœurs amoureuses. Cependant la passion de cet officier était vraie ; et, à beaucoup de jeunes cœurs, elle paraîtra grande. Il aimait cette femme parce qu'elle était vertueuse, et il en aimait la vertu, la grâce décente, l'imposante sainteté, comme les plus chers trésors de sa passion inconnue. Cette femme était vraiment digne d'inspirer un de ces amours platoniques qui se rencontrent comme des fleurs au milieu des pages sanglantes et des atrocités du moyen âge ; d'être secrètement le principe de toutes les actions d'un homme jeune ; amour aussi haut, aussi pur que le ciel quand il est bleu ; amour sans espoir,

auquel on s'attache, parce qu'il ne trompe jamais ; amour prodigue de jouissances effrénées, d'ailleurs, surtout à un âge où le cœur est brûlant, l'imagination mordante, et où les yeux d'un homme voient bien clair.

Il y a dans Paris des effets de nuit singuliers, bizarres, inconcevables ; et ceux-là seulement qui se sont amusés à les observer savent combien la femme y devient fantastique, à la brune. Tantôt la créature que vous y suivez par hasard, ou à dessein, vous paraît svelte ; tantôt le bas, s'il est bien blanc, vous fait croire à des jambes fines et élégantes ; puis la taille, quoique enveloppée d'un châle, d'une pelisse, se révèle jeune et voluptueuse dans l'ombre ; enfin les clartés incertaines d'une boutique ou d'un réverbère donnent à l'inconnue un éclat fugitif, presque toujours trompeur, qui réveille, allume l'imagination et la lance au-delà du vrai. Alors les sens s'émeuvent, tout se colore et s'anime ; la femme prend un aspect tout nouveau ; son corps s'embellit : par momens, ce n'est plus une femme, c'est un démon, un feu follet, qui vous entraîne par un ardent magnétisme jusqu'à une maison décente dont la pauvre bourgeoise, ayant peur de votre pas ou de vos bottes retentissantes, vous ferme la porte-cochère au nez sans vous regarder.

La lueur vacillante que projetait le vitrage d'une boutique de cordonnier illumina soudain, précisément à la chute des reins, la taille de la femme qui se trouvait devant le jeune homme. Ah ! certes, elle seule était ainsi cambrée ; elle seule avait le secret de cette chaste démarche qui met innocemment en relief les beautés des formes les plus attrayantes. C'était son châle du matin et le chapeau de velours du matin. A son bas de soie gris, pas une mouche ; à son soulier, pas une éclaboussure. Le châle était bien collé sur le buste, dont il dessinait vaguement les délicieux contours ; or, le jeune homme en avait vu les blanches épaules au bal, et savait tout ce que ce châle couvrait de trésors. A la manière dont une Parisienne est entortillée dans son châle, à la manière dont elle lève le pied dans la rue, un homme d'esprit devine le secret de sa course mystérieuse. Il y a je ne sais quoi de frémissant, de léger dans la per-

sonne et dans la démarche : la femme semble peser moins, elle va, elle va, ou mieux elle file comme une étoile, emportée par une pensée que trahissent les plis et les jeux de sa robe.

Le jeune homme hâta le pas, devança la femme, se retourna pour la voir... Pst! elle avait disparu dans une allée dont la porte à claire-voie et à grelot claquait et sonnait. Le jeune homme revint, et vit cette femme monter au fond de l'allée, non sans recevoir l'obséquieux salut d'une vieille portière, un tortueux escalier dont les premières marches étaient fortement éclairées ; et elle montait lestement, vivement, comme doit monter une femme impatiente...

— De quoi?..... se dit le jeune homme, qui se recula pour se coller en espalier sur le mur de l'autre côté de la rue. Et il regarda tout, le malheureux !

C'était une de ces maisons comme il y en a des milliers à Paris, maison ignoble, vulgaire, étroite, jaunâtre de ton, à quatre étages et à trois fenêtres. La boutique et l'entresol appartenaient au cordonnier. Les persiennes du premier étage étaient fermées. Où allait-elle? Le jeune homme crut entendre les tintemens d'une sonnette dans l'appartement du second. Effectivement, une lumière s'agita dans une pièce à deux croisées fortement éclairées, et illumina soudain la troisième, dont l'obscurité annonçait une première chambre, sans doute le salon ou la salle à manger de l'appartement. Aussitôt la silhouette du chapeau se dessina vaguement, la porte se ferma, la première pièce redevint obscure ; puis les deux dernières croisées reprirent leurs teintes rouges.

Là, le jeune homme entendit : *gare*, et reçut un coup à l'épaule.

— Vous ne faites donc attention à rien!... dit une grosse voix. C'était la voix d'un ouvrier portant une longue planche sur son épaule.

Et l'ouvrier passa. Cet ouvrier était l'homme de la Providence, disant à ce curieux : — De quoi te mêles-tu?... Songe à ton service, et laisse les Parisiens à leurs petites affaires.

Le jeune homme se croisa les bras ; puis, n'étant vu de per-

sonne, il laissa rouler sur ses joues des larmes de rage sans les essuyer. Enfin, la vue des ombres qui se jouaient sur ces deux fenêtres éclairées lui faisant mal, il regarda dans la partie supérieure de la rue des Vieux-Augustins, au hasard, comme un homme au désespoir, et il vit un fiacre arrêté le long d'un mur, à un endroit où il n'y avait ni porte de maison, ni lieu de boutique.

— Est-ce elle? n'est-ce pas elle?...

La vie ou la mort pour un amant. Et cet amant attendait. Il resta là pendant un siècle de vingt minutes. Après, la femme descendit; et alors il reconnut celle qu'il aimait secrètement. Néanmoins il voulut douter encore. L'inconnue alla vers le fiacre, et y monta.

— La maison sera toujours là, je pourrai toujours la fouiller, se dit le jeune homme.

Et il suivit la voiture en courant, afin de dissiper ses derniers doutes, et bientôt il n'en conserva plus.

Le fiacre s'arrêta rue de Richelieu, devant la boutique d'un magasin de fleurs, près de la rue de Ménars. Puis la dame, étant descendue, entra dans la boutique, envoya l'argent dû au cocher, et sortit après avoir choisi des marabouts. Des marabouts pour ses cheveux noirs! Brune, elle avait approché le plumage de sa tête pour en voir l'effet. L'officier croyait entendre la conversation de cette femme avec les fleuristes.

— Madame, rien ne va mieux aux brunes! Les brunes ont quelque chose de trop précis dans les contours, et les marabouts donnent à leur toilette un *flou* qui leur manque. M^{me} la duchesse de *** dit que cela donne à une femme quelque chose de vague, d'oscillante et de *très comme il faut*.

— Bien. Envoyez-les-moi promptement.

Puis la dame tourna lestement vers la rue de Ménars, et rentra chez elle.

Quand la porte de l'hôtel où elle demeurait fut fermée, le jeune amant, ayant perdu toutes ses espérances, et, double malheur! ses plus chères croyances, alla dans Paris comme un homme ivre,

et se trouva bientôt chez lui sans savoir comment il y était venu.

Il se jeta dans un fauteuil, resta les pieds sur ses chenets, la tête entre les mains, séchant ses bottes mouillées, les brûlant même. Ce fut un moment affreux, un de ces momens où, dans la vie humaine, le caractère se modifie, et où la conduite du meilleur homme dépend du bonheur ou du malheur de sa première action. Providence ou Fatalité, choisissez ?

Ce jeune homme appartenait à une bonne famille dont la noblesse n'était pas d'ailleurs très-ancienne ; mais il y a si peu d'anciennes familles aujourd'hui que tous les jeunes gens sont anciens sans conteste ! Son aïeul avait acheté une charge de conseiller au Parlement de Paris, où il était devenu président. Ses fils, pourvus chacun d'une belle fortune, entrèrent au service ; et, par leurs alliances, arrivèrent à la Cour. La révolution avait balayé cette famille ; mais il en était resté une vieille douairière entêtée qui n'avait pas voulu émigrer ; qui, mise en prison, menacée de mourir, et sauvée au 9 thermidor, retrouva ses biens. Elle fit revenir, en temps utile, vers 1804, son petit-fils Auguste de Maulincour, unique rejeton des Charbonnon de Maulincour, qui fut élevé par la bonne douairière avec un triple soin de mère, de femme noble et de douairière entêtée. Puis, quand vint la restauration, le jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, entra dans la maison rouge, suivit les princes à Gand, fut fait officier dans les gardes-du-corps, en sortit pour servir dans la ligne, fut rappelé dans la garde royale, où il se trouvait alors, à vingt-trois ans, chef d'escadron d'un régiment de cavalerie, position superbe et due à sa grand'mère, qui, malgré son âge, savait très-bien son monde.

Cette double biographie est le résumé de l'histoire générale et particulière, sauf les variantes, de toutes les familles qui ont émigré, qui avaient des dettes et des biens, des douairières et de l'entregent.

M^{me} la baronne de Maulincour avait pour ami le vieux vidame de Pamiers, ancien commandeur de l'ordre de Malte. C'était une de ces amitiés éternelles fondées sur des liens sexagénaires, et que rien ne peut plus tuer, parce qu'au fond de ces liaisons il y a toujours des secrets de cœur humain, admirables à deviner quand

on en a le temps, mais insipides à expliquer en vingt lignes, et qui feraient le texte d'un ouvrage en quatre volumes, amusant comme peut l'être LE DOYEN DE KILLERINE, une de ces œuvres dont les jeunes gens parlent, et qu'ils jugent sans les avoir lues.

Auguste de Maulincour tenait donc au faubourg Saint-Germain par sa grand'mère et par le vidame, et il lui suffisait de dater de deux siècles pour prendre les airs et les opinions de ceux qui prétendent remonter à Clovis. C'était un jeune homme pâle, long et fluet, délicat en apparence, homme d'honneur et de vrai courage d'ailleurs. Il se battait en duel sans hésiter pour un *oui*, pour un *non*, mais il ne s'était encore trouvé sur aucun champ de bataille, et portait à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur. Il était une des fautes vivantes de la restauration, peut-être la plus pardonnable. La jeunesse de ce temps n'a été la jeunesse d'aucune époque. Elle s'est rencontrée entre les souvenirs de l'empire et les souvenirs de l'émigration, entre les vieilles traditions de la cour et les études consciencieuses de la bourgeoisie, entre la religion et les bals costumés, entre deux Foi politiques, entre Louis XVIII, qui voyait en avant, et Charles X, qui voyait en arrière; puis, obligée de respecter la volonté du roi, quoique la royauté se trompât. Cette jeunesse incertaine en tout, aveugle et clairvoyante, ne fut comptée pour rien par des vieillards jaloux de garder les rênes de l'état dans leurs mains débiles, tandis que la monarchie pouvait être sauvée par leur retraite, et par l'accès de cette jeune France dont aujourd'hui les vieux doctrinaires, ces émigrés de la restauration, se moquent encore. Auguste de Maulincour était une victime des idées qui pesaient alors sur cette jeunesse; et voici comment.

Le vidame était encore, à quatre-vingt-sept ans, un homme très-spirituel, ayant beaucoup vu, beaucoup vécu, contant bien, homme d'honneur, galant homme, mais qui avait, à l'endroit des femmes, les opinions les plus détestables. Il les aimait et les méprisait. Leur honneur, leurs sentimens?... Tarare! Bagatelles et momeries. Près d'elles il croyait en elles, le ci-devant *monstre!* il ne les contredisait jamais et les faisait valoir; mais, entre amis, quand il en était question, le vidame posait en principe que tromper

les femmes, mener plusieurs intrigues de front, devait être toute l'occupation des jeunes gens, qui se fourvoyaient en voulant se mêler d'autre chose dans l'état. Il est fâcheux d'avoir à esquisser un portrait aussi suranné, car il a figuré partout et littérairement, il est presque aussi usé que celui d'un grenadier de l'empire ; mais le vidame eut sur la destinée de M. de Maulincour une influence qu'il était nécessaire de consacrer. Il le moralisait à sa manière, et voulait le convertir aux doctrines du grand siècle de la galanterie.

La douairière, femme tendre et pieuse, assise entre son vidame et Dieu, modèle de grâce et de douceur, mais douée d'une persistance de bon goût qui triomphe de tout à la longue, avait voulu conserver à son petit-fils les belles illusions de la vie, et l'avait élevé dans les meilleurs principes. Elle lui donna toutes ses délicatesses et en fit un homme timide, un vrai sot en apparence. Sa sensibilité, conservée pure et ne s'usant pas au dehors, lui resta si pudique, si chatouilleuse, qu'il était vivement offensé par des actions et des maximes auxquelles le monde n'attachait aucune importance. Honteux de sa susceptibilité, le jeune homme la cachait sous une assurance menteuse, et souffrait en silence ; mais il se moquait, avec les autres, de choses que, seul, il admirait. Aussi fut-il trompé, parce que, suivant un caprice assez commun de la destinée, il rencontra dans l'objet de sa première passion, lui, homme de douce mélancolie et spiritualiste en amour, une femme qui avait pris en horreur la sensiblerie allemande.

Alors le jeune homme douta de lui, devint rêveur, et se roula dans ses chagrins, en se plaignant de ne pas être compris. Puis, comme nous désirons d'autant plus violemment les choses qu'il nous est plus difficile de les avoir, il continua d'adorer les femmes avec cette ingénieuse tendresse et ces félines délicatesses dont elles ont le secret, mais dont peut-être veulent-elles garder le monopole. En effet, quoique les femmes se plaignent d'être mal aimées par les hommes, elles ont néanmoins peu de goût pour ceux dont l'âme est à demi féminine. Toute leur supériorité consiste à faire croire aux hommes qu'ils leur sont inférieurs en amour ; aussi

quittent-elles assez volontiers un amant, quand il est assez inexpérimenté pour leur ravir les craintes dont elles veulent se parer : ces délicieux tourmens de la jalousie à faux, ces troubles de l'espoir trompé, ces vaines attentes, enfin tout le cortège de leurs bonnes misères de femme. Elles ont en horreur les Grandisson. Qu'y a-t-il de plus contraire à leur nature qu'un amour tranquille et parfait. Elles veulent des émotions, et le bonheur qui ne se sent plus n'est plus le bonheur pour elles. Les âmes assez puissantes pour mettre l'infini dans l'amour constituent, dans la nature féminine, d'angéliques exceptions, et sont parmi les femmes ce que sont les beaux génies parmi les hommes. Les grandes passions sont rares comme les chefs-d'œuvre. Hors cet amour, il n'y a que des arrangemens, des irritations passagères ; méprisables, comme tout ce qui est petit.

Au milieu des secrets désastres de son cœur, pendant qu'il cherchait une femme dont il pût être compris, doctrine qui, pour le dire en passant, est la grande doctrine amoureuse de notre époque, Auguste rencontra dans le monde le plus éloigné du sien, dans la seconde sphère du monde d'argent où la haute banque tient le premier rang, une créature parfaite, une de ces femmes qui ont je ne sais quoi de saint et de sacré, qui inspirent tant de respect que l'amour a besoin de tous les secours d'une longue familiarité pour se déclarer. Auguste se livra donc tout entier aux délices de la plus touchante et de la plus profonde des passions, à un amour purement admiratif. Ce furent d'innombrables désirs réprimés, nuances de passion si vagues et si profondes, si fugitives et si frappantes, si imperceptibles qu'on ne sait à quoi les comparer : elles ressemblent à des parfums, à des nuages, à des rayons de soleil, à des ombres, à tout ce qui dans la nature peut en un moment briller et disparaître, se raviver et mourir, en laissant au cœur de longues émotions. Dans le moment où l'âme est encore assez jeune pour concevoir la mélancolie, les lointaines espérances, et trouver dans la femme plus qu'une femme, n'est-ce pas le plus grand bonheur qui puisse échoir à un homme que d'aimer assez pour ressentir plus de joie à toucher un gant blanc, à effleurer des cheveux, à écouter une phrase, à jeter un regard, que la posses-

sion la plus fouguese n'en donne à l'amour heureux? Ainsi, les gens rebutés, les laides, les malheureux, les amans inconnus, les femmes ou les hommes timides, connaissent seuls les trésors que renferme la voix de la personne aimée : ses vibrations, qui ont leur source et leur principe dans l'ame même, mettent si violemment les cœurs en rapport, y portent si lucidement la pensée, et sont si peu menteuses qu'une seule inflexion est souvent tout un dénouement. Quels enchantemens ne prodigue pas au cœur d'un poète le timbre harmonieux d'une voix douce! Que d'idées elle réveille! quelle fraîcheur elle y répand! L'amour est dans la voix avant d'être avoué par le regard. Auguste, poète à la manière des amans, car il y a les poètes qui sentent et les poètes qui expriment, les premiers sont les plus heureux; donc Auguste avait savouré toutes ces joies premières, si larges, si fécondes. Elle possédait le plus flatteur organe que la femme puisse souhaiter pour pouvoir tromper à son aise; elle avait cette voix d'argent qui, douce à l'oreille, n'est éclatante que pour le cœur qu'elle trouble et remue, qu'elle caresse en le bouleversant.

Et cette femme allait le soir rue Soly, près la rue Pagevin; et cette magnifique passion était brisée!...

Le vidame eut raison.

— Si elle trahit son mari, nous nous vengerons!...

Il y avait encore de l'amour dans le *si*.... Le doute philosophique de Descartes est une politesse dont il faut toujours honorer la vertu.

Dix heures sonnèrent.

En ce moment le baron de Maulincour se rappela que cette femme devait aller au bal dans une maison où il avait accès. Sur-le-champ il s'habilla, partit, arriva, la chercha d'un air sournois dans les salons.

La maîtresse du logis, le voyant si affairé, lui dit :

— Vous ne voyez pas M^{me} Jules?... mais elle n'est pas encore venue.

— Bonjour, ma chère... dit une voix.

Auguste et la dame se retournent. M^{me} Jules était là. Elle arri-

vait, vêtue de blanc, simple et noble, coiffée précisément avec les marabouts que le jeune baron lui avait vu choisir dans le magasin de fleurs. Cette voix d'amour perça le cœur d'Auguste. S'il avait su conquérir le moindre droit qui lui permit d'être jaloux de cette femme, il aurait pu la pétrifier en lui disant :

— Rue Soly !...

Mais quand lui, étranger, eût mille fois répété ce mot à l'oreille de M^{me} Jules, elle lui aurait avec étonnement demandé ce qu'il voulait dire. Il la regarda d'un air stupide.

Pour les gens méchants et qui rient de tout, c'est peut-être un grand amusement que de connaître le secret d'une femme, de savoir que sa chasteté ment, que sa figure calme cache une pensée profonde, qu'il y a quelque épouvantable drame sous son front pur. Mais il y a certaines ames qu'un tel spectacle contriste réellement ; et beaucoup de ceux qui en rient, rentrés chez eux, seuls avec leur conscience, maudissent le monde et méprisent une telle femme.

Ainsi était Auguste de Maulincour en présence de M^{me} Jules. Situation bizarre ! Il n'y avait pas entre eux d'autres rapports que ceux qui s'établissent dans le monde entre gens qui échangent quelques mots sept ou huit fois par hiver ; et il lui demandait compte d'un bonheur dont elle n'était pas complice. Il la jugeait sans lui faire connaître l'accusation. Beaucoup de jeunes gens se sont trouvés ainsi, rentrant chez eux, désespérés d'avoir rompu pour toujours avec une femme adorée en secret ; condamnée, méprisée en secret. Ce sont des monologues inconnus, dits aux murs d'un réduit solitaire, des orages nés et calmés sans être sortis du fond des cœurs, d'admirables scènes du monde moral, auxquelles il faudrait un peintre.

M^{me} Jules alla s'asseoir, en quittant son mari, qui fit le tour du salon ; mais, quand elle fut assise, elle se trouva comme gênée. Tout en causant avec sa voisine, elle jetait furtivement un regard sur M. Jules Desmarets, son mari. Voici l'histoire de ce ménage.

M. Desmarets était, cinq ans avant son mariage, placé chez un

agent de change, et n'avait alors pour toute fortune que les maigres appointemens d'un commis. Mais c'était un de ces hommes auxquels le malheur apprend hâtivement les choses de la vie, et qui suivent la ligne droite avec la ténacité d'un insecte voulant arriver à son gîte; un de ces jeunes gens têtus qui font les morts devant les obstacles et lassent toutes les patiences par une patience de cloporte. Ainsi, jeune, il avait toutes les vertus républicaines des peuples pauvres; il était sobre, avare de son temps, ennemi des plaisirs; il attendait. D'ailleurs, la nature lui avait donné les immenses avantages d'un extérieur agréable. Son front calme et pur; la coupe de sa figure placide, mais expressive; ses manières simples, tout en lui révélait une existence laborieuse et résignée, cette haute dignité personnelle qui impose, et cette secrète noblesse de cœur qui résiste à toutes les situations. Sa modestie inspirait une sorte de respect à tous ceux qui le connaissaient. Du reste, solitaire au milieu de Paris, il ne voyait le monde que par échappées, pendant le peu de momens qu'il passait dans le salon de son patron, les jours de fête.

Il y avait chez cet homme, comme chez la plupart des gens qui vivent ainsi, des passions d'une étonnante profondeur; passions trop vastes pour se compromettre jamais dans de petits incidens. Son peu de fortune l'obligeait à une vie tout austère, et il domptait ses fantaisies par de grands travaux; puis, après avoir pâli sur les chiffres, il se délassait en essayant avec obstination d'acquérir cet ensemble de connaissances, aujourd'hui nécessaires à tout homme qui veut se faire remarquer dans le monde, dans le commerce, au barreau, dans la politique ou dans les lettres. Le seul écueil que rencontrent ces belles ames est leur probité même. Voient-ils une pauvre fille, ils s'en amourachent, l'épousent; et usent leur existence à se débattre entre la misère et l'amour. Leur ambition s'éteint dans le livre des dépenses du ménage. Or Jules Desmarest donna pleinement dans cet écueil.

Un soir, il vit chez son patron une jeune personne de la plus rare beauté. Les malheureux, privés d'affection et qui consomment les belles heures de la jeunesse en de longs travaux, ont seuls

le secret des rapides ravages que fait une passion dans leurs cœurs désertés, méconnus. Ils sont si certains de bien aimer ; toutes leurs forces se concentrent si promptement sur la femme dont ils s'éprennent, que, près d'elle, ils en reçoivent de délicieuses sensations et n'en donnent souvent aucune. C'est le plus flatteur de tous les égoïsmes pour la femme qui devine cette immobilité de la passion et ces atteintes si profondes qu'il leur faut quelque temps pour reparaitre à la surface humaine. Ces pauvres gens, anachorètes au sein de Paris, ont toutes les jouissances des anachorètes, et peuvent parfois succomber à leurs tentations ; mais plus souvent trompés, trahis, mésestimés, il leur est rarement permis de recueillir les doux fruits de cet amour qui, pour eux, est toujours comme une fleur tombée du ciel. Un sourire, le son de la voix de sa femme, suffirent à Jules Desmarets pour concevoir une passion sans bornes ; et, heureusement, le feu concentré de cette passion secrète se révéla naïvement à celle qui l'inspirait. Alors ils s'aimèrent, et s'aimèrent religieusement. Pour tout exprimer en un mot, ils se prirent sans honte tous deux par la main, au milieu du monde, comme deux enfans, frère et sœur, voulant traverser une foule qui leur fait place en les admirant.

La jeune personne était dans une de ces circonstances affreuses où l'égoïsme a placé certains enfans. Elle n'avait pas d'état, et sa fortune était peu de chose. Jules Desmarets fut l'homme le plus heureux en apprenant ce malheur. Si Clémence eût appartenu à quelque famille opulente, il aurait désespéré de l'obtenir ; mais elle était pauvre : ils s'épousèrent.

Là, commença pour Jules Desmarets une série d'événemens heureux ; et chacun, enviant son bonheur, l'accusa dès lors de n'avoir que du bonheur, sans faire la part à ses vertus et à son courage. Quelques jours après le mariage de sa fille, la mère de Clémence, qui, dans le monde, passait pour être sa marraine, dit à Jules Desmarets d'acheter une charge d'agent de change, en promettant de lui procurer tous les capitaux nécessaires. Or, en ce moment, les charges étaient encore à un prix modéré.

Le soir, dans le salon même de son agent de change, un riche

capitaliste proposa, sur la recommandation de cette dame, à Jules Desmarests le plus avantageux marché qu'il fût possible de conclure, lui donna autant de fonds qu'il lui en fallait pour exploiter son privilège, et le lendemain l'heureux commis avait acheté la charge de son patron. En quatre ans, Jules Desmarests était devenu l'un des plus riches particuliers de sa compagnie. Des cliens considérables vinrent augmenter ceux de son prédécesseur. Il inspirait une confiance sans bornes, et il lui était impossible de méconnaître, dans la manière dont les affaires se présentaient à lui, quelque influence secrète due à sa belle-mère ou à une protection secrète dont il faisait honneur à la Providence. Au bout de la troisième année, Clémence perdit sa marraine.

En ce moment, M. Jules, que l'on nommait ainsi pour le distinguer de son frère aîné, qu'il avait établi notaire à Paris, possédait environ deux cent mille livres de rente. Il n'existait pas dans Paris un second exemple du bonheur dont jouissait ce ménage, et depuis cinq ans il n'avait été troublé que par une calomnie, dont M. Jules tira la plus éclatante vengeance. Un de ses anciens camarades attribuait à M^{me} Jules la fortune de son mari, qu'il expliquait par une haute protection chèrement achetée. Le calomniateur fut tué en duel.

La passion profonde des deux époux l'un pour l'autre, et qui résistait au mariage, obtenait dans le monde le plus grand succès, quoiqu'elle taquinât plusieurs femmes. Le joli ménage était respecté; chacun le fêtait. L'on aimait sincèrement M. et M^{me} Jules, peut-être parce qu'il n'y a rien de plus doux à voir que des gens heureux; mais ils ne restaient jamais long-temps dans les salons, et s'en sauvaient impatiens de gagner leur nid à tire d'ailes, comme deux colombes égarées. Ce nid était d'ailleurs un grand et bel hôtel de la rue de Ménars, où le sentiment des arts tempérant ce luxe que la gent financière continue à étaler traditionnellement, et où les deux époux recevaient magnifiquement, quoique les obligations du monde leur conviussent peu. Néanmoins, Jules subissait le monde, sachant que, tôt ou tard, une famille en a besoin; mais sa femme et lui s'y trouvaient toujours comme des arbustes déplantés, souffrans.

Par une délicatesse bien naturelle, Jules avait caché soigneusement à sa femme et la calomnie et la mort du calomniateur qui avaient failli troubler leur bonheur. M^{me} Jules était portée par sa nature toute artiste, toute délicate, à aimer le luxe. Or, malgré la terrible leçon du duel, quelques femmes imprudentes se disaient à l'oreille que M^{me} Jules devait se trouver très-gênée. Les cent mille francs que lui accordait son mari pour sa toilette et pour ses fantaisies ne pouvaient pas, suivant leurs calculs, suffire à ses dépenses. En effet, on la trouvait souvent bien plus élégante, chez elle, qu'elle ne l'était pour aller dans le monde; car elle aimait à ne se parer que pour son mari, voulant lui prouver, à tout moment, que, pour elle, il était plus que le monde. Amour vrai, amour pur, heureux surtout; autant que le peut être un amour publiquement clandestin. Aussi M. Jules, toujours amant, plus amoureux chaque jour, heureux près de sa femme, même par ses caprices, était inquiet de ne pas lui en voir, comme si c'eût été quelque symptôme de maladie.

Auguste de Maulincour avait eu le malheur de se heurter contre cette passion, de s'éprendre de cette femme à en perdre la tête. Cependant, quoiqu'il portât en son cœur un amour aussi sublime, il n'était pas ridicule. Il se laissait aller à toutes les exigences des mœurs militaires; mais il avait constamment, même en buvant un verre de vin de Champagne, cet air rêveur, ce silencieux dédain de l'existence, cette figure nébuleuse qu'ont, à divers titres, les gens blasés, les gens peu satisfaits d'une vie creuse, et ceux qui se croient poitrinaires ou se gratifient d'une maladie au cœur. Aimer sans espoir, être dégoûté de la vie, ce sont aujourd'hui des positions sociales. Or, la tentative de violer le cœur d'une souveraine donnerait peut-être plus d'espérances qu'un amour follement conçu pour une femme heureuse; aussi Maulincour avait-il des raisons suffisantes pour rester grave et morne. Une reine a encore la vanité de sa puissance, elle a contre elle son élévation; mais une bourgeoise religieuse est comme un hérisson, comme une huître, en sa rude enveloppe; et, la jurisprudence d'*Antony* n'existait pas encore.

En ce moment le jeune officier se trouvait près de sa maîtresse anonyme qui ne savait certes pas être doublement infidèle. Elle était là, naïvement posée, comme la femme la moins artificieuse du monde, douce, pleine d'une sérénité majestueuse. Quel abîme est donc la nature humaine ! Avant d'entamer la conversation, le baron regardait alternativement et cette femme et son mari. Que de réflexions ne fit-il pas ? Il recomposa toutes les nuits d'Young en un moment ! Cependant la musique du bal retentissait, la lumière y était versée par mille bougies, c'était un bal de banquier, une de ces fêtes insolentes, par lesquelles ce monde d'or mat, où se ruait le libéralisme, essayait de narguer les salons d'or moulu où riait la bonne compagnie du faubourg Saint-Germain, sans prévoir qu'un jour la banque envahirait le Luxembourg et s'assiérait sur le trône. Alors les conspirations dansaient, aussi insouciantes des futures faillites du pouvoir que des futures faillites de la banque. Les salons dorés de l'amphytrion avaient cette animation particulière que le monde de Paris, joyeux, en apparence du moins, donne aux fêtes de Paris. Là les hommes de talent communiquent aux sots leur esprit, et les sots leur communiquent cet air heureux qui les caractérise ; par cet échange, tout s'anime ; mais une fête de Paris ressemble toujours un peu à un feu d'artifice : esprit, coquetterie, plaisir, tout y brille et s'y éteint comme des fusées.

— Eh quoi ! se dit Auguste en forme de conclusion, les femmes sont donc ce que le vidame veut qu'elles soient. Certes, toutes celles qui dansent ici sont moins irréprochables que ne le paraît M^{me} Jules, et M^{me} Jules va rue Soly.

La rue Soly était sa maladie, le mot seul lui crispait le cœur.

— Madame, vous ne dansez donc jamais ? lui demanda-t-il.

— Voici la troisième fois que vous me faites cette question depuis le commencement de l'hiver, dit-elle en souriant.

— Mais vous ne m'avez peut-être jamais répondu.

— Cela est vrai.

— Je savais bien que vous étiez fausse, comme le sont toutes les femmes...

Et madame Jules continua de rire.

— Écoutez, monsieur, si je vous disais la véritable raison, elle vous paraîtrait ridicule, et je ne pense pas qu'il y ait fausseté à ne pas dire des secrets dont le monde a l'habitude de se moquer.

— Tout secret veut, pour être dit, une amitié dont je ne suis sans doute pas digne, madame. Mais vous ne sauriez avoir que de nobles secrets, et me croyez-vous donc capable de plaisanter sur les choses respectables?...

— Oui, dit-elle, vous, comme tous les autres, vous riez des sentimens des pauvres femmes; vous les calomniez. D'ailleurs, je n'ai pas de secrets; j'aime mon mari à la face du monde, je le dis, j'en suis orgueilleuse; et si vous vous moquez de moi en apprenant que je ne danse qu'avec lui, j'aurai la plus mauvaise opinion de votre cœur.

— Vous n'avez jamais dansé, depuis votre mariage, avec personne?

— Jamais, monsieur.... Et je n'ai donné le bras à personne, et je n'ai senti le contact de qui que ce soit au monde.

— Votre médecin ne vous a pas même tâté le poulx?...

— Eh bien! voilà que vous vous moquez...

— Non, madame, je vous admire, parce que je vous comprends. Mais vous laissez entendre votre voix, mais vous vous laissez voir, mais..... vous permettez à nos yeux d'admirer.....

— Ah! ce sont mes chagrins, dit-elle en l'interrompant, j'aurais voulu qu'il fût possible à une femme mariée de vivre avec son mari comme une maîtresse vit avec son amant; car alors.....

— Alors pourquoi étiez-vous, il y a deux heures, à pied, déguisée, rue Soly?...

— Qu'est-ce que c'est que la rue Soly?... dit-elle.

Et sa voix si pure ne laissa deviner aucune émotion, et aucun trait ne vacilla dans son visage, et elle ne rougit pas, et elle resta calme.

— Quoi! vous n'êtes pas montée au second étage d'une maison située rue des Vieux-Augustins, au coin de la rue Soly? Vous n'aviez pas un fiacre à dix pas, et vous n'êtes pas revenue rue de

Richelieu, chez la fleuriste, où vous avez choisi les marabouts qui sont en ce moment sur votre tête?...

— Je ne suis pas sortie de chez moi ce soir.

En mentant ainsi, elle était impassible et rieuse; elle s'éventait; mais qui eût eu le droit de passer la main sur sa ceinture, au milieu du dos, l'aurait peut-être trouvée humide.

En ce moment, Auguste il se souvint des leçons du vidame, et dit à M^{me} Jules :

— C'était alors une personne qui vous ressemble étrangement.

— Monsieur, dit-elle, si vous êtes capable de suivre une femme et d'en surprendre les secrets, vous me permettrez de vous dire que cela est mal, très-mal, et je vous fais l'honneur de ne pas vous croire.

Il s'en alla, se plaça devant la cheminée, et parut pensif. Il baissa la tête; mais son regard était attaché sournoisement sur M^{me} Jules, qui, ne pensant pas au jeu des glaces, jeta sur lui deux ou trois coups d'œil empreints de terreur. M^{me} Jules fit un signe à son mari, dont elle prit le bras, en se levant pour se promener dans les salons.

Quand elle passa près de M. de Maulincour, celui-ci, qui causait avec un de ses amis, dit à haute voix, comme s'il répondait à une interrogation :

— C'est une femme qui ne dormira certes pas tranquillement cette nuit...

M^{me} Jules s'arrêta, lui lança un regard imposant plein de mépris, et continua sa marche, sans savoir qu'un regard de plus, s'il était surpris par son mari, pouvait mettre en question et son bonheur et la vie de deux hommes.

Auguste, en proie à une rage qu'il étouffa dans les profondeurs de son âme, sortit bientôt en jurant de pénétrer jusqu'au cœur de cette intrigue. Avant de partir, il chercha M^{me} Jules, afin de la revoir encore; mais elle avait disparu. Quel drame jeté dans cette jeune tête, éminemment romanesque comme toutes celles qui n'ont point connu l'amour dans toute l'étendue qu'ils lui donnent! Il adorait M^{me} Jules sous une nouvelle forme, il l'aimait avec la

rage de la jalousie, avec les délirantes angoisses de l'espoir; car, infidèle à son mari, cette femme devenait vulgaire, il pouvait se livrer à toutes les félicités de l'amour heureux; et son imagination lui ouvrit alors l'immense carrière des plaisirs de la possession. Enfin, s'il avait perdu l'ange, il retrouvait le plus délicieux des démons. Il se coucha, faisant mille châteaux en Espagne, justifiant M^{me} Jules par quelque romanesque bienfait, mais n'y croyant pas. Puis il résolut de se vouer entièrement dès le lendemain à la recherche des causes, des intérêts, du nœud que cachait ce mystère. C'était un roman à lire; ou mieux, un drame à jouer, dans lequel il avait son rôle.

§ II. — FERRAGUS.

Une bien belle chose est le métier d'espion, quand on le fait pour son compte et au profit d'une passion. C'est se donner les plaisirs du voleur en restant honnête homme. Mais il faut se résigner à bouillir de colère, à rugir d'impatience, à se glacer les pieds dans les boues, à transir et brûler, à dévorer de fausses espérances. Il faut aller, sur la foi d'une indication, vers un but ignoré, manquer son coup, jurer, pester, s'improviser à soi-même des élégies, des dithyrambes, s'exclamer niaisement devant un passant inoffensif qui vous admire; puis renverser des bonnes femmes avec leurs pommes, courir, se reposer, rester devant une croisée, faire mille suppositions... Mais c'est la chasse, la chasse dans Paris, la chasse avec tous ses accidens, moins les chiens, le fusil et le tchiau! Il n'y a de comparable à ces scènes que celles de la vie des joueurs. Puis besoin est d'un cœur gros d'amour ou de vengeance pour s'embusquer dans Paris, comme un tigre qui yeut sauter sur sa proie, et pour jouir alors de tous les accidens de Paris et d'un quartier, en leur prêtant un intérêt de plus que celui dont ils abondent déjà; et, alors, ne faut-il pas avoir une ame multiple? car c'est vivre de mille passions, de mille sentimens ensemble.

Auguste de Maulincour s'était jeté dans cette ardente existence

avec amour, parce qu'il en ressentait tous les malheurs et tous les plaisirs. Il allait déguisé, dans Paris, veillait à tous les coins de la rue Pagevin ou de la rue des Vieux-Augustins ; et depuis trois jours, comme un chasseur, courait de la rue de Ménars à la rue Soly, de la rue Soly à la rue de Ménars, sans connaître ni la vengeance ni le prix dont ses pas seraient ou punis ou récompensés. Il n'en était pas encore arrivé à cette impatience qui tord les entrailles et fait suer, il flânait avec espoir, en pensant que M^{me} Jules ne se hasarderait pas pendant les premiers jours à retourner là où elle avait été surprise. Aussi avait-il consacré ces premiers jours à s'initier à tous les secrets de la rue. Novice en ce métier, il n'osait questionner ni le portier, ni le cordonnier de la maison dans laquelle venait M^{me} Jules ; mais il espérait pouvoir se créer un observatoire dans la maison qui se trouvait en face de l'appartement mystérieux. Il étudiait le terrain, et voulait concilier la prudence et l'impatience, son amour et le secret.

Or, dans les premiers jours du mois de mars, au milieu des plans qu'il méditait pour frapper un grand coup, et en quittant son échiquier après une de ces factions assidues qui ne lui avaient encore rien appris, il s'en retournait vers quatre heures à son hôtel, où l'appelait une affaire relative à son service, lorsqu'il fut pris, rue Coquillière, par une de ces belles pluies qui grossissent tout à coup les ruisseaux, et dont chaque goutte fait cloche en tombant sur les flaques d'eau de la voie publique. Alors un fantassin de Paris est obligé de s'arrêter tout court, de se réfugier dans une boutique ou dans un café, s'il est assez riche pour y payer son hospitalité forcée ; ou, selon l'urgence, sous une porte cochère, asile des gens pauvres ou mal mis. Comment aucun de nos peintres n'a-t-il pas encore essayé de reproduire la physionomie d'un essaim de Parisiens groupés, par un temps d'orage, sous le porche humide d'une maison ? Où rencontrer un plus riche tableau ?

N'y a-t-il pas d'abord le piéton rêveur ou philosophe, qui observe avec plaisir, soit les raies faites par la pluie sur le fond grisâtre de l'atmosphère, espèce de ciselures semblables aux jets capricieux des filets de verre, soit les tourbillons d'eau blanche que le vent roule en poussière lumineuse sur les toits ; soit les capri-

ciens dégorgemens des tuyaux pétillans, écumeux, et mille autres riens admirables étudiés avec délices par les flâneurs, malgré les coups de balai dont les régale le maître de la loge?

Puis il y a le piéton causeur qui se plaint, et converse avec la portière, quand elle se pose sur son balai comme un grenadier sur son fusil ;

Le piéton indigent, fantastiquement collé sur le mur, sans nul souci de ses haillons habitués au contact des rues ;

Le piéton savant qui étudie, épèle ou lit les affiches sans les achever ;

Le piéton rieur qui se moque des gens auxquels il arrive malheur dans la rue, qui rit des femmes crottées et fait des mines à ceux ou celles qui sont aux fenêtres ;

Le piéton silencieux qui regarde à toutes les croisées, à tous les étages ;

Le piéton industriel, armé d'une sacoche ou muni d'un paquet, traduisant la pluie par profits et pertes ;

Le piéton aimable qui arrive comme un obus, en disant : Ah ! quel temps, messieurs !... et qui salue tout le monde ;

Enfin le vrai bourgeois de Paris, homme à parapluie, expert en averse, qui l'a prévue, sorti malgré l'avis de sa femme, et qui s'est assis sur la chaise du portier.

Selon son caractère, chaque membre de cette société fortuite contemple le ciel, s'en va sautillant pour ne pas se crotter, ou parce qu'il est pressé, ou parce qu'il voit des citoyens marchant malgré vent et marée, ou parce que la cour de la maison étant humide et catarrhalement mortelle, la lisière, dit un proverbe, est pire que le drap. Chacun a ses motifs. Il ne reste que le piéton prudent, l'homme qui, pour se remettre en route, épie quelques espaces bleus à travers les nuages crevassés.

M. de Maulincour se réfugia donc, avec toute une famille de piétons, sous le porche d'une vieille maison dont la cour ressemblait à un grand tuyau de cheminée. Il y avait le long de ces murs plâtreux, salpêtrés et verdâtres, tant de plombs et de conduits, et tant d'étages dans les quatre corps de logis, que vous eussiez dit

les cascates de Saint-Cloud. L'eau ruisselait de toutes parts ; elle bouillonnait, elle sautillait, murmurait ; elle était noire, blanche, bleue, verte ; elle criait, elle foisonnait, sous le balai de la portière, vieille femme édentée, faite aux orages, et qui semblait les bénir, en poussant dans la rue mille débris, dont l'inventaire curieux révélait la vie et les habitudes de chaque locataire de la maison. C'étaient des découpures d'indienne, des feuilles de thé, des pétales de fleurs artificielles, décolorées, manquées ; des épiluchures de légumes, des papiers, des fragmens de métal. A chaque coup de balai, la vieille femme mettait à nu l'âme du ruisseau, cette fente noire, découpée en cases de damier, après laquelle s'acharnent les portiers.

Le pauvre amant examinait ce tableau, l'un des milliers que le mouvant Paris offre chaque jour ; mais il l'examinait machinalement, en homme absorbé par ses pensées, lorsqu'en levant les yeux il se trouva nez à nez avec un homme qui venait d'entrer.

C'était, en apparence du moins, un mendiant, mais non pas le mendiant de Paris, création sans nom dans les langages humains ; c'était un type nouveau frappé en dehors de toutes les idées réveillées par le mot de mendiant.

L'inconnu ne se distinguait point par ce caractère originalement parisien qui nous saisit assez souvent dans les malheureux dont Charlet a représenté parfois, avec un rare bonheur d'observation, la physionomie et les mœurs. Ce sont de grossières figures roulées dans la boue, à la voix rauque, aux nez rougis et bulbeux ; à bouches dépourvues de dents, quoique menaçantes ; humbles et terribles, chez lesquelles l'intelligence profonde qui brille dans les yeux semble être un contre-sens. Quelques-uns de ces vagabonds effrontés ont le teint marbré, gercé, veiné ; le front couvert de rugosités ; les cheveux rares et sales, comme ceux d'une perruque jetée au coin d'une borne ; tous gais dans leur dégradation, et dégradés dans leurs joies ; tous marqués du sceau de la débauche. Ils jettent leur silence comme un reproche, et leur attitude révèle d'effrayantes pensées. Ils vivent entre le crime et l'aumône ; ils n'ont plus de remords, et tournent prudem-

ment autour de l'échafaud sans y tomber, innocens au milieu du vice, et vicieux au milieu de leur innocence. Ils font souvent sourire, mais font toujours penser. L'un vous représente la civilisation rabougrie, il comprend tout : l'honneur du bague, la patrie, la vertu ; puis c'est la malice du crime vulgaire, et les finesses d'un forfait élégant. L'autre est résigné, mime profond, mais stupide. Tous ont des vellétés d'ordre et de travail, mais ils sont repoussés dans leur fange par une société qui ne veut pas s'enquérir de ce qu'il peut y avoir de poètes, de grands hommes, de gens intrépides et d'organisations magnifiques parmi les mendiants, ces bohémiens de Paris ; peuple souverainement bon et souverainement méchant, comme toutes les masses qui ont souffert, habitué à supporter des maux inouis, et qu'une fatale puissance maintient toujours au niveau de la boue. Ils ont tous un rêve, une espérance, un bonheur : le jeu, la loterie ou le vin.

Il n'y avait rien de cette vie étrange dans le personnage collé fort insouciamment sur le mur, devant M. de Maulincour, comme une fantaisie dessinée par un habile artiste, derrière quelque toile retournée de son atelier. C'était un homme long et sec, dont le visage plombé trahissait une pensée profonde et glaciale. Il séchait la pitié dans le cœur des curieux, par une attitude pleine d'ironie et un regard noir qui annonçaient sa prétention de traiter d'égal à égal avec eux. Sa figure était d'un blanc sale, et son crâne ridé, dégarni de cheveux, avait une vague ressemblance avec un quartier de granit. Quelques mèches plates et grises, placées de chaque côté de sa tête, descendaient sur le collet de son habit crasseux et boutonné jusqu'au cou. Il ressemblait tout à la fois à Voltaire et à don Quichotte ; il était railleur et mélancolique, plein de mépris, de philosophie, mais à demi aliéné. Il paraissait ne pas avoir de chemise ; sa barbe était longue, et sa méchante cravate noire tout usée, déchirée, laissait voir un cou protubérant, fortement sillonné, composé de veines grosses comme des cordes. Un large cercle brun, meurtri, se dessinait sous chacun de ses yeux. Il paraissait avoir au moins soixante ans. Ses mains étaient blanches et propres. Il portait des bottes éculées et percées ; son

pantalon bleu, raccommodé en plusieurs endroits, était blanchi par une espèce de duvet qui le rendait ignoble.

Soit que ses vêtemens mouillés exhalassent une odeur fétide, soit qu'il eût à l'état normal cette senteur de misère qu'ont les taudis parisiens, de même que les bureaux, les sacristies et les hospices ont la leur, goût fétide et rance, dont rien ne saurait donner l'idée, les voisins de cet homme quittèrent leurs places et le laissèrent seul. Il jeta sur eux, puis reporta sur l'officier son regard calme et sans expression, le regard si célèbre de M. de Talleyrand, coup d'œil terne et sans chaleur, espèce de voile impénétrable sous lequel une ame forte cache de profondes émotions et les plus exacts calculs sur les hommes, les choses et les événemens. Aucun pli de son visage ne se creusa; sa bouche et son front furent impassibles; mais ses yeux s'abaissèrent par un mouvement d'une lenteur noble et presque tragique. Il y eut enfin tout un drame dans le mouvement de ses paupières flétries.

L'aspect de cette figure stoïque fit naître chez M. de Maulincour l'une de ces rêveries vagabondes qui commencent par une interrogation vulgaire et comprennent tout un monde de pensées.

L'orage était passé. M. de Maulincour n'aperçut plus de cet homme que le pan de sa redingote qui frôlait la borne; mais en quittant sa place pour s'en aller, il trouva sous ses pieds une lettre qui venait de tomber, et devina qu'elle sortait de la poche de l'inconnu, quand il lui vit remettre un foulard dont il s'était servi. L'officier prit la lettre pour la lui rendre, et lut involontairement l'adresse :

A Monsieur,

Monsieur Ferraguse,

Rue des Grans-Augustins, au coing de la rue Soly.

PARIS.

La lettre ne portait aucun timbre, et l'indication empêcha M. de Maulincour de la restituer ; car il y a peu de passions qui ne deviennent improbables à la longue.

Le baron eut un pressentiment de l'opportunité de cette trouvaille, et voulut, en gardant la lettre, se donner le droit d'entrer dans la maison mystérieuse pour y venir la rendre à cet homme, ne doutant pas qu'il ne demeurât dans la maison suspecte. Déjà des soupçons, vagues comme les premières lueurs du jour, lui faisaient établir des rapports entre cet homme et M^{me} Jules. Les amans jaloux supposent tout ; et c'est en supposant tout, en choisissant les conjectures les plus probables que les juges, les amans et les observateurs devinent la vérité qui les intéresse.

— Est-ce à lui la lettre ? est-elle de M^{me} Jules ?

Mille questions ensemble lui furent jetées par son imagination inquiète ; mais aux premiers mots il sourit.

Voici textuellement dans la splendeur de sa phrase naïve, et dans son orthographe ignoble, cette lettre, à laquelle il était impossible de rien ajouter, dont il ne fallait rien retrancher, si ce n'est la lettre même, mais qu'il a été nécessaire de ponctuer en la donnant ; car il n'y a, dans l'original, ni virgules, ni repos indiqué, ni même de points d'exclamation, fait qui tendrait à détruire le système des points par lesquels les auteurs modernes ont essayé de peindre les grands désastres de toutes les passions.

« HENRY !

» Dans le nombre des sacrifices que je m'étais imposée à votre égard ce trouvoit ce lui de ne plus vous donner de mes nouvelles, mais une voix irrésistible m'ordonne de vous faire connaître vos crimes envers moi. Je sais d'avance que votre âme en durcie dans le vice ne daignera pas me plaindre. Votre cœur est sour à la sensibilité. Ne l'ét-il pas aux cris de la nature, mais peu importe : je dois vous apprendre jusqu'à quelle point vous vous êtes rendu coupable et l'orreur de la position où vous m'avez mis. Henry vous saviez tout ce que j'ai souffert de ma première faute et vous avez pu me

plonger dans le même *malheur* et m'abandonner à mon desespoir et à ma douleur. Oui, je la voue, la croyance que j'avois d'être aimée et d'être estimée de vous m'avoit donné le courage de supporter mon sort. Mais aujourd'hui que me reste-t-il ? ne m'avez-vous pas fait perdre tout ce que j'avois de plus cher, tout ce qui m'attachait à la vie : parais, amis, honneur, réputation, je vous ai tout sacrifiés et il ne me reste que l'opprobre, la honte et je le dis sans rougir, la misère, il ne me menquait à mon malheur que la certitude de votre mépris et de votre aine ; maintenant que je l'é, j'orai le courage que mon projet exige. Mon parti est pris et l'honneur de ma famille le commende : je vais donc mettre un terme à mes souffrances..... Ne faites aucune réflexion sur mon projet Henry. Il est affreux je le sais mais mon état m'y force. Sans secours, sans soutien, sans un *ami* pour me consoler, puis-je vivre ? non. Le sort en a décidé. Ainci dans deux jours, Henry, dans deux jours Ida ne sera plus digne de votre estime ; mais recevez le serment que je vous fais d'avoir ma conscience tranquille puisque je n'ai jamais cessé d'être digne de votre amitié. ô Henry, mon ami car je ne changerai jamais pour vous, promettez-moi que vous me pardonnerez la carrière que je vais embrasser. Mon amour m'a donné du courage, il me soutiendra dans la vertu. Mon cœur d'ailleurs plein de ton image sera pour moi un préservatif contre la séduction.

» N'oubliez jamais que mon sort est votre ouvrage, et jugez-vous. Puis le ciel ne pas vous punir de vos crimes, c'est à genoux que je lui demande votre pardon, car je le sens, il ne me menquera plus à mes maux que la douleur de vous savoir malheureux. Malgré le dénuement où je me trouve, je refuserai tout espoir de secours de vous. Si vous m'aviez aimé, j'orai pu les recevoir comme venant de la main, mais un bienfait exité par la *pitié*, *mon ame le repose* et je croirois plus la chose en le recevant que celui qui me le proposerait. J'ai une grâce à vous demander : je ne sais pas le temps que je dois rester chez madame Meynardie, soyez assez généreux de venir disparaître devant moi. Vos deux dernières visites m'ont fait un mal dont je me ré sentirai longtemps : je ne veux point entrer dans des détails sur votre conduite à ce sujet. Vous me haïsez, ce mot est

gravé dans mon cœur et la glasse défroît. Hélas ! c'est au moment où j'ai besoin de tout mon courage que toutes mes facultés me abandonnent. Henry mon ami avant que j'ai mis une barrière entre nous, donne moi une dernière preuve de ton estime : écris moi répons moi, dis moi que tu m'estime encore quoique ne m'aimant plus. *Malgré que* mes yeux soit toujours dignes de rencontrer les vôtres, je ne sollicite pas d'entrevue : je crains tout de ma faiblesse et de mon amour. Mais de grâce écrivez moi un mot de suite, il me donnera le courage dont j'ai besoin pour supporter mes adversités. Adieu l'ôteur de tous mes maux, mais le seul ami que mon cœur ait choisi et qu'il n'oubliera jamais.

» IDA. »

Cette vie de jeune fille dont l'amour trompé, les joies funestes, les douleurs, la misère et l'épouvantable résignation, étaient résumées en si peu de mots, ce poème inconnu, mais essentiellement parisien, écrit dans cette lettre sale, agitent pendant un moment sur M. de Maulincour, et il finit par se demander si cette Ida ne serait pas une parente de M^{me} Jules, et si le rendez-vous du soir, dont il avait été fortuitement témoin, n'était pas nécessité par quelque tentative charitable. Que le vieux pauvre eût séduit Ida, cette séduction tenait du prodige. En se jouant dans le labyrinthe de ses réflexions qui se croisaient et se détruisaient l'une par l'autre, le baron arriva près de la rue Pagevin, et vit un fiacre arrêté dans le bout de la rue des Vieux-Augustins qui avoisine la rue Montmartre. Tous les fiacres stationnés lui disaient quelque chose.

— Y serait-elle ?

Et son cœur battait par un mouvement chaud et fiévreux. Il poussa la petite porte à grelot, mais en baissant la tête et en obéissant à une sorte de honte, car il entendait une voix secrète qui lui disait :

— Pourquoi mets-tu le pied dans ce mystère ?

Il monta quelques marches, et se trouva nez à nez avec la vieille portière.

— Monsieur Ferragus!

— Connais pas...

— Comment, M. Ferragus ne demeure pas ici?...

— Nous n'avons pas ça dans la maison...

— Mais, ma bonne femme...

— Je ne suis pas une bonne femme, monsieur, je suis concierge.

— Mais, madame, reprit le baron, j'ai une lettre à remettre à M. Ferragus...

— Ah! si monsieur a une lettre, dit-elle en changeant de ton, voulez-vous la faire voir?...

Auguste montra la lettre pliée, et la vieille, hochant la tête d'un air de doute, hésita, sembla vouloir quitter sa loge pour aller instruire le mystérieux Ferragus de cet incident imprévu; puis elle dit :

— Eh bien! montez, monsieur, vous devez savoir où c'est...

Sans répondre à cette phrase, par laquelle cette vieille rusée pouvait lui tendre un piège, l'officier grimpa lestement les escaliers, et sonna vivement à la porte du second étage. Son instinct d'aimant lui disait : — *Elle est là!*

L'inconnu du porche, le Ferragus ou *l'oteur* des maux d'Ida ouvrit lui-même, et se montra vêtu d'une robe de chambre à fleurs, d'un pantalon de molleton blanc, les pieds chaussés dans de jolies pantoufles en tapisserie, la tête débarbouillée; et M^{me} Jules, dont la tête dépassait le chambranle de la porte de la seconde pièce, pâlit et tomba sur une chaise.

— Qu'avez-vous, madame? s'écria l'officier en s'élançant vers elle.

Mais Ferragus étendit le bras et rejeta vivement l'officier par un mouvement si sec qu'Auguste crut avoir reçu dans la poitrine un coup de barre de fer.

— Arrière! monsieur, dit cet homme. Que nous voulez-vous? Vous rôdez dans le quartier depuis cinq à six jours... Seriez-vous un espion?

— Êtes-vous M. Ferragus?

— Non, monsieur.

— Néanmoins, reprit Auguste, je dois vous remettre ce papier, que vous avez perdu sous la porte de la maison où nous étions tous deux pendant la pluie.

En parlant et en tendant la lettre à cet homme, le baron ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la pièce où il était, et la trouva fort bien décorée, quoique simplement. Il y avait du feu dans la cheminée ; et, tout auprès, une table servie plus somptueusement que ne le comportait l'apparente situation de cet homme ou la médiocrité de son loyer. Enfin, sur une causeuse de la seconde pièce, qu'il lui fut possible de voir, il aperçut un tas d'or, et entendit un bruit qui ne pouvait être produit que par des pleurs de femme.

— Ce papier m'appartient, je vous remercie, dit l'inconnu, en se tournant de manière à faire comprendre au baron qu'il désirait le voir dehors.

Trop curieux pour faire attention à l'examen profond dont il était l'objet, Auguste ne vit pas l'inconnu le dévorer par des regards à demi magnétiques ; mais, certes s'il eût rencontré cet œil de basilic, il aurait peut-être compris le danger qui le menaçait. Trop passionné pour penser à lui-même, Auguste salua, descendit, et retourna chez lui, en essayant de trouver un sens dans la réunion de ces trois personnes. Ida, Ferragus et M^{me} Jules ; occupation qui, moralement, équivalait à chercher l'arrangement des morceaux de bois biscornus du casse-tête chinois, sans avoir la clé du jeu. Mais M^{me} Jules l'avait vu, M^{me} Jules venait là, M^{me} Jules lui avait menti. Maulincour se proposa d'aller rendre une visite à cette femme le lendemain. Elle ne pouvait pas refuser de le voir, il s'était fait son complice, il avait les pieds et les mains dans cette ténébreuse intrigue. Il tranchait déjà du sultan, et pensait à demander impérieusement à M^{me} Jules de lui révéler tous ses secrets.

En ce temps-là, Paris avait la fièvre des constructions, car si Paris est un monstre, il est assurément le plus maniaque des monstres. Il lui prend mille fantaisies : tantôt il bâtit comme un

grand seigneur qui aime la truelle ; puis, il laisse sa truelle et devient militaire ; il s'habille de la tête aux pieds en garde national, fait l'exercice et fume ; tout à coup il abandonne les répétitions militaires, jette son cigarre ; puis il se désole, fait faillite, vend ses meubles sur la place du Châtelet, dépose son bilan ; mais quelques jours après, il arrange ses affaires, se met en fête et danse. Un jour il mange du sucre d'orge à pleines mains, à pleines lèvres ; hier il achetait du papier Weynen, aujourd'hui le monstre a mal aux dents et s'applique un alexipharmaque sur toutes ses murailles ; demain il fera ses provisions de pâte pectorale. Il a ses manies pour le mois, pour la saison, pour l'année, comme ses manies d'un jour. Or, en ce moment où tout le monde bâtissait et démolissait quelque chose, on ne sait quoi encore, il y avait très-peu de rues qui ne vissent l'échafaudage à longues perches, garni de planches mises sur des traverses et fixées d'étages en étages dans des boullins ; construction frêle, ébranlée par les Limousins, mais assujétie par des cordages, toute blanche de plâtre, rarement garantie des atteintes d'une voiture par ce mur de planches, enceinte obligée des monumens qu'on ne bâtit pas. Il y a quelque chose de maritime dans ces mâts, dans ces échelles, dans ces cordages, dans les cris des maçons.

Or, à douze pas de l'hôtel Maulincour, un de ces bâtimens éphémères était élevé devant une maison que l'on construisait en pierres de taille. Le lendemain, au moment où le baron de Maulincour passait en cabriolet devant cet échafaud, en allant chez M^{me} Jules, une pierre de vingt pouces carrés, arrivée au sommet des perches, s'échappa de ses liens de corde en tournant sur elle-même, et tomba sur le domestique, qu'elle écrasa derrière le cabriolet. Un cri d'épouvante fit trembler l'échafaudage et les maçons ; l'un d'eux se tenait avec peine aux longues perches, en danger de mort ; il paraissait avoir été touché par la pierre. La foule s'amassa promptement. Tous les maçons descendirent, criant, jurant et disant que le cabriolet de M. de Maulincour avait causé un ébranlement à leur grue. Deux pouces de plus, et l'officier avait la tête coiffée par la pierre. Le valet était mort, la voiture brisée. Ce fut un événement pour le quartier ; les journaux le rapportè-

rent. M. de Maulincour, sûr de n'avoir rien touché, se plaignit : la justice intervint ; mais, enquête faite, il fut prouvé qu'un petit garçon, armé d'une latte, montait la garde et criait aux passans de s'éloigner. L'affaire en resta là. M. de Maulincour en fut pour son domestique, pour sa terreur, et resta dans son lit pendant quelques jours. L'arrière-train du cabriolet, en se brisant, lui avait fait des contusions ; puis, la secousse nerveuse causée par la surprise lui donna la fièvre.

Il n'alla pas chez M^{me} Jules.

Dix jours après cet événement, et à sa première sortie, il se rendait au bois de Boulogne dans son cabriolet restauré, lorsqu'en descendant la rue de Bourgogne, à l'endroit où se trouve l'égout, en face la Chambre des Députés, l'essieu se cassa net par le milieu, et le baron allait si rapidement que cette cassure eut pour effet de faire tendre les deux roues à se rejoindre assez violemment pour lui fracasser la tête ; mais il fut préservé de ce danger par la résistance qu'opposa la capote. Néanmoins il reçut une blessure grave au côté. Pour la seconde fois en dix jours il fut rapporté quasi mort chez la douairière éplorée.

Ce second accident lui donna quelque défiance, et il pensa, mais vaguement, à Ferragus et à M^{me} Jules. Pour éclaircir ses soupçons, il garda l'essieu brisé dans sa chambre, et manda son carrossier. Le carrossier vint, regarda l'essieu, la cassure, et prouva deux choses à M. de Maulincour :

1^o L'essieu ne sortait pas de ses ateliers ; il n'en fournissait aucun qu'il n'y gravât grossièrement les initiales de son nom, et il ne pouvait pas expliquer par quels moyens cet essieu avait été substitué ;

2^o La cassure de cet essieu suspect avait été ménagée par une chambre, une espèce de creux intérieur, des soufflures, des pailles très-habilement pratiquées.

— Eh ! monsieur le baron, il a fallu être joliment malin, dit-il, pour arranger tout cela., car on jurerait que c'est naturel...

M. de Maulincour pria son carrossier de ne rien dire de cette aventure, et se tint pour duement averti. Ces deux tentatives d'as-

sassinat étaient ourdies avec une adresse qui dénotait l'inimitié de gens supérieurs.

— C'est une guerre à mort, se dit-il en s'agitant dans son lit ; une guerre de sauvage ! une guerre de surprise, d'embuscade, de trahison, déclarée au nom de M^{me} Jules ! A quel homme appartient-elle donc ? De quel pouvoir dispose donc ce Ferragus ?...

Enfin M. de Maulincour, quoique brave, quoique militaire, ne put s'empêcher de frémir ; car au milieu de toutes les pensées qui l'assaillirent, il y en eut une contre laquelle il se trouva sans défense et sans courage : le poison ne serait-il pas bientôt employé par ses ennemis secrets ?

Aussitôt, dominé par des craintes que sa faiblesse momentanée, la diète et la fièvre augmentaient encore, il fit venir une vieille femme attachée depuis long-temps à sa grand'mère, une femme qui avait pour lui un de ces sentimens à demi maternels, le sublime du commun. Sans s'ouvrir entièrement à elle, il la chargea d'acheter secrètement, et chaque jour, en des endroits différens, les alimens qui lui étaient nécessaires ; en lui recommandant de les mettre sous clef, et de les lui apporter elle-même, sans permettre à qui que ce fût d'approcher d'elle quand elle les lui servirait.

Enfin il prit les précautions les plus minutieuses pour se garantir de ce genre de mort. Il se trouvait au lit, seul, malade, et put penser à loisir à sa propre défense, le seul besoin assez clairvoyant pour permettre à l'égoïsme humain de ne rien oublier. Mais le malheureux malade avait empoisonné sa vie par la crainte ; et, malgré lui, le soupçon teignit toutes ses heures de ses sombres nuances.

Cependant ces deux leçons d'assassinat lui apprirent une des vertus les plus nécessaires aux hommes politiques, il comprit la haute dissimulation dont il faut user dans le jeu des grands intérêts de la vie. Taire son secret n'est rien ; mais se taire à l'avance, mais savoir oublier un fait pendant trente ans, s'il le faut, à la manière d'Ali-Pacha, pour assurer une vengeance méditée pendant trente ans, est une belle étude en un pays où il y a peu d'hommes qui sachent dissimuler pendant trente jours.

M. de Maulincour ne vivait plus que par M^{me} Jules. Il était perpétuellement occupé à examiner sérieusement les moyens qu'il pouvait employer dans cette lutte inconnue pour triompher d'adversaires inconnus. Sa passion anonyme pour cette femme grandissait de tous ces obstacles. M^{me} Jules était toujours debout, au milieu de ses pensées et de son cœur, plus attrayante alors par ses vices présumés, que par les vertus certaines qui en avaient fait pour lui une idole.

Le malade, voulant reconnaître les positions de l'ennemi, crut pouvoir sans danger initier le vieux vidame aux secrets de sa situation. Le commandeur l'aimait comme un père aime ses enfans ; il était fin, adroit, il avait un esprit diplomatique. Il vint donc écouter le baron, hocha la tête, et tous deux tinrent conseil.

Le bon vidame ne partagea pas la confiance de son jeune ami, quand Auguste lui dit qu'au temps où ils vivaient, la police et le pouvoir étaient à même de connaître tous les mystères, et que, s'il le fallait, il trouverait en eux de puissans auxiliaires.

Le vieillard lui répondit que la police était ce qu'il y avait de plus inhabile au monde, et le pouvoir ce qu'il y avait de plus faible dans les questions individuelles ; que ni la police ni le pouvoir ne savaient lire au fond des cœurs, et que tout ce qu'on devait raisonnablement leur demander était de rechercher les causes d'un fait, ce à quoi le pouvoir et la police étaient souvent impropres, parce qu'ils manquaient essentiellement de cet intérêt personnel qui révèle tout à celui qui a besoin de tout savoir ; mais qu'aucune puissance humaine ne saurait empêcher ni un assassin, ni un empoisonneur, d'arriver soit au cœur d'un prince, soit à l'estomac d'un honnête homme.

Le commandeur conseilla fortement au baron des'en aller en Italie, d'Italie en Grèce, de Grèce en Syrie, de Syrie en Asie, et de ne revenir qu'après avoir convaincu ses ennemis secrets de son repentir, et avoir ainsi fait tacitement sa paix avec eux... Sinon de rester dans son hôtel, dans sa chambre, parce qu'à toute force, il pouvait s'y garantir des atteintes de ce Ferragus, et n'en sortir que pour

l'écraser en toute sûreté. Le vieillard lui promit d'employer tout ce que le ciel lui avait départi d'astuce pour, sans compromettre personne, pousser des reconnaissances chez l'ennemi, et lui en rendre bon compte.

Le commandeur avait un vieux Figaro retiré, le plus malin singe qui jamais eût pris figure humaine, jadis spirituel comme un diable, faisant tout de son corps comme un forçat, alerte comme un voleur, fin comme une femme, mais tombé dans la décadence du génie, faute d'occasions, depuis la nouvelle constitution de la société parisienne, qui a mis à l'écart les valets de comédie. Ce Scapin émérite était attaché à son maître comme à un être supérieur; mais le rusé vidame ajoutait chaque année aux gages de son ancien prévôt de galanterie une assez forte somme, ce qui en corroborait l'amitié naturelle par les liens de l'intérêt, et valait au vieillard des soins que la maîtresse la plus aimante n'eût pas inventés pour son ami malade. Ce fut cette perle des vieux valets de théâtre, débris du dernier siècle, ministre incorruptible, faute de passions à satisfaire, auquel se fièrent le commandeur et M. de Maulincour.

— M. le baron gâterait tout, dit ce grand homme en livrée, appelé au conseil. Que monsieur mange, boive et dorme tranquillement... Je prends tout sur moi.

En effet, huit jours après la conférence, au moment où M. de Maulincour, parfaitement remis de son indisposition, déjeunait avec sa grand'mère et le vidame, Justin entra, pour faire son rapport. Puis, avec cette fausse modestie qu'affectent les gens de talent, il dit, lorsque la douairière fut rentrée dans ses appartemens :

— Ferragus n'est pas le nom de l'ennemi qui poursuit monsieur le baron. Cet homme, ce diable, s'appelle Gratien, Henry, Victor, Jean-Joseph Bourignard. Le sieur Gratien Bourignard est un ancien entrepreneur de bâtiment, jadis fort riche, et surtout l'un des plus jolis garçons de Paris, un Lovelace capable de séduire Grandisson. Ici s'arrêtent mes renseignements. Il a été simple ouvrier, et les compagnons de l'ordre des Dévorans l'ont, dans le

temps, élu pour chef, sous le nom de Ferragus XXIII. La police devrait savoir cela. Cet homme a déménagé, ne demeure plus rue des Vieux-Augustins, il perche maintenant rue Joquelet. M^{me} Jules Desmarets va le voir tous les jours. Assez souvent son mari, en allant à la Bourse, la mène rue Vivienne, ou elle mène son mari à la Bourse. Monsieur le vidame connaît trop bien ces choses - là pour exiger que je lui dise si c'est le mari qui mène la femme ou la femme, son mari; mais M^{me} Jules est si jolie que je parierais pour elle. Tout cela est du dernier positif. Mon Bourignard joue souvent au numéro 159; c'est, sous votre respect, monsieur, un farceur qui aime les femmes, et qui vous a ses petites allures, comme un homme de condition. Du reste, il gagne souvent, se déguise comme un acteur, se grime comme il veut, et vous a la vie la plus originale du monde. Je ne doute pas qu'il n'ait plusieurs domiciles, et la plupart du temps il échappe à ce que monsieur le commandeur nomme des *investigations parlementaires*. Si monsieur le désire, on peut néanmoins s'en défaire honorablement, en égard à ses habitudes. Le vieux drôle est fin. Dernièrement il a laissé tomber une pièce d'or dans son escalier, et a dit à sa portière que ce n'était pas à lui. Ce capitaliste parle de déménager encore. Maintenant monsieur le vidame et monsieur le baron ont-ils quelque chose à me commander?.....

— Justin, je suis content de toi, ne va pas plus loin sans ordre; mais veille ici à tout, de manière à ce que M. le baron n'ait rien à craindre.

— Mon cher enfant, reprit le vidame, reprends ta vie, et oublie M^{me} Jules.....

— Non, non, dit Auguste, je ne céderai pas la place à Gratien Bourignard, je veux l'avoir pieds et poings liés, et M^{me} Jules aussi.

Le soir, le baron Auguste de Maulincour, récemment promu à un grade supérieur dans une compagnie des gardes-du-corps, alla au bal, à l'Élysée Bourbon, chez M^{me} la duchesse de Berri. Là, certes, il ne pouvait y avoir aucun danger à redouter pour lui.

Le baron de Maulincour en sortit néanmoins avec une affaire d'honneur à vider, une affaire qu'il était impossible d'arranger. Son adversaire, le marquis de Ronquerolles, avait les plus fortes raisons de se plaindre d'Auguste, et Auguste y avait donné lieu par son ancienne liaison avec la sœur de M. de Ronquerolles, la comtesse de Serizy. Cette dame, qui n'aimait pas la sensiblerie allemande, n'en était que plus exigeante dans les moindres détails de son costume de prude. Par une de ces fatalités inexplicables, Auguste fit une plaisanterie que M^{me} de Serizy prit fort mal, et dont son frère s'offensa. L'explication eut lieu dans un coin, à voix basse. En gens de bonne compagnie, ils ne firent point de bruit.

Le lendemain seulement, la société du faubourg Saint-Honoré, du faubourg Saint-Germain, et le Château, s'entretenirent de cette aventure. M^{me} de Serizy fut chaudement défendue, et l'on donna tous les torts à Maulincour. Néanmoins d'augustes personnages intervinrent; des témoins de la plus haute distinction furent imposés à MM. de Maulincour et de Ronquerolles, et toutes les précautions furent prises sur le terrain pour qu'il n'y eût personne de tué.

Quand Auguste se trouva devant son adversaire, homme de plaisir, auquel personne ne refusait des sentimens d'honneur, il ne put voir en lui l'instrument de Ferragus, chef des Dévorans, mais il eut une secrète envie d'obéir à d'inexplicables pressentimens en questionnant le marquis.

— Messieurs, dit-il aux témoins, je ne refuse certes pas d'essuyer le feu de M. de Ronquerolles; mais, auparavant, je déclare que j'ai eu tort, je lui fais les excuses qu'il exigera de moi, publiquement même s'il le désire, parce que, quand il s'agit d'une femme, rien ne saurait, je crois, déshonorer un galant homme. J'en appelle donc moi, à sa raison et à sa générosité, de la niaiserie qu'il y a, de nos jours, à se battre quand le bon droit peut succomber...

M. de Ronquerolles n'admit point cette façon de finir l'affaire, et alors le baron, devenu plus soupçonneux, s'approcha de son adversaire, et lui dit :

— Eh bien ! monsieur le marquis, engagez-moi, devant ces messieurs, votre foi de gentilhomme de n'apporter dans cette rencontre aucune raison de vengeance, autre que celle dont il s'agit publiquement...

— Monsieur, ce n'est pas une question à me faire...

Et M. de Ronquerolles alla se mettre à sa place. Il était convenu, par avance, que les deux adversaires se contenteraient d'échanger un coup de pistolet. M. de Ronquerolles, malgré la distance déterminée, qui semblait devoir rendre la mort de M. de Maulincour très-problématique, pour ne pas dire impossible, fit tomber le baron. La balle lui traversa, fort heureusement, les côtes, sans de fortes lésions, à deux doigts au-dessous du cœur.

— Vous visez trop bien, monsieur, dit l'officier aux gardes, pour avoir voulu venger des passions mortes...

M. de Ronquerolles crut Auguste mort, et ne put retenir un sourire sardonique en entendant ces paroles.

— La sœur de Jules César, monsieur, ne doit pas être soupçonnée.

— Toujours M^{me} Jules... répondit Auguste.

Mais il s'évanouit, sans pouvoir achever une mordante plaisanterie qui expira sur ses lèvres. Quoiqu'il perdit beaucoup de sang, sa blessure n'était pas dangereuse. Après une quinzaine de jours pendant lesquels la douairière et le vidame lui prodiguèrent ces soins de vieillard, soins dont une longue expérience de la vie donne seule le secret, un matin, sa grand'mère lui porta de rudes coups. Elle lui révéla les mortelles inquiétudes auxquelles étaient livrés ses vieux, ses derniers jours. Elle avait reçu une lettre signée d'un F, dans laquelle l'histoire de l'espionnage auquel s'était abaissé son petit-fils lui était, de point en point, racontée. Dans cette lettre, des actions indignes d'un honnête homme étaient reprochées à M. de Maulincour. Il avait mis, disait-on, une vieille femme rue de Mé-nars, sur la place des fiacres qui s'y trouve, vile espionne occupée en apparence à vendre l'eau des tonneaux aux cochers, mais en réalité chargée d'épier les démarches de M^{me} Jules Desmarests. Il avait espionné l'homme le plus inoffensif du monde

pour en pénétrer tous les secrets, quand de ces secrets dépendait la vie ou la mort de trois personnes. Lui seul donc avait voulu la lutte impitoyable dans laquelle, déjà blessé trois fois, il succomberait inévitablement, parce que sa mort avait été jurée, et serait sollicitée par tous les moyens humains. M. de Maulincour ne pourrait même plus éviter son sort en promettant de respecter les secrets de ces trois personnes, parce qu'il était impossible de croire à la parole d'un gentilhomme capable de tomber aussi bas que des agens de police pour troubler, sans raison, la vie d'une femme innocente et d'un respectable vieillard.

La lettre ne fut rien pour Auguste, en comparaison des reproches tendres que lui fit essayer la baronne de Maulincour. Manquer de respect et de confiance envers une femme, l'espionner sans en avoir le droit ! Et devait-on espionner la femme dont on est aimé ? Ce fut un torrent de ces excellentes raisons qui ne prouvent jamais rien, et qui mirent, pour la première fois de sa vie, le jeune baron dans une des grandes colères humaines d'où sortent, où germent les actions les plus capitales de la vie.

— Puisque ce duel est un duel à mort, dit-il en forme de conclusion, je dois tuer mon ennemi par tous les moyens que je puis avoir à ma disposition.

Aussitôt le commandeur alla trouver, de la part de M. de Maulincour, le chef de la police particulière de Paris, et sans mêler ni le nom ni la personne de M^{me} Jules au récit de cette aventure, quoiqu'elle en fût le nœud secret, il lui fit part des craintes que donnait à la famille de Maulincour le personnage inconnu assez osé pour jurer la perte d'un officier aux gardes, en face des lois et de la police. L'homme de la police leva de surprise ses lunettes vertes, se moucha plusieurs fois, offrit du tabac au vidame, qui, par dignité, prétendit ne pas user de tabac, quoiqu'il en eût le nez barbouillé. Puis le Sous-Chef prit ses notes, et promit que, Vidocq et ses limiers aidant, il rendrait, sous peu de jours, bon compte à la famille de Maulincour de cet ennemi, disant qu'il n'y avait pas de mystères pour la police de Paris.

Quelques jours après, le chef vint voir monsieur le vidame à

l'hôtel de Maulincour, et trouva le jeune baron parfaitement remis de sa dernière blessure. Alors, il leur fit, en style administratif, ses remerciemens des indications qu'ils avaient eu la bonté de lui donner, en leur apprenant que ce Bourignard était un homme condamné à vingt ans de travaux forcés, mais miraculeusement échappé pendant le transport de la chaîne de Bicêtre à Toulon. Depuis treize ans, la police avait infructueusement essayé de le reprendre, après avoir su qu'il était venu fort insonnamment habiter Paris, où il avait évité les recherches les plus actives, quoiqu'il fût constamment mêlé à beaucoup d'intrigues ténébreuses. Bref, cet homme, dont la vie offrait les particularités les plus curieuses, allait être certainement saisi à l'un de ses domiciles, et livré à la justice. Le bureaucrate termina son rapport officieux en disant à M. de Maulincour que s'il attachait assez d'importance à cette affaire pour être témoin de la capture de Bourignard, il pouvait venir le lendemain à huit heures du matin rue Sainte-Foix, dans une maison dont il donna le numéro.

M. de Maulincour se dispensa d'aller chercher cette certitude, s'en fiant, avec le saint respect que la police inspire à Paris, sur la diligence de l'administration.

Trois jours après, n'ayant rien lu dans le journal sur cette arrestation, qui cependant devait fournir matière à quelque article curieux, M. de Maulincour conçut des inquiétudes que dissipa la lettre suivante :

« Monsieur le baron,

» J'ai l'honneur de vous annoncer que vous ne devez plus conserver aucune crainte touchant l'affaire dont il est question. Le nommé Gratien Bourignard, dit Ferragus, est décédé hier, en son domicile, rue Joquelet, n^o 7. Les soupçons que nous devions concevoir sur son identité ont été pleinement détruits par les faits. Le médecin de la préfecture de police a été par nous adjoint à celui de la mairie, et le chef de la police de sûreté a fait toutes les vérifications nécessaires pour parvenir à une pleine certitude. D'ailleurs, la moralité des témoins qui ont signé l'acte de

décès, et les attestations de ceux qui ont soigné ledit Bourignard dans ses derniers momens, entre autres celles du respectable vicaire de l'église Bonne-Nouvelle, auquel il a fait ses aveux, au tribunal de la pénitence, car il est mort en chrétien, ne nous ont pas permis de conserver les moindres doutes.

» Agréé, monsieur le baron, etc. »

M. de Maulincour, la douairière et le vidame, respirèrent avec un plaisir indicible. La bonne femme embrassa son petit-fils, en laissant échapper une larme, et le quitta pour remercier Dieu par une prière. La chère douairière, qui faisait une neuvaine pour le salut d'Auguste, se crut exaucée.

— Eh bien ! dit le commandeur, tu peux maintenant te rendre au bal dont tu me parlais ; je n'ai plus d'objections à t'opposer...

M. de Maulincour fut d'autant plus empressé d'aller à ce bal que M^{me} Jules devait s'y trouver. Cette fête était donnée par le banquier d'une cour étrangère, chez lequel les deux sociétés de Paris se rencontraient comme sur un terrain neutre. Auguste parcourut les salons sans voir la femme qui exerçait sur sa vie une si grande influence. Il entra dans un boudoir encore désert, où il y avait des tables de jeu toutes dressées qui attendaient les joueurs, et il s'assit sur un divan, livré aux pensées les plus contradictoires sur M^{me} Jules.

Un homme le prit par le bras, et le baron resta stupéfait en voyant le pauvre de la rue Coquillière, le Ferragus d'Ida, l'habitant de la rue Soly, le Bourignard de Justin, le forçat de la police, le mort de la veille.

— Monsieur, pas un cri, pas un mot, lui dit Bourignard, dont il reconnut la voix, mais qui certes eût semblé méconnaissable à tout autre. Il était mis élégamment, portait les insignes de l'ordre de la Toison-d'Or et une plaque à son habit.

— Monsieur, reprit-il d'une voix qui sifflait comme celle d'une hyène, vous autorisez toutes mes tentatives en mettant de votre côté la police. Vous périrez, monsieur. Il le faut ! Aimez-vous

M^{me} Jules? En étiez-vous aimé? De quel droit vouliez-vous troubler son repos, noircir sa vertu?...

Quelqu'un survint. Ferragus se leva pour sortir.

— Connaissez-vous cet homme?... demanda M. de Maulincour, en saisissant Ferragus au collet, mais Ferragus se dégagea lestement, et prenant M. de Maulincour par les cheveux, il lui secoua railleusement la tête à plusieurs reprises :

— Faut-il donc absolument du plomb pour la rendre sage, dit-il.

— Non pas personnellement, monsieur, répondit le témoin de cette scène, mais je sais que monsieur est M. de Funçal, Portugais fort riche.

M. de Funçal avait disparu. Le baron se mit à sa poursuite sans pouvoir le rejoindre; et, quand il arriva sous le péristyle, il vit, dans un brillant équipage, Ferragus, qui ricanait en le regardant, et partait au grand trot.

— Monsieur, de grâce, dit Auguste en rentrant dans le salon, et s'adressant à la personne survenue dans le boudoir, où M. de Funçal demeure-t-il?...

— Je l'ignore, mais on vous le dira sans doute ici.

Le baron, ayant questionné le maître du logis, apprit que le comte de Funçal demeurait à l'ambassade de Portugal.

Alors, en ce moment où il croyait encore sentir les doigts glacés de Ferragus dans ses cheveux, il vit M^{me} Jules dans tout l'éclat de sa beauté, fraîche, gracieuse, naïve, resplendissante de cette sainteté féminine dont il s'était épris. Cette créature, infernale pour lui, n'excitait plus dans son cœur que de la haine, et cette haine déborda, sanglante, terrible dans ses regards. Il épia le moment de lui parler sans être entendu de personne, et lui dit :

— Madame, voici déjà trois fois que vos *bravi* me manquent...

— Que voulez-vous dire, monsieur? répondit-elle en rougisant. Je sais qu'il vous est arrivé plusieurs accidens fâcheux, auxquels j'ai pris beaucoup de part; mais comment puis-je y être pour quelque chose?

— Vous savez donc qu'il y a des *bravi* dirigés contre moi par l'homme de la rue Soly!

— Monsieur !...

— Madame, maintenant je ne serai pas seul à vous demander compte, non pas de mon bonheur, mais de mon sang...

En ce moment Jules Desmarets s'approcha :

— Que dites-vous donc à ma femme, monsieur ?

— Venez vous en enquérir chez moi, si vous en êtes curieux, monsieur.....

Et Maulincour sortit, laissant M^{me} Jules pâle, et presque en défaillance.

DE BALZAC.

(Le § III, LA FEMME ACCUSÉE, sera dans les prochaines livraisons.)

M. DE BÉRANGER.

Les races modernes , à travers une succession de siècles barbares ou ignorans , arrivent enfin à comprendre cet empire de l'esprit et de l'individualité que les anciens , dans leur grandeur et leur vertu , avaient connu. Ce peuple innombrable , qui a formé le monde moderne , a dû voir se ralentir sa marche par son nombre même. Il a fallu par les richesses , les droits , les privilèges , former une classe qui entraînaient lentement à sa suite les nations au grand jour. Quelques hommes , par leur influence personnelle , auront hâté les pas , montrant de distance en distance ce que peut un homme qui ne s'appuie que sur lui-même , fidèle à sa simplicité , à sa pauvreté et à sa vertu. C'est déjà , je pense , nommer M. de Béranger. Son désintéressement a égalé la chasteté des divines sœurs ; et , comme il avait dit :

Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux ,

on ne le vit jamais depuis chanter que la France. Un rôle moral , si l'on peut dire , s'est donc joint à ce rôle visible de gloire et de délices. Tandis que les temps où nous sommes , voulant consacrer la supériorité de l'intelligence sur ce qui est matériel , sur les honneurs et l'or , cherchent encore des formes pour une mutation

sociale ; tandis que des religions nouvelles tentent de rappeler l'homme à sa véritable force, l'exemple de M. de Béranger les seconde puissamment. C'est ce qui doit faire reconnaître en lui ce *rôle moral*, aussi supérieur à un *rôle public* qu'une révolution sociale l'est à une révolution politique. Sorti du peuple, M. de Béranger est resté fidèle au peuple, se faisant son soutien dans ce mouvement du monde, soit qu'il fût, par principe, attaché aux masses, soit qu'il sympathisât naturellement avec leur bon sens, leur courage, leur instinct, leurs passions, leur poésie, leur grandeur populaire, d'où toutes les grandeurs sont venues. Si la France devait, après de longues années de perfectionnement, devenir républicaine, dans la digne acception du mot, de tels exemples seraient ses flambeaux. Les hommes jeunes, que leur esprit et leur pauvreté tourmentent, qui doutent peut-être de l'avenir et du ciel, trouveront dans M. de Béranger cette *haute retraite*, ce *ferme rocher* où les âmes supérieures appuient leur constance.

Celui d'ailleurs qui avait dit d'une manière si triste et si tendre :

L'automne accourt, et sur son aile humide
 M'apporte encor de nouvelles douleurs.
 Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
 De ma gaité je vois pâlir les fleurs!

celui-là peut-être a tenu à son malheur, à sa vie incertaine, à cette couronne modeste qu'il avait tressée de ses mains.

La position que M. de Béranger a prise depuis juillet a mis sa conduite dans tout son jour. Quand ses amis parvenaient au pouvoir, qu'il n'avait qu'à marcher avec eux, qu'une supériorité universelle et reconnue l'appelait à tout, il est resté dans le temple où il avait placé ses dieux. Indépendant au jour du triomphe, comme au jour de l'adversité, le bonheur qui ravit plus d'une inspiration à sa muse généreuse ne fit que mieux connaître l'homme. Plus séduit toujours par le peuple que par la puissance, il s'est contenté d'une influence qu'avaient recherchée les hommes et les tentatives de son parti, ne donnant son admiration qu'aux jours des barri-

cares et à ces masses irritées se calmant à la voix de la jeunesse des écoles, où elles voyaient tant d'études et d'avenir. S'il était noble de se retrancher ainsi, il fallait, pour le comprendre, cette terre illustre, guerrière et enivrée du talent. Qu'il se soit mêlé un calcul de gloire à la conduite de M. de Béranger, le général qui se place au danger durant la bataille a aussi le sien. Il ne faut pas analyser les sentimens d'un homme : il faut voir l'ensemble de sa vie. Si son talent est admirable, si son cœur est aussi haut que le vol de sa muse, il faut croire qu'il avait puisé toutes ses inspirations à la vraie source. Eh ! comment ne pas parler de lui avec amour ? Où sont les autels et les larmes qui paieront ses chants patriotiques ? Tout disparaît, tout meurt autour de nous : quand ce qui nous gouverne, ce qui reluit et domine, aura disparu sans éclat et sans retour, le nom de Béranger et ses refrains consacrés feront encore retentir les ateliers des ouvriers, réveilleront la valeur du soldat. Sa gloire est partout. Bien qu'il soit, par son style, tour à tour si noble et si gracieux, l'homme le plus séparé du vulgaire, il enchante le peuple comme ce qui est beau ; car les prophètes et les conquérans qui ont entraîné des armées guerrières ou pacifiques parlaient comme lui. Sa vie politique consiste surtout à avoir bien compris la restauration, et, *seul*, à n'avoir jamais cru que la France pût s'entendre avec les Bourbons. Ici le poète dirigeait bien son pays. On sait que c'est lorsque l'opposition et tout le monde cherchaient des espérances dans l'avènement au trône de Charles X que M. de Béranger laissa s'échapper les Oiseaux du sacre, une de ses plus jolies chansons, qui lui valut neuf mois de prison. On dit qu'il est républicain, mais comme peut l'être un esprit de sa force, avec l'estimation des temps, des difficultés, en dehors des partis, d'ailleurs, par son humeur satirique. Il rappelle par sa pauvreté les paroles de lord Brougham, qui, dans son fameux discours sur la réforme, offrant la richesse des pairs partisans du bill comme un garant de leur sagesse, ajouta : « Ce n'est pas moi, milords, qui peux vous rassurer de ce côté. » Paroles touchantes dans la bouche du premier homme de l'Angleterre.

Une Revue anglaise, il y a quelque temps, a maltraité le poète

français. Laissez-nous rire. Comment le pays de la pluie, de l'ennui, de la sévérité et de la morgue nobiliaire, eût-il pu sympathiser avec le poète des beaux jours et du peuple? M. de Béranger, à Londres, serait placé loin derrière les médiocrités des communes. Ce n'est pas qu'il ne soit admiré là; et quand il dit que les étrangers ne peuvent pas le comprendre, il se trompe. Les Anglais connaisseurs l'admirent, les Italiens l'adorent; mais la France seule le possède tout entier, comme elle se réfléchit tout entière en lui avec ses lauriers de toute espèce.

Les deux grands hommes qui nous restent se sont rencontrés et connus au plus haut point de leur renommée, avec un enchantement digne des regards de leur pays. M. de Chateaubriand, qui inspira son siècle, inspira aussi M. de Béranger, comme nous l'apprend la fameuse chanson. Le chansonnier disait plaisamment qu'il devait au chantre des martyrs de l'avoir fait dernièrement de la bonne compagnie. M. de Chateaubriand, ceignant le front de M. de Béranger d'une couronne aussi précieuse que la couronne populaire, me semble représenter toutes les grandes dignités de la terre et du Parnasse.

Si M. de Béranger fut toujours fidèle à son caractère, les commencemens de sa carrière chantante portaient encore les signes d'une grande incertitude de vues et d'un mélange d'âges divers. Après une enfance heureuse et cultivée, il connut la misère; mais jamais temps de sa vie n'a laissé des traces plus brillantes, des sentimens plus délicieux et plus tendres. Le cœur du poète s'ouvrait alors, et ni la pauvreté ni les privations n'altérèrent sa sensibilité. Déjà, depuis quelque temps, il était tourmenté par son talent, qui cherchait un essor. Il rêvait les poèmes, les odes, la comédie; la pauvreté lui fit rêver l'action et les voyages: le mêlant au peuple, qu'il apprit alors à connaître, elle lui donna ces vues fortes et universelles qui la suivent quand elle est subie par le talent; elle le détacha du monde factice, et lui fit trouver les émotions de poète dans leur vérité. Cependant la chanson, qu'il avait prise d'abord comme un délassement, devenait insensiblement ses amours, son bonheur, son ambition, son univers. Mais le chan-

sommier ne s'éleva pas d'abord à la hauteur où il est parvenu depuis. La carrière se déroula successivement devant lui, s'agrandissant surtout depuis quinze ans, qu'il a fait l'application de son principe, l'utilité de l'art. Mais pourquoi expliquer M. de Béranger quand il s'est expliqué lui-même, sa vie et son rôle, dans le nouveau recueil qui vient de paraître, avec une prose aussi vraie que sa poésie? « Il fallait, dit-il, un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime, et qui se créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte. J'ai été cet homme... On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce à le contester; car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est tout une langue, et que, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés. J'ajoute que depuis 1789 le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentimens et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement. Notre histoire le prouve. La chanson, qu'on avait définie *l'expression des sentimens populaires*, devait dès lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution; et ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron*, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats, aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore : il fallait de plus que la nouvelle expression des sentimens du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes, dans l'intérêt de ces sentimens. De là autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson. »

Malgré le charme de cette préface, osons le dire ici, M. de Béranger, séduit par sa popularité ou touché des hommages d'une classe qu'il aime, a un peu forcé ce rôle populaire, cette utilité de l'art et cette estime des masses. Oui, il a chanté le peuple et l'armée; il s'est montré toujours pauvre avec des plaisirs simples, avec l'a-

mour de Lisette ; mais il tenait aussi à d'autres inspirations, à d'autres vues, à d'autres suffrages, à un autre monde qu'à un monde populaire. Quand M. de Béranger étudiait Molière, quand il rêvait une vie illustre, il ne ressemblait guère à Émile Debraux. Il y a quelque chose de trop dédaigneux à nous dire qu'il n'a songé qu'au peuple, et n'a cherché la société que dans ce but. Si ses émotions allaient aux masses, si la forme de son talent leur plaisait, leur amour forma les gerbes les plus nombreuses, mais non les plus belles et les plus dorées de sa moisson. Il faut l'avouer, les gens de notre temps ne laissent pas assez voir le hasard qui préside au rôle des hommes. Les anciens livraient leurs inspirations au vent, qui les portait au but, parce que c'est dans la nature du talent d'y arriver. Les grands artistes ont satisfait à la pensée de leur époque, moins par intention que par inspiration, en suivant, sans calcul, les voies ouvertes à leur génie. Peut-être l'absence de la vertu antique, dans notre temps, pousse les hommes qui auraient besoin de cette vertu, à faire du grand au-delà de la vérité.

Pourquoi, par exemple, dans cette préface, rapporter tout au peuple, et dire que *désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres*? Le peuple, éloigné de la tribune, des affaires, des lettres, arrive à tout, sans doute, mais c'est à cause des nouvelles lumières que le poète lui reconnaît et qui lui manquaient. Cela prouve-t-il son excellence? N'est-ce pas l'espèce entière qui marche? M. de Béranger n'a-t-il pas dit lui-même que le peuple n'est beau qu'exalté? Le peuple par ses occupations, comme l'espèce humaine par sa médiocrité générale, n'ont-ils pas des conditions invincibles de faiblesse et de grossièreté? Qu'on aille dans les théâtres où ce peuple règne seul, et l'on verra les belles œuvres qu'il inspire. Les chansonniers qui, plus purs de popularité que M. de Béranger, n'ont travaillé que pour la rue, périront. C'est à l'élite sociale, c'est au goût, c'est à Racine, à La Fontaine, à Louis XIV, que M. de Béranger doit sa gloire, ou plutôt, pour être conséquens avec nous-mêmes, il la doit à un ensemble de faits et d'inspirations dont il ne faudrait forcer nulle partie.

Vous avez lu sa dédicace à Lucien Bonaparte, touchant hom-

mage, empreint encore des sentimens de tendresse et de reconnaissance que le jeune homme éprouva jadis, en retour de la protection qu'il sollicitait. M. de Béranger promet une biographie : nous lui demanderions aussi volontiers des mémoires. Il va nous répondre que ses mémoires sont ses chansons ; mais comme il a beaucoup pensé, nous voudrions connaître sa vie d'études, de lutte, d'observation ; son contact avec les hommes, les événemens qu'il a vus, etc. On a pu juger dans sa préface du charme de sa prose ; nous donnerons ici quelques fragmens de lettres qu'on nous permet de citer.

« Il y a dans mon organisation, écrivait-il à une femme de ses amies, quelque chose de singulier que je voudrais pouvoir vous expliquer. J'ai une existence intérieure qui se refuse souvent à se répandre au dehors. Il y a de l'ours au fond de tout cela ; quand on veut forcer ma tanière, je m'épouvante et je pousse des hurlemens. Et vous, vous, curieuse de tout voir, de tout connaître, vous y allez avec un long bâton, et de ci ! et de là ! et puis allons ! et puis encore ! mon ours se met en défense, donne des coups de museau, crie, et vous ne vous informez même pas si la pauvre bête est blessée. Il est vrai que vous y attrapez des égratignures, mais vous êtes heureuse d'en être quitte à si bon marché, bien d'autres que vous ne s'en tireraient pas ainsi. Tout en me blâmant, convenez du moins que si je n'étais pas fabriqué ainsi, il me serait impossible d'aller dans le monde où je me laisse entraîner, sans y perdre de ma force naturelle, de mon instinct, de mes mœurs particulières, à qui je dois peut-être ce talent qui vous plaît encore sous un autre ciel, et auprès des tombeaux de tant de grands hommes. »

Une autre fois il écrit : « Oui, je suis bien vieux : une lutte longue et fatigante contre le sort, la nécessité de réfléchir constamment, de premières dispositions profondément mélancoliques, m'ont vieilli de bonne heure. Je sens encore vivement, mais ma raison se tient toujours au-dessus de mes émotions pour les amortir ou pour les faire tourner uniquement au profit de mon faible talent. Parfois cette manière d'être m'inspire du dégoût ; je vou-

drais m'en choisir une autre ; mais les habitudes sont prises , je me trouve gauche dans mes tentatives et je ris de mes inutiles efforts : le limaçon rentre dans sa coquille. Pourrez-vous le faire voyager ? J'en doute, malgré les invitations que vous êtes chargée , dites-vous , de me transmettre et les fêtes que vous me promettez en Italie. Si, en effet, les philosophes et les poètes qui composent votre cour pensent quelque bien de moi, dites-leur que plus j'en suis surpris, plus j'y suis sensible. Le suffrage ne me plairait pas parce qu'il vient de loin , mais parce qu'il vient d'une terre vers laquelle j'ai souvent tourné des regards d'amour et à laquelle j'ai toujours souhaité un meilleur destin ; elle a celui du Tasse : le génie et le malheur, la gloire et la captivité. A Florence vous ne vous en apercevez peut-être pas beaucoup ; mais si vous allez à Rome, si vous parcourez ses environs, c'est alors sans doute que le malheur de l'Italie vous déchirera le cœur ; j'ai lu les récits de quelques voyageurs qui m'ont tellement frappé, qu'il m'a paru étrange qu'à l'aspect de tant de misère on pût encore être sensible aux merveilles des arts pompeusement étalées dans la capitale de la chrétienté. »

Si nous parlons de la personne de M. de Béranger, nous dirons que l'amabilité qui vous enchante dans ses écrits se retrouve en lui. Il se plaît à porter sa gaieté dans l'intimité, à descendre, à se délasser, montrant de la bonhomie, disant des folies, parlant de sa jeunesse, de sa manière de travailler, jouissant de sa popularité plus que du reste, s'intéressant à toutes les questions du temps. Plus d'une femme belle a recherché cet amant des grisettes et qui se plaît à vanter, en riant, un autre genre de chansons, d'un genre à lui aussi, mais dont nous n'avons pas parlé : quelque chose de bon mais de satirique, de fin et de redoutable, en font, dans sa coquetterie et son abandon, un homme charmant dont rien ne peut rendre la conversation et l'empire.

Nous avons beaucoup parlé de l'homme avant d'arriver à son talent. Pour commencer par ce nouveau recueil, nous dirons que M. de Béranger n'en a jamais publié de plus beau, de plus soigné, de plus complet, et, s'il n'était aujourd'hui dans toutes les mains,

nous citerions cette chanson admirable (*Adieu, chansons!*) qui résume sa préface et tout ce que nous avons dit.

Chaque journal a cité une chanson différente, en prétendant qu'il citait la plus belle : *les Fous, les Contrebandiers, le Juif errant, A mes amis devenus ministres, Émile Debraux, le Vin de Chypre, les Quatre Ages historiques*, et plusieurs autres, seront placées sans doute à côté de nos plus beaux ouvrages. C'est au moment où notre poète est le plus à regretter qu'il vient nous dire un triste adieu ; nous ne l'acceptons pas ; nous espérons que sa voix se fera encore entendre, puisqu'il nous dit :

Paris, adieu ; je sors de tes murailles.
 J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
 Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
 Et sa piquette échappe à tes impôts.
 Puissé-je ici vieillir exempt d'orage ;
 Et, de l'oubli près de subir le poids,
 Comme l'oiseau dormir dans le feuillage,
 Au bruit mourant des échos de ma voix.

Si nous jetons un regard sur l'ensemble de ses ouvrages, nous le trouverons partout un grand maître, soit que, gai jusqu'au délire, comique et délicieux, il soutienne la liberté à la manière de France et d'Athènes, soit qu'il célèbre l'amour et que le charme riant du Dieu l'accompagne, soit qu'il nous donne ces chansons plus sérieuses, chefs-d'œuvre qui resteront sans imitateurs comme ils sont sans modèle. Cette poésie, sa création, semble trop belle pour être parlée ; les Grecs chantaient leurs vers au lieu de les réciter ; M. de Béranger nous a rendu la poésie chantée. On doit remarquer la difficulté inconcevable du genre, et partout, dans ses chansons même les plus gaies, un fonds inépuisable de sensibilité. C'est merveilleux comme M. de Béranger produit d'effet par peu de mots : sa toute-puissance agit avec deux ou trois paroles. Sa poésie est si châtiée qu'elle ravit à la prose le mérite de la précision. Les grands poètes eux-mêmes, dans de longs développemens, n'ont pu échapper à des mots de

remplissage ; M. de Béranger, par la nature et la perfection de son travail, n'en a jamais, joignant l'éclat du vers à une justesse sans égale. Il diffère en cela surtout des poètes de son temps ; l'homme de talent ne se montre pas seulement par ce qu'il dit, mais par ce qu'il évite de dire. L'esprit donnant aux mots qu'il emploie son propre caractère, chaque homme fait de la langue qu'il parle une langue à lui : l'arrangement des mots, leur puissance, leur harmonie, leur charme dans M. de Béranger n'appartiennent qu'à M. de Béranger. Au fond de ses chants règne souvent une mélancolie profonde, comme si sa vie intérieure avait été tendre et forte ; les passions se nourrissent et se plaisent avec lui ; il les réveille ; il fait couler les pleurs en abondance, soulevant avec son peu de paroles un monde d'émotions et de tristesse ; il ouvre le ciel ; il élève l'homme là où son génie habite. On dit qu'il a su rester fidèle aux limites de son talent ; ces limites, c'est le sublime.

M^{me} H. ALLART DE THÉRASSE (1).

(1) En acceptant l'article qu'on vient de lire, nous l'avons moins considéré comme une appréciation critique du beau talent de M. de Béranger que comme une réponse à ceux qui voudraient que cette muse populaire fût exclusivement la muse du peuple. M. de Béranger jugé avec amour par une femme, M. de Béranger réclamé par elle comme le poète des esprits aristocratiques, voilà ce qui nous a frappé dans cette espèce d'apothéose de notre grand chansonnier, qui nous permettra de le juger à notre tour plus froidement.

(IV du D.)

LE SALON DE 1833.

DEUXIÈME ARTICLE.

« La peinture, a-t-on dit, est un art d'imitation. » Oui, sans doute ; mais ce serait dégrader l'art des Léonard de Vinci et des Raphaël que d'accepter cette définition à la lettre. La poésie est aussi un art d'imitation, et il y a de la poésie dans la peinture, comme la comprend le génie. On peut dire d'ailleurs que la peinture offre deux sortes d'imitations, l'une qui s'adresse aux sens du vulgaire, l'autre aux intelligences cultivées : celle-là plus occupée de séduire les yeux, celle-ci de parler à l'ame. Il serait difficile, par exemple, de s'arrêter long-temps à l'imitation matérielle, quelque parfaite qu'elle soit, dans les tableaux des grandes écoles italiennes ; vous entrevoyez là tout d'abord la pensée, l'inspiration d'en-haut, ce *je ne sais quoi* de divin qui reste indépendant de la forme et de la couleur.

Or cette *poésie* existe pour le portrait comme pour toutes les autres branches de l'art, et voilà comment un portrait peut servir à apprécier le talent d'un peintre, et à établir sa supériorité, lorsqu'il combine, comme ceux du Titien, de Rubens, de Rembrandt et de Vandyck, l'expression morale avec l'expression matérielle, deux facultés dont la réunion constitue l'art proprement dit. Nous ne connaissons de M. Ingres que les deux portraits qu'il s'est contenté d'exposer cette année au Salon, qu'ils nous suffiraient pour juger

M. Ingres. En commençant par celui de M. Bertin aîné, on se demande à quels moyens cette composition doit de s'être emparé tout d'abord de l'attention générale. Ce n'est pas, je pense, à la pose; elle n'est ni *héroïque* ni *gracieuse*, comme on dit; ce n'est pas non plus à l'imitation des chairs, à la *transparence*, au *ton*, à l'*effet général*, à la *richesse* ou au *pittoresque* du costume, toutes qualités qui semblent généralement indispensables pour rendre l'imitation de la nature agréable et prestigieuse. Cependant tout est grand, tout est large, tout est noble et relativement vrai, dans ce portrait. C'est que, par une consciencieuse étude des ressources de l'art et en même temps une modeste appréciation des moyens d'expression qui lui sont propres, M. Ingres a de bonne heure compris par quelles qualités il devait suppléer à celles qui lui manquent. Il n'a jamais osé qu'en raison de la science qu'il avait acquise, et selon la mesure de sa force. Avec la juste confiance de ses études et de son expérience, loin de s'effrayer des singularités de la nature, loin de les éluder dans son imitation, comme les peintres de l'école de David, il en tire parti en maître, et y accoutume nos yeux, en rendant incontestable la personnalité de la figure qu'il a entrepris de peindre.

On a voulu voir dans le rapprochement des deux portraits exécutés par M. Ingres, à vingt-six ans de distance, une espèce de protestation, un reproche indirect fait à l'opinion publique, si lente à comprendre un artiste admis enfin au rang des maîtres. Nous y reconnaissons, quant à nous, le légitime orgueil du succès, mais en même temps le franc exposé des études de M. Ingres depuis le jour où il entrevit le but jusqu'à celui où il l'a atteint, et le contraste de l'exécution encore imparfaite, sinon indécise, du talent qui se cherche, avec la manière arrêtée du talent qui possède tous ses moyens d'expression. Ainsi, dans le portrait de 1807, l'ajustement de cette femme, ses yeux, son front, ses bras, indiquent déjà suffisamment à quel ordre d'idées appartenait le talent de M. Ingres en 1807; mais la bouche, les cartilages du nez, le modelé des joues, ne répondent pas encore à l'expression suave des autres parties, tandis que, dans le portrait de M. Bertin aîné, tout est d'accord. Malgré les irrégularités na-

turelles du modèle, telles qu'un sourcil plus relevé que l'autre sourcil, une paupière plus baissée que l'autre paupière, l'harmonie des deux côtés de la face est parfaite. Avec quelle adresse est rendue l'humidité des yeux, à l'aide de ce voile transparent qui caractérise si bien, au moral, un certain âge de la vie ! avec quelle adresse encore la variété du modelé remplace le ton des chairs, là où M. Ingres, forcé d'avouer son impuissance comme coloriste, accuse si distinctement la forme des parties auxquelles les chairs sont superposées ! Et ces mains, comme elles appartiennent bien à la nature de la tête et à la proportion du corps ! Que de bonheur, que de vérité, veux-je dire, dans cette pose de toute la personne ! Voilà enfin un de ces portraits où l'individualité de l'original est tellement accentuée qu'en le voyant vous reconnaissez à la fois et l'homme et les habitudes de sa vie.

Quoiqu'on ne puisse grouper autour de M. Ingres un assez grand nombre d'imitateurs intelligens pour constituer précisément encore une école, on retrouve du moins l'ascendant de ses leçons ou de ses conseils dans plusieurs artistes de mérite. C'est de ceux-ci que nous nous occuperons d'abord, de préférence à ces froids copistes qui, comme c'est l'ordinaire, calquent plutôt les imperfections que les qualités du maître, s'annulant eux-mêmes par cette espèce de suicide du talent, assez semblable à la maladroite imitation du pauvre singe qui, en voulant se faire la barbe comme son conducteur, ne sut se servir du rasoir que pour se couper la gorge.

En entrant dans le grand salon, une des premières toiles qui frappent vos regards est le n^o 1195, que le peintre, M. Guichard, a fait inscrire au livret sous le titre un peu vague de *Rêves d'amour*. Au premier coup d'œil, on croit assister à une de ces scènes inachevées où Byron traduit si poétiquement ses souvenirs d'Orient. Une jeune femme, une odalisque ou une sultane, est mollement endormie dans sa couche, sur le bord de laquelle est assis, incliné, dans l'attitude de la contemplation, un giaour en costume du quinzième siècle, tandis que, derrière, sort du rideau entr'ouvert d'un pavillon un Turc au regard méfiant et jaloux, la main sur la garde de son poignard. Voilà la partie positive du sujet. C'est dans le fond,

au-dessus de la tête de la belle endormie, que se trouvent placées les figures fantastiques, les songes qui charment les sens de la jeune femme, pendant qu'un drame terrible l'attend à son réveil. D'où vient donc que ce tableau a paru une énigme dont le mot intrigue encore tous les jours les visiteurs du Salon ? C'est qu'en le décrivant d'après l'explication d'un ami qui s'est dit dans la confidence du peintre, nous ne sommes pas très-sûrs encore que M. Guichard l'ait ainsi conçu. Son tort sera du moins de ne pas l'avoir fait concevoir ainsi à tout le monde ; tellement que les uns prétendent que des trois personnages du tableau il n'y en a qu'un qui dort, l'odalisque ; les autres, qu'il y en a deux, l'odalisque et le giaour ; d'autres enfin, qu'ils dorment tous les trois, y compris le Turc, lequel, à ce compte, dormirait debout. La poésie de ce tableau est, du reste, tout entière dans le mirage de vapeur qui flotte au-dessus de la tête de l'odalisque, et descend si gracieusement autour d'elle avec ses guirlandes de fleurs et ses images fantastiques ; là on retrouve le jeune homme et l'odalisque dans les mêmes attitudes ; mais nous y avons vainement cherché le Turc au poignard, dont la sombre jalousie aurait pu ajouter cependant une heureuse opposition dans cette suite de groupes, conduisant par une transition ravissante de nuances et de tons la lumière qui éclaire le sujet jusqu'au fond du tableau. Quelle que soit la séduction de la couleur, quelle que soit la science qu'on remarque dans la conduite de l'harmonie, cette peinture, il faut le dire, manque cependant de vérité ; tout y semble sacrifié à la couleur ; l'étude de la nature y est négligée presque partout ; le modelé des figures n'a pas assez de souplesse, et l'exagération du contour semble plus choquante encore lorsqu'on a vu, dans la grande galerie, le portrait de l'auteur, par lui-même.

M. Ziegler, pour le moins aussi riche que M. Guichard en couleur et en harmonie, a exposé deux tableaux, dont le premier, sous le n^o 2448, représente Giotto dans l'atelier de Cimabué, sujet simple et simplement exprimé. On sait que Cimabué, créateur de la peinture en Italie, ayant trouvé le Giotto dessinant sur le sable les chèvres qu'il gardait, emmena le jeune pâtre dans son atelier pour lui enseigner son art. M. Ziegler a choisi le moment où Giotto

vient de quitter son manteau, et, vêtu de sa peau de bouc, s'est mis à feuilleter un manuscrit orné de miniatures. Les merveilles qu'il découvre sont pour lui la révélation de cet art dont il n'avait encore éprouvé que l'instinct. Cimabué contemple son élève, et jouit de sa surprise et de son admiration. Il y a un naturel et un goût exquis dans la pose de Giotto ; le dessin du corps appartient bien à l'âge qu'on suppose au jeune peintre ; les différentes parties de cette figure manquent pourtant un peu d'étude ; le modelé n'est pas partout assez souple et assez varié ; la lumière nous semble trop égale, et nuit à l'effet.

Le second tableau de M. Ziegler porte le n^o 5229, dans le supplément, et représente un épisode de l'histoire de Venise, la mort de ce doge Foscari, dont les malheurs fournirent à lord Byron le sujet d'un de ses poèmes dramatiques. Jacques Lorédan, après avoir suscité contre le vieux doge toutes les persécutions que pouvait inspirer à une ame italienne le serment de payer la dette d'une vengeance héréditaire, parvint à le faire déposer. Foscari se résigna à cet affront fait à sa vieillesse, comme il s'était résigné autrefois à la mort de son fils ; mais lorsqu'il entendit sonner la cloche qui annonçait l'installation de son successeur, son émotion fut si forte qu'il en mourut. Le peintre a choisi le moment où le vieillard vient de tomber au milieu de ses amis et de sa famille, en rentrant dans sa maison. Ce tableau, plus important que l'autre par la dimension et le nombre des personnages, aurait besoin de plus d'une explication pour être compris ; car il y a certes là au moins une figure de remplissage, celle d'un évêque qui arrive avec le viatique, et qu'on s'étonne de voir sitôt averti du fatal événement. Mais cet évêque est précisément la figure la plus belle du tableau. Imitant naturellement les peintres vénitiens à Venise, M. Ziegler s'est peu soucié de rendre raison de la présence d'un personnage qui par son caractère ou son costume ajoute à l'effet de son groupe. Celui-ci est dans une attitude noble et simple ; sa tête exprime admirablement le saint ministère qu'il vient remplir, et contraste avec les autres physionomies, où l'on distingue l'agitation d'une douleur purement terrestre. Dans ce ta-

bleau enfin, si de l'examen de la partie morale ou dramatique de la composition nous passons aux détails, on ne peut que louer le modelé des draperies et leur couleur harmonieuse et ferme, qui rappelle un peu celle du Valentin ou du Guerchin. Mais quoique l'artiste ait eu soin de nous prévenir par le livret que le doge déposé a déchiré ses vêtemens, dans un accès de désespoir, il se trouve un peu trop déshabillé pour ne pas trahir l'intention de faire du nu sans nécessité. Il y a quelque chose d'incomplet dans le caractère des formes de l'âge, que M. Ziegler aurait voulu fortement accentuer dans ce corps de vieillard; c'est qu'il s'est bien moins inspiré ici de la nature que de l'étude de quelque ancien tableau. Nous croyons y voir du moins quelque réminiscence du *Miracle de saint Marc*, du Tintoret. Nous voudrions aussi que l'on pût mieux deviner la place où se trouvent les jambes du personnage principal, puisqu'elles sont masquées dans l'arrangement du sujet.

Si M. Ziegler se plaignait de ces critiques un peu minutieuses, nous aurions à lui répondre qu'on ne saurait être trop exigeant envers un artiste dont les dispositions naturelles promettent un grand peintre à notre époque, s'il veut les cultiver par de consciencieuses études.

Si nous ne savions que M. Clément Boulanger est aussi un élève de M. Ingres, dont il suivait la manière en 1827, comme l'attestait à cette époque une petite figure de femme qu'il avait exposée au Salon, nous aurions de la peine à rattacher à la même école ses tableaux de cette année. L'un représente la procession du *Corpus Domini* à Rome, sous les portiques de Saint-Pierre, toile immense où nous avons à remarquer de louables efforts dans l'étude d'une des parties de l'art; que nous ne pouvons considérer que comme un essai dans le genre de la décoration; aussi nous n'examinerons ni si le rendu du détail est satisfaisant, ni si les figures manquent de proportion entre elles, et surtout relativement à la grandeur de la toile. Le désir d'être *géométriquement* vrai a pu égarer M. Boulanger; mais l'effet général de son tableau est lumineux partout, dans les ombres comme dans les clairs, et les artistes lui en tiendront compte.

Sous le n^o 259, M. C. Boulanger nous a peint une scène de la vie de Nicolas Poussin, qui eut, à dix-neuf ans, la velléité de s'engager ; cette composition prouve qu'il n'a pas abandonné l'étude de la nature, les étoffes y sont mieux modelées que dans son autre tableau, et les expressions de ses têtes assez finement cherchées.

M. Brémont, plus habile sur le modelé que M. Boulanger, ne l'égalé point sous le rapport de l'effet général, comme il est facile de le voir par les figures de son tableau sous le n^o 288, qui manquent évidemment de saillie.

Il nous reste à parler des élèves de M. Ingres qui, comme leur maître, n'ont exposé cette année que des portraits. Ce sont MM. Étex, Amaury Duval, Popleton, etc., etc. Quoique dans tous on trouve un talent de pinceau à peu près égal et conduit, pour ainsi dire, par la même main, il en est un qui conserve une individualité plus distincte ; c'est M. J. Étex, dont nous signalerons entre autres le portrait de femme vêtue d'une robe de soie bleue (n^o 566). Bien que la forme y soit un peu ronde et manque par cela même de précision, la couleur est assez variée et n'est pas privée de lumière comme chez les autres artistes que nous venons de nommer.

Si l'on nous demandait à quoi nous reconnaissons les élèves de M. Ingres, lorsque, dans celles de leurs œuvres que nous avons citées, nous n'avons précisément loué que les qualités par lesquelles ils diffèrent si essentiellement du maître, nous répondrions que c'est à l'affectation de certaines formes dont M. Ingres a, en quelque sorte, révélé la beauté, à l'unité du ton des chairs, que l'école de David et celle de Gros avaient coutume d'échantillonner, à la manière de masser les traits des figures et les formes du corps, enfin, chez les portraitistes surtout, à l'absence de lumière que M. Ingres a eu lui-même tant de peine à suppléer par la justesse et l'accentuation du modelé.

LA REVUE DE PARIS AU SALON.

ALBUM.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE.

— LA MI-CARÊME. — La mi-carême a pu consoler ceux qui se plaignaient naguère de la brièveté du carnaval de 1855. Les fêtes ont recommencé de plus belle. Le second bal de M. Dupin, plus brillant encore que le premier, avait réuni dans les vastes salons de la présidence et l'élite de nos jolies femmes et toutes les illustrations de notre monde politique. La gaieté la plus vive y a régné depuis la première contredanse jusqu'à la galopade finale, et l'on s'y est beaucoup entretenu du projet d'un bal déguisé, où chaque invité se montrerait avec le costume de sa province. L'idée certes est originale; mais est-elle exécutable, pour les hommes du moins? Combien peu de nos départemens ont encore un costume distinct et caractéristique! Au reste, quand on fait les honneurs de ses salons aussi bien que M. et M^{me} Dupin, il est tout naturel que chaque nouvelle fête donne l'idée d'une autre.

— Les bals déguisés ont été nombreux jeudi; nous avons entendu citer, entre autres, celui de M. le colonel Jacqueminot. Ce jour-là les bals publics ont fait une heureuse clôture. La presse était grande aux Variétés et au Palais-Royal; mais comme si le cinquième acte de GUSTAVE avait rendu la vogue aux bals masqués de l'Opéra, on a remarqué surtout que la salle de l'Académie royale de Musique était le rendez-vous d'une foule joyeuse, parmi laquelle on distinguait des costumes de caractère échappés aux dernières contredanses des salons de la bonne compagnie. Les connaisseurs, du moins, ont cru reconnaître ces *beaux masques* à cette chaussure élégante et à cette démarche qui trahit les dames comme il faut, même sous les plis du triste domino noir.

— A la chambre élective, nos députés, troublés, séduits peut-être par les derniers bruits du carnaval, se sont laissés aller à une grande faiblesse pour ce que nous comptons, nous, au nombre des gloires de la France, mais qui n'est aux yeux de ces graves et économes Lyeurgues qu'un luxe inutile de civilisation : ils ont daigné allouer 1,625,000 fr. pour l'achèvement des monumens de Paris, 585,000 fr. pour les beaux-arts, et 254,000 fr. pour encouragemens, avec une augmentation de 66,000 fr. à ce chapitre, obtenue par M. Vatout, malgré une épreuve douteuse. Honneur à la chambre ! quoiqu'en votant immédiatement 1,500,000 fr. pour les haras, elle ait traité plus favorablement les chevaux que les artistes. Le lendemain, d'ailleurs, la subvention de 1,500,000 fr., accordée aux théâtres, a été un texte de phrases superbes qui prouveront à l'Europe que les représentans actuels de la patrie de Molière aiment toujours la comédie. C'est bien le cas de dire, comme M. Dupin aux interrupteurs de M. Mauguin : « Quand un orateur est agréable, il faut l'entendre. »

THÉÂTRES. — COMÉDIE-FRANÇAISE. — La Comédie-Française a joué sans tambour ni trompette une comédie en un acte de M. Auger, qui était reçue depuis 1825, et qui n'a pas obtenu aujourd'hui le succès qu'elle eût pu avoir il y a dix ans. Le personnage principal serait digne de figurer dans la grande association des Treize, dont M. de Balzac nous raconte l'histoire dans notre livraison de ce jour. Tous les métiers lui sont bons pour parvenir à épouser celle qu'il aime. Il en résulte un imbroglio à l'italienne, dont quelques situations ont été applaudies. Cette pièce a pour titre : PLUS DE PEUR QUE DE MAL.

— Une comédie en trois actes et en vers, de M. Casimir Delavigne, est reçue à la Comédie-Française.

— GYMNASÉ. — MM. Scribe et Paulin nous ont donné une contrepartie de MADAME ÉVRARD. LA NOUVELLE MADAME ÉVRARD ne veut pas l'ancienne. Nous n'avons pas reconnu dans ce vaudeville l'ingénieur auteur qui réhabilita si heureusement jadis M. de Pourceaugnac et les Limousins.

— M. Scribe, associé à M. Bayard, a pris sa revanche avec le public dans LE GARDIEN. Cette pièce est en quelque sorte la première partie des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX ; car M. de Barade, qui fait à la fois la cour à M^{me} de Bussières et à sa femme de chambre, est encore un de

ces séducteurs qui se prennent quelquefois dans leurs propres filets. Le rôle original de ce nouveau drame est celui du commis Daniel, qui, assez semblable au tuteur de *SIMPLE HISTOIRE*, et à sir Ralph d'un roman devenu aujourd'hui populaire, s'est constitué le dragon surveillant de la vertu de M^{me} de Bussières, qu'il aime lui-même, mais sans le dire, parce que la reconnaissance lui rend sacrée la femme de son maître absent. Daniel parvient à démasquer M. de Barade au moment critique où celui-ci obtenait de M^{me} de Bussières l'aveu d'un amour partagé. Il la rend à son devoir et à son mari, qui arrive fort à propos. La seule victime de la pièce est la soubrette Zoé, jeune créole ingénue qui reçoit M. de Barade dans un tête-à-tête fort suspect, parce qu'elle se croit innocemment aimée pour le *bon motif*, et qui est surprise par l'arrivée imprévue de M^{me} de Bussières. C'est une double intrigue dont M. Scribe mêle et démêle peu à peu tous les fils croisés avec son adresse ordinaire. *LE GARDIEN* aurait produit un plus grand effet s'il ne venait après *LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX*; mais c'est, tout compris, un des plus jolis drames du Gymnase. M^{mes} Volnys et Allan, MM. Paul et Allan, ont contribué pour leur part au succès.

— *LE PALAIS-ROYAL* n'a pas tardé à faire succéder au sentimental *MATELOT* un de ces vaudevilles dont la franche gaieté rappelle les beaux jours de M. Brazier, qui en est l'auteur. C'est *SANTEUIL*, ou *le Chanoine au cabaret*. Quoique je n'admire pas beaucoup les beaux vers latins de Santeuil, qui après tout ne sont que des pastiches en langue morte, je n'aurais pas voulu qu'on fit un ivrogne de ce bon et original chanoine. Mais depuis quelque temps les auteurs prennent bien d'autres licences au théâtre envers des personnages plus sérieux encore. Santeuil est joué par M. Philippe. Le moyen de ne pas croire à l'humeur joviale du bon chanoine, quand une fois M. Philippe l'a identifié à sa ronde et bruyante personne! D'ailleurs les auteurs, car M. Brazier a deux complices, ont fait de leur Silène tonsuré un excellent chrétien qui a le *vin bon*, comme on dit, et qui dénoue la pièce par une *bonne action*. Allez voir Santeuil au Palais-Royal; ses refrains y sont plus gais que ses hymnes.

— *AUX VARIÉTÉS*, on a beaucoup applaudi *ÉTIENNE ET ROBERT*, de MM. Deslandes et Didier: l'acteur principal, M. Vernet, joue tout à tour le sentiment et la gaieté avec le même naturel. C'est un vrai comédien que M. Vernet. Quant au nouveau drame, il offre d'excellentes scènes de mœurs populaires.

— *AU VAUDEVILLE*, M. Ancelot a trouvé dans un de ses propres

contes (LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE DU LIVRE DES CONTEURS) le sujet d'un vaudeville. Rien de plus légitime, à coup sûr. LA COMTESSE de M. Ancelot est aussi une libérale protestation contre le préjugé de la noblesse : « Un titre ne fait pas le bonheur, » telle est la morale de la pièce, morale qui rend cependant une pauvre fille bien malheureuse, car si la *comtesse* eût persisté dans ses préjugés, son amant eût peut-être épousé la servante à défaut de la dame.

— A L'AMBIGU-COMIQUE on a joué un nouveau drame tiré des MAUVAIS GARÇONS. Les auteurs ont échoué, mais ils nous laissent, pour nous consoler, l'excellent roman de M. A. Royer.

— M. Herz, avant son départ pour Londres, donnera dans la salle des Italiens, le vendredi 29 mars, un concert digne encore de fixer l'attention du public et des amateurs après tant de soirées musicales. Tout concourt à faire de cette soirée la fête la plus brillante. MM. Rubini, Tamburini et Santini, M^{mes} Julia et Judith Crisi et Taddolini, MM. Henri Herz, Listz, Chopin, Jacques Herz et Drouet, se sont chargés de la partie vocale et instrumentale, avec les artistes choisis des deux opéras. M. H. Herz exécutera un nouveau concerto de sa composition, des variations sur la marche d'OTELLO, et un quatuor pour deux pianos et à huit mains avec MM. Listz, Chopin et Jacques Herz. Le prix des places restera le même.

S'adresser, pour la location, au Théâtre-Italien et chez M. Herz, faubourg Poissonnière, n^o 5.

— OUVRAGE NOUVEAU. — Dans cette époque de grandes annonces et de petits ouvrages, nous croyons que les souscripteurs ne manqueront pas à un livre remarquable qui doit paraître en avril prochain : c'est la *PHYSIOLOGIE DU PROSPECTUS*. L'auteur prétend y analyser l'esprit du siècle, et caractériser toutes nos illustrations contemporaines politiques ou littéraires, après avoir ramené l'attention sur les premiers degrés de leur échelle ascendante jusqu'au point culminant de leur apogée. On nous promet des extraits de cet ouvrage, qui n'est pas encore sous presse. L'auteur désire trouver un libraire honnête homme, quoique charlatan, qui ne promette pas dix volumes pour en donner vingt, qui paie les hommes de lettres en argent et non en impertinences, etc., etc.

— M. Levassieur va publier les *MÉMOIRES DE M. DESMARETS*, chef de la police sous tous les ministères qui se sont succédés pendant le consulat et l'empire. On assure que c'est la confession à haute voix d'un homme

à portée de tout savoir, et qui a été l'âme de toutes les intrigues de ce temps. Les conspirations contre la vie de Napoléon ont trouvé en M. Desmarests un historien fidèle. Selon lui et d'après les documens qu'il rapporte ou qu'il discute, de hauts personnages auraient trempé dans de petits complots peu dignes d'hommes d'une naissance illustre. L'opinion prononcera sur ces révélations de M. Desmarests; mais nous devons signaler à la curiosité publique un document de cette importance, qui sera publié sous le titre de *TÉMOIGNAGES HISTORIQUES, ou Quinze années de haute police sous le consulat et l'empire.*

— UN JOURNAL EN ANGLETERRE. — *Application de la vapeur à la presse.* — Un journal quotidien nous offre l'exemple le plus frappant qu'on puisse citer de la division du travail intellectuel et du travail manuel, ainsi que de l'application de la mécanique à l'accélération de la mise en œuvre. Dans un journal bien dirigé, chaque partie a *ses ouvriers* différens qui en ont fait une étude spéciale. Les articles politiques sont fournis par une classe de rédacteurs, les articles théâtres, beaux-arts, etc., par un autre; mais c'est pour la publication des séances du parlement qu'il est nécessaire de joindre la collaboration la plus étendue à la plus grande activité. Les séances du parlement, qui ne commencent qu'après cinq heures du soir, se prolongent souvent jusqu'à trois ou quatre heures du matin, c'est-à-dire qu'il n'y a guère que quelques heures d'intervalle de la fin de la séance à la publication du journal. Les discours doivent être *pris* par des sténographes (*reporters*), portés par eux aux bureaux de la rédaction, qui sont peut-être situés à un ou deux milles de distance, transcrits et rédigés lisiblement, composés par le compositeur, corrigés par le correcteur, mis en pages, tirés et distribués en ville ou à la poste. Quelques-uns des journaux du matin se vendent chaque jour de cinq à dix mille exemplaires. Supposons qu'on n'en eût besoin que de quatre mille, et qu'on ne pût les imprimer qu'à raison de cinq cents par heure (et c'était tout ce que pouvaient faire deux ouvriers et un apprenti avec les anciennes presses), il faudrait seize heures pour imprimer l'édition complète. Eh bien! avec la presse mécanique, en une heure de temps, les quatre mille sont expédiés.

Les myriades de personne qui lisent *LE TIMES* ou *LE MORNING CHRONICLE*, dans les diverses parties du globe, ne s'imaginent guère quelle scène d'activité organisée présente l'atelier d'un journal pendant la nuit, ou quelle quantité de talent et d'adresse mécanique est mise en action pour leur amusement ou leur instruction. Près de cent individus sont employés dans chaque établissement, et pendant la session du parlement, au moins douze sténographes par journal suivent constamment la chambre

des lords et la chambre des communes ; chacun d'eux , à son tour , après une heure de travail , se retire pour rédiger en style ordinaire le discours qu'il vient d'entendre et de noter en signes d'abréviation. Pendant ce temps-là , cinquante ouvriers imprimeurs sont à l'ouvrage , les uns ayant déjà mis en page l'exorde d'un discours dont les autres composent la seconde partie , tandis que la troisième voyage dans la poche du sténographe qu'on attend encore , et que l'éloquente péroraison en ce moment même fait retentir l'enceinte de la chambre d'applaudissemens unanimes. Les caractères d'imprimerie , courant les uns après les autres , se groupent rapidement en lignes et en placards , jusqu'à ce que , réunis aux autres matières du journal , ils forment en tout quarante-huit colonnes , régulièrement disposées sur la forme. C'est ici que la main de l'homme serait trop lente pour satisfaire son impatiente curiosité ; mais la vapeur vient à son secours. L'encre coule presque d'elle-même dans les caractères par le plus parfait mécanisme ; quatre ouvriers introduisent incessamment sur les bords des larges feuilles de papier à la jonction de deux grands cylindres qui semblent les dévorer avec une avidité insatiable ; d'autres cylindres les portent à la forme , déjà imprégnée d'encre , et les ayant mis successivement en contact , les rendent aux quatre ouvriers complètement imprimées par ce rapprochement rapide. Ainsi , en une heure , quatre mille feuilles de papier sont imprimées d'un côté , et une impression de douze mille exemplaires du journal est distribuée au public en six heures.

BABBAGE.

— LE LIVRE DES CONTEURS, tomes premier et deuxième, chez M. Alardin. — Ce recueil a été remarqué avec raison parmi tous ceux du même genre, car l'éditeur a su y réunir des noms aimés du public, et ajouter encore à cet attrait, ce luxe de belle édition qui n'est dédaigné que lorsqu'il sert à dissimuler la médiocrité de la composition littéraire. MM. Saintine, Ancelet, Jules Janin, Eug. Sue et Jal ont fait la fortune du premier volume ; MM. Michel Raymond, le comte de Peyronnet, Schœlcher, Jacob, Langlé et Charles Nodier se sont arrangés pour que le second fût digne du premier. Le troisième viendra prochainement. C'est un plaisir de voir tous nos hommes d'imagination se cotiser ainsi pour amuser le public. La critique applaudit comme de raison à cette litanie de *nouveliers*, comme dit l'auteur de *Jean Sbogar*, trouvant ici à admirer la broderie du style, là l'heureuse combinaison dramatique des incidens, louant tantôt le conte à cause du conteur, et le conteur à cause du conte, etc., etc. Que les éditeurs profitent donc encore de cette complicité de la critique et du goût du jour, car l'heure de la justice sonnera, et nous demanderons un peu compte à tant d'auteurs honnêtes du talent

qu'ils *éparpillent* ainsi partout en petite monnaie. En attendant nous félicitons M. Allardin d'avoir heureusement frappé à la porte de tous nos meilleurs fabricans de nouvelles. Nous avons lu surtout avec un double intérêt *le Capucin*, de M. de Peyronnet; nous avons retrouvé toutes nos terreurs d'enfant dans *le Loup-garou*, mais non sans sourire en apprenant à la fin de ce conte que les loups-garous pouvaient épouser la femme de celui dont ils avaient causé la mort..... Vous trouverez bien d'autres merveilles dans *l'Ame en peine* et *le Conte-légume* de M. Charles Nodier.

— M^{lle} Félicie d'Ayzac publie un recueil de poésies intitulé *SOUPIRS POÉTIQUES*. Les vers de M^{lle} d'Ayzac sont harmonieux, mais ils ne feront pas oublier ceux de M. de Lamartine, car ils en sont souvent l'écho trop fidèle. Les jeux floraux ont couronné déjà plus d'une fois cette jeune muse. Son recueil méritait des lithographies plus soignées.

— M. Labutte vient de publier, chez M. Abel Ledoux, *LES CHRONIQUES DU JOUR DES MORTS*, un vol. in-8° : c'est un roman plein d'intérêt, et dont le style mérite aussi des éloges.

— La seconde livraison du *SALON*, de MM. Laviron et Galbacio, a paru chez le même éditeur, ornée d'un joli paysage.

— La vingtième livraison de *L'HISTOIRE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN EGYPTÉ* vient de paraître chez M. Denain. Texte et figure, cet ouvrage est toujours fidèle à son prospectus, et mérite le succès qu'il obtient.

— Les tomes VII et VIII de *L'HISTOIRE DE LA RESTAURATION*, par un homme d'état, paraîtront à la fin du mois; ils contiendront des révélations curieuses sur la partie diplomatique des congrès de Troppau, Laybach et Vérone. L'éditeur, ayant reçu la fin du manuscrit, peut s'engager à terminer cet ouvrage avant le mois de mai. La dernière livraison comprendra les ministères Martignac et Polignac.

Les tomes IX et X des *MÉMOIRES DE LOUIS XVIII* doivent aussi paraître le 25 mars.

— Le roman de M. Lottin de Laval réalise le succès que lui a prédit la critique. La seconde édition des *TRUANDS*, histoire des mœurs du temps de Philippe-le-Bel, vient d'être mise en vente dans le format in-4°, trois volumes ornés de vignettes gravées à l'eau-forte. Le même éditeur, M. Hippolyte Souverain, annonce pour la fin de la semaine prochaine deux nouveaux volumes in-8°, satinés, avec vignettes sur bois, intitulés *DEVANT LA CHEMINÉE*.

Mœurs politiques de l'Angleterre.

LE COMTE ET L'ALDERMAN.

On parle beaucoup en théorie des deux élémens qui se balancent dans la société anglaise : l'aristocratie et la démocratie ; mais pour les apprécier par la mesure de leur action réciproque, voici qui vaut mieux que des généralités, ou même que de poétiques personnifications : le Magazine mensuel de M. L. Bulwer nous offre dans son article nécrologique le contraste de deux hommes qui, en parcourant une longue carrière, ont chacun réalisé toute l'ambition permise à chaque classe : ici un lord parvenu aux plus hautes dignités administratives, là un industriel revêtu de tous les honneurs municipaux.

D'abord les simples faits de la biographie ; puis viendront les commentaires :

Le 9 février est mort, dans son château du Northamptonshire, le noble comte Fitzwilliam, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et à qui succède son fils aîné, lord Milton. Le comte Fitzwilliam, héritier, à l'âge de huit ans, d'une grande fortune et d'un beau titre nobiliaire, reçut sa première éducation à Éton avec Fox, le comte de Carlisle et autres contemporains illustres : il acheva ses études à Cambridge, et épousa en 1770 lady Charlotte Ponsonby, union qui le lia avec les grandes familles whigs. Le jeune comte se déclara contre la

guerre avec l'Amérique, figura au parlement dans les rangs de l'opposition jusqu'en 1793, s'en sépara alors avec Burke, pour soutenir M. Pitt, fut en 1794 président du conseil, et, l'année d'après, nommé vice-roi d'Irlande. Là il gouverna avec des idées si libérales, que le jour de son rappel fut un jour de deuil, et il reentra dans les rangs des whigs jusqu'à ce qu'il se fût retiré peu à peu du monde politique.

Le 6 du même mois est mort, dans sa maison de Russel-Square, l'alderman Waithman, âgé de soixante-neuf ans. Né dans un village près de Wrexham, de parens pauvres, ayant perdu son père en bas âge, et sa mère s'étant remariée, il fut adopté par son oncle, respectable marchand de toiles à Bath, qui le mit à l'école, lui fit faire son apprentissage dans son magasin et le plaça ensuite dans un magasin de Londres. Ouvrant lui-même bientôt une petite boutique au coin de Fleet-Street, il se fit remarquer par sa probité commerciale dans ses affaires privées, par son bon sens et sa facilité d'élocution dans les assemblées de corporation : élu membre du conseil de la cité, populaire par ses principes d'opposition libérale, presque chef de parti par son importance, dénoncé plusieurs fois par les torys, il a été quatre fois membre du parlement.

À deux jours de distance la mort a frappé ces deux notabilités, le noble et le boutiquier, chacun éminent dans sa classe, ayant parcouru une carrière parallèle de distinctions politiques, et cependant séparés l'un de l'autre par toutes sortes de contrastes. Dans une vieille société comme l'Angleterre, la distance entre un individu et un autre est immense ; ici la nature subit immédiatement les restrictions de l'ordre social, et les distinctions artificielles deviennent des empreintes bien plus difficiles à effacer que celles de la nature. Si ces deux hommes avaient vécu ensemble dans une république, Waithman aurait été le tyran de sa classe, et Fitzwilliam n'eût jamais eu d'autre mérite que les vertus aimables d'un paisible citoyen. Nés sous une des vieilles monarchies absolues, comme celle de Louis XIV, par exemple, Fitzwilliam, par les droits de son rang et de sa naissance, eût été un astre de cour, et aurait pu, à son gré, faire embastiller ou bâtonner Waithman,

pour le punir d'un regard impertinent. L'Angleterre tient un juste milieu entre ces deux états ; chacun y a la faculté de monter aux distinctions, et cependant, pour tout ce qui est personnel, une démarcation profonde sépare les notabilités de chaque classe. Sous le rapport politique, par son influence sur les événemens, il n'est pas douteux que l'alderman Waithman a joué un rôle plus important que le noble lord, et toutefois, le prince du Yorkshire a toujours été, dans la société, mis au-dessus du boutiquier de la Cité.

De quels tendres soins avait été caressée l'enfance du comte défunt ! Que de professeurs épiaient les dispositions de son intelligence naissante ! Que de domestiques, que de maîtres, que de docteurs s'occupèrent du développement de ce jeune lord ! Que de plaisirs s'offrirent à ses goûts ! Quelle riche succession l'attendait ! Comme il voyagea ! Combien de capitales il alla visiter !... Et puis, à son retour il gouverne en vice-roi un royaume ; devient populaire, est tout à coup rappelé, et voit un peuple en deuil de sa disgrâce ! Le jour de son embarquement dans la baie de Dublin, toutes les clochés sonnèrent un carillon funèbre : ce fut comme les funérailles des plus douces espérances de l'Irlande. Alors il rentre dans son palais du Yorkshire ; le voilà de retour dans ses vastes domaines, il a des écuries que des rois pourraient lui envier, et se voit entouré d'une foule de vassaux qui sont venus au-devant de leur seigneur, comme aux jours de la féodalité, et qui l'accompagnent partout en humble cortège ; il a encore des jours de réception, enfin, une cour où se coudoient pour le saluer l'élite des représentans de la plus riche et plus ancienne aristocratie de province. Par ses revenus, son influence, le respect dont il est l'objet, sa dignité personnelle, son caractère et ses mœurs, le comte Fitzwilliam était un prince ! C'était un prince aussi par sa libéralité, car il était bienveillant et charitable de sa fortune, sans compter qu'il administrait au nom du roi d'énormes revenus pour le plus grand avantage de la province où il présidait. Pendant quarante ans il recueillit les hommages que lui valait sa haute position. S'il eût été jeté dans un moule plus fort, il aurait pu vivre vingt ans encore, car jamais vice

ni passion ne troublèrent de leur fièvre le noble sang qui circulait dans ses veines.

Maintenant regardez cet autre portrait : Waithman, plus jeune que le comte de plusieurs années, naquit dans une condition peu fortunée ; il eut une éducation incomplète ; que dis-je ? ce fut à grand'peine qu'il apprit tout juste à lire et à écrire ; puis dans Londres, pauvre commis, il porta chez la pratique les paquets de toile. Combien il lui fallut d'économie, combien du savoir-faire et de persévérance pour ouvrir boutique à son compte ! S'étant assuré *le pain et le fromage*, il eut le loisir d'examiner sa position sociale, ses rapports avec ses égaux ; il trouva que les honneurs de la Cité étaient la proie d'une classe privilégiée, et que les pourceaux ignoraient comment on les privait de leur part de glands ou de son. Devenu membre de la corporation, il eut le droit de parler dans une assemblée, le plus précieux des privilèges, et devant lequel aucun abus ne peut long-temps tenir ; il parla d'après l'honnête conviction de son cœur, car il avait un sens droit et du cœur ; impatient de toute injustice, il persuada quelques hommes de la même trempe que lui. — Mais de la multitude de ceux qui mettent toutes leurs espérances sur aujourd'hui, de ces gens qui se contentent de bien faire, des timides et des paisibles, sans parler de ceux qui avaient hardiment fait leur profit du vieux système de Pitt ; de tous ceux-là il ne reçut que paroles décourageantes, qui eussent en effet abattu tout homme qui n'eût pas comme lui reçu de la nature un tempérament pour lutter avec joie contre l'orage. De redresseur de torts municipaux Waithman se fit redresseur de torts parlementaires, et analysant les maux qui pesaient sur le peuple, aidé des whigs et des derniers adhérens de Wilkes, mais fort surtout de son courage de dénonciateur politique, il réussit à se faire un parti de mécontents, mais qui eut raison le jour où la question de la réforme fut résolue.

Pendant ce temps-là le commerce de Waithman prospérait ; sa sagacité était aussi bien applicable aux marchandises de Manchester qu'à la politique de Manchester. Ce succès en affaires ne nuisit pas à son talent oratoire dans le conseil municipal. Par là il acquit

par un double titre tous les honneurs de la Cité, la mairie de Londres et le siège au parlement ; mais il les gagna, on peut dire, à la sueur de son front. Que de difficultés il eut à surmonter dans le monde des affaires comme dans le monde politique ! que d'ennemis à combattre ! que de préventions à réfuter ! Son arme la plus redoutable était cette espèce de sarcasme qui écrase toujours un antagoniste maladroit dans une assemblée populaire, ce sarcasme du bon sens qui n'est pas toujours celui du bon ton. Sa renommée était celle d'un agitateur, et Waithman était en effet l'agitateur de la Cité, avec une puissance réelle pour remuer les passions des hommes de sa classe, ignorans comme lui, mais forcés de reconnaître sa sagacité supérieure.

Sa présence faisait impression ; il y avait cependant en lui quelque chose de répulsif : il parlait bien, car il semblait moins jaloux de bien parler que d'*inculquer* sa pensée dans l'esprit de l'assemblée. Waithman, enfin, était honnête homme, trop fier pour ne pas l'être ; mais il avait plus de partisans que d'amis, car le sarcasme qui tuait ses ennemis blessait quelquefois les autres ; aussi il n'était pas riche, car, pour le devenir, il eût fallu que la richesse fût son dieu exclusif, et il mettait quelque chose au-dessus de Waithman riche, c'était Waithman considéré. Faut-il s'étonner qu'il soit mort avant soixante-dix ans ? Avec son tempérament, si la vie lui eût été douce comme au comte Fitzwilliam, il eût pu vivre comme les vieux patriarches.

Nous avons dîné avec ces deux hommes, et c'est à table que le caractère se montre tout entier : nous concluons comme nous avons commencé, en disant que la nature ne créa jamais deux êtres plus différens l'un de l'autre, et que la société, en les rendant tous deux éminens dans leurs classes, fit de leurs distinctions mêmes le plus complet contraste.

Nous signalons ces deux carrières si diverses aux Américains comme une étude curieuse. Pour tout républicain véritable, un lord Fitzwilliam doit paraître une idéalité fabuleuse.

LETTRES INÉDITES

DE

THOMAS ET DE DUCIS.

§ II.

A M. DELEYRE.

Je voulois vous écrire plus tôt, mon cher ami, mais j'ay été malade un jour ou deux; il me reste encore de la foiblesse, mais en tout je suis micux, et j'espère que cette indisposition n'aura point de suite. J'ay eu le plaisir de passer hier une partie de la journée avec M^{me} Deleyre et quelques-uns de ses amis et des vôtres, entre lesquels étoient M. Garat et notre bon Ducis, qui ira vous voir et passer quelque temps avec vous. Il rapportera son hommage au ruisseau qu'il a chanté; son ame est simple et forte, et si elle appartient à tous les objets qui s'en emparent, elle aime surtout à se livrer à ceux de la nature qui ont plus de pouvoir sur elle, et y font des impressions plus profondes. J'ay vu M^{me} Necker, et je lui ai dit combien vous lui étiez attaché. Elle m'a paru touchée de ce sentiment. Pendant mon absence, elle a eu des chagrins cruels à l'occasion de ce libelle infâme qui a paru contre elle et contre son mari; car elle y est traitée, dit-on, d'une manière indigne. Voilà, mon cher ami,

dans cette nation et dans ce siècle, la récompense de la vertu : des calomnies et des outrages. Quoy, tandis que deux personnes se dévouent pour le bien public, qu'elles sacrifient à cet objet et leur repos et leur fortune et leur santé, dans le même temps, il y a des ames atroces qui veillent dans le silence et l'obscurité pour déshonorer ce qu'il y a de plus pur et de plus vertueux sur la terre, pour outrager le bienfaiteur de la France, pour animer et soulever tous les esprits contre lui, pour persuader à la nation qu'on l'entraîne à sa ruine, parce qu'on arrache à quelques hommes quelque partie d'une grande fortune prise sur le peuple. Et le public, insolent et avide de calomnies, les dévore avec fureur, et mille mains font circuler ces libelles de société en société et de maison en maison ! Quel pays et quel peuple ! Oh ! comme toute espèce de vertu y est étrangère ! Comme tout amour du bien public y est éteint ! Il mérite bien d'être gouverné par des fripons et par des sots, qui le laissent vieillir et languir dans sa misère et dans ses vices. Je ne connais rien d'aussi barbare qu'un peuple léger qui s'amuse d'une calomnie comme d'une nouvelle de théâtre, et qui rit également d'un crime ou d'une farce de Jean-not. Je reste encore quelques jours, à regret, dans cette ville, et j'aspire au moment où je pourrai me sauver à la campagne pour six mois. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur.

THOMAS

Ce jeudi 24 may 1780.

AU MÊME.

A Nice, maison de campagne de M. Covin, ce 11 décembre 1782.

Votre lettre, mon cher ami, m'a fait le plus grand plaisir. Je la désirois et n'osois l'espérer. Je cherchois toutes sortes de raisons pour me rendre compte de votre long silence, et je n'en trouvois pas. Encore ne l'ai-je reçue cette lettre que j'attendois avec tant d'impatience, que depuis deux jours, c'est-à-dire le 8 décembre ; et elle est dattée du 25 oc-

tobre. Il faut qu'elle ait resté long-temps à Paris. Ce qui l'a retardée sans doute c'est que M^{me} Necker qui me l'a envoyée, avoit à me rendre compte de quelques affaires auxquelles je l'avois priée de s'intéresser; et probablement elle a été obligée d'attendre leur décision. Elle me parle de vous dans la lettre qu'elle m'a écrite, et m'en parle avec tous les sentimens d'estime que vous mérités. Mon ami, c'est déjà une récompense et un bonheur d'avoir l'estime et l'amitié d'une ame telle que la sienne. Elle doit vous apprendre à avoir plus d'indulgence pour vous-même, et à rendre justice, comme les autres, à ce que votre caractère a d'honnête et de profondément moral. C'est une qualité si rare aujourd'hui! Toute l'énergie des ames de ce siècle s'est portée sur l'amour-propre et un vil intérêt personnel. On prend l'orgueil pour l'élévation; et pour ne pas rougir de soi, on étale avec faste des opinions honnêtes que l'on exagère d'autant plus, qu'on est bien sûr de n'y jamais conformer sa conduite. On exige avec sévérité des autres ce dont on se dispense soi-même; et la morale n'est plus qu'un commerce de mots dans la société comme dans les livres. C'est là surtout le caractère d'un siècle où tous les esprits sont éclairés, et presque tous les cœurs sont corrompus. Pour vous, mon cher ami, vous avés le sentiment profond de vos opinions morales, et vous êtes un juge beaucoup plus sévère de vous-même que des autres. Vous donnés encore plus que vous n'exigés. La sainte image de la vertu vous tourmente, et fait auprès de vous la fonction du remords, qui n'a pas droit d'approcher de vous, tandis que tant d'ames qui sont si fort au-dessous de la vôtre croiroient s'outrager elles-mêmes en formant quelque doute sur leur honnêteté. Que l'estime de votre caractère vous rende donc, mon cher ami, cette noble confiance que vous devés avoir dans vous-même. Vous n'avés à combattre que l'activité de votre imagination, et une chaleur de sang trop ardente qui vous emporte quelquefois trop loin, mais toujours d'après vos principes. La plupart des hommes ont à se reprocher leur foiblesse; mais vous, vous n'avez à vous défendre que d'un excès de force; et vous arriverés presque toujours au but, en sachant vous arrêter asses tôt pour ne le point passer. Vous m'aviés donné l'espérance que peut-être je pourrois vous voir et vous embrasser à Nice cet hiver. Vous m'auriez rendu ce séjour-là bien doux; et je crois que quelques mois passés sous un très-beau ciel, dans un climat nouveau pour vous, et avec des amis qui vous chérissent et vous honorent, n'aurôient été inutiles ni à votre santé, ni à votre bonheur. Mais je conçois vos raisons,

quoique j'eusse bien sincèrement désiré qu'elles ne fussent pas bonnes. Il faut une secousse violente pour s'arracher à des personnes que l'on aime , et à qui on doit des soins fondés également sur la tendresse et le devoir. Un long voyage entrepris , seul et sans ami , est pénible. On a besoin de quelqu'un à qui on confie ses plaisirs et ses peines , avec qui même on puisse garder un silence qui est entendu. Il en est des longues routes , comme du voyage de la vie. Malheur à qui les fait solitaire. Il vaut beaucoup mieux ne pas sortir de chez soi. Les objets physiques auxquels on est accoutumé sont même une espèce de société. L'arbre et le ruisseau qu'on voit tous les jours deviennent nos compagnons et nos amis ; comme ils nous inspirent des sentimens et des idées , nous croyons presque qu'ils nous répondent , et ils nous semblent presque entendre le langage de notre cœur. Vous ne sortirez donc point de votre retraite , mon cher ami ; mais moi j'irai vous y chercher dans cinq ou six mois. J'arriverai probablement à Paris dans le courant de mai ; et un de mes premiers plaisirs sera sûrement de vous embrasser. Mon projet est de passer l'été à Autueil ; car je n'ay point d'autre maison de campagne , et il me faudra du temps pour en chercher , et en trouver une qui me convienne. La vallée de Montmorency ou ses environs me plairoient beaucoup , et c'est là surtout que je désirerois me loger. *Ille terrarum mihi præter omnes angulus ridet.* D'ailleurs il est à une distance convenable de Paris , ni trop loin , ni trop près. Ce que j'estime encore plus , c'est le voisinage de St.-Ouen , où le devoir et l'amitié m'appellent souvent. De plus , ma sœur et ma nièce , depuis la mort de ma respectable mère , s'y sont logées , et je voudrois au moins être dans leur voisinage si elles ne demeurent point avec moi. Il m'a toujours semblé que vous n'aviés pas d'éloignement pour ce canton qui est agréable et riant , et qui présente partout l'image de la fécondité , seul signe du bonheur pour le peuple de la campagne , quand le gouvernement du moins ne lui vole pas les présents que lui a faits la nature. Voilà , mon cher ami , mes idées sur cet objet. A l'égard de Fontainebleau , il me paroît beaucoup trop loin. Il me reste peu de temps , et chaque voyage que je ferois à Paris me coûteroit deux journées de route. C'est bien de la profusion pour celui à qui il reste peu. Vous avés donc perdu ce pauvre abbé Martin. Je le connoissois peu , mais les rapports d'estime et d'amitié qu'il avoit avec vous m'ont rendu sensible à sa perte. Je ne voudrois pas , mon cher ami , que vous perdissiez rien de ce qui peut intéresser votre bonheur. Tout ce qui est à vous ou qui vous touche , même de loin , me

semble une partie de moi-même. Ma sœur vous a mandé que nous devons avoir ici M^{me} Monnet. Nous lui avons proposé de nous venir joindre au mois de janvier dernier, dans le temps que la mort de son amie l'avait plongée dans la plus profonde douleur. Nous avons reçu d'elle la lettre la plus touchante, une lettre inondée et presque effacée de larmes. Nous crûmes alors qu'un voyage, un grand mouvement, la vue d'une nature nouvelle pourroient la distraire et contribuer à calmer son désespoir. Il n'étoit point alors question de ce malheureux projet de séparation qui a éclaté depuis, mais qui du moins n'est pas encore terminé, et qu'il sera peut-être possible de prévenir. Comme elle avoit des affaires à La Rochelle, elle a toujours différé son voyage de mois en mois, et enfin elle nous a joints à Aire, quand nous y avons passé pour aller à Nice. Mais ce voyage est un secret. Elle ne l'a pas même mandé à son mari. Comme elle a un bureau à La Rochelle, et que les administrateurs, d'après leur règle, exigent sa présence dans ce pays, et ne veulent lui accorder que des congés très-courts, il est de la plus grande importance pour elle que personne à Paris ne sache qu'elle est absente de La Rochelle, de peur que cela ne parvienne aux oreilles des administrateurs, qui pourraient peut-être lui ôter ce bureau qui fait la plus grande partie de sa fortune. Voilà pourquoi elle n'a pas même instruit M. Monnet de son voyage. Elle a craint de sa part une indiscrétion même involontaire, qui pourrait la jeter dans un grand embarras. Si M. Monnet n'en est pas encore instruit par vous ou par quelque autre à qui vous avertissez pu le dire, il est, je crois, important de ne lui en pas parler, et encore moins à d'autres. Du reste, un mois ou deux avant son départ, M. Monnet lui a envoyé un écrit en forme et signé de lui, par lequel il lui permet d'habiter tel lieu qu'elle jugera à propos et pour le temps qui pourra lui convenir. Ainsi, à cet égard, elle est à peu près en règle vis-à-vis lui. Quant à moi, mon cher ami, je vous avoue que je n'avois pas même pensé aux idées que la délicatesse de vos sentimens vous a offertes sur ce voyage. J'en suis si éloigné par mon cœur, que mon imagination même n'avait pu les soupçonner. C'est ma sœur qui lui a fait l'invitation, et dans un moment où nous la sçavions profondément malheureuse. Son désir et le mien étoient uniquement de l'éloigner de la vue du tombeau de son amie, et de l'arracher à son désespoir. Elle est avec ma sœur, M. Barthe, M. de la Saudraye, que vous avez vu autrefois dans une maison de campagne près de Fontainebleau, et qui a eu le plaisir de dîner chez vous une fois à Dame-Marie. Je suis en

cinquième dans cette société ; et qui nous verroit tous ensemble, et me connoitroit bien , pourroit dire avec Ovide : *Non carpere possit Livor edax*. Adieu , mon cher et bon ami , je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Mille respects à M^{me} Deleyre et à vos aimables filles. Quand vous me ferés l'amitié de m'écrire , envoyés vos lettres ou à M^{me} Necker ou à Paris , chés moi , parce qu'il faut qu'elles soient contrésignées ou affranchies pour me parvenir. Ma santé est toujours médiocre , et je ne suis pas trop sûr que l'air de Nice me soit bien bon , à cause du trop grand voisinage de la mer ; car je la vois de mes fenêtres.

THOMAS.

AU MÊME.

Je vous écris quelques mots à la hâte , mon cher ami , pour vous donner des nouvelles de *Macbeth*. Elles ne sont pas aussi heureuses que je l'eusse désiré. Mais j'avais prévu une partie de l'événement , surtout après une répétition que je vis ces jours derniers. La pièce a été jouée hier. On y a trouvé de grandes beautés , et des coups de pinceau vigoureux ; mais l'ensemble de l'ouvrage n'a pas réussi. Vers le milieu du troisième acte , le public s'est refroidi. Le quatrième a fait murmurer. Il a paru vuide et sans action. Ce spectre qu'on ne voyoit pas , et à qui Macbeth adressoit sans cesse la parole , a fatigué. Les remords et les mêmes idées revenoient sans cesse. Au cinquième , le début de la scène entre Macbeth et Seyvar a fait plaisir. La supériorité imposante qu'un homme dans les fers prend sur un roi coupable , et armé dans ce moment d'un poignard , et à qui il parle et commande en maître avec l'autorité irrésistible de la vertu sur le crime , a ranimé un moment les spectateurs , mais le reste de la scène a paru long et a produit peu d'effet. Les deux premiers actes avoient attaché par de beaux détails , et une impression générale de terreur. A l'égard du stile , il n'a pas été moins critiqué que l'ordonnance de la pièce. Notre ami , à qui ses premiers succès avoient donné une confiance inébranlable , avoit trop négligé ses forces , et compté sur son instinct. Il

n'a voulu écouter aucuns conseils, et pour cette fois-cy il s'est mépris. Nous devons ce matin nous assembler chez La Rive pour voir les retranchemens et les corrections qu'il y auroit à faire à la seconde représentation. Mais ces changemens, tels qu'ils soient, ne remédieront pas au vice des trois derniers actes, qui est un manque d'action et par conséquent d'intérêt. Ducis espère que sa pièce se relevera. Entre nous, j'en doute beaucoup. Le public paroît entièrement déclaré, et il ne revient pas aisément sur ses pas. La première impression est presque toujours ce qui décide : et le monstre irrité n'a guères des retours d'indulgence. Ne lui écrivés pas dans ce moment, vous ne feriez que l'affliger, et d'ailleurs il ne sait pas encore lui-même toute la sévérité des jugemens sur son ouvrage. Il faut attendre les représentations suivantes. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Pardon, si je ne vous écris qu'en courant, mais il faut que je m'habille pour aller avec lui au petit travail qui va se faire sur sa pièce. Mille respects à M^{me} et à M^{lle} Deleyre.

THOMAS.

Ce 13 janvier 1784.

LES TROIS FAUST (1).

Je finirai, je crois, par me brouiller avec les dramatisés et les théologiens. En parlant, une première fois, du vieux Christophe Marlowe, je me suis fait le Don Quichotte des Israélites mis hors la loi par l'anglicanisme et par la Melpomène britannique : aujourd'hui c'est pour un personnage bien plus suspect encore que Shylock ou Barrabas que j'ose rompre une lance.... pour le diable lui-même. De bonne foi, qui ne plaindrait ce pauvre Satan de tous les tristes rôles qu'on lui a fait jouer sur le théâtre, depuis les « mystères, » les « sotties » et les « moralités » du moyen âge, jusqu'aux drames, mélodrames et pièces à tableaux de notre époque? Je ne sais plus quel critique reprochait comme un crime à Milton d'avoir peint le diable en beau dans son grand poème. Le diable est, en effet, le véritable héros du *Paradis perdu* ; mais l'indemnité vous semble-t-elle trop forte quand vous mettez en balance le pied fourchu, les cornes et toutes les difformités dont la plupart des poètes se sont efforcés d'enlaidir ce « sublime rebelle, » si beau et si grand encore, malgré la cicatrice que la foudre avait imprimée sur son front d'archange? Cette *diffamation* physique n'est rien encore, c'est au moral que le diable a été bien davantage dégradé, rapetissé, ridiculisé, caricaturé. Voyez-le dans l'histoire de l'art dramatique, non plus conduire le conseil des rois, non plus soulever les tem-

(1) Voir dans la REVUE DE PARIS du mois de février l'article du JUIF DE MALTE.

pêtes politiques et inspirer les haines de peuple à peuple, non plus bouleverser le monde, mais brouiller quelque ménage bourgeois, conseiller un maquignon à la foire, piper les dés d'un chevalier d'industrie, ou ruiner un boutiquier qui a eu la maladresse de ne pas prendre le grand saint Michel pour enseigne. Heureux encore le diable, lorsqu'en lui donnant ce métier de valet fripon, les révérends légendaires et les auteurs, héritiers de leurs traditions puériles, veulent bien ne pas le faire tomber dans ses propres pièges. Sans parler des coups de bâton qu'il reçoit sur le théâtre portatif de Polichinelle, sans parler de ses tribulations avec les mitrons de la lanterne magique, combien de fois a-t-on fait de Satan la dupe de quelque moine grossier, ou même de quelque vieille dévote? combien de fois il s'est vu indignement transformé en crédule badaud, lui, ce vieux rusé! en singe espiègle, lui, ce sombre conspirateur! Si le drame moderne, comme je l'espère, rebrousse chemin jusqu'à ce dramatique personnage de l'enfance de l'art, que ce soit enfin pour le *restaurer* dans ses fatales grandeurs quand il chaussera le cothurne, ou pour le faire au moins rivaliser dans la comédie avec Scapin, Crispin et Figaro, dont il a pu seul fournir les types perdus à Molière, à Lesage et à Beaumarchais. En attendant, voyons comment le diable a été traité dans les compositions dramatiques que je prends pour texte de cet article.

Je ne m'étais engagé qu'à faire connaître le FAUST de Marlowe; mais des deux autres Faust que je lui associe dans mon titre, celui de Goëthe et celui de Kinglemann, l'un est trop connu, l'autre mérite trop peu de l'être pour qu'on puisse craindre que j'aie embrassé un trop vaste sujet. En rapprochant ces trois drames qui en représentent au moins vingt autres calqués sur les mêmes patrons, j'ai pensé qu'il serait curieux d'étudier la même idée dans ses trois transformations successives. La première fut une simple traduction dramatique de la légende populaire; la seconde la transporta dans le monde intellectuel de la poésie allemande pour en extraire surtout la pensée philosophique; la troisième la ramena à sa forme primitive, en s'attachant de préférence au romanesque des incidents et au stérile merveilleux du conte original. N'est-ce pas là un

autre argument en faveur de ceux qui condamnent, disions-nous, l'invention littéraire à parcourir un cercle où elle n'a plus au bout de sa course qu'à recommencer le même chemin?

On a confondu quelquefois le Faust de la tradition, Faust le théologien, le médecin, le juriconsulte, l'astrologue, le magicien de Weymar au seizième siècle, etc., etc., avec Faust, l'orfèvre de Mayence, l'associé de Guttemberg et de Schaeffer. Conrad Durrius prétend même que la légende de Faust n'avait été qu'une satire des moines contre l'inventeur de l'imprimerie; car ce nouvel art venait détruire l'industrie des clercs tonsurés qui étaient jusque-là à peu près les seuls copistes des manuscrits. Quelle que fût l'origine de cette légende, elle se grossit peu à peu de tant de faits merveilleux qu'elle put former un volume; ce volume, publié in-8° à Francfort, en 1587, par Georges - Rodolphe Wildman, a été réimprimé successivement à Berlin, à Hambourg, etc., etc., traduit enfin et commenté dans toutes les langues. Ce fut là que Marlowe puisa largement, heureux, comme tous les poètes dramatiques, de trouver un thème populaire et des personnages avec lesquels son public était déjà familier avant de les voir paraître sur la scène. La pièce de Marlowe, qui fut jouée pour la première fois en 1589, lorsque le roman de Wildman devait avoir toute sa vogue, porte pour titre dans la première édition : « La tragique Histoire de la vie et de la mort du docteur Faust, écrite par Ch. Marloe. » Selon les critiques, cette *tragique histoire* du poète anglais ne nous est pas parvenue sans avoir subi les interpolations et les mutilations des comédiens; c'est, hélas! le sort des *Chroniques* du grand Shakspeare lui-même, où, enthousiastes béats que nous sommes, y compris l'illustre M. Schlegel d'Allemagne, il est tel de ces passages que nous admirons comme la pure émanation du génie, et qui appartient peut-être à l'esprit équivoque de quelque *clown* inconnu.

Selon l'usage, un prologue précède le drame de Marlowe, et ce prologue est l'exposition du sujet faite par le chœur, un petit avant-propos, comme, soit dit en passant, nous aurions besoin que nos auteurs modernes voulussent bien nous en faire le jour de la

première représentation de certaines pièces historiques. Le chœur donc, en langage modeste, annonce que la muse anglaise va vous faire connaître la vie et les aventures de Faustus, « lequel, né de » parens pauvres à *Rhodes*, ville d'Allemagne, reçut son éducation » à *Wittemberg*, grâce aux soins d'un sien parent, fit de rapides progrès dans ses études, fut docteur en théologie, et, trop » enflé de son savoir, voulut se livrer aux sciences diaboliques, » qu'il préféra bientôt à toutes les autres; et c'est l'homme que » vous voyez là assis dans son cabinet. » Après ce simple exposé du sujet, le drame commence..... Mais pour être indulgent envers les comédiens du lord-amiral qui ont acquis et monté la pièce, oubliez, lecteur, que vous avez vu peut-être hier encore *LA TENTATION*, ou *ROBERT-LE-DIABLE*, à l'Opéra de Paris, dont le directeur dépense jusqu'à cinquante mille écus pour vous séduire par tous les sens à la fois : les décorations sont un peu mesquines; *Inigo Jones* n'est pas encore le *Cicéri* de la scène anglaise : et nous, critiques, qui allons nous placer au parterre pour écouter le chef-d'œuvre nouveau, ne nous montrons pas beaucoup plus difficiles que le bon bourgeois de la Cité, qui regarde l'auteur comme le premier poète du siècle, car *Shakspeare*, debout à nos côtés peut-être, mais qui n'est arrivé que depuis peu de son village de *Stratford*, partage cette opinion et applaudit avec enthousiasme le précurseur de sa gloire. C'est d'ailleurs *Edward Alleyn* qui remplit le rôle de *Faust*, et *Edward Alleyn* est le *Garrick*, le *Talma* de l'époque. Écoutez donc sans impatience ce long monologue où le savant docteur nous révèle le vide de la science : « Quel est le but » de la logique? *benè disserere est finis logices* : bien discuter ! pas » autre chose : à quoi bon alors la logique, et où m'a-t-elle mené, » moi, le premier logicien du monde? Laissons là *Aristote* et voyons » *Galien* : *summum bonum medicinæ sanitas*, la santé est le but de » la médecine. Eh bien ! j'ai guéri des villes entières de la peste; » j'ai trouvé des antidotes aux maladies désespérées... mais je suis » *Faust* comme devant : et à moins de trouver le moyen d'empêcher les hommes de jamais mourir, ou de ressusciter les morts, » je ne serai pas estimé plus celui que tant d'autres médecins ! »

Faust continue à examiner la jurisprudence et les autres branches du savoir humain qu'il trouve toutes incomplètes, et il en conclut que la magie seule satisfera son ambition, ses vastes désirs de richesse et de pouvoir. « Les empereurs et les rois ne sont obéis que dans » leurs états respectifs, mais l'empire de la magie n'a d'autres bornes » que la pensée humaine : un habile magicien est un demi-dieu. »

Il hésite encore cependant et sonne Wagner, son valet, pour lui dire d'aller chercher ses amis Valdès et Cornelius qu'il veut consulter. Pendant que Wagner va exécuter ces ordres, le bon et le mauvais ange de Faust entrent, le premier pour le détourner de son dangereux dessein, le second pour l'y encourager : ces deux acteurs purement métaphysiques, qui parlent et n'agissent pas, reparaitront de temps en temps dans le drame, semblables à ces deux personnifications du bien et du mal qu'on retrouve sur les vitraux des vieilles cathédrales, et qu'un peintre de talent, M. Orsel, a si heureusement reproduites au Salon de cette année. Faust cède à l'inspiration du mauvais ange que viennent bientôt appuyer ses amis Valdès et Cornelius, adeptes tous les deux de l'art diabolique, et qui offrent de lui en donner les premières leçons. Ils se retirent ensemble, et la scène est occupée par Wagner. Goëthe a fait de chaque un étudiant, une parodie vivante de la scolastique allemande ; il n'est ici, comme dans la légende, qu'un valet, une espèce de Sganarelle, moitié balourd, moitié railleur, qui, au service d'un docteur tel que Faust, a appris quelques mots de latin et quelques phrases de logique dont il fait usage pour singer son maître et plaisanter ceux qui viennent savoir de ses nouvelles.

Mais la scène change et nous nous retrouvons avec Faust, déjà initié à la formule des conjurations. Au bruit d'un orage, ayant tracé le cercle mystérieux et les signes magiques, il somme en latin les esprits élémentaires, Belzébuth et Demigorgon, de lui envoyer le diable MÉPHOSTOPHILIS. Le diable paraît, mais Faust, le trouvant trop laid, lui ordonne d'aller chercher une forme plus agréable ; puis, quand il est revenu, avant de signer son pacte, il l'interroge sur Lucifer :

MÉPHOSTOPHILIS. — C'est le roi suprême des esprits.

FAUST. — Ce Lucifer n'a-t-il pas été jadis un ange?

MÉPHOSTOPHILIS. — Oui, Faustus ; et le bien-aimé de Dieu.

FAUST. — Comment se fait-il qu'il soit le prince des démons?

MÉPHOSTOPHILIS. — Par son orgueil ambitieux et son insolence que Dieu punit en l'expulsant des cieux.

FAUST. — Et qui êtes-vous, vous autres qui vivez avec Lucifer?

MÉPHOSTOPHILIS. — Les malheureux esprits qui vivent avec Lucifer conspirèrent contre leur Dieu avec Lucifer, et sont pour jamais damnés avec Lucifer.

FAUST. — Et où êtes-vous, damnés?

MÉPHOSTOPHILIS. — En enfer.

FAUST. — Comment se fait-il donc que tu sois en ce moment hors de l'enfer?

MÉPHOSTOPHILIS. — Mais c'est ici l'enfer, et je ne suis pas hors de l'enfer. Penses-tu que moi qui ai vu la face de Dieu et goûté les joies du ciel, je ne sois pas tourmenté de dix mille enfers en étant privé de cet éternel bonheur? O Faust! laisse ces frivoles questions, qui frappent mon ame d'une accablante terreur.

Il me semble qu'il y a quelque chose de grand et de solennel dans ces réponses où le démon est forcé d'avouer sa misère à l'homme qui l'interroge. Si les dévots Précisiens, qui traitaient Marlowe d'impie et d'athée, ne s'étaient interdit le théâtre comme un lieu de perdition, ils eussent peut-être été édifiés de cette scène. Mais ce que Méphostophilis confesse à Faust, celui-ci ne l'ignorait pas. C'est par excès de savoir et non par ignorance qu'il abandonne Dieu; il raille le démon de ses remords et lui ordonne d'aller porter ses propositions à Lucifer. Méphostophilis retourne avec de pleins pouvoirs pour signer le pacte d'après lequel il sera pendant vingt-quatre ans l'esclave de Faust, à condition qu'à l'expiration de ce terme, l'ame et le corps de Faust appartiendront à l'enfer: Faust signe, et un sceau de feu est apposé à l'acte. Faust, qui revient sur ses questions et fait encore l'esprit fort avec le diable, Faust, qui se moque de lui parce qu'il croit à l'éternité des peines comme un théologien, ne peut échapper néanmoins à quelques

retours de remords, quand se fait entendre la voix du bon ange; quand surtout il tourne les yeux vers les astres de la voûte éthérée... Faust pousse un cri de désespoir, et il prononce le nom du Sauveur : Lucifer est obligé d'accourir en personne avec son associé Belzébuth pour combattre ce repentir, et pour distraire son néophyte, il imagine de lui faire venir de l'enfer les sept péchés mortels : voici cette scène d'apparition dans le goût des anciens « mystères : » les sept péchés sont introduits par Méphostophilis.

BELZÉBUTH. — Maintenant, Faust, questionne-les sur leur nom et leur caractère.

FAUST. — Volontiers. Qui es-tu, toi, le premier?

L'ORGUEIL. — Je suis l'Orgueil, je dédaigne d'avoir aucuns parens. Je ressemble à la puce d'Ovide : je me glisse dans toutes les parties du corps d'une fille de joie. Quelquefois, comme une perruque, je me place sur son front; puis, comme un collier, je me suspends à son cou; ensuite, comme un éventail de plume, je la caresse de mon souffle, et enfin, me changeant en chemise, j'en fais ce qu'il me plaît. Mais, si donc! quelle odeur ici! Je ne dirais pas un mot de plus pour la rançon d'un roi, à moins qu'on ne parfume la terre sous mes pas et qu'on y étende un tapis.

FAUST. — Tu es en effet un orgueilleux drôle! Et toi, la seconde, qui es-tu?

L'AVARICE. — Je suis l'Avarice, née d'un vieux rustre, dans un sac de cuir; et si je pouvais réaliser mon désir, cette maison, toi et tous les autres, vous seriez changés en or que je mettrais sous clef dans mon coffre. O mon doux or!

FAUST. — Et qui es-tu, toi, la troisième?

L'ENVIE. — Je suis l'Envie, fille d'un ramoneur et d'une marchande d'huîtres. Je ne sais pas lire, et par conséquent je voudrais qu'on brûlât tous les livres. Je maigris de voir manger les autres. Ah! s'il pouvait survenir une famine dans toute la terre, pour que tout le monde mourût et que je survécusse seule, tu verrais alors comme je deviendrais grasse. Mais pourquoi es-tu assis et moi debout? A bas, misérable!

FAUST. — O envieuse scélérate! Mais qui es-tu, toi, la quatrième?

LA COLÈRE. — Je suis la Colère; je n'ai connu ni père ni mère. Je m'échappai de la gueule d'un lion lorsque j'existais à peine depuis une

heure, et je n'ai pas cessé de courir le monde avec cette boîte pleine d'épées, me blessant moi-même quand je ne pouvais trouver avec qui me battre. Je suis née en enfer, et prenez-y garde, car quelqu'un de vous sera mon père.

FAUST. — Et toi, qu'es-tu, la cinquième ?

LA GOURMANDISE. — Je suis la Gourmandise; mes parens sont tous morts, et ne m'ont laissé qu'une petite pension dont je paie trente repas et dix buvettes par jour : bagatelles pour contenter la nature. Je suis de race royale, mon père étant un jambon, ma mère un muid de vin de Bordeaux, mes parrains Pierre Hareng Saur et Martin Aloyau de bœuf; mais ma marraine, ah! c'était une vieille douairière qui s'appelait Marguerite Bière de mars. Maintenant, Faust, que tu connais ma généalogie, veux-tu m'inviter à souper ?

FAUST. — Je m'en garderai bien.

LA GOURMANDISE. — Que le diable t'étouffe!

FAUST. — Étouffe-toi toi-même, gourmande! Et toi, la sixième, qui es-tu ?

LA PARESSE (*baïllant*). — Ah! ah! je suis la Paresse. Je fus mise au monde sur un gazon doré du soleil. Ah! bah! je ne dirai pas un mot de plus pour la rançon d'un roi.

FAUST. — Et toi, qui es-tu, la septième et dernière, maîtresse lu-ronne ?

LA LUXURE. — Moi, monsieur? Je suis celle qui aime mieux un pouce de chair fraîche qu'une aune de poisson frit; et la première lettre de mon nom est Luxure.

Lucifer congédie les sept péchés capitaux, dont les reparties ont amusé Faust au point de lui donner envie de connaître l'enfer tout entier, d'après cet échantillon. Le septième péché surtout l'a mis de bonne humeur. Il avait pensé à se marier, et Méphostophilis lui avait présenté une femme séduisante; mais son air par trop léger l'avait fait réfléchir plus sagement; et Méphostophilis lui ayant parlé sur le mariage avec une franchise digne de nos modernes saint-simoniens, Faust se décide à garder le célibat, d'autant plus qu'il prend le goût des voyages, et se fait en conséquence

transporter, à travers les airs, d'Allemagne à Paris, de Paris à Naples, puis à Padoue, à Venise, enfin à Rome, où Méphostophilis, son fidèle écuyer, descend avec lui, invisibles tous deux, dans le cabinet même du souverain pontife.

Mais ici, s'adressant à un public de nouveaux protestans, sous le règne de la très-glorieuse fille de Henri VIII, Christophe Marlowe ne peut s'empêcher de livrer notre saint père le pape à la risée du parterre et des galeries. Faust désire surprendre et mystifier Sa Sainteté; Méphostophilis s'y prête avec toute la malice dont il est capable. Ce n'est plus le diable grave et théologien. « Veux-tu, dit-il à Faust, que je change tous les abbés de la cour pontificale en singes qui feront la grimace à la tiare? Veux-tu fouetter la tête des moines avec leurs chapelets, ou mettre de longues cornes aux fronts des cardinaux? Voyons, imagine toi-même : les voici. »

En ce moment, une imposante solennité va avoir lieu : on voit entrer le sacré collège, les prélats, les moines, le pape, le roi de Hongrie et un captif enchaîné. Ce captif n'est autre que l'anti-pape Bruno, que le pontife de Rome force de lui servir de marche-pied quand il monte dans la chaire de saint Pierre; mais cette humiliation n'est rien encore : « Cardinaux de France et de Padoue, dit le pape, allez consulter le Consistoire pour savoir quelle peine mérite ce Bruno, qui a eu l'audace de se laisser élire à ma place par l'empereur d'Allemagne. » Les cardinaux obéissent; mais Méphostophilis les endort par un charme magique, et Faust et lui prennent leurs figures pour rapporter la prétendue réponse. Le Consistoire a déclaré, disent-ils, que l'empereur et Bruno étaient deux schismatiques, et que Bruno serait brûlé vif. « A la bonne heure, s'écrie le pape, à qui Marlowe n'était pas tenu de prêter des sentimens plus charitables; révérends cardinaux, accompagnez Bruno au fort Saint-Ange, jusqu'à ce que nous avisions à faire exécuter cette sentence. » Les prétendus cardinaux emmènent le captif, mais c'est pour le faire monter sur un bon cheval, et le renvoyer à l'empereur d'Allemagne; puis ils reviennent pour jouir de la scène que va faire naître l'explication des deux véritables cardinaux. Quand ceux-ci se présentent au nom du Consistoire, quand le pape leur demande

s'ils se moquent de lui, quand il s'écrie que ce sont des traîtres d'accord avec Bruno, ils ne savent comment se justifier, et ce qui-proquo amuse prodigieusement le docteur Faust et son écuyer infernal.

Nous assistons ensuite au repas public du pape ; et notre grave magicien , qui est en train de faire des niches, escamote les mets de Sa Sainteté sur son assiette, boit son vin au moment où elle va approcher la coupe de ses lèvres, et pousse l'impertinence jusqu'à lui appliquer un invisible soufflet sur la joue. Le pape, qui ne doute plus que le diable ne soit présent, envoie chercher les moines de sa chapelle pour l'exorciser en règle. Faust et Méphostophilis n'abandonnent pas la place sans avoir protesté contre l'exorcisme en battant les moines, et en leur jetant des pétards aux jambes. Permis aux critiques sévères de voir ici une des interpolations des comédiens à la pièce originale. Cependant le diable est un peu mystifié à son tour dans un intermède. Deux rustres qui ont écouté et retenu quelques-unes des conjurations magiques de Faust s'en servent pour évoquer Méphostophilis, qui est forcé de venir se montrer à eux, de Constantinople, où il continuait ses voyages avec Faust. Après avoir puni ces indiscrets, dont il change l'un en singe et l'autre en chien, il va rejoindre Faust à la cour de l'empereur d'Allemagne. La délivrance de Bruno a prévenu favorablement l'empereur pour le célèbre magicien, qui tient d'autant plus à mériter sa réputation qu'il y a un courtisan à Vienne, le seigneur Benvolio, qui prétend connaître tous ses tours. Faust se venge en faisant pousser une belle paire de cornes sur la tête de ce sceptique. Quant à l'empereur, il le régale d'un spectacle de fantasmagorie, en lui faisant apparaître Alexandre-le-Grand et Darius après la bataille d'Arbelle. Le docteur Swift a profité de cette scène dans ses VOYAGES DE GULLIVER.

A la prière de Sa Majesté impériale, le magicien ôte à Benvolio les cornes dont il l'avait gratifié pour le punir de son scepticisme. Benvolio n'en conserve pas moins toute sa rancune, et Faust a besoin des secours de Méphostophilis pour se défendre de ses pièges. Notre sorcier se fait, au reste, quelques ennemis en Allemagne,

tant il prend goût à la mystification. Presque tout le quatrième acte consiste en vraies farces jouées à des imbéciles ou à des fripons. Voilà bien la faiblesse de l'homme qui se trahit dans le mauvais emploi de la puissance. Faust, le plus grand des magiciens, s'amuse à des tours de gobelets. Combien de victoires de conquérans n'aboutissent qu'au feu d'artifice qui les célèbre!

Du reste, Faust a aussi ses momens de complaisance, et met volontiers sa magie au service des dames, entre autres à celui de la duchesse de Verholt, qui aurait pu l'embarrasser par ses *envies*, comme il ne le cache pas; car elle était enceinte. Heureusement la duchesse ne connaissait pas sans doute le conte des Trois Soufflets, où la femme dubûcheron amula par sa gourmandise le triple don qui lui était octroyé. On est en hiver, et elle se contente de demander une grappe de raisin, que Faust envoie chercher aux îles Canaries.

Par suite de la même complaisance, et à la prière d'un de ses élèves qui a parié qu'Hélène fut la plus belle femme de l'antiquité, Faust évoque cette beauté si fatale à Troie et à la Grèce. C'est après cette apparition que le poète nous prépare au tragique dénouement de son drame, en réveillant un dernier remords dans le cœur de Faust. Un vieillard se présente soudain à lui, et l'exhorte à prier pour rentrer en grâce avec Dieu. Le ton grave de cet inconnu et ses cheveux blancs font une impression profonde sur Faust. Il avoue qu'il hésite entre le repentir et la fatale obstination du désespoir. Le vieillard lui révèle alors la présence de son ange gardien, qui n'attend qu'une prière sincère pour verser sur sa tête l'eau lustrale de la grâce. Faust ne peut se décider, et c'est Méphostophilis qui l'emporte encore. « Maudit vieillard, s'écrie Faust, qui a failli me faire manquer de parole à Lucifer! Je veux, Méphosto, que tu lui fasses endurer les tortures les plus horribles. » C'est bien là le cri de rage de l'impénitence finale. Puis, pour se distraire complètement de cette émotion pénible, il faut à Faust des voluptés nouvelles. Il demande à Méphostophilis la belle Hélène pour maîtresse, et ses vœux sont accomplis. Seul avec elle, il admire bien davantage sa beauté, et lui adresse ces paroles d'a-

mour *classique* qui ont été souvent citées au nombre des vers les plus harmonieux de la poésie anglaise :

Was this the face that launched a thousand ships , etc.

« Est-ce là bien le visage qui lança mille vaisseaux à la mer et consuma les hautes tours d'Ilion ? Tendre Héléne, donne-moi l'immortalité avec un baiser. Tes lèvres ont aspiré mon ame ! Vois comme elle s'est envolée vers toi ! Allons, Héléne, allons, rends-moi mon ame ; je veux demeurer ici, car le ciel est dans ces lèvres, et tout ce qui n'est pas Héléne n'est plus rien pour moi. Je serai Pâris, et pour l'amour de toi, au lieu d'Ilion, Wittenberg sera livré aux flammes ; je combattrai le faible Ménélas, je porterai tes couleurs à mon casque, je blesserai Achille au talon, et je reviendrai pour chercher un baiser d'Héléne. Oh ! tu es plus belle que le ciel du soir paré de ses myriades d'étoiles ; tu es plus brillante que Jupiter quand il apparaît à la triste Sémélé ; plus aimable que le dieu du jour heureux dans les bras azurés d'Aréthuse, et tu seras ma maîtresse. »

Mais la coupe des plaisirs est épuisée pour Faust ; le voilà désabusé de tout, ne pensant plus qu'au terme fatal qui l'attend. Ses élèves observent sa tristesse et veulent en vain le rassurer, en lui rappelant que la miséricorde de Dieu est infinie. « Non, non, répond le magicien désespéré, non pas pour Faust. Vous voulez que j'implore Dieu ? Dieu que j'ai abjuré ? Dieu que j'ai blasphémé ? Ah ! je voudrais pleurer, le démon a tari la source de mes larmes ; je voudrais prier, il a paralysé ma langue ; je voudrais lever les mains au ciel, il les retient, voyez. » Puis reparaisent le bon et le mauvais anges de Faust, le premier pour se plaindre de ne pas avoir été écouté, le second pour lui montrer d'avance les tortures qui l'attendent en enfer ; car le jour fatal est arrivé. Dans une heure vont expirer les vingt-quatre ans que Satan a promis à Faust ; pendant cette dernière heure, Faust reste là seul avec son désespoir, comptant les minutes et exprimant ses angoisses dans un monologue vraiment dramatique. Minuit sonne enfin, et les démons viennent réclamer leur proie.

On accourt à ses cris ; on ne trouve que ses membres défigurés.

Les étudiants ne doutent pas que le savant docteur n'ait été emporté aux enfers ; mais, en considération de sa science, l'un d'eux propose de l'ensevelir honorablement et de suivre son cercueil en habits de deuil. Le chœur vient alors dire la morale de la pièce, à savoir : qu'il ne faut pas se livrer aux études défendues par le ciel.

Tel est le drame primitif de FAUST, dont la critique est trop facile à faire pour que nous nous y arrêtions long-temps. Le début et le dénouement ont un caractère de solennité tragique ; mais les événemens sont trop peu importants et en trop petit nombre pour une durée de vingt-quatre années. Goëthe a eu l'art de remplir le même espace de temps, non-seulement par un fantastique plus grandiose (ses scènes du sabbat où il a renchéri sur le sabbat de Macbeth), mais encore par le dramatique épisode de Marguerite. Il fallait être Goëthe pour intéresser à la romanesque poésie de l'amour de Faust. Le vieux Marlowe a été plus vrai en ne donnant à son sorcier que la passion des sens ; mais qui oserait reprocher à Goëthe sa touchante Marguerite ?

Quelles que soient les ressemblances des deux drames dans quelques détails, je me rends volontiers à l'observation d'un littérateur allemand qui est venu, depuis mon premier article sur Marlowe, me déclarer *en conscience* que Goëthe ne connaissait même pas le FAUST anglais. Mais n'est-il pas curieux que l'illustre Goëthe, quand parut le *Manfred* de Byron, se soit empressé d'écrire, dans une feuille allemande, que le noble lord *s'était emparé de son Faust et en avait, dans son humeur misanthropique, tiré le plus singulier parti* ? Byron ne savait pas l'allemand, et quoique son ami Shelley lui eût traduit quelques passages du *Faust* de Goëthe, *Manfred* offre bien plus de ressemblances avec les parties sérieuses du *Faust* de Marlowe qu'avec le *Faust* de Goëthe (1).

Goëthe reprochait volontiers aux écrits de lord Byron leur tendance inmorale ; il ignorait peut-être qu'en Angleterre son *Faust*,

(1) Cet article du poète allemand amusa beaucoup Byron sous un autre rapport, car Goëthe y raconte avec une crédulité toute germanique que Manfred est « un » épisode réel, quoique poétisé, de la vie de lord Byron, qui, jeune, hardi et beau, » avait séduit une dame de Florence. Le mari l'ayant su assassina sa femme ; mais

qu'on n'a jamais osé traduire sans le mutiler, est dénoncé comme un drame à la fois immoral et irréligieux. On joue en ce moment au théâtre de Drury-Laue un FAUST imité de l'allemand, dont l'auteur a cru devoir modifier les scènes *dangereuses*. Ce qui m'étonne, c'est qu'en Allemagne même le drame extraordinaire de Goëthe n'ait pas rendu ce sujet sacré désormais. Qui oserait en Angleterre refaire OTHELLO, en France ATHALIE? — Je demande pardon du rapprochement à nos classiques scrupuleux... LA REVUE DE PARIS a quelquefois aussi l'ambition de faire de la littérature pour toute l'Europe. — Un auteur contemporain, M. Klingemann, a refait FAUST à sa manière, et, autant que je puis en juger par la traduction, c'est plutôt à ce FAUST qu'à celui de Goëthe que M. Théaulon fit, il y a quelques années, l'emprunt de deux ou trois scènes pour le théâtre des NOUVEAUTÉS.

Le Faust de M. Klingemann est moins le savant docteur des universités allemandes que l'ouvrier homme de génie que ses inventions n'ont pu rendre riche, faute de protecteurs. Il s'est marié, ... — avant de se donner au diable, bien entendu, car nous avons vu dans la pièce de Marlowe que Méphostophilis ne conseille pas le mariage à ses amis (est-ce une épigramme ou une flatterie pour les dames? c'est à elles de décider). Cette femme de Faust s'appelle Katha, qui a pour père un vieillard aveugle nommé Diether.

Katha croit son mari le plus vertueux des hommes; le vieux Diether en a une tout autre idée; il se défie de tous ses talens comme d'autant d'armes fatales; à la manière dont il parle de l'imprimerie, on dirait qu'il devine toutes les sottises qui s'imprimeront un jour, et sa pauvre fille ingénue ne connaît pas encore, pour lui répondre, la fameuse phrase que nous entendons tous les ans, depuis 1815, répéter à la tribune: « La liberté de la presse est comme la lance d'Achille, etc., etc. » Sur ces entrefaites, Faust revient de fort mauvaise humeur d'un voyage qu'il est allé faire à la ville pour y

« le meurtrier fut trouvé mort la même nuit dans la rue, et lord Byron, ayant pris la fuite, semble depuis, comme Manfred, traîner des spectres avec lui. » Heureusement pour *quelqu'un*, disait Byron à une dame d'Italie, que je n'ai jamais tué de mari italien que dans cet article.

vendre le secret de son invention. Il a été repoussé. « L'empereur Maximilien épuise son trésor pour les guerres avec le Turc, pendant que les arts et les sciences mendent à la porte de son palais. »

C'est parce que le ciel et la terre abandonnent Faust qu'il se ligue avec l'enfer. Le diable lui donne rendez-vous dans la forêt de Spessar; il y va et y conclut le pacte qui doit le venger de l'injustice des hommes. Riche désormais, il désire que sa femme partage sa fortune comme elle a partagé son indigence; il ordonne au diable de le précéder au logis et de le meubler avec magnificence, en trouvant quelque bonne raison pour expliquer le changement heureux de ses affaires.

Lorsque Katha voit sa maison si bien décorée, elle admire tant de belles choses, mais s'arrête avec inquiétude devant un portrait de femme que le diable tapissier a placé dans sa chambre; c'est un visage admirable, mais il y a un air de mépris et de malice dans son sourire qui l'effraie; ses yeux lui percent l'âme comme des poignards; ils brillent et la suivent partout. Katha cache ce portrait mystérieux avec un rideau.

Faust arrive. La réception que lui fait son vieux bonhomme de beau-père aveugle, toujours prévenu contre l'imprimerie, le met de mauvaise humeur. Resté seul avec Katha, ses tendres caresses ne parviennent pas à calmer la fièvre qui le brûle. Il prononce des mots de désespoir, et sa pauvre femme croit lui proposer une consolation certaine en l'invitant à aller se confesser :

FAUST (*d'un air égaré*). — Non, non.

KATHA (*frémissant*). — Dieu tout puissant, ta main gauche saigne!

FAUST. — C'est... (*regardant la blessure*). Oui... ce n'est rien.

KATHA (*avec effroi*). Comment t'es-tu blessé ainsi, juste le long de la ligne de vie?

FAUST (*avec un rire étrange*). — Ah! ah!

KATHA. — Le sang coule plus abondant.

FAUST. — C'est une ancienne cicatrice... Quand je me mets en colère, elle se rouvre, et cela me calme.

KATHA. — C'est ta main gauche, celle du côté du cœur.

FAUST. — Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

KATHA (*d'un son de voix lent et monotone, comme quelqu'un qui raconte une légende*). Il y avait une fois un homme qui alla dans une sombre forêt, seul, et se vendit au démon...

FAUST (*agité*). — Que signifie ce conte de nourrice?

KATHA (*continuant*). — Le démon lui déchira la main avec un fer, la main gauche, le long de la ligne de vie, et lui fit signer un pacte de son sang. Quand cela fut fait, il le baptisa par le feu, et, depuis cette nuit, cet homme devint riche, mais la blessure de sa main ne se ferma plus, et son visage de plus en plus s'enflamma, etc. (*Elle change de ton en regardant Faust, et s'écrie tout à coup* :) Oh ! COMME LE TIEN.

FAUST (*qui tremble malgré lui*). — Comment ! *s'enflamma* ? dis-tu.

KATHA (*se jette à genoux et se tord les mains*). — Ah ! au nom de tous les saints, dis-moi la vérité. Ta main gauche saigne... tes yeux s'enflamment aussi.

FAUST (*la relevant*). — Que signifie ce sot conte avec lequel ta nourrice t'endormait ? C'est une folie.

KATHA. — Si c'était vrai !

FAUST (*s'enhardissant et toujours plus égaré*). — Par Satan, je voudrais que cela fût. Il y a long-temps que je suis prêt à traiter avec le diable, car je me sens la force de le défier, quand il m'aurait tiré des veines le plus pur de mon sang.

KATHA. — Ah ! Faust, n'est-ce pas, hélas ! trop vrai ?

Cette explication commence à dégoûter Faust de sa fidélité conjugale ; il comprend qu'il ne peut plus guère y avoir de sympathies communes entre sa femme et lui. En détournant les yeux il aperçoit alors le portrait mystérieux, et écarte le rideau qui le cache. A cette vue, son imagination s'exalte ; il éprouve une passion soudaine pour cette image si belle, et forme le projet de courir le monde pour en chercher l'original.

Voilà le Faust de Klingemann devenu voyageur comme celui de Marlowe. Adieu sa femme légitime et sa maison. Il rencontre un inconnu « au visage enflammé, » qui se fait tout d'abord son ami en lui apprenant que la dame du portrait s'appelle Hélène, qu'il la connaît, qu'il le présentera à elle. « Partons ! s'écrie Faust. — Le voyage serait long, répond l'inconnu ; mais souvenez-vous que vous avez un mot, un signe même qui suffira pour abrégier la

route. » Faust n'hésite pas à prononcer le mot qui lui a coûté son âme, et, par un changement à vue, il se trouve auprès d'Hélène endormie sur un frais gazon, à l'ombre d'un arbre. Depuis ce moment la pièce n'est plus qu'une succession rapide d'aventures variées, comme celles de l'ermite dans *LA TENTATION*, et la comparaison est d'autant plus juste qu'Hélène est, comme Miranda, une fille de l'enfer, mais plus fidèle à son origine et à sa mission. Aussi, quand devenu veuf et libre Faust va l'épouser, quand dans le bal de ses noces Hélène s'approche masquée de son futur, et que celui-ci veut lui ôter son masque... il découvre une tête de mort. La pièce se termine par l'accomplissement du pacte fatal.

M. Klingemann n'appartient pas, en Allemagne, à la littérature du premier ordre ; mais j'ai dit pourquoi son *FAUST* m'avait paru digne d'être au moins mentionné après ceux de Marlowe et de Goëthe. Je pourrais entrer ici dans quelques développemens de critique et de philosophie littéraire ; mais mon avis est que le lecteur commence à se lasser des grandes théories et des longues dissertations. Si cet article n'avait déjà dépassé les limites dans lesquelles j'aimerais à restreindre les articles de la *REVUE DE PARIS*, je continuerais plutôt à parler des compositions dramatiques de Marlowe et de quelques autres auteurs peu connus jusqu'ici en France, tels que Greene, Ford, Shirley, etc. En me rappelant ma citation du mois dernier, je ne dois pas renoncer à le faire par la suite. Mais avant de signer ces pages, ce que j'ai dit, pour débiter, en faveur du diable me revient à la mémoire, et je ne voudrais pas que, par scrupule de conscience, les dames qui lisent aussi la *REVUE DE PARIS* se missent contre moi du parti des théologiens. Pour leur prouver que le héros de Milton peut quelquefois être plaint par la charité chrétienne, je leur rappellerai le mot si tendre de sainte Thérèse, qui s'écriait, en pensant à lui : « Le malheureux ! il est privé d'aimer. »

Du Patronage

Defféré à certains Saints sur certaines industries, et de la vertu spéciale attribuée à leur intercession.

SAINT HONORÉ.

Le 16 mai.

Ce patron des boulangers était issu des comtes de Ponthieu, lesquels n'étaient pas, que je sache, boulangers de la couronne. « Il fut *Honoré* de droit et de fait, dit ingénieusement le légendaire, non pour sa naissance, mais pour ses vertus. » Préférant la milice des clercs à celle des gendarmes, il s'était mis sous la direction de saint Bêat, évêque d'Amiens, et fut élu à sa place quand celui-ci passa dans un monde meilleur.

Plusieurs miracles signalèrent son épiscopat. Le moins éclatant n'est pas l'invention des corps des martyrs Fuscien, Victorice et Gentien, qu'on cherchait vainement depuis trois cents ans, et dont l'église picarde lui est redevable. Voici comment le fait advint. Un bon prêtre, nommé Lupicin, à qui un ange avait indiqué la place où ces reliques étaient enfouies, les ayant déterrées, chanta, dans les transports de sa joie, en leur honneur, une antienne avec une voix si forte et si éclatante qu'Honoré, qui était à deux

lieues de là, l'entendit, et vint, à la tête de son clergé, réclamer ce pieux trésor. Comme il n'avait pas l'odorat moins fin que l'ouïe, les parfums que ces corps exhalaient le mirent sur la voie. Les trois corps partent pour Amiens. Childebert, qui cependant eut vent de la chose, voulut se les approprier. Autre miracle : les trois corps refusèrent d'obéir aux ordres du roi. Rien ne put les déterminer à partir pour Paris. Force fut donc à Childebert de les laisser à la cathédrale d'Amiens, à laquelle il fit de riches présents, en expiation de cette indiscrete tentative.

Un miracle encore plus éclatant, que le ciel daigna faire en faveur d'Honoré, est celui qui nous reste à raconter. Un jour qu'il célébrait la messe en la chapelle de la Vierge, Jésus lui apparut visiblement; et, le traitant comme il avait traité ses apôtres à la Cène, le communia de ses propres mains, en présence de témoins.

Le corps de ce prélat avait été enterré d'abord dans un petit bourg, où il mourut en visitant son diocèse; puis il fut transféré à Amiens, dans l'église de Saint-Firmin, et de là dans la cathédrale de cette ville.

Ce n'est pas sans regret que le crucifix de Saint-Firmin le vit partir. Tournant la tête vers la porte par laquelle Honoré sortait, il le suivit des yeux aussi long-temps qu'il fut en vue. On ne saurait douter de ce fait : la preuve qu'on en donne est incontestable. L'on voit encore à Amiens, dit le légendaire, ce crucifix miraculeux.

Tout cela est fort édifiant, sans doute; mais on n'y voit rien qui explique le culte particulier que les boulangers ont voué à saint Honoré. De sa vie il n'a mis la main à la pâte. Saint Fiacre avait manié la bêche; saint Côme s'était escrimé de la lancette, et saint Crépin du tire-pied. Les maraîchers, les savetiers et les carabins peuvent les regarder comme gens du métier; mais saint Honoré a-t-il jamais touché la pelle ou le fourgon?

La dévotion des mitrons pour saint Honoré tiendrait-elle à ce que, par son intercession et par la vertu de ses reliques, la Picardie, où on les promena, fut délivrée de la sécheresse qui l'affligeait au temps de Philippe I^{er}? En sauvant la récolte, il ne servait pas

moins le boulanger que le laboureur. Sans blé pas de farine, sans farine pas de pain. Ce raisonnement peut s'admettre.

Je croirais néanmoins que le crédit de saint Honoré chez les boulangers tient à une cause purement fortuite. C'est par un boulanger qu'en 1204, lui fut élevée à Paris, près de la place aux *Porciaux*, autrement, pour le français, place aux Cochons, la chapelle qui portait son nom, laquelle est restée à la rue où elle se trouvait. Il n'en aura pas fallu davantage pour déterminer le corps des boulangers à prendre pour patron le saint qu'avait adopté le plus illustre des leurs. Au fait, c'est à l'église Saint-Honoré, devenue paroisse avec le temps, que leur confrérie était établie.

Cette paroisse, où l'on voyait les reliques de saint Honoré, possédait aussi celles d'un autre prélat, moins vénérable, à la vérité, mais non moins célèbre, celles pour lesquelles on composa cette épitaphe :

Rome rougit d'avoir rougi
Le bois pourri qui gît ici.

Le cardinal Dubois avait dans cette paroisse un mausolée sur lequel il était représenté priant le bon Dieu et tournant le derrière à l'autel.

La dévotion des boulangers pour saint Honoré se signala par plusieurs actes éclatans, et entre autres par celui-ci. Après avoir fait richement décorer une chapelle où ils avaient placé la statue de ce prélat, mitre en tête et la pelle à la main, ils voulurent célébrer ses mérites dans une inscription. Le poète à qui ils s'adressèrent à cet effet leur fit le quatrain suivant :

Saint Honoré,
Dans sa chapelle,
Est honoré
Avec sa pelle.

Ce quatrain, dont les vers se déplacent à volonté sans que le sens et l'élégance en souffrent, peut se retourner de seize manières. Ne sachant laquelle de ces versions préférer, et les trouvant toutes

également parfaites, les boulangers, si l'on en croit l'histoire, les mirent toutes seize autour de la niche de leur patron.

Saint Honoré fut, suivant les uns, le quatrième, et, suivant les autres, le huitième évêque d'Amiens. Il paissait le troupeau picard, vers la fin du sixième siècle, au temps où Grégoire-le-Grand, tout en prenant le titre de *serviteur de serviteurs de Dieu*, jetait humblement les fondemens de la grandeur des papes.

Avant de se mettre sous le patronage de saint Honoré, les boulangers s'étaient mis sous celui de saint Pierre; et cela, dit le commissaire La Marre, parce que la fête de saint Pierre-*aux-Liens*, qu'au temps de saint Louis on appelait saint Pierre-*Angoule-Aoust*, commence le mois où se fait la moisson.

Saint Lazare fut aussi l'objet de leur dévotion particulière, et si l'on en croit le même archéologue, c'est parce qu'étant exposés à l'action continuelle du feu, et pouvant gagner la lèpre, ils crurent devoir se concilier la bienveillance du patron des lépreux. On ne sait au fait ce qui peut arriver; il est bon d'avoir des amis dans toutes les professions. Aussi avaient-ils une chapelle dans l'église de Saint-Lazare, où ils rendaient solennellement le pain béni, le dernier dimanche d'août.

A propos du patronage de saint Pierre, le nom de ce saint, me disait un boulanger qui sait la règle de *liber Petri*, ne serait-il pas la racine de certains termes usuels dans un art qui s'exerce sous sa protection? *Pétrir*, art de manier la pâte; *pétrissage*, action de pétrir; et *pétrin*, coffre où la pâte se manipule, ne dériveraient-ils pas de ce génitif *Petri*?

Ce n'est pas l'avis de Ménage. Ce docte a pourtant adopté quelquefois des étymologies tirées de plus loin.

SAINT YVES.

Le 9 mai.

C'est le patron des procureurs.

*Sanctus Yvus erat Breto,
Procurator et non latro.*

Ce qui peut se traduire par :

Yves était Breton ,
Procureur et point larron.

Malgré cette assertion , consignée dans une hymne composée en son honneur , et malgré le culte que lui rendait la basoche , Yves ne fut pourtant ni procureur , ni avocat , ni greffier , ni même huis-sier ; il est vrai qu'il fut juge.

Il naquit en 1252 , à Martini , dans les environs de Tréguier , d'une famille noble. Son éducation fut très-soignée. Après avoir appris la grammaire en Basse-Bretagne , il alla faire sa philosophie et sa théologie à Paris , et son droit à Orléans. La science et l'innocence marchent rarement ensemble. Cela ne fut pas vrai pour saint Yves. Comme il avait la volonté d'être saint un jour , et que telle était l'ambition que lui suggérait incessamment sa mère , tout en croissant en savoir il croissait en vertu , malgré les mauvais exemples que lui donnaient les camarades , et les tentations dont il était environné. Réprimant l'aiguillon de la chair , à force d'austérités , ne buvant que de l'eau , ne mangeant que des légumes , vêtu d'un cilice , couchant sur des fagots , n'ayant pour oreiller que sa *Bible* ou un pavé , *il conserva toute sa vie* , grâce à ces pieuses pratiques , *le joyau de sa virginité* , dit son historien. Toute rigoureuse qu'elle était , cette vie avait ses charmes : les anges lui faisaient de fréquentes visites , et venaient *deviser* familièrement avec lui dans la cave , où il se retirait pour méditer.

On conçoit que le mariage eut peu d'attrait pour un pareil homme. Vainement lui proposa-t-on d'excellens partis ; il se fit prêtre.

Sur la réputation de son savoir et de sa piété , l'archidiacre de Rennes le nomma *official* du diocèse. Chargé d'exercer la juridiction de l'évêque , Yves prouva que cette fonction délicate ne pouvait être confiée à un homme plus digne de la remplir.

Les pauvres , les faibles , les veuves , les orphelins , trouvèrent en lui un protecteur plus qu'un juge. Sa pitié toutefois ne le rendait

pas injuste. Il les condamnait quand le cas l'exigeait; mais c'était en pleurant. Tous les juges ne sont pas si tendres. Un bel exemple encore qu'il laissa aux gens de robe, c'est qu'il abrégait les procédures autant qu'il le pouvait, pour alléger la charge des plaideurs, et qu'il refusa constamment *les vacations* qu'il était en droit d'exiger.

Son bonheur souverain était de concilier les parties. On croirait que c'est d'après lui que Poisson a composé la comédie du *Procureur arbitre*.

Tous les évêques de Bretagne disputaient à celui de Rennes un coadjuteur aussi précieux. Cédant aux instances de l'évêque de Tréguier, Yves vint siéger à l'officialité dans son pays natal, et s'y fit chérir et respecter par les mêmes vertus; mais désirant se livrer tout entier à la prédication, il renonça aux fonctions d'official pour celles de curé. Après avoir été le modèle des juges, il fut celui des pasteurs. Son presbytère de Rohanet devint la maison des pauvres, auxquels il distribuait ses biens et ses habits mêmes, et qu'il assistait et servait dans tous leurs besoins.

Tant de vertus furent récompensées dès cette vie : la robe dont Yves s'était dépouillé pour en revêtir un pauvre qu'il avait rencontré lui fut divinement restituée avec son capuchon, dit le légendaire. Au lieu d'un pain, le seul qu'il possédât, et qu'il avait donné aux pauvres, dans un temps de famine, une femme inconnue lui en apporta trois dont les morceaux se multipliaient sous le couteau, au fur et à mesure qu'il les distribuait. Un galeux qui s'était assis à sa table sans cérémonie, et qu'il avait fait manger avec lui dans sa propre écuelle, guérissant tout à coup, se trouva être un ange qui, après l'avoir salué d'un *Dominus vobiscum*, disparut, en laissant la chambre illuminée et parfumée par l'effet de sa présence. Un jour, comme il disait la messe, un globe de feu, s'arrêtant au-dessus de sa tête, y demeura suspendu pendant tout le temps de l'élévation, comme cela est constaté dans un fort beau tableau de Le Sueur. Un autre jour, comme il allait prêcher en campagne, un pont sur lequel il devait passer s'étant rompu, les eaux se divisèrent d'elles-mêmes pour lui faire passage, et ne se rapprochèrent qu'après qu'il fut passé. Les

maladies les plus rebelles aux ordonnances de la médecine cédaient à la vertu du pain qu'il avait béni. Enfin les oiseaux du ciel, non moins édifiés de ses vertus que les hommes, volant à lui dès qu'ils l'apercevaient, l'accompagnaient dans toutes ses promenades, le divertissant par leurs jeux, et le réjouissant par leurs concerts.

Voilà sans doute d'assez beaux acomptes sur les récompenses qui l'attendaient dans l'autre vie, la vie éternelle, et qu'Yves alla recevoir en 1505. Il en jouissait depuis quarante-deux ans, quand Benoît XII, auquel il apparut en songe pour lui demander les honneurs de la canonisation, faisant droit à la requête, l'inscrivit au catalogue des saints en 1545; en récompense, saint Yves s'empressa de guérir un neveu de sa sainteté, et son ami l'archevêque de Narbonne, d'une maladie qu'on ne nomme pas.

Il est honorable pour Yves d'avoir reçu d'un pape le nom de saint après sa mort; mais le titre d'*avocat des pauvres*, qui pendant sa vie lui avait été déféré par les Bras-Bretons, est fort honorable aussi. Les canonisations faites par le peuple ont leur prix : *Vox populi, vox Dei*. Peu de robins ont été bénis par cette voix-là; c'est que peu de robins ont pris pour modèle le saint qu'ils ont pris pour patron. Rollet a eu plus d'imitateurs que saint Yves. Ne désespérons pas pourtant du salut des procureurs : on peut se sanctifier dans toutes les professions. Saint Mathieu, qui fut douanier, et le bon larron lui-même, ont trouvé place en paradis.

Ces détails sur saint Yves sont extraits de sa bulle de canonisation.

SAINTE CÉCILE.

Le 22 novembre.

Le nom de Cécile rappelle celui d'une famille dont l'illustration est presque aussi ancienne que celle de Rome, et qui a donné à la république des censeurs, des consuls, des dictateurs même. Ce n'est pas pourtant aux actions héroïques des Cccilius, des Metellus, si l'on en croit le légendaire, que cette famille doit son éclat,

mais au martyre de cette vierge. Les circonstances qui accompagnèrent ce martyre sont assez singulières pour être rappelées.

Ignorant qu'elle était chrétienne et qu'elle avait fait intérieurement vœu de virginité, ses parens avaient accordé sa main à un jeune et beau gentilhomme nommé Valérien. Pendant que, préludant aux réjouissances des noces, les musiciens faisaient retentir le palais de leurs concerts, « Seigneur, disait Cécile en s'adressant à son époux céleste, faites, je vous prie, que mon cœur et mon corps demeurent toujours dans leur intégrité. » Mais elle ne s'expliquait ni avec sa famille ni avec son prétendu.

Arrive le jour du mariage. La cérémonie faite, et le marié voulant, c'est bien naturel, user de ses droits : « Gardez-vous-en bien, lui dit la mariée. Un ange du Seigneur est jaloux de ma chasteté; il vous punirait sur-le-champ. Si vous respectez son bien, vous mériterez de le voir, et ce sera chose facile, pourvu que vous vous fassiez baptiser. »

Sacrifiant le plaisir de posséder sa femme à celui de voir son rival, Valérien se fait baptiser par le pape Urbain. Acquittant la parole de Cécile, l'ange aussitôt se montre à lui, et ce n'est pas la seule faveur qu'il en obtint. Presque immédiatement après, et encore à la prière de cette tendre épouse, Valérien reçut la couronne du martyre, que partagea avec lui son frère Tiburce, qui, à son exemple, s'était converti.

Les deux frères morts, le président qui les avait condamnés voulut se mettre en possession de leurs biens, lesquels étaient considérables; mais Cécile, le prévenant, avait mis la main dessus, et distribué tout aux pauvres. Almaquin, c'est le nom du président, en prit de l'humeur. Il cite la veuve à son tribunal, lui enjoint de sacrifier aux dieux de l'empire, et, sur son refus, la fait conduire en prison. S'apitoyant sur sa beauté, les archers, chemin faisant, exhortent Cécile à quelque complaisance; mais, s'apitoyant sur leur aveuglement, chemin faisant aussi, Cécile les prêche, les convertit, et le pape Urbain, qu'elle envoie quérir, les baptise, et avec eux plus de quatre cents personnes dont les prédications de la sainte ont dessillé les yeux.

Plus mécontent que jamais, le président fait amener de nouveau Cécile par-devant lui, et ses injonctions n'en étant pas mieux accueillies, il ordonne qu'on l'enferme dans un bain pour y étouffer, tant par la vapeur de l'eau que par l'ardeur de la flamme. Quelque soin qu'on eût apporté à exécuter cet ordre, on retrouva, vingt-quatre heures après, Cécile aussi fraîche que si elle avait pris un bain de santé. Irrité de ce miracle, Almaquin envoya un bourreau pour lui couper la tête, ce à quoi celui-ci ne put pas réussir, quoiqu'il s'y fût pris à trois fois. La loi défendant d'y revenir à quatre, ce maladroît se retira, laissant Cécile à demi morte. Elle survécut encore trois jours à son supplice, et n'expira qu'après avoir recommandé au pape Urbain, qui l'assistait, de changer sa maison en église, ce qui fut fait. Cela se passa le 22 novembre 252.

Tout cela explique la canonisation de sainte Cécile; mais pourquoi les musiciens ont-ils choisi cette sainte pour patronne? c'est ce que cela n'explique pas. L'impatience que lui causèrent les ménestriers, le jour de ses noces, ne prouve pas qu'elle eût un goût bien déterminé pour leur art.

L'auteur du *Tableau de Paris*, Sébastien Mercier, ne concevait pas qu'on eût fait d'Apollon le dieu de la poésie. « De quel droit, lui disait-il dans une diatribe que je lui ai entendu débiter, de quel droit présides-tu le chœur des muses? A quel titre es-tu proclamé le dieu des vers? Peut-on citer un vers qui soit de toi? A quoi sert entre tes mains cette lyre, dont tu n'as jamais tiré un accord? A bas, faquin; descends de cet autel usurpé, et fais place à Virgile, à Homère ou à moi (c'est toujours Mercier qui parle); car quiconque a fait des vers a plus de droit à cette place que toi qui n'en as jamais fait, même de mauvais. »

N'en pourrait-on pas dire autant à Cécile, à propos de musique? avec plus de ménagement, toutefois, car il faut être poli avec les dames. On n'a pas même un motet de sa façon. Cela n'empêche pourtant pas que sa fête ne soit célébrée tous les ans, à Paris, par tout ce qu'il y a de bons catholiques dans les orchestres et les chœurs de nos théâtres, et aussi par les hérétiques à Londres, où

cinq cents virtuoses exécutent, tant bien que mal, en son honneur, l'ode immortelle de Dryden que Handel a mise en musique. Cela n'a pas empêché non plus le Dominiquin de la représenter s'accompagnant sur la basse de viole et charmant, par ses accords, les habitans du ciel entr'ouvert pour l'entendre, pendant qu'un ange lui sert le lutrin.

SAINTE GENEVIÈVE.

Le 3 janvier.

Puis-je clore cette légende, moi, Parisien, sans donner un souvenir à la patronne de Paris, à cette bonne Geneviève, à cette douce bergère qui, non moins tendre aux hommes qu'aux moutons, fut si long-temps notre refuge, et dont les reliques étaient pour nous ce que le palladium était pour Troie, qui ne fut prise qu'après l'avoir laissé prendre?

Née à Nanterre, où elle garda les troupeaux, cette villageoise fut portée par ses modestes vertus au niveau de tout ce qu'il y avait de plus grand au temps où elle vivait. Non-seulement elle était respectée du peuple, mais les évêques écoutaient ses conseils, mais les rois mêmes obtempéraient à ses remontrances. Toute pauvre qu'elle était, comme elle disposait des trésors de Clotilde et de Clovis, elle fondait des églises, et, ce qui a bien son mérite aussi, elle distribuait aux pauvres d'immenses aumônes. Son crédit sauva la ville de Paris des horreurs de la famine. Sur sa garantie, des fermiers champenois se hasardèrent à approvisionner cette malheureuse cité, qu'assiégeaient les troupes de Mérovée. Fléchir le cœur de ces spéculateurs ne fut pas le moins beau de ses miracles.

Elle aurait deux fois sauvé cette capitale, à en croire les légendaires. C'est, disent-ils, par la vertu des prières qu'elle adressait au ciel, qu'Attila, s'écartant de son droit chemin, porta dans Orléans les ravages qui menaçaient Paris. Si cela est, les bourgeois d'Orléans doivent moins de reconnaissance que nous à la bonne Geneviève.

On ne suffirait pas à raconter les merveilles dont sa vie abonde. La première est la guérison de sa mère. Cette bonne femme qui, en punition d'un soufflet qu'elle avait très-injustement et très-vigoureusement appliqué à sa fille, avait perdu la vue, la recouvra en baignant ses yeux dans l'eau d'un puits qu'à sa demande Geneviève consentit à bénir, fait dont on ne saurait douter, car le puits existe encore, et les aveugles vont encore s'y baigner.

Pour faire marcher les boiteux, pour rendre l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts, bien plus, pour changer l'eau en vin, il lui suffisait d'un signe de croix.

Sa renommée se répandit dès son vivant dans l'univers entier. C'est au point qu'elle parvint jusqu'à saint Siméon stylite. De la colonne où il était perché, *stans pede in uno*, gagnant le paradis à cloche-pied, voyant quelques marchands français qu'une pieuse curiosité amenait vers lui, ce solitaire les pria de faire ses complimens à leur compatriote Geneviève, et de le recommander à ses prières.

Malgré les fatigues et les austérités auxquelles elle se livrait, Geneviève vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. C'est en 512, peu après la mort de Clovis, qu'elle alla prendre là-haut sa place parmi les pauvres d'esprit.

Les reliques de cette bonne fille, recueillies par ses contemporains, furent enfermées dans une châsse que saint Éloi se plut à embellir de tous les ornemens de son art, et que les rois enrichirent à l'envi des dons de leur magnificence. Pendant douze cents ans, elles ont été pour notre ville un trésor de grâces et de consolations. C'était le reconfort des Parisiens dans toutes leurs peines domestiques, et leur recours dans toutes les calamités publiques. On la découvrait, on la descendait, on la promenait suivant la gravité des cas, mais non pas sans un arrêt du parlement. La vertu de cette châsse, qui semble avoir diminué en raison directe de la foi, a été quelquefois compromise par l'événement. Un jour qu'on la promenait pour avoir du beau temps, à peine était-elle en marche qu'il tombe une averse. La sainte se trompe, dit l'évêque de

Castres; elle croit qu'on lui demande de la pluie. Mais pour les bons esprits l'exception ne fait que confirmer la règle.

Les mauvais esprits, il est vrai, n'en jugent pas ainsi. Lors de la dernière maladie de Louis XV, on descendit la châsse, par arrêt du parlement, comme de raison; on sait ce qui s'ensuivit. Un philosophe croyant devoir remonter, à ce sujet, au premier président, que la cour compromettait tant soit peu sa dignité en accreditant par un acte solennel ce qu'il appelait une superstition: —Vous doutez de la vertu de la châsse, lui répondit le magistrat, le roi n'est-il donc pas mort?

Cette châsse fut envoyée à la Monnaie en 1795, et les os qu'on en avait tirés furent brûlés publiquement en Grève. Ces os n'en ont pas moins été retrouvés depuis par un prêtre de Saint-Étienne-du-Mont. Et qu'on dise qu'il ne se fait plus de miracles!

SOLDE DE COMPTE.

Pour compléter cette légende toute spéciale, cette légende écrite surtout dans l'intérêt des arts et de l'industrie, il reste à expliquer comme quoi, ou à propos de quoi, les perruquiers ont pris pour patron saint Louis, les chapeliers saint Jacques, les artilleurs sainte Barbe, les fourbisseurs et les spadassins saint Sébastien, les franc-maçons saint Jean. Ici se renouvelleront plus d'une fois les difficultés que nous avons rencontrées à l'article de saint Honoré et de sainte Cécile.

Quels motifs, par exemple, ont déterminé les perruquiers à faire de saint Louis leur génie tutélaire? Quel homme a eu moins de rapports avec leur art que ce monarque, dont la toilette était si modeste, et qui se coiffait d'une écuëlle pour tailler ses cheveux, qu'on ne frisa jamais, livrait aux ciseaux toute la partie de sa chevelure que ne recouvrait pas cette singulière couronne?

Saint Jacques, nommé frère de Jésus parce qu'il était son cousin, fut évêque à Jérusalem; mais il n'y fut pas chapelier. Un foulon l'assomma avec un bâton, dont lui foulon se servait pour son travail. Est-ce sur cela que les artisans qui se servent de cet

outil se fondent pour honorer particulièrement le *juste* de la mort duquel il fut l'instrument?

On pourrait expliquer ainsi la dévotion des archers, des arquebusiers et des chevaliers de l'arbalète, pour saint Sébastien, et le culte que les gens qui manient les armes ont voué à ce soldat, qui passa par les armes; exemple dont les rôtisseurs pourraient se prévaloir pour se réclamer de saint Laurent, lequel fut rôti, comme on sait.

Quant aux franc-maçons, chez qui tout est mystère, l'on conçoit qu'ils se soient mis sous la protection de l'auteur de l'*Apocalypse*, sous la protection du plus mystique des apôtres.

Mais sainte Barbe, qu'est-ce qui lui vaut les honneurs que lui rendent les bombardiers, les canonniers et les artificiers? Cette chaste élève du chaste Origène fut vengée par le tonnerre du préfet Marcien, qui lui fit couper le cou, et de Dioscore, son propre père, qui le lui coupa. Que des poltrons l'invoquent pendant qu'il tonne, c'est dans l'ordre; mais que des braves, mais que l'artillerie française se range sous sa bannière!.. Sainte Barbe n'a pas inventé la poudre.

En résumé, ne voyons en tout ceci que d'anciennes superstitions reproduites sous des formes modernes. Pure et noble base du christianisme, le théisme ne suffisait pas aux besoins du vulgaire. Idolâtre par penchant, lors même qu'il abjurait l'idolâtrie, le vulgaire a importé dans le christianisme le paganisme tout entier, et remplacé sur ses autels ses dieux, sous des noms différens. Un Dieu régissant l'univers, qu'il a créé, le Dieu très-bon, très-grand, ne lui suffisait pas plus dans la loi nouvelle que dans l'ancienne. Il lui a fallu, après comme avant son abjuration, des patrons spéciaux, non-seulement pour chacune des opérations de la nature morale et de la nature physique, mais aussi pour chaque industrie. C'est ainsi que, pour les matelots, saint Nicolas a remplacé Neptune, saint Georges, Mars pour les soldats; saint Martin, Comus pour les gourmands; sainte Brigitte, Junon, pour les femmes en couches; et, si l'on voulait pousser l'examen plus avant, peut-être ne serait-il pas impossible de trouver des saints

investis des attributions des divinités les plus abjectes. Saint Guignolet, que les Basses-Brettes implorent contre la stérilité? n'a-t-il pas quelques rapports avec le ci-devant dieu des jardins, et saint Gengoul, gentilhomme bourguignon dont la femme, en punition de certains tours qu'elle lui avait joués, et du doute qu'elle avait manifesté sur sa sainteté, fut affligée de la plus bruyante et de la plus ridicule de toutes les coliques, ne peut-il pas être regardé comme un héritier du dieu *Crepitus*? Quand on dit à cette femme impie que son mari, qui n'avait jamais fait de miracles de son vivant, en faisait après sa mort : *Sicut crepitat tergum meum*, répondit-elle en se gaussant. Elle fut prise au mot, et *crepita vit usque ad mortem*, est-il dit dans l'office de ce jour.

Envisagés sous ce rapport, ces divers personnages sont-ils autre chose que des idoles baptisées? Le démontrer c'est épurer la religion. Tel a été surtout le but de ce travail ; c'est celui du chimiste qui soumet l'or à l'opération qui doit le dégager de toute matière hétérogène. Nous le répétons, notre critique n'est autre que celle à laquelle Launoy avait soumis le calendrier. Ce pieux docteur, qui n'était pas plus pieux que nous, avait destitué entre autres sainte Catherine, ainsi que nous l'avons dit, et les curés de Paris, qui ne le rencontraient pas sans lui tirer le chapeau, n'ont élevé néanmoins aucun doute sur son orthodoxie. Espérons qu'ils ne seront ni moins polis ni moins justes envers nous.

Ces articles peuvent porter préjudice aux gens qui spéculent sur les superstitions, et trafiquent des objets qu'elles consacrent. S'il en était dans cette capitale, ce qui se peut, quels ménagemens leur devrait-on? Ne dégradent-ils pas le saint ministère? sont-ils autre chose que des charlatans, que des marchands? Jésus n'a-t-il pas chassé à coups de fouet ceux qui faisaient de la maison de prière une caverne de voleurs? *Domus mea*, dit-il, *domus orationis vocabitur: vos autem fecistis illam speluncam latronum*. (Év. sec. Matth., cap. XXI, v. XIII.)

A.-V. ARNAULT.
de l'Académie Française.

LE SALON DE 1833.

TROISIÈME ARTICLE.

LES NOUVELLES SALLES. — LE BARON GÉRARD. — DE LA PEINTURE ORNEMENTALE. —
LES NOUVEAUX PLAFONDS. — MM. ALAUX. — E. DEVÉRIA. — SCHNETZ. — HEIM.
— DROLLING. — M. ORSEL, ETC., ETC.

De nouvelles salles d'exposition nous ont été ouvertes depuis notre second article, et nous y avons suivi le flot des curieux, séduits d'ailleurs par l'espoir de trouver là de quoi répondre à ceux qui prétendent que l'air et l'espace manquent à l'art dans le cadre étroit des tableaux de chevalet. Mais, avant de décrire ou de juger cette peinture monumentale qui nous détourne de notre promenade de critique à travers le salon carré et la grande galerie, n'exprimerons-nous pas le regret de n'avoir pas ici à parler du monument lui-même? A l'aspect de ces trésors, plus précieux pour les artistes que toutes les richesses que la lampe merveilleuse découvrit aux yeux éblouis d'Aladin, n'avouerons-nous pas que nous éprouvons un légitime orgueil, comme Français, de voir dans la capitale de la France un palais, un temple digne de la première nation du monde? Dans ces nouvelles salles enfin, résumant, par leur contenu, les diverses phases d'une civilisation, l'histoire d'un art, ou l'histoire d'un peuple oublié, qui n'a pu être retrouvée pièce à pièce que par dix générations de voyageurs et de savans, ici où nos passions d'un jour se taisent honteuses

devant le silence de tant de siècles, n'oublierons-nous pas nos antipathies politiques pour être justes envers le pouvoir que nous avons brisé hier et qui aurait pu, dans ce Louvre embelli par lui, eroire sans trop d'orgueil à sa grandeur, à son éternité? Osons le dire, cette partie du grand Musée national, qui n'a plus de nom, devait s'appeler le Musée Charles X. Si on disputait à la Restauration le mérite d'avoir quelquefois protégé les arts, c'est sous ces voûtes du Louvre qu'elle pourrait demander à être jugée. Si elle laissa ravir à ce même palais quelques-uns des chefs-d'œuvre que la victoire y avait apportés, elle sut du moins s'adresser au pinceau de nos peintres, au ciseau de nos statuaires, pour remplir les vides qui blessaient notre amour-propre national : elle ne désespéra pas de l'art français ; tout son budget ne fut pas livré aux communautés religieuses ou à l'émigration. Il y en eut une part pour les artistes.

Sans doute, car nous ne sommes pas des apologistes aveugles, quoiqu'il y eût alors un ministre nommé Corbière, comme il y en a un aujourd'hui nommé d'Argout, on put eiter, alors comme aujourd'hui, des traits capables de dégoûter le talent ; le caprice, la faveur, l'intrigue, présidèrent quelquefois aux largesses ; la nullité l'emporta aussi souvent au Louvre qu'au Pavillon Marsan sur l'aptitude ; mais il est vrai de dire qu'en général le discernement manqua plutôt que la bonne volonté. Il se trouvait surtout à la tête des musées une administration éclairée, composée d'artistes et d'hommes amoureux des beaux-arts, qui heureusement plaidèrent leur cause avec chaleur et persévérance. Il en est deux que la révolution a respectés dans leurs places, et dont l'histoire de nos monumens n'oubliera pas les noms : MM. de Forbin et Cailleux.

Nous entrons dans les nouvelles salles par celle des sept cheminées, inachevée encore, mais où il est impossible de ne pas s'arrêter en apercevant, outre les dessins et les plans des architectes, les deux grandes pages de M. le baron Gérard, exposées en regard l'une de l'autre, *la Bataille d'Austerlitz* et *l'Entrée d'Henri IV*. Charles II se plaignait au poète Waller que ses odes en l'honneur de Cromwell, usurpateur, fussent supérieures à

celles où il célébrait la restauration de ses princes légitimes. On connaît la réponse du poète courtisan qui n'aurait eu besoin que de ses réparties et de ses hyperboles, s'il avait voulu faire remonter sa généalogie aux Normands de Guillaume ou aux Gascons du Prince Noir. Si M. le baron Gérard n'avait toujours été lui-même le meilleur juge de ses peintures, il aurait pu, comme Waller, être forcé de se justifier de l'infériorité de son *Henri IV* par quelque parole de poète, ce qui, du reste, ne l'eût pas plus embarrassé qu'un trait fin de plus dans un tableau. Avec quelle désespérante obstination la critique affecta de répéter que la page de 1817 devait céder la préséance à celle de 1811 ! Comme on souriait quand M. le baron Gérard défendait l'*entrée* contre la *bataille* ! Aujourd'hui que la comparaison est facile, il faut bien convenir que l'artiste avait raison ; M. le baron Gérard a même cru nécessaire de venir au secours de son premier héros, en dissimulant de son mieux ces causes d'infériorité qu'il ne pouvait malheureusement détruire. Il a repeint son ciel, en partie, sinon en totalité ; il a garni son premier plan de quelques portions de figures et de divers accessoires, afin de mieux lier ses groupes et son effet. Cependant le style de la *Bataille d'Austerlitz* nous semble être toujours moins large que le style de l'*Entrée d'Henri IV*.

Mais il est temps d'examiner un genre de peinture dans lequel nos artistes ont aussi acquis quelque gloire.

De la salle des sept cheminées, nous passons dans celles qui sont destinées à l'exposition permanente des dessins et antiquités du moyen âge et de la renaissance. La première est décorée par M. Alaux. Le sujet donné du plafond était le Poussin rappelé de Rome par les ordres de Louis XIII, nommé son premier peintre, et présenté au roi par le cardinal de Richelieu : sujet parfaitement convenable à la décoration, parce qu'il n'imposait aucune règle précise à l'artiste, laissant à son libre arbitre le nombre des figures, la richesse des costumes, le lieu de la scène, la lumière qui doit l'éclairer, la variété des attitudes et des expressions.

M. Alaux a profité habilement de cette heureuse liberté. De tous les plafonds, c'est le sien, sans contredit, dont l'ensemble est

disposé avec le plus d'agrément et de goût. Il a sagement calculé les proportions que peut embrasser l'œil du spectateur de la distance où il est placé. Dans le parallélogramme qu'il avait à décorer, il a su réserver l'espace indispensable au développement de la scène principale, évitant ainsi ces disgracieuses apparences de jambes trop courtes ou trop grêles, qui vous choquent dans d'autres plafonds. C'est déjà beaucoup pour l'artiste qui accepte de pareils travaux que de mettre par la pensée son spectateur au véritable point de vue d'où il pourra saisir en même temps tout l'ensemble de ces figures, dont la partie inférieure, en raison de leur situation et de leur grandeur, se trouve placée dans la perspective plus loin de l'œil que la partie supérieure. Maintenant, quoique M. Alaux possède à un degré éminent les qualités naturelles qui sont indispensables à l'entente de la décoration, malgré des détails assez fins, son plafond ne laissera pas la critique muette : il a oublié de donner le mouvement à ses groupes ; sa composition manque de souplesse. La scène se passe en plein air : pourquoi donc ces figures semblent-elles collées l'une sur l'autre ? On est tenté de s'écrier à celles qui suivent le Poussin de prendre garde, car elles lui marchent sur les talons. Remarquez aussi que tous ces gens-là ont la tête dans les épaules, et que leur expression est sans variété. Le livret nous dit qu'il y a là de Thou et Cinq-Mars. Mais M. Alfred de Vigny les reconnaîtrait-il, le romancier poète, que M. Paul Delaroche avait eu soin de lire avant de les faire traîner à la remorque sur le Rhône par le bateau du cardinal-ministre ? et celui-ci encore, le Richelieu du roman et de l'histoire, serait-ce ce vieillard empâté, dans la physionomie duquel s'effacent quelques traits de la ressemblance que nous en a laissée Philippe de Champagne ? Toute cette peinture paraît *lavée*, en un mot, quelque agréable qu'en soit le premier aspect.

A droite et à gauche de ce plafond sont deux figures allégoriques de dimensions si colossales qu'on voit bien que dans notre siècle matériel on ne peut plus dire de l'allégorie avec Boileau :

L'Allégorie habite un palais diaphane.

Ces deux figures de formes si palpables et si arrêtées ont encore redouté tellement l'équivoque qu'elles ont fait écrire leurs noms sur les sphères où posent leurs pieds ; l'une s'appelle la Philosophie, l'autre la Vérité. M. Alaux a voulu caractériser le talent du Poussin à la manière du Poussin lui-même, qui, dans le portrait qu'il nous a laissé de lui, a placé une image symbolique de la Vérité que deux mains s'appêtent à saisir. L'arrangement et le dessin des deux figures allégoriques de M. Alaux sont dignes de cet artiste distingué ; mais, par cela même que nous l'avons proclamé celui de tous qui entend le mieux la décoration, nous nous permettrons ici une légère observation critique. La couleur de ces figures comme celle de ce joli essaim de petits génies enlacés de guirlandes, de fruits et de fleurs, qui servent à terminer l'encadrement du tableau, *ne vient-elle pas trop à l'œil*, et ne nuit-elle pas à l'effet de la scène principale ? Quand un peintre n'a pas à sa disposition cette riche palette qui a permis aux Vénitiens et aux Hollandais d'atteindre une complète illusion dans tous les effets de la lumière, il devrait, à l'exemple des grands maîtres italiens tels que Raphaël, Michel-Ange, et plus particulièrement les Carraches, adopter dans la peinture des accessoires ou des allégories auxiliaires de la décoration un *ton local* qui, par une légère modification de la couleur naturelle des objets, prouverait que l'illusion n'y a pas été cherchée au même degré que dans le sujet principal.

Le plafond de M. Steuben, qui doit décorer la seconde salle, n'étant pas encore terminé, une toile verte en occupe la place.

Dans la troisième salle, c'est M. E. Devéria qui s'est chargé de peindre le Puget présentant à Louis XIV entouré de sa cour son groupe de *Milon de Crotoné*. C'est ici qu'on sent tout le mérite des qualités que nous avons dû louer chez M. Alaux, et dont l'absence se fait tout d'abord sentir chez M. E. Devéria. La composition du sujet demandait sans doute une autre forme de tableau, mais ne devait pas empêcher l'artiste de mieux calculer ses proportions. La figure colossale du Milon que M. E. Devéria a maladroitement voulu mettre sur le même

plan que Louis XIV et le Puget, lui a commandé surtout un développement de toile qui n'est pas en rapport avec les dimensions de la salle. Dans ce vaste cadre l'espace n'en a pas moins manqué aux jambes des personnages, toutes un peu trop courtes et quelques-unes torsées, défaut dont nous disions tout à l'heure la cause. La reine pourrait aussi se plaindre qu'on lui a donné deux mains inégales, l'une trop grosse ou l'autre trop mignonne, comme il plaira à M. E. Devéria. Ces imperfections légères ne nous feront pas cependant fermer les yeux sur les qualités qui distinguent ce plafond : la pantomime des figures est ingénieuse, quoiqu'un peu minaudière; Louis XIV joue là assez bien le grand roi ; son admiration est celle du protecteur qui daigne être content. On comprend à merveille le geste d'une familiarité royale, dans cette main auguste qui se pose sur le bras de l'artiste. En revanche, j'aurais voulu, pour la petite dignité de l'art, que M. E. Devéria se fût souvenu de la fierté un peu brusque du Michel-Ange provençal, et ne l'eût pas écrasé sous le coup d'œil de Louis XIV. Je ne reconnais pas Puget à ce regard obséquieux qui attend avec une humilité de courtisan le compliment du monarque. Il est vrai que la statue de M. E. Devéria justifierait peut-être l'inquiétude du Puget. On peut remarquer aussi que les dames de la cour et surtout Anne d'Autriche n'expriment que la frivole coquetterie de leur sexe. M. E. Devéria refuserait-il aux femmes une ame pour les arts, ou du moins pour la sculpture? L'exclamation de la reine à la vue du *Milon* le démentirait. « Le pauvre homme ! » s'écria-t-elle, émue des souffrances de ce marbre animé par le ciseau. Mais c'est surtout de l'effet général qu'il faut s'occuper dans la peinture ornementale. L'effet de M. E. Devéria est assez brillant, quoique ses figures manquent de saillie, et que l'ensemble nous paraisse un peu mesquin pour le style de l'époque. Ses ornemens en rinceaux, qui figurent des fruits et des fleurs avec tout l'éclat de la couleur naturelle, sont d'un pauvre goût pour l'encadrement du tableau, et rappellent un peu trop les assiettes et les plats de Bernard Pallissy, qui vivait sous François I^{er}. M. E. Devéria eût imité avec plus d'avantage les décorations du palais de Versailles.

Nous n'avons pas heureusement à nous occuper des décorations de la quatrième et de la sixième salle, peintes par M. Fragonard, en 1819 et 1827; nous ne nous arrêterons pas long-temps non plus dans la cinquième, où M. Heim a représenté la renaissance des arts en France. M. Heim a donné aux voussures une si grande importance que son plafond se trouve resserré dans de bien étroites limites; le sujet comportait cependant une composition moins lâche et moins nulle; plusieurs cafés de Paris pourraient ici rivaliser avec le Louvre. Nous irons, pour nous consoler, faire une station à Notre-Dame, et une autre à Saint-Gervais, où nous admirerons *le Martyre de sainte Juliette* et *le Martyre de saint Cyr*.

Où M. Schnetz a-t-il pris le Charlemagne de son plafond? M. Schnetz, dont le nom a quelque chose de tudesque, descendrait-il de quelques-uns des Saxons si méchamment massacrés par le fils de Pépin-le-Bref, et aurait-il voulu venger ses ancêtres en parodiant ainsi un grand empereur? Nous avons dans notre langue, si toutefois on peut faire aux deux poètes cette concession qu'ils écrivent en français, nous avons deux poèmes sur Charlemagne: est-ce là que M. Schnetz aurait pris ses inspirations? Faut-il accuser de cette peinture M. le prince de Canino, ou M. le vicomte d'Arliucourt? Mais comme M. Schnetz est après tout le seul coupable de notre ressort, nous le condamnons à un exil en Italie dans son intérêt et dans celui des arts; qu'il retourne à Rome, puisqu'il lui faut ce ciel ardent pour rester peintre; qu'il nous renvoie à sa place notre Horace Vernet, à qui (il faudra bien le lui dire à son tour) le ciel douteux de Paris convient mieux que tout autre.

Hâtons-nous de prendre place dans la septième salle, où M. Drolling peut hardiment défier notre franchise, car si nous ne saurions lui accorder qu'il ait atteint la perfection, nous aimons à convenir que ses progrès ont été rapides. « Louis XII proclamé père du peuple aux états-généraux tenus à Tours, en 1506; » tel est le sujet avec lequel M. Drolling avait à couvrir une étendue de plafond au moins égale à celle de M. Alaux: moins occupé de la destination de son œuvre que de son œuvre même, il s'est décidé

cependant à ne faire du tout qu'un seul tableau, d'où il résulte qu'on ne peut guère l'examiner que par fractions. Le lieu de la scène est une longue galerie du palais de Fontainebleau, où, pour ne pas être dépaycé, il faut un peu oublier sa chronologie, car ce n'est que sous Henri II que le palais de Fontainebleau fut ainsi décoré; le même anachronisme nous choquerait dans le costume des personnages, mais M. Drolling aura vu que sir Walter Scott s'est donné impunément toute la marge d'un siècle pour peindre dans *Ivanhoé* l'Angleterre du temps du Richard Cœur-de-Lion. Louis XII est assis sous un dais élevé à l'une des extrémités du tableau; sur les marches qui forment le soubassement du dais sont échelonnés les dignitaires et officiers de la couronne, tous debout, dans des attitudes différentes. Les évêques et les cardinaux, assis à la droite du roi, complètent cette espèce de pyramide qui domine la partie droite du tableau, et exprime sans doute, par cette disposition ascendante, un symbole de la majesté du trône. A l'extrémité des marches se trouvent placés deux hérauts d'armes, et sur la plateforme le chancelier, je suppose, debout près d'une table, proclame le résultat de la délibération. Les membres des états, dont les attitudes témoignent l'enthousiasme, occupent le reste de la galerie; au-dessous des fenêtres en ogives qui l'éclairent sont des tribunes où des groupes de femmes assises expriment l'émotion des spectateurs de cette solennité. Dans le fond on aperçoit la ville de Tours et sa campagne.

Si nous entrons dans le détail de cette immense composition, nous trouvons toute la partie droite noblement dessinée, les expressions de toutes ces têtes, qui ne pouvaient être fortement accentuées par la nature du sentiment officiel qui les agite, sont bien rendues; les traits sont beaux et variés, suivant l'âge des personnages, mais il n'y a peut-être pas dans l'effet de ces groupes toute la lumière désirable, et que l'effet choisi par l'artiste comportait. Au pied du trône ces membres des états, qui se prosternent, rappellent, il nous semble, un peu trop un groupe du beau tableau de M. Hersent, et toutes ces mains en l'air, qui contrastent avec l'humble posture des Dalécarliens de Gustave, sont d'un goût bien théâtral.

Quant aux personnages placés dans les tribunes, leur pantomime est vraie et convenable. Somme toute, si nous laissons de côté l'entente du style, de la décoration, M. Drolling est celui de nos artistes qui nous a donné la meilleure peinture des nouvelles salles.

Maintenant, si nous avons à porter un jugement général sur tous ces plafonds, nous dirions qu'on n'y trouve pas cette harmonie, cette unité, qu'on ne pouvait obtenir qu'en confiant la direction de l'ensemble à un seul artiste. Mais c'est une question d'art qui ne saurait être soulevée sans attaquer les intérêts matériels. L'administration pourrait aussi nous répondre qu'elle fut ici dominée par de hautes influences. Nous remettrons à d'autres temps nos idées sur ce sujet, pour rentrer dans les galeries de l'exposition, et pour parler du tableau de M. Orsel.

La transition est naturelle; car M. Orsel, chargé de décorer une des chapelles de l'église Notre-Dame-de-Lorette, a dû diriger ses études vers le même style de peinture que nous venons d'examiner. Le tableau exposé sous le n° 1821 vient à l'appui de ce que nous disions dans notre premier article, qu'il y a aujourd'hui indépendance complète de tous les genres, et qu'il est permis à chaque artiste de suivre sans contrôle son instinct ou son caprice. M. Orsel est un de ces esprits réfléchis qui, sachant, comme M. Ingres, calculer la portée de leur talent, le contiennent avec prudence dans une sphère spéciale, et ne se perdent pas en vains efforts. Privé de la plupart des moyens nécessaires à l'expression matérielle, tels qu'un coloris varié et brillant, un dessin fortement accentué, M. Orsel s'est bien gardé de chercher son style de décoration dans les écoles de Venise, dans celle de Bologne ou de Rome, sous Michel-Ange et Raphaël. Suivant en cela le principe de l'école allemande actuelle, c'est jusqu'aux maîtres de la renaissance des arts, en Italie, qu'il a voulu remonter. C'est Fra Angelico da Fiesole, c'est Taddeo Gaddi, c'est Spinello Aretino, etc., etc., qu'il a étudiés en imitateur intelligent. Loin de nous de dénoncer ce tableau comme un pastiche; nous y trouvons la reproduction ingénieuse d'un art qui n'est plus sans doute l'art moderne, une peinture où l'artiste s'est inspiré d'idées qui ne sont plus les nôtres, mais qui ont certes



aussi leur charme et leur originalité. Sans parler de Cimabue, de Giotto, de Masaccio, noms connus de tous, parce que ces noms sont plus que des dates dans l'histoire de la peinture, la Toscane offre aux artistes qui vont y étudier l'art à son berceau une famille assez nombreuse de ces peintres primitifs dont l'exécution, imparfaite encore par inexpérience, a mal rendu la pensée, mais remarquables à un haut degré néanmoins par le goût et la simplicité de leurs compositions. M. Orsel n'a pas voulu calquer la manière gothique, comme font, en littérature, nos *enlumineurs* de costumes, nos perroquets bien ou mal éduqués de la langue de Froissart ou de Rabelais. Il a cherché et trouvé l'âme avec la forme. Son tableau est à ceux des vieux maîtres de Florence ce que sont, dans la poésie anglaise, les ballades de Walter Scott à celles de Thomas d'Erceldoune, les légendes lyriques de Wordsworth aux chants traditionnels recueillis par l'évêque Percy.

Le sujet de M. Orsel a toute la naïveté d'une parabole de l'Évangile. C'est ce qui le distingue de ces suites de scènes dramatiques où Hogarth, dominé toujours par une idée morale, mettait en contraste tantôt la paresse et le travail, tantôt, comme M. Orsel, la fille *sage* et la fille *folle*.

C'est un tableau à raconter, bien plus qu'à décrire, que cette composition renfermée dans un cadre cintré par le haut, comme pour être adapté à l'autel d'un oratoire. Deux jeunes filles assises occupent la partie du milieu : l'une, qu'un ange protège de sa céleste égide, lit paisiblement le livre *de la Sagesse* ; l'autre, qui a laissé tomber et foule sous ses pieds ce livre divin, prête l'oreille aux perfides conseils d'un démon. L'artiste n'a pas laissé à notre imagination le soin de deviner l'histoire de ces deux sœurs ; car elles peuvent bien être sœurs, Caïn et Abel étaient frères. Quatre petits tableaux, du côté de la fille sage, vous disent sa *pudeur* quand celui qui l'aime la demande à sa mère, son *mariage* quand il l'obtient, les joies de sa *maternité*, son *bonheur* dans le droit sentier de la vertu. De l'autre côté, la fille qui a écouté Satan cède à la *séduction* d'un beau cavalier qui l'enlève ; mais déjà la voilà abandonnée et méprisée par lui : c'est

en vain qu'elle se jette aux genoux de ses parens, qui la repoussent : elle est mère, mais pour immoler dans son désespoir le fruit de ses criminelles amours, et pour terminer enfin elle-même sa propre vie par le supplice de Judas. Une dernière scène placée dans le cintre couronne toutes les autres. Le Christ est sur son tribunal pour juger les deux sœurs : il en est une qu'il admet au partage de sa gloire, l'autre est rejetée dans l'éternel abîme.

Si ce tableau nous charme, ce n'est pas, comme nous l'avons fait entendre, que l'exécution en soit forte, mais parce qu'elle est simple et chaste comme le sujet. Nous pensons même que la beauté de la forme aurait pu être plus parfaite ; nous aurions voulu à la fois plus d'intelligence et plus d'attraits dans la tête de la fille sage, pour qu'elle eût plus de mérite à l'être ; l'ange lui-même n'a pas ce caractère raphaëlique qui dispense les peintres de couronner leurs anges de l'ancienne auréole d'or, indice d'une origine céleste. Le démon enfin n'est que laid, au lieu d'être terrible ; on dirait un grotesque de carton, une de ces têtes à surprise qui s'élancent de la boîte d'un mystificateur ; heureusement que la tentation anime les yeux de la fille folle d'une flamme vraiment surnaturelle. Ces yeux rivalisent avec ceux du portrait de femme de M. Ingres. La partie du cintre est aussi traitée avec succès ; il y a de l'élévation dans la tête du Christ, de la noblesse dans sa pose et dans l'ajustement. Quant aux petits tableaux des parties latérales, ce sont des esquisses pleines de goût, mais d'un ton beaucoup trop vif, relativement à la couleur du sujet principal. Enfin, dernière critique, les fonds dorés qui encadrent partiellement tous ces sujets viennent aussi distraire l'œil, et l'empêchent de bien juger une peinture aussi grise.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — L'Orient continue à fixer les regards de nos politiques. La France a parlé haut à Constantinople, mais rien n'annonce que le *quos ego* de notre ambassadeur, après avoir arrêté une guerre, en fasse naître une autre. Il est question cependant d'augmenter nos forces navales dans la Méditerranée. — En Grèce, le roi Othon a signalé son arrivée par une proclamation très-conciliante. On dit ce monarque tout-à-fait pacifique; nous ne risquons donc rien de lui envoyer le *nerf de la guerre*. Il peut y avoir encore quelque place forte à prendre en Grèce au moyen du mulot fameux de Philippe. — La discussion du budget occupe toujours la chambre, qui semble définitivement accepter la nécessité d'une double session cette année. — Une souscription s'est organisée pour conserver à M. Lafitte un des débris de sa fortune. Abstraction faite des opinions, quand bien même celles de M. Laffitte, voulons-nous dire, ne seraient pas à peu près les nôtres, nous aimons à rappeler à la littérature que M. Laffitte fut généreux aussi pour les hommes de lettres et les artistes.

— Nos théâtres redoublent d'activité à l'approche du terme de l'année théâtrale. Le THÉÂTRE-ITALIEN surtout, qui nous quitte pour six mois, voit le public empressé d'accourir à ses dernières représentations. LA DONA DEL LAGO a ravi les dilettanti au troisième ciel; mais il n'est aucune pièce du riche répertoire musical de la salle Favart qui ne soit un talisman sur l'affiche. Hâtons-nous, encore huit jours, et tous ces rossignols d'Italie auront pris leur volée pour l'heureuse Angleterre.

— L'OPÉRA va aussi avoir ses absens; M^{me} Damoreau, M^{lle} Taglioni, nous quittent pour deux mois après Pâques.

— On a remarqué, au THÉÂTRE-FRANÇAIS, les débuts de M^{lle} Amélie Douglas, qui se recommande par ses dispositions de comédienne non

moins que par sa jeunesse et sa beauté. Dans LE MISANTROPE et dans LE LEGS, elle a montré que M^{lle} Mars faisait des élèves dignes d'elle, et elle a été applaudie *comme si c'était d'habitude*.

— Parmi les publications de la semaine nous signalerons LE MOUSSE, 1 volume in-8°, que nos lecteurs connaissent déjà en partie; — QUAND J'ÉTAIS JEUNE, par le bibliophile Jacob, 2 volumes in-8°; — MAX, 1 volume in-8°, par M. E. Legouvé; — LES MÉMOIRES D'UN MÉDECIN, 2 volumes in-8°; — LE SIÈGE D'ANVERS, par M. de Richemont, 1 volume in-8°; — UNE FAUTE, 2 volumes in-8°, par l'auteur d'ÉLIZA RIVERS; — LES PASSIONS DANS LE MONDE, contes, par Paul Foucher, 1 volume in-8°.

— REVUES PROVINCIALES. — Nous ne sommes pas de ceux qui s'effraient de voir la province appeler la décentralisation littéraire au secours de la décentralisation politique. Que Paris rayonne sur la province, mais que Paris ne dédaigne pas les lumières que la province peut renvoyer à Paris, ne seraient-elles qu'un reflet modifié des siennes. Nous recueillons des matériaux pour tracer un tableau statistique de la presse départementale. En attendant, nous aimons à signaler la fondation de quelques REVUES, dont nous acceptons volontiers les sympathies. Nous avons remarqué d'abord la REVUE DE ROUEN, dont trois livraisons ont déjà paru, qui rappellent à Paris que la France littéraire doit à la Normandie quelques-unes de ses plus belles illustrations anciennes et modernes. La REVUE D'AVIGNON, la REVUE DE TOULOUSE, la REVUE DE BRETAGNE, méritent aussi de fixer l'attention de la littérature parisienne.

— La province a aussi ses publications de bons ouvrages : tel est celui de M. A. Deville, intitulé TOMBEAUX DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN. Un volume in-8° orné de planches. Nous en reparlerons.

— M. Paul de Kock va publier, le 50 de ce mois, chez M. G. Barba, éditeur, un nouveau roman intitulé : LE BON ENFANT.

— On vient de traduire de l'anglais l'ouvrage intéressant de M. Ch. Watterton intitulé : EXCURSIONS DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, etc., etc., dans les années 1812, 1816, 1820 et 1826. Un volume in-8°, chez M. Lance, libraire, rue du Bouloy, n° 7.

— M. John Moore vient de publier à la librairie de M. Galignani un volume curieux en anglais. C'est un voyage à Odessa contenant des détails sur le duc de Reichstadt.

— M. Ch. Gosselin vient de mettre sous presse CABANIS, ou *la Guerre de sept ans*, roman historique prussien, par Wilibald Alexis, auteur de Walladmor.

LES FEMMES AU MEXIQUE.

Les dames mexicaines sont généralement petites ; mais elles se distinguent par une taille élégante, de jolis pieds et une magnifique chevelure. Leur démarche est élégante et facile, mais surtout sous le costume espagnol, qu'elles continuent de porter dans la matinée. Elles ont rarement de belles dents ; et, comme les femmes espagnoles, l'usage immodéré des sucreries les prive de bonne heure de ce précieux ornement. Leur teint a la blancheur et la monotonie de la cire ; elles évitent avec le plus grand soin d'être exposées à l'action du soleil et même du grand air. Les bains, qu'elles prennent à des espaces assez rapprochés, sont presque le seul moyen dont elles se servent pour entretenir la propreté de leur corps, les prêtres ne leur permettant pas de se livrer à des soins plus minutieux ni plus multipliés. L'usage des corsets ne fait que commencer à s'établir parmi elles ; leur santé n'aura sans doute qu'à souffrir de cette importation française ; mais la symétrie et la conservation de leur gorge ne pourront du moins qu'y gagner.

L'éducation des dames mexicaines n'a pas pour but de les rendre laborieuses et bonnes ménagères. Le peu d'ouvrages à l'aiguille où elles se montrent entendues ne sont que de pur agrément. La plus petite tâche qu'elles se sont imposée demande toujours, pour être

accomplie, un temps considérable. Les hautes éducations comprennent, en outre de la lecture et de l'écriture, l'étude de la langue française et de la musique. La danse est l'art auquel elles se livrent avec le plus de passion, et où elles excellent. La société de Mexico compte une foule de danseuses qui éclipsaient les moyennes célébrités de notre Opéra.

L'emploi du temps des Mexicaines n'est partagé par aucun des devoirs auxquels les femmes sont assujéties ailleurs. L'économie de la maison est l'affaire exclusive des grand'mamans et des tantes. La femme d'un négociant ne paraît jamais au magasin ni au comptoir, et ne s'immisce en aucune manière dans les affaires de la maison. Le soin de leur personne, la toilette, la dévotion, les visites, les promenades, les emplettes, les réunions et les intrigues, absorbent leurs journées. Une dame mexicaine va tous les jours à la messe, et son costume obligé, jusqu'à midi, se compose de la robe de soie noire, surmontée d'un petit châle, ordinairement rouge, et de la mantille. Cette dernière partie de leur ajustement est la plus dispendieuse; car, au Mexique, on reconnaît une femme de distinction à sa riche mantille, comme, chez nous, à son cachemire de l'Inde. Des bas de soie blancs ou couleur de chair et de jolis souliers de satin font toujours ressortir l'élégance naturelle de leurs pieds. Il est rare que la même chaussure leur serve deux fois. Leur noire chevelure est maintenue par un peigne en écaille, d'une hauteur considérable, moyen artificiel qu'elles ont sans doute imaginé pour dissimuler la petitesse de leur taille. L'entretien de leur chevelure les occupe particulièrement aussi; leur tête est fréquemment soumise à des ablutions d'eau de savon, qui la maintiennent dans un état de propreté nécessaire. Après cette opération, elles se couchent sur des nattes, et font éparpiller leurs cheveux, afin qu'ils se sèchent. Les fonctions des femmes de chambre deviennent alors très-déliées : elles sont tenues de débarrasser la tête de leurs maîtresses du superflu d'insectes parasites que l'on y entretient à dessein, sans toutefois pousser leurs recherches trop loin, et n'en faire disparaître que la quantité nécessaire à de nouveaux soins, dans lesquels ces dames trouvent une sorte de volupté. La

seconde partie de la journée réclame de nouvelles toilettes. C'est alors le tour des modes françaises. Malheureusement le goût exquis des femmes de Paris n'accompagne pas ici les chiffons qu'elles mettent en réputation. Les Mexicaines recherchent plutôt les parures éclatantes que les toilettes assorties à leurs qualités physiques. A voir la quantité de fleurs, de plumes et de bijoux dont elles se chargent, on les prendrait plutôt pour des courtisanes que pour des femmes comme il faut. Les cachemires n'ont pas fait fortune ici ; on leur préfère, à cause de leur légèreté, les châles de soie brochée, que l'habitude de la mantille et du rebose fait porter plus volontiers sur la tête que sur les épaules. Après le temps qu'elles consacrent à la dévotion et à un directeur intéressé à se montrer d'une grande indulgence, les dames font ou reçoivent des visites, ou se tiennent à leur balcon. Le soin de parer leurs enfans est une de leurs affaires importantes. Les convenances et la commodité sont malheureusement les choses auxquelles elles s'attachent le moins. Les pauvres enfans, entravés dans un costume qui gêne leurs mouvemens, s'efforcent de prendre les gestes et les attitudes de leurs parens. Rien n'est plus ridicule que de voir ces señoras en miniature, écrasées sous un triple rang de garnitures, et, l'éventail à la main, donner le bras à une autre poupée en manteau ou à une marionnette travestie en officier.

Le dîner terminé et après la sieste, les dames mexicaines vont courir les magasins et plus tard les promenades. On ne se rend que sur les neuf heures dans les maisons qui reçoivent. Les habitués d'un salon n'y sont point pêle-mêle et confondus ; les femmes se tiennent d'un côté, assises, et les hommes forment divers groupes dans la partie qui leur est abandonnée. Un étranger pourrait se croire dans la société la plus réservée et la plus austère ; mais si les intrigues se conduisent avec plus de mystère que chez nous, elles n'en sont pas moins actives. Un coup d'œil suffit pour la déclaration, qu'un mouvement d'éventail accueille ou repousse. L'éventail est une sorte de télégraphe dont les femmes font un usage continu, et qui rend merveilleusement leur pensée. Les marchandes à la toilette colportent des billets doux et des cadeaux qui

achèvent de mettre d'accord les couples qui se recherchent. Les rendez-vous amoureux ont lieu de grand matin. Les femmes s'y rendent le visage presque voilé par leur mantille. Rencontrant un matin, à l'Alameda, une dame de ma connaissance, qui se dissimulait de la sorte, je crus devoir la saluer; mais j'en fus vertement réprimandé le soir même : « Indiscret, me dit-elle, n'avez-vous pas remarqué ce matin que j'étais *topada* (voilée). Je vous excuse, à cause de votre ignorance de nos usages; mais toutes les fois que vous rencontrerez une femme *topada*, gardez-vous bien de lui parler. » Je me tins pour bien averti.

Le concubinage est très-rare ici; quelques jeunes filles consentent à être entretenues par des hommes opulens; mais l'inconvénient est d'avoir à soutenir en même temps elles et leur famille. Au reste, il en coûte toujours plus ou moins à celui qui se laisse aller à son penchant pour le sexe. Les aventures les plus brillantes en apparence ont toujours un lendemain fort humiliant pour l'amour-propre. La comtesse ou la riche bourgeoise qui vous a reçu la veille avec le plus de tendresse ne manque jamais le jour suivant de vous faire un emprunt, auquel les gens bien appris sont tenus de satisfaire. La camarera (femme de chambre) chargée de cette mission fait une demande proportionnée à la qualité de sa maîtresse. Les plus renchériées demandent dix ou vingt onces d'or, les plus modestes se contentent d'une seule. Mieux vaudrait sans doute s'adresser directement aux harems publics, que l'on trouve ici comme dans les principales villes de l'Europe; il en coûterait moins cher, on courrait moins de risques, et la vanité n'aurait ni plus ni moins lieu d'être satisfaite.

Les dames mexicaines jouissent d'autant de liberté que les dames françaises. Les soins, les égards et la déférence dont elles sont l'objet annoncent qu'elles possèdent encore un empire dont les femmes de l'Europe semblent déchues depuis la fin du siècle dernier. On n'est point initié de prime abord aux charmes de la société mexicaine; on a besoin de se faire aux Mexicains, comme ils ont besoin de se faire à nous; mais ces préliminaires accomplis, on trouve dans beaucoup de maisons un enjouement et un aban-

don qui parfois font oublier les agrémens plus apprêtés de nos cercles de Paris.

Lorsqu'une dame mexicaine sort à pied pendant le jour, elle se laisse volontiers accompagner, mais elle ne prend jamais le bras de personne; ce n'est que vers le soir qu'elle accorde cette faveur; elle permet qu'on lui présente la main pour changer de rue, pour passer un ruisseau, ou pour monter un escalier. Il faut avoir un très-grand soin de lui laisser le haut du trottoir. Dans les promenades de nuit, sous les galeries de la place, on doit changer de bras à chaque allée et venue, afin de lui laisser l'extérieur de la galerie, et de lui éviter d'être coudoyée.

L'extrême réserve que les femmes s'imposent en public tranche assez vivement avec la liberté de leurs propos; elles ne sont pas licencieuses, et quelques-uns des mots dont elles font usage révolteraient l'oreille d'une Française; elles nomment avec simplicité les choses par leur nom, et ne rougissent au contraire que des allusions et des plaisanteries finement voilées. Ces femmes emploient dans le tête-à-tête un langage qui exprime à merveille l'empire que l'amour exerce sur elles; ce sont des expressions caressantes ou hyperboliques, que l'on croirait empruntées au génie des Orientaux, *Estrella de mi alma* (étoile de mon ame); *antorcha de mi vida* (flambeau de ma vie); *hijo de mi corozon* (fils de mon cœur), sont des locutions familières aux femmes les plus passionnées, et peuvent donner une idée de toutes celles dont se compose la galanterie mexicaine.

Dans les classes inférieures de la société, le caractère des femmes est plus prononcé sous quelques rapports; cela tient, comme partout, à ce que ces dernières s'affranchissent des lois de la bienséance, et bravent l'opinion publique; dévotes outrées au dehors, criardes à la maison, elles s'abandonnent sans réserve à leur naturel jaloux et vindicatif: une femme de moyenne condition n'hésitera pas à dire à son amant qu'elle saura le punir de son infidélité, et l'effet suit quelquefois la menace; une marquise se vengera sans que l'on puisse soupçonner d'où le coup est parti. Dans la petite bourgeoisie, les femmes portent encore la robe noire et la man-

tille, que remplacent le soir une robe de mousseline ou d'indienne et le châle ou le reboso; rarement des plumes ou des fleurs, presque jamais de chapeaux.

Les leperas ne partagent point le cynisme de leurs maris, elles respectent du moins les lois de la pudeur; leur costume, assez original, se compose d'une chemise montante, fermant à coulisse au-dessus de la gorge, d'un jupon fait en pièces de mouchoirs, allongé à la partie supérieure par une bande blanche; quelquefois ce jupon est de laine rouge, avec une semblable allonge, un reboso bleu et blanc complète l'ajustement de ces femmes, qui vont pieds et jambes nus; le dimanche cependant elles chaussent volontiers des souliers de satin, qu'elles traînent encore pendant les premiers jours de la semaine. Il y a entre les leperos et les leperas communauté de vices. Celles-ci cependant s'astreignent à quelque labeur domestique, entre autres la préparation des tortilles. Les rixes sont également fréquentes parmi ces femmes; elles lancent une pierre avec autant de force que d'adresse, et presque toutes sont munies d'une arme offensive, le *tranchète*, dont la blessure est plus dangereuse que celle d'un poignard. Cet instrument est une lame en acier, recourbée à son extrémité comme une serpette. Les combats entre les leperas sont soumis à des règles analogues à celles de nos duellistes; elles conviennent d'avance de ne se battre qu'à une longueur déterminée de pointe de tranchète; au moment de la provocation, leur index allongé sur la lame de l'arme marque la profondeur des blessures qu'elles sont disposées à faire ou à recevoir. La jalousie étant la cause des querelles, leurs coups sont presque toujours dirigés au visage.

Les leperas de Guadalajara méritent de n'être pas confondues avec celles de Mexico; elles portent constamment des bas et des souliers garnis de rubans; elles n'osent s'élever jusqu'à la robe bourgeoise; mais leurs deux jupons blancs, dont celui de dessus est de mousseline brodée, sont les dimanches d'une éclatante blancheur. Une ceinture de crêpe de Chine, rouge ou bleu-ciel, après leur avoir fait plusieurs fois le tour du corps, vient former sur le côté un nœud élégant, dont les pointes sont enrichies de longues

franges en or. Les mœurs de ces leperas ne sont pas meilleures que celles des autres. On leur reproche même d'être plus adonnées à la prostitution que partout ailleurs.

Les Indiennes sont laborieuses et s'occupent sans relâche du soin de leur modeste ménage; elles font le pain de maïs (tortillas), tâche pénible et qui se renouvelle tous les jours; elles portent la nourriture aux champs; ce sont elles qui alimentent les marchés en fruits, légumes et volailles. Lorsqu'elles se rendent à la ville, leur fardeau contenu dans une grande corbeille est retenu sur leur dos par une toile qui vient se rattacher au-dessous des seins. Celles qui nourrissent substituent leur enfant à la corbeille qu'elles placent alors sur leur tête. L'enfant, qui n'est soutenu que par le milieu du corps et dont la tête et les jambes sont pendantes, ne paraît pas trop souffrir de cette posture et des secousses violentes qui résultent de l'allure toujours rapide et sautillante de la mère.

Les Indiennes des environs des lacs viennent à Mexico dans des canots qu'elles sont fort habiles à diriger.

Les Indiennes sont nubiles à onze ou douze ans; mais elles vieillissent de bonne heure. Elles sont généralement petites et bien faites; il n'est pas rare d'en trouver de très-jolies. Nous avons déjà vu que les naturels d'Amérique sont presque entièrement imberbes; les épilatoires dont font usage les femmes de l'Orient seraient tout-à-fait superflus pour les femmes de race américaine. Leur chevelure noire, tressée et entremêlée de cordons de laine rouge, est nouée autour de la tête. Cette coiffure serait assez gracieuse si elle était entretenue avec soin. Malheureusement la propreté n'est pas la qualité dominante des femmes indigènes, et elles négligent leur personne aussi bien que leurs vêtements. Elles aiment les liqueurs spiritueuses. Les hommes auxquels elles inspirent des désirs ne trouvent ordinairement aucune résistance auprès d'elles. La soumission et la crainte sont en apparence les seuls sentimens qui les fassent céder; sans doute il s'y mêle quelque peu de cupidité; toutefois elles n'osent jamais rien demander, et ne reçoivent qu'en rougissant le prix dont on juge à propos de payer

leurs faveurs. Leur pudeur ne les abandonne jamais tout-à-fait, et le même voile qui cachait leurs charmes les plus secrets leur sert au moment où elles se livrent à voiler leur visage.

Leur habillement consiste en un jupon de laine qui dépasse à peine le genou et en une autre pièce de laine étroite fendue vers le milieu de manière à laisser passer la tête, et qui vient leur recouvrir les reins et la poitrine ; de la sorte, leurs bras et leurs côtés restent à découvert, et l'œil suit aisément les contours d'une gorge presque toujours bien conformée.

Quelques Indiennes se placent en condition dans les villes, où elles sont préférées aux autres domestiques, à cause de leur douceur et de leur probité. On les recherche aussi en qualité de nourrices ou *chiches*. Ce mot, qui en langue du pays signifie sein, par métonymie, est devenu la qualification des nourrices mexicaines.

P. ROBERT ⁽¹⁾.

(1) L'auteur de cet article a séjourné au Mexique pendant sept années. La partie de ses manuscrits qu'il a bien voulu nous confier nous a paru riche d'observations neuves et de détails curieux. Son intention est de les publier sous la forme d'un voyage, qui serait intitulé : *SÉJOUR AU MEXIQUE DEPUIS 1825 JUSQU'EN 1832.*

(N. du D.)

HISTOIRE DES TREIZE.

I. — FERRAGUS, CHIEF DES DÉVORANS.

LA TOUR-MEZERAY.

. Personne encore de nous a raconté quelque aventure parisienne comme il en arrive dans Paris, avec le fantastique de Paris, car je soutiens (*il fait tourner sa canne*) qu'il y a beaucoup de fantastique dans Paris.

(DISCUSSIONS PHILOSOPHIQUES.)

§ III. — LA FEMME ACCUSÉE.

Il y a bien peu de femmes qui ne se soient trouvées, une fois dans leur vie, à propos d'un fait incontestable, en face d'une interrogation précise, aiguë, tranchante, une de ces questions impitoyablement faites par leurs maris, et dont la seule appréhension donne un léger froid, dont le premier mot entre dans le cœur comme y entrerait l'acier d'un poignard. De là cet axiome : *Il n'y a pas de femme qui n'ait menti*. Mensonge officieux, mensonge véniel, mensonge sublime, mensonge horrible; mais mensonge, mais obligation de mentir. Puis, cette obligation admise, ne faut-il pas savoir bien mentir? Or les femmes mentent admirablement en France. Nos mœurs leur apprennent si bien l'imposture! Enfin, la femme est si naïvement impertinente, si jolie, si gracieuse, si vraie dans le mensonge; elle en reconnaît si bien l'utilité pour éviter, dans la vie sociale, les chocs violens auxquels le bonheur

ne résisterait pas, qu'il leur est nécessaire comme la ouate où elles mettent leurs perles. Le mensonge devient donc pour elles le fond de la langue, et la vérité n'est plus qu'une exception; elles la disent, comme elles sont vertueuses, par caprice ou par spéculation. Puis, selon leur caractère, certaines femmes rient en mentant; celles-ci pleurent, celles-là deviennent graves; quelques-unes se fâchent. Après avoir commencé dans la vie par feindre de l'insensibilité pour les hommages qui les flattaient le plus, elles finissent souvent par se mentir à elles-mêmes.

Qui n'a pas admiré leur apparence de supériorité au moment où elles tremblent pour les mystérieux trésors de leur amour? Qui n'a pas étudié leur aisance, leur facilité, leur liberté d'esprit dans les plus grands embarras de la vie? Alors, chez elles, rien d'emprunté : la tromperie coule comme la neige tombe du ciel. Puis, avec quel art elles découvrent le vrai dans autrui! Avec quelle finesse elles emploient la logique, à propos de la question passionnée qui leur livre toujours quelque secret de cœur chez un homme assez naïf pour procéder près d'elles par interrogation? Questionner une femme, n'est-ce pas se livrer à elle? N'apprendra-t-elle pas tout ce qu'on veut lui cacher? et ne saura-t-elle pas se taire en parlant? Et quelques hommes ont la prétention de lutter avec la femme de Paris! avec une femme qui sait se mettre au-dessus des coups de poignard, en disant :

— *Qu'est-ce que cela vous fait? Pourquoi voulez-vous le savoir? Ah! vous êtes jaloux! Et si je ne voulais pas vous répondre?*

Enfin avec une femme qui possède cent trente-sept mille manières de dire NON, et d'incommensurables variations pour dire OUI. Le traité du *non* et du *oui* n'est-il pas une des plus belles œuvres diplomatiques, philosophiques, logographiques et morales qui nous restent à faire? Mais, pour accomplir cette œuvre diabolique, ne faudrait-il pas un génie androgyne? aussi ne sera-t-elle jamais tentée. Puis de tous les ouvrages inédits n'est-il pas le plus connu, le mieux pratiqué par les femmes. Avez-vous jamais étudié l'allure, la pose, la *disinvoltura* d'un mensonge? Examinez!

M^{me} Desmarets était assise dans le coin droit de sa voiture, et son mari dans le coin gauche. Ayant su se remettre de son émotion, en sortant du bal, M^{me} Jules affectait une contenance calme. Son mari ne lui avait rien dit, et ne lui disait rien encore. Jules regardait par la portière les pans noirs des maisons silencieuses devant lesquelles il passait; mais tout à coup, comme poussé par une pensée déterminante, en tournant un coin de rue, il examina sa femme qui semblait avoir froid, malgré la pelisse doublée de fourrure dont elle était enveloppée. Il lui trouva un air pensif, et peut-être était-elle réellement pensive. De toutes les choses qui se communiquent, la réflexion et la gravité sont les plus contagieuses.

— Qu'est-ce que M. de Maulincour a donc pu te dire pour t'affecter aussi vivement? demanda Jules. Et que veut-il donc que j'aie à apprendre chez lui?

— Mais il ne pourra rien te dire chez lui que je ne te dise maintenant, répondit-elle.

Puis, avec cette finesse féminine qui déshonore toujours un peu la vertu, M^{me} Jules attendit une autre question.

Le mari retourna la tête vers les maisons et continua ses études sur les portes cochères. Une interrogation de plus n'était-elle pas un soupçon, une défiance? Or soupçonner une femme est un crime en amour. Jules avait déjà tué un homme sans avoir douté de sa femme.

Clémence ne savait pas tout ce qu'il y avait de passion vraie, de réflexions profondes dans le silence de son mari, comme Jules ignorait le drame admirable qui serrait le cœur de sa Clémence. Et la voiture d'aller dans Paris silencieux, emportant deux époux, deux amans qui s'idolâtraient, et qui, doucement appuyés, réunis sur des coussins de soie, étaient néanmoins séparés par un abîme. Dans ces élégans coupés qui reviennent du bal, entre minuit et deux heures du matin, que de scènes bizarres ne se passe-t-il pas, en s'en tenant aux coupés dont les lanternes éclairent et la rue et la voiture; ceux dont les glaces sont claires; enfin les coupés de l'amour légitime, où les couples peuvent se quereller sans avoir peur

d'être vus par les passans, parce que l'état civil donne le droit de bouter, de battre, d'embrasser une femme en voiture et ailleurs, partout. Aussi combien de secrets ne se révèle-t-il pas aux fantasmes nocturnes, à ces jeunes gens venus au bal en voiture, mais obligés, par quelque cause que ce soit, de s'en aller à pied.

C'était la première fois que Jules et Clémence se trouvaient ainsi chacun dans leur coin. Le mari se pressait ordinairement près de sa femme.

— Il fait bien froid... dit M^{me} Jules.

Mais le mari n'entendit point, il étudiait toutes les enseignes noires au-dessus des boutiques.

— Clémence, dit-il enfin, pardonne-moi la question que je vais t'adresser.

Et il se rapprocha, la saisit par la taille et la ramena près de lui.

— Mon Dieu, nous y voici!... pensa la pauvre femme.

— Eh bien! reprit-elle en allant au-devant de la question, tu veux apprendre ce que me disait M. de Maulincour? Je te le dirai, Jules; mais ce ne sera point sans terreur. Est-ce que nous pouvons avoir des secrets l'un pour l'autre. Depuis un moment je te vois luttant entre la conscience de notre amour et des craintes vagues : notre conscience n'est-elle pas claire et tes soupçons ne te semblent-ils pas bien ténébreux? Pourquoi ne pas rester dans la clarté qui plaît? Quand je t'aurai tout raconté, tu désireras en savoir davantage; et cependant je ne sais moi-même ce que cachent les étranges paroles de cet homme. Eh bien! peut-être y aura-t-il alors entre vous deux quelque fatale affaire. J'aimerais bien mieux que nous oubliassions tous deux ce mauvais moment. Mais, dans tous les cas, jure-moi d'attendre que cette singulière aventure s'explique naturellement. M. de Maulincour m'a déclaré que les trois accidens dont tu as entendu parler : la pierre tombée sur son domestique, sa chute en cabriolet, et son duel à propos de M^{me} de Serizy, étaient l'effet d'une conjuration que j'avais tramée contre lui. Puis il m'a menacé de t'expliquer l'intérêt qui me porterait à l'assassiner. Comprends-tu quelque chose à tout cela? Mon trouble est venu de l'impression que m'ont causée la

vue de sa figure empreinte de folie, ses yeux hagards et ses paroles violemment entrecoupées par une émotion intérieure. Je l'ai cru fou. Voilà tout. Maintenant je ne serais pas femme si je ne m'étais point aperçue que, depuis un an, je suis devenue, comme on dit, la passion de M. de Maulincour. Il ne m'a jamais vue qu'au bal, il ne m'a jamais parlé qu'au bal, et ses propos étaient insignifians, comme tous ceux que l'on tient au bal. Peut-être veut-il nous désuoir pour me trouver un jour seule et sans défense? Tu vois bien? Déjà tes sourcils se froncent! Oh! je hais cordialement le monde. Nous sommes si heureux sans lui, pourquoi donc l'aller chercher? Jules, je t'en supplie, promets-moi d'oublier tout ceci. Demain, nous apprendrons sans doute que M. de Maulincour est devenu fou.

— Quelle singulière chose!... se dit Jules en descendant de voiture sous le péristyle de son escalier.

Il tendit les bras à sa femme, et tous deux montèrent dans leurs appartemens.

Pour développer cette histoire dans toute la vérité de ses détails, pour en suivre le cours dans toutes ses sinuosités, il faut ici divulguer quelques secrets de l'amour, se glisser sous les lambris d'une chambre à coucher, non pas effrontément, mais à la manière du Trilby de Charles Nodier, n'effaroucher ni Dougal, ni Jeannie, n'effaroucher personne, être aussi chaste que veut l'être notre noble langue française, aussi hardi que l'a été le pinceau de Gérard dans son tableau de Daphnis et Chloé: problème difficile à qui n'a jamais manié la brosse, à qui connaît peu la langue française.

La chambre à coucher de M^{me} Jules était un lieu sacré. Elle, son mari, la femme de chambre pouvaient seuls y entrer. L'opulence a de beaux privilèges, et les plus enviés sont ceux qui permettent de développer les sentimens dans toute leur étendue; de les féconder par l'accomplissement de leurs mille caprices; de les environner de cet éclat qui les agrandit, de ces recherches qui les purifient, de ces délicatesses qui les rendent plus attrayans.

Si vous haïssez les dîners sur l'herbe et les repas mal servis; si

vous éprouvez quelque plaisir à voir une nappe damassée éblouissante de blancheur, un couvert de vermeil, des porcelaines d'une exquise pureté, une table bordée d'or, riche de ciselures, éclairée par des bougies diaphanes; puis, sous des globes d'argent armoirés, les miracles de la cuisine la plus recherchée; alors, pour être conséquent, vous devez laisser la mansarde en haut des maisons, les grisettes dans la rue; abandonner les mansardes, les grisettes, les parapluies, les socques articulés aux gens qui paient leur dîner avec des cachets; puis, vous devez comprendre l'amour comme un principe qui ne se développe dans toute sa grâce que sur les tapis de la Savonnerie, sous la lueur d'opale d'une lampe marmorine, entre des murailles discrètes et revêtues de soie, devant un foyer doré, dans une chambre garantie du bruit des voisins, de la rue, de tout par des persiennes, par des volets, par d'ondoyans rideaux. Il vous faut des glaces dans lesquelles les formes se jouent, et qui répètent à l'infini la femme que l'on voudrait multiple, et que l'amour multiplie souvent; puis des divans bien bas; puis un lit qui, semblable à un secret, se laisse deviner sans être montré; puis, dans cette chambre haute d'étage, des fourrures pour les pieds nus, des bougies sous verre au milieu des mousselines drapées, pour lire à toute heure de nuit; et des fleurs qui n'entêtent pas, et des toiles dont Anne d'Autriche se serait contentée.

M^{me} Jules avait réalisé ce délicieux programme, mais ce n'était rien. Toute femme de goût pouvait en faire autant, quoique, néanmoins, il y ait dans l'arrangement de ces choses un cachet de personnalité qui donne à tel ornement, à tel détail, un caractère inimitable. Aujourd'hui, plus que jamais, règne le fanatisme de l'individualité. Plus nos lois tendront à une impossible égalité, plus nous nous en écarterons par les mœurs. Aussi les personnes riches commencent-elles, en France, à devenir plus exclusives dans leurs goûts et dans les choses qui leur appartiennent, qu'elles ne l'ont été depuis trente ans.

M^{me} Jules savait à quoi l'engageait ce programme, et avait tout mis chez elle en harmonie avec un luxe qui allait si bien à l'amour. Car les *quinze cents francs et ma Sophie*, ou la passion dans

la chaumière, sont des propos d'affamés auxquels le pain bis suffit d'abord, mais qui, devenus gourmets s'ils aiment réellement, finissent par regretter les richesses de la gastronomie. L'amour a le travail et la misère en horreur. Il aime mieux mourir que de voter.

La plupart des femmes, en rentrant du bal, impatientes de se coucher, jettent autour d'elles leurs robes, leurs fleurs fanées, des bouquets dont l'odeur s'est flétrie; elles laissent leurs petits souliers sous un fauteuil, marchent sur les cothurnes flottans; ôtent leurs peignes, déroulent leurs tresses sans soin d'elles-mêmes. Peu leur importe que leurs maris voient les agrafes, les doubles épingles, les artificieux crochets qui soutenaient les élégans édifices de la coiffure ou de la parure. Alors plus de mystères, tout tombe devant le mari; plus de fard pour le mari; le corset, la plupart du temps, corset plein de précautions, reste là, si la femme de chambre trop endormie oublie de l'emporter. Enfin les bouffans de baleine, les entournares garnies de taffetas gommé, les chiffons menteurs, les cheveux vendus par le coiffeur, toute la fausse femme est là, éparse. *Disjecta membra poetæ*, la poésie artificielle tant admirée par ceux pour qui elle avait été conçue, élaborée, embarrasse tous les coins. Alors, à l'amour d'un mari qui bâille, se présente une femme vraie qui bâille aussi, qui vient dans un désordre sans élégance, coiffée de nuit avec un bonnet fripé, celui de la veille, celui du lendemain.

— Car, après tout, monsieur, si vous voulez un joli bonnet de nuit à chiffonner tous les soirs, augmentez ma pension.

Et voilà la vie telle qu'elle est. Une femme est toujours vieille et déplaisante à son mari, mais toujours pimpante, élégante et parée pour l'autre, pour le rival de tous les maris, pour le monde qui calomnie ou déchire toutes les femmes.

Inspirée par un amour vrai, car l'amour a, comme les autres êtres, l'instinct de sa conservation, M^{me} Jules agissait tout autrement, et trouvait, dans les constans bénéfices de son bonheur, la force nécessaire d'accomplir ces devoirs minutieux dont il ne faut jamais se relâcher, parce qu'ils perpétuent l'amour. Ces soins,

ces devoirs, ne procèdent-ils pas d'ailleurs d'une dignité personnelle qui sied à ravir? Ne sont-ce pas des flatteries? N'est-ce pas respecter en soi l'être aimé? Donc M^{me} Jules avait interdit à son mari l'entrée du cabinet où elle quittait sa toilette de bal, et n'en sortait que vêtue pour la nuit, mystérieusement parée pour les mystérieuses fêtes de son cœur.

En venant dans cette chambre, toujours élégante et gracieuse, Jules y voyait une femme coquettement enveloppée dans un élégant peignoir, les cheveux simplement tordus en grosses tresses sur la tête, car, n'en redoutant pas le désordre, elle n'en ravissait à l'amour ni la vue, ni le toucher; une femme toujours plus simple, plus belle alors qu'elle ne l'était pour le monde; une femme qui s'était ranimée dans l'eau, et dont tout l'artifice consistait à être plus blanche que ses mousselines, plus fraîche que le plus frais parfum, plus séduisante que la plus habile courtisane, enfin toujours tendre, et partant, toujours aimée.

Cette admirable entente du métier de femme fut le grand secret de l'impératrice Joséphine pour plaire à Napoléon, comme il avait été jadis celui de Césonie pour Cains Caligula, de Diane de Poitiers pour Henri II. Mais s'il fut largement productif pour des femmes qui comptaient sept ou huit lustres, quelle arme entre les mains de jeunes femmes! Alors un mari subit avec délices tous les bonheurs de sa fidélité.

Or, en rentrant après cette conversation, qui l'avait glacée d'effroi, et qui lui donnait encore les plus vives inquiétudes, M^{me} Jules prit un soin particulier de sa toilette de nuit. Elle voulut se faire et se fit ravissante. Elle avait serré la batiste du peignoir, entr'ouvert son corsage, laissé tomber ses cheveux noirs sur ses épaules rebondies; son bain parfumé lui donnait une senteur enivrante; ses pieds nus étaient dans des pantoufles de velours violet. Forte de ses avantages, elle vint à pas menus, mit ses mains sur les yeux de Jules, qu'elle trouva pensif, en robe de chambre, le coude appuyé sur la cheminée, un pied sur la barre; puis elle lui dit à l'oreille en l'échauffant de son haleine, et le touchant du bout des dents :

— A quoi pensez-vous ?

Et le serrant avec adresse, elle l'enveloppa de ses bras, pour l'arracher à ses mauvaises pensées ; car la femme qui aime a toute l'intelligence de son pouvoir ; et, plus elle est vertueuse, plus agissantes sont ses coquetteries.

— A toi !... répondit-il.

— A moi seule ?

— Oui...

— Oh ! voilà un oui bien hasardé.

Puis ils se couchèrent.

En s'endormant, M^{me} Jules se dit :

— Décidément M. de Maulincour sera la cause de quelque malheur !... Jules est préoccupé, distrait, et garde des pensées qu'il ne me dit pas...

Il était environ trois heures du matin lorsque M^{me} Jules fut réveillée par un pressentiment qui l'avait frappée au cœur pendant son sommeil. Elle eut une perception à la fois physique et morale de l'absence de son mari. Elle ne sentait plus là le bras que Jules lui passait sous la tête, ce bras dans lequel elle dormait heureuse, paisible, depuis cinq années, et qu'elle ne fatiguait jamais.

Puis une voix lui avait dit : — Jules souffre, Jules pleure...

Elle leva la tête, se mit sur son séant, trouva la place de son mari froide, et l'aperçut assis devant le feu, les pieds sur le garde-cendre, la tête appuyée sur le dos d'un grand fauteuil. Il avait des larmes sur les joues.

Elle se jeta vivement à bas du lit, et sauta d'un bond sur les genoux de son mari.

— Jules, qu'as-tu ?... souffres-tu ?... parle ?... dis ? dis-moi ?

En un moment elle lui jeta cent paroles qui exprimaient la tendresse la plus profonde. Jules se mit aux pieds de sa femme, lui baisa les genoux, les mains, et lui répondit, en laissant échapper de nouvelles larmes :

— Ma chère Clémence, je suis bien malheureux !.. Ce n'est pas aimer que de se défier de sa maîtresse, et tu es ma maîtresse : je t'adore en te soupçonnant... Les paroles que cet homme m'a

dites ce soir m'ont frappé au cœur; elles y sont restées malgré moi pour me bouleverser. Il y a là-dessous quelque mystère. Enfin, j'en rougis, tes explications ne m'ont pas satisfait. Ma raison me jette des lueurs que mon amour me fait repousser... C'est un affreux combat. Pouvais-je rester là, près de toi, tenant ta tête en y soupçonnant des pensées qui me seraient inconnues.

— Oh ! je te crois ! je te crois ! lui cria-t-il vivement en la voyant sourire avec tristesse, et ouvrir la bouche pour parler. Ne me dis rien, ne me reproche rien ! De toi, la moindre parole me tuerait. D'ailleurs pourrais-tu me dire une seule chose que je ne me sois dite depuis trois heures ? Oui, depuis trois heures, je suis là, te regardant dormir, si calme, si belle ! admirant ton front si pur et si paisible. Oh ! oui, tu m'as toujours dit toutes tes pensées, n'est-ce pas ? Je suis seul dans ton âme ?... En te contemplant, en plongeant mes yeux dans les tiens, j'y vois bien tout. Ta vie est toujours aussi pure que ton regard est clair. Non, il n'y a pas de secret derrière cet œil si transparent.

Il se souleva, et la baisa sur les yeux.

— Laisse-moi t'avouer que depuis cinq ans ce qui grandissait chaque jour mon bonheur, c'était de ne te savoir aucune de ces affections naturelles qui prennent toujours un peu sur l'amour. Tu n'avais ni sœur, ni père, ni mère, ni compagne, et je n'étais alors ni au-dessus, ni au-dessous de personne, dans ton cœur : j'y étais seul. Clémence, répète-moi toutes les douceurs d'âme que tu m'as si souvent dites, ne me gronde pas, console-moi, je suis malheureux. J'ai certes un soupçon odieux à me reprocher, et toi tu n'as rien dans le cœur qui te brûles ? Ma bien-aimée, dis, pouvais-je rester ainsi près de toi ? Comment deux têtes qui sont si bien unies demeurerait-elles sur le même oreiller quand l'une d'elles souffre et que l'autre est tranquille....

— A quoi pense-tu donc ?... s'écria-t-il brusquement en voyant Clémence songeuse, interdite, et qui ne pouvait retenir des larmes.

— Je pense à ma mère !... répondit-elle d'un ton grave. Tu ne connais pas, Jules, la douleur d'une femme obligée de se souvenir des adieux mortuaires de sa mère, en entendant ta voix,

la plus douce des musiques, et de songer à la solennelle pression de ses mains glacées en sentant la caresse des tiennes en un moment où tu m'accables des témoignages de ton délicieux amour.

Elle releva son mari, le prit, l'étreignit avec une force nerveuse bien supérieure à celle d'un homme, lui baisa les cheveux, et le couvrit de larmes..

— Ah ! je voudrais être hachée vivante pour toi ! Dis-moi bien que je te rends heureux, que je suis, pour toi, la plus belle des femmes, que je suis mille femmes pour toi !... Mais tu es aimé comme nul homme ne le sera jamais... Je ne sais pas ce que veulent dire les mots *devoir* et *vertu* ; je t'aime pour toi, je suis heureuse de t'aimer, et je t'aimerai toujours, jusqu'à mon dernier souffle. J'ai quelque orgueil de mon amour ; je me crois destinée à n'éprouver qu'un sentiment dans ma vie. Ce que je vais te dire est affreux, peut-être, mais je suis contente de ne pas avoir d'enfant, et je n'en souhaite pas. Je me sens plus épouse que mère. Eh bien ! as-tu des craintes ? Écoute-moi, mon amour, promets-moi d'oublier, non pas cette heure mêlée de tendresse et de doutes, mais les paroles de ce fou. Jules, je le veux : promets-moi de ne le point voir, de ne point aller chez lui. J'ai la conviction que si tu fais un seul pas de plus dans ce dédale, nous roulerons dans un abîme, où je périrai, mais en ayant ton nom sur les lèvres, et ton cœur dans mon cœur. Pourquoi me mets-tu donc si haut dans ton cœur, et si bas en réalité ? Comment toi qui fais crédit à tant de gens de leur fortune, tu ne me feras pas l'aumône d'un soupçon, et pour la première occasion dans ta vie où tu peux me prouver une foi sans bornes, tu me détrônerais de ton cœur ! Entre un fou et moi, c'est le fou que tu crois, oh ! Jules.

Elle s'arrêta, chassa ses cheveux qui retombaient sur son front et son cou ; puis, d'un accent déchirant, elle ajouta :

— J'en ai trop dit, un mot devait suffire. Si ton ame et ton front conservent un nuage, quelque léger qu'il puisse être, sache-le bien... j'en mourrais !...

Elle ne put réprimer un frémissement, et pâlit.

— Oh ! je tuerai cet homme !... se dit Jules en saisissant sa femme et la portant dans son lit :

— Dormons en paix, mon ange, reprit-il, j'ai tout oublié, je te le jure...

Clémence s'endormit sur cette douce parole, plus doucement répétée. Puis, Jules, la regardant endormie, se dit :

— Elle a raison, quand l'amour est si pur, un soupçon le flétrit. Pour cette ame si fraîche, pour cette fleur si tendre, une flétrissure, oui, ce doit être la mort...

Quand entre deux êtres pleins d'affection l'un pour l'autre, et dont la vie s'échange à tout moment, un nuage est survenu ; quoique ce nuage se dissipe, il laisse dans les ames quelques traces de son passage. Alors, ou la tendresse devient plus vive, comme la terre est plus belle après la pluie ; ou la secousse retentit encore, comme un lointain tonnerre dans un ciel pur : il est impossible de se retrouver dans sa vie antérieure, et il faut que l'amour croisse ou diminue.

Au déjeuner, M. et M^{me} Jules eurent l'un pour l'autre de ces soins dans lesquels il entre un peu d'affectation. C'était de ces regards pleins d'une gaieté presque forcée, et qui semblent être l'effort de gens empressés à se tromper eux-mêmes. Jules avait des doutes involontaires ; et sa femme, des craintes certaines. Néanmoins, sûrs l'un de l'autre, ils avaient dormi. Cet état de gêne était-il dû à un défaut de foi, au souvenir de leur scène nocturne ? Ils ne le savaient pas eux-mêmes. Mais ils s'étaient aimés, ils s'aimaient trop purement pour que l'impression, à la fois cruelle et bienfaisante, de cette nuit ne laissât pas quelques traces dans leurs ames ; alors, jaloux tous deux de les faire disparaître, et voulant revenir tous les deux *le premier* l'un à l'autre, ils ne pouvaient s'empêcher de songer à la cause première d'un premier désaccord.

Pour des ames aimantes, ce ne sont pas des chagrins ; la peine est loin encore ; mais c'est une sorte de deuil difficile à peindre. S'il y a des rapports entre les couleurs et les agitations de l'ame, si, comme l'a dit l'aveugle de Locke, l'écarlate doit produire à la vue les effets produits dans l'ouïe par une fanfare, il peut être permis de comparer à des teintes grises cette mélancolie de contre-coup. Mais l'amour attristé, l'amour auquel il reste un sentiment

vrai de son bonheur momentanément troublé, donne des voluptés qui, tenant à la peine et à la joie, sont toutes nouvelles. Jules étudiait la voix de sa femme, il en épiait les regards avec le sentiment jeune qui l'animait dans les premiers momens de sa passion pour elle. Alors les souvenirs de cinq années tout heureuses, la beauté de Clémence, la naïveté de son amour, effacèrent promptement les derniers vestiges d'une intolérable douleur.

Ce lendemain était un dimanche, jour où il n'y avait ni Bourse, ni affaire, et alors les deux époux passèrent la journée ensemble, se mettant plus avant au cœur l'un de l'autre qu'ils n'y avaient jamais été, semblables à deux enfans qui, dans un moment de peur, se serrent, se pressent et se tiennent, s'unissant ainsi par instinct. Il y a dans la vie à deux de ces journées complètement heureuses, dues au hasard, et qui ne se rattachent ni à la veille ni au lendemain, fleurs éphémères. Jules et Clémence en jouirent délicieusement, comme s'ils eussent pressenti que c'était la dernière journée de leur vie amoureuse.

Quel nom donner à cette puissance inconnue qui fait hâter le pas des voyageurs sans que l'orage se soit encore manifesté ; qui fait resplendir de vie et de beauté le mourant quelques jours avant sa mort, et lui inspire les plus rians projets ; qui conseille au savant de hausser sa lampe nocturne au moment où elle l'éclaire parfaitement ; qui fait craindre à une mère le regard trop profond jeté sur son enfant par un homme perspicace?... Nous subissons tous cette influence, dans les petites comme dans les grandes catastrophes de notre vie, et nous ne l'avons encore ni nommée ni étudiée ; c'est plus que le pressentiment et ce n'est pas la vision.

Tout alla bien jusqu'au lendemain.

Le lundi, Jules Desmarests, obligé d'être à la Bourse à son heure accoutumée, ne sortit pas sans aller, suivant son habitude, demander à sa femme si elle voulait profiter de sa voiture.

— Non, dit-elle, il fait trop mauvais temps pour se promener.

En effet, il pleuvait à verse.

Il était environ deux heures et demie quand M. Desmarests se rendit au parquet et au trésor.

A quatre heures, en sortant de la Bourse, il se trouva nez à nez devant M. de Maulincour, qui l'attendait là avec la pertinacité que donnent la haine et la vengeance.

— Monsieur, j'ai des renseignemens importants à vous communiquer, dit l'officier en prenant l'agent de change par le bras. Écoutez, je suis un homme trop loyal pour avoir recours à des lettres anonymes qui troubleraient votre repos, j'ai préféré vous parler. Enfin, croyez que s'il ne s'agissait pas de ma vie, je ne m'immiscerais, certes, en aucune manière dans les affaires d'un ménage, quand même je pourrais m'en croire le droit.

— Si ce que vous avez à me dire concerne M^{me} Desmarets, répondit Jules, je vous prierai, monsieur, de vous taire.

— Si je me taisais, monsieur, vous pourriez voir avant peu M^{me} Jules sur les bancs de la Cour d'assises, à côté d'un forçat ! Faut-il me taire maintenant ?....

Jules pâlit, mais sa belle figure reprit promptement un calme faux ; et, entraînant l'officier sous un des auvents de la Bourse provisoire où ils se trouvaient alors, il lui dit d'une voix que voilait une profonde émotion intérieure :

— Monsieur, je vous écouterai ; mais il y aura entre nous un duel à mort, si....

— Oh ! j'y consens ! s'écria M. de Maulincour, car j'ai pour vous la plus grande estime. Vous parlez de mort, monsieur ? vous ignorez sans doute que votre femme m'a peut-être fait empoisonner samedi soir ; car, depuis avant-hier, il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire : mes cheveux me distillent intérieurement à travers le crâne, et la fièvre, et une langueur mortelle ; or, je sais qui a touché à mes cheveux pendant le bal.

Alors M. de Maulincour raconta, sans en omettre un seul fait, et son amour platonique pour M^{me} Jules, et les détails de l'aventure contenue dans les deux premiers chapitres de cette histoire.

Tout le monde l'eût écoutée avec autant d'attention que l'agent de change ; mais le mari de M^{me} Jules avait le droit d'en être plus

étonné que qui que ce soit au monde. Là se déploya son caractère : il fut plus surpris qu'abattu. Devenu juge, et juge d'une femme adorée, il trouva dans son ame la droiture du juge, comme il en prit l'inflexibilité. Amant encore, il songea moins à sa vie brisée qu'à cette femme ; il écouta, non sa propre douleur, mais la voix lointaine qui lui criait :

Clémence ne saurait mentir ! Pourquoi te trahirait-elle ?

— Monsieur, dit l'officier aux gardes en terminant, certain d'avoir reconnu, samedi soir, dans M. de Funcal, ce Ferragus que la police croit mort, j'ai mis aussitôt sur ses traces un homme intelligent. En revenant chez moi, je me suis souvenu, par un heureux hasard, du nom de M^{me} Meynardie, cité dans la lettre de cette Ida, la maîtresse présumée de mon persécuteur ; et, muni de ce seul renseignement, mon émissaire me rendra promptement compte de cette épouvantable aventure, car il est plus habile à découvrir la vérité que ne l'est la police elle-même.

— Monsieur, répondit l'agent de change, je ne saurais vous remercier de cette confiance. Vous m'annoncez des preuves, des témoins, je les attendrai. Je poursuivrai courageusement la vérité dans cette affaire étrange, mais vous me permettrez de douter jusqu'à ce que l'évidence des faits me soit prouvée. En tout cas, vous aurez satisfaction, car vous devez comprendre qu'il nous en faut une.

M. Jules revint chez lui.

— Qu'as-tu, Jules ? lui dit sa femme, tu es pâle à faire peur !...

— Le temps est froid, dit-il en marchant d'un pas lent dans cette chambre où tout parlait de bonheur et d'amour, cette chambre si calme, où se préparait une tempête meurtrière.

— Tu n'es pas sortie aujourd'hui ?... reprit-il machinalement en apparence, mais poussé sans doute à faire cette question par la dernière des mille pensées qui s'étaient secrètement enroulées dans une méditation lucide, quoique précipitamment activée par la jalousie.

— Non, répondit-elle avec un faux accent de candeur.

En ce moment, Jules aperçut dans le cabinet de toilette de sa femme quelques gouttes d'eau sur le chapeau de velours qu'elle mettait le matin. M. Jules était un homme violent, mais aussi plein de délicatesse, et il lui répugna de placer sa femme en face d'un démenti : dans une telle situation, tout doit être fini pour la vie entre certains êtres. Cependant ces gouttes d'eau furent comme une lueur qui lui déchira la cervelle. Il sortit de sa chambre, descendit à la loge, et dit à son concierge, après s'être assuré qu'il était seul :

— Fonquereau, cent écus de rente si tu dis vrai, chassé si tu me trompes, et rien si, m'ayant dit la vérité, tu parles de ma question et de ta réponse.

Il s'arrêta pour bien voir son concierge qu'il attira sous le jour de la fenêtre, et reprit :

— Madame est-elle sortie ce matin ?...

— Madame est sortie à trois heures moins un quart, et je crois l'avoir vue rentrer il y a une demi-heure.

— Cela est vrai, sur ton honneur ?

— Oui, monsieur.

— Tu auras la rente que je t'ai promise ; et si tu parles, souviens-toi de ma promesse ; alors, tu perdras tout.

Jules revint chez sa femme.

— Clémence, lui dit-il, j'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans mes comptes de maison, ne t'offense donc pas de ce que je vais te demander. Ne t'ai-je pas remis quarante mille francs depuis le commencement de l'année ?

— Plus, dit-elle. Quarante-sept.

— En trouverais-tu bien l'emploi ?...

— Mais oui, dit-elle, j'avais à payer plusieurs mémoires de l'année dernière...

— Je ne saurai rien ainsi, se dit-il, je m'y prends mal.

En ce moment le valet de chambre de J. les entra, et lui remit une lettre.

Il l'ouvrit par contenance et la lut avec avidité lorsqu'il eut jeté les yeux sur la signature.

« Monsieur ,

» Dans l'intérêt de votre repos et du nôtre , j'ai pris le parti de
 » vous écrire sans avoir l'avantage d'être connue de vous ; mais ma
 » position , mon âge , et la crainte de quelque malheur me forcent
 » à vous prier d'avoir de l'indulgence dans une conjoncture fâ-
 » cheuse où se trouve notre famille désolée. M. Auguste de Mau-
 » lincour nous a donné depuis quelques jours des preuves d'aliéna-
 » tion mentale, et nous craignons qu'il ne trouble le bonheur dont
 » vous jouissez par des chimères dont il nous a entretenus, mon-
 » sieur le commandeur de Pamiers et moi , pendant un premier
 » accès de fièvre. Nous vous prévenons donc de sa maladie , sans
 » doute guérissable encore. Elle a des effets si graves et si impor-
 » tans pour l'honneur de notre famille et l'avenir de mon petit-
 » fils, que je compte sur votre entière discrétion. Si monsieur le
 » commandeur ou moi , monsieur , avons pu nous transporter
 » chez vous , nous nous serions dispensés de vous écrire ; mais je
 » ne doute pas que vous n'ayez égard à la prière qui vous est faite
 » ici par une mère de brûler cette lettre.

» Agrérez l'assurance de ma parfaite considération ,

» BARONNE DE MAULINCOUR , née DE RIEUX. »

— Que de tortures ! s'écria Jules.

— Mais que se passe-t-il donc en toi ? dit sa femme en témoi-
 guant une vive anxiété.

— J'en suis arrivé , répondit Jules , à me demander si c'est toi
 qui me fais parvenir cet avis pour dissiper mes soupçons, reprit-
 il en lui jetant la lettre. Ainsi juge de mes souffrances !...

— Le malheureux !... dit M^{me} Jules , en laissant tomber le pa-
 pier. Je le plains , quoiqu'il me fasse bien du mal.

— Tu sais donc qu'il m'a parlé ?

— Ah ! tu l'as été voir malgré ta parole ? dit-elle frappée de ter-
 reur.

— Clémence, notre amour est en danger de périr, et nous sommes en dehors de toutes les lois ordinaires de la vie, laissons donc les petites considérations au milieu des grands périls. Écoute! dis-moi pourquoi tu es sortie ce matin. Les femmes se croient le droit de nous faire quelquefois de petits mensonges. Ne se plaisent-elles pas souvent à nous cacher des plaisirs qu'elles nous préparent? Tout à l'heure, tu m'as dit un mot pour un autre, sans doute; un non pour un oui!...

Il entra dans le cabinet de toilette, et en rapporta le chapeau.

— Tiens, vois! Sans vouloir faire le Bartholo, le jaloux, ton chapeau t'a trahie. Ces taches ne sont-elles pas des gouttes de pluie! Donc tu es sortie en fiacre, et tu as reçu ces gouttes d'eau, soit en allant chercher une voiture, soit en entrant dans *la maison* où tu as été, soit en la quittant. Mais une femme peut sortir de chez elle fort innocemment, même après avoir dit à son mari qu'elle ne sortirait pas. Il y a tant de raisons pour changer d'avis! Avoir des caprices, n'est-ce pas un de vos droits? Vous n'êtes pas obligées à être conséquentes avec vous-mêmes. Tu auras oublié quelque chose: un service à rendre, une visite, ou quelque bonne action à faire. Mais rien n'empêche une femme de dire à son mari ce qu'elle a fait. On ne rougit jamais dans le sein d'un ami. Eh bien! ce n'est pas le mari jaloux qui te parle, ma Clémence, c'est l'amant, c'est l'ami, le frère.

Il se jeta passionnément à ses pieds.

— Parle, non pour te justifier, mais pour calmer d'horribles souffrances? Je sais que tu es sortie? Eh bien! qu'as-tu fait? où as-tu été?

— Oui, je suis sortie, Jules, répondit-elle, d'une voix altérée, quoique son visage fût calme. Mais ne me demande rien de plus. Attends avec confiance, sans quoi tu te créeras des remords éternels. Jules, mon Jules, la confiance est la vertu de l'amour! Je te l'avoue, en ce moment je suis trop troublée pour te répondre, mais je ne suis point une femme artificieuse, et je t'aime; tu le sais!

— Au milieu de tout ce qui peut ébranler la foi d'un homme,

en éveiller la jalousie, car je ne suis donc pas le premier dans ton cœur, je ne suis donc pas toi-même... Eh bien, Clémence, j'aime encore mieux te croire, croire en ta voix, croire en tes yeux ! Si tu me trompes, tu mériterais...

— Oh ! mille morts, dit-elle en l'interrompant.

— Moi je ne te cache aucune de mes pensées, et toi, tu...

— Chut, dit-elle, notre bonheur dépend de notre mutuel silence.

— Ah ! je veux tout savoir ! s'écria-t-il dans un violent accès de rage.

En ce moment des cris de femme se firent entendre, et les glapissements de cette petite voix aigre arrivèrent de l'antichambre jusqu'aux deux époux.

— J'entrerai, je vous dis ! criait-on. Oui, j'entrerai, je veux la voir, je la verrai !...

Jules et Clémence se précipitèrent dans le salon et ils en virent bientôt les portes s'ouvrir avec violence. Puis, une jeune femme se montra tout à coup, suivie de deux domestiques, qui dirent à M. Jules.

— Monsieur, cette femme veut entrer ici malgré nous. Nous lui avons déjà dit que madame n'y était pas. Elle nous a répondu qu'elle savait bien que madame avait sorti, mais qu'elle venait de la voir rentrer ; et elle nous menace de rester à la porte de l'hôtel jusqu'à ce qu'elle ait parlé à madame.

— Retirez-vous, dit M. Desmarests à ses gens.

— Que voulez-vous, mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers l'inconnue.

Cette *demoiselle* était le type d'une nature de femme qui ne se rencontre qu'à Paris. Elle se fait à Paris, comme la boue, comme le pavé de Paris, comme l'eau de la Seine se fabrique à Paris, dans de grands réservoirs à travers lesquels Ducommun la filtre dix fois avant de la livrer aux carafes à facette où elle scintille et claire et pure, de fangeuse qu'elle était : aussi est-ce une créature véritablement originale. Vingt fois saisie par les crayons du peintre, par le pinceau d'Henri Monnier, par la plombagine de Géniole, elle

échappe à toutes les analyses, parce qu'elle est insaisissable dans tous ses modes, comme l'est la nature, comme l'est Paris. En effet, elle ne tient au vice que par un rayon, et s'en éloigne par les mille autres points de la circonférence sociale. D'ailleurs elle ne laisse deviner qu'un trait de son caractère, et c'est le seul qui la rende blâmable : ses belles vertus sont cachées ; son naïf dévergondage, elle en fait gloire. Aussi partout incomplète, même dans *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, où elle a été mise en scène avec toutes ses poésies, ne sera-t-elle jamais vraie que dans son grenier, parce qu'elle sera toujours, autre part, ou calomniée ou flattée ; riche, elle se vicie ; pauvre, elle est incomprise. Et cela ne saurait être autrement ! Elle a trop de vices et trop de bonnes qualités ; elle est trop près d'une asphyxie sublime ou d'un rire flétrissant ; elle est trop belle et trop hideuse ; elle personnifie trop bien Paris auquel elle fournit des portières édentées, des laveuses de linge, des balayeurs, des mendiantes ; parfois des comtesses impertinentes, des actrices admirées, des cantatrices applaudies ; elle a même donné jadis deux quasi-reines à la monarchie.

C'était enfin la grisette de Paris, mais la grisette dans toute sa splendeur : la grisette en fiacre, heureuse, jeune, belle, fraîche ; mais grisette, et grisette à griffes, à ciseaux, hardie comme une Espagnole, hargneuse comme une prude anglaise réclamant ses droits conjugaux ; coquette comme une grande dame, plus franche et prête à tout ; une véritable lionne sortie du petit appartement dont elle avait tant de fois rêvé les rideaux de calicot rouge, le meuble en velours d'Utrecht, la table à thé, le cabaret de porcelaines à sujets peints, la causeuse, le petit tapis de moquette, la pendule d'albâtre et les flambeaux sous verre ; la chambre jaune, le mol édredon ; bref, toutes les joies de la vie des grisettes : la femme de ménage, ancienne grisette elle-même, mais grisette à moustaches et à chevrons, les parties de spectacles, les marrons à discrétion, les robes de soie et les chapeaux à gâcher ; enfin toutes les félicités calculées au comptoir des modistes, moins l'équipage, qui n'apparaît dans les imaginations du comptoir que

comme un bâton de maréchal dans les rêves du soldat. Oui, cette grisette avait tout cela pour une affection vraie ou malgré l'affection vraie, comme quelques autres l'obtiennent souvent pour une heure par jour, espèce d'impôt insouciamment acquitté.

La jeune femme qui se trouvait en présence de M. et M^{me} Jules avait le pied si découvert dans sa chaussure qu'à peine voyait-on une légère ligne noire entre le tapis et son bas blanc. Cette chaussure, dont Gavarni sait si bien rendre le trait, est une grâce particulière à la grisette parisienne; mais elle se trahit encore mieux aux yeux de l'observateur par le soin avec lequel ses vêtemens adhèrent à ses formes, qu'ils dessinent nettement. Aussi l'inconnue était-elle, pour ne pas perdre l'expression pittoresque créée par le soldat français, ficelée dans une robe verte, à guimpe, qui laissait deviner la beauté de son corsage, alors parfaitement visible; car son châle de cachemire Ternaux, tombant à terre, n'était plus retenu que par les deux bouts qu'elle gardait presque entortillés dans ses poignets. Elle avait une figure fine, des joues roses, un teint blanc, des yeux gris étincelans, un front bombé, très-proéminent, des cheveux soigneusement lissés, qui s'échappaient de son petit chapeau, en grosses boucles sur son cou.

— Je me nomme Ida, monsieur. Et si c'est là M^{me} Jules, à laquelle j'ai l'avantage de parler, je venais pour lui dire tout ce que j'ai sur le cœur, contre elle. C'est très-mal, quand on a son affaire faite, et qu'on est comme vous êtes ici, de vouloir enlever à une pauvre fille un homme avec lequel j'ai contracté un mariage moral, et qui parle de réparer ses torts en m'épousant à la *municipalité*. Il y a bien assez de jolis jeunes gens dans le monde, pas vrai, monsieur?...

M^{me} Jules se tourna vers son mari.

— Vous me permettrez, monsieur, de ne pas en entendre davantage...

Et elle rentra dans sa chambre.

— si cette dame est avec vous, j'ai fait des *brioques*, à ce que je vois; mais tant pire. Pourquoi vient-elle voir M. Ferragus tous les jours?

— Vous vous trompez, mademoiselle, dit Jules stupéfait. Ma femme est incapable...

— Ah! vous êtes donc mariés vous *deusse!* dit la grisette en manifestant quelque surprise. C'est alors bien plus mal, monsieur, pas vrai, à une femme qui a le bonheur d'être mariée en légitime mariage, d'avoir des rapports avec un homme d'âge; car enfin Henri...

— Mais quoi, Henri?... dit M. Jules en prenant Ida, et l'entraînant dans une pièce voisine pour que sa femme n'entendît plus rien.

— Eh bien! Ferragus...

— Mais il est mort!... dit Jules.

— C'te farce! J'ai été à Franconi avec lui hier au soir, et il m'a ramenée, comme cela se doit. D'ailleurs votre dame peut vous en donner des nouvelles. Ne l'a-t-elle pas été voir à trois heures? je le sais bien : je l'ai attendue dans la rue, rapport à ce qu'un aimable homme, M. Justin, que vous connaissez peut-être, un petit vieux qui a des breloques, et qui porte un corset, m'avait prévenue que j'avais une M^{me} Jules pour rivale. Cenom-là, monsieur, est bien connu parmi les noms de guerre. Excusez, puisque c'est le vôtre; mais quand M^{me} Jules serait une duchesse de la cour, Henri est si riche qu'il peut satisfaire toutes ses fantaisies. Mon affaire est de défendre mon bien, et j'en ai le droit; car, moi, je l'aime, Henri! C'est ma *promière* inclination, et il y va de mon amour et de mon sort à venir. Je ne crains rien, monsieur; je suis honnête, et je n'ai jamais menti, ni volé le bien de qui que ce soit. Ce serait une impératrice qui serait ma rivale, que j'irais à elle tout droit; et si elle m'enlevait mon mari futur, je me sens capable de la tuer, tout impératrice qu'elle est, parce que toutes les belles femmes sont égales, monsieur...

— Assez! assez! dit Jules. Où demeurez-vous?

— Rue de la Corderie-du-Temple, n^o 14, monsieur. Ida Gruget, couturière en corsets, pour vous servir, car nous en faisons beaucoup pour les messieurs.

— Et où demeure l'homme que vous nommez Ferragus?

— Mais, monsieur, dit-elle en se pinçant les lèvres, ce n'est d'abord pas un homme. C'est un monsieur plus riche que vous ne l'êtes peut-être. Mais pourquoi est-ce que vous me demandez son adresse quand votre femme la sait? Il m'a dit de ne point la donner. Est-ce que je suis obligée de vous répondre?... Je ne suis, Dieu merci, ni au confessionnal ni à la police, et je ne dépends que de moi.

— Et si je vous offrais vingt, trente, quarante mille francs pour me dire où demeure M. Ferragus?

— Ah! n, i, ni, mon petit ami, c'est fini! dit-elle en joignant à cette singulière réponse un geste populaire. Il n'y a pas de somme qui me fasse dire cela. — J'ai l'honneur de vous saluer. — Par où s'en va-t-on donc d'ici?...

Jules atterré laissa partir Ida, sans songer à elle. Le monde entier semblait s'écrouler sous lui; et, au-dessus de lui, le ciel tombait en éclats.

— Monsieur est servi!... lui dit son valet de chambre.

Le valet de chambre et le valet d'office attendirent dans la salle à manger pendant environ un quart d'heure, sans voir arriver leurs maîtres.

— Madame ne dînera pas, vint dire la femme de chambre.

— Qu'y a-t-il donc, Joséphine? demanda le valet.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Madame pleure et va se mettre au lit. Monsieur avait sans doute une inclination en ville, et cela s'est découvert dans un bien mauvais moment, entendez-vous?... Je ne répondrais pas de la vie de madame. Tous les hommes sont si gauches! Ils vous font toujours des scènes sans aucune précaution.

— Pas du tout, reprit le valet de chambre à voix basse, c'est, au contraire, madame qui... enfin vous comprenez. Quel temps aurait donc monsieur pour aller en ville, lui qui depuis cinq ans n'a pas couché une seule fois hors de la chambre de madame, qui descend à son cabinet à dix heures, et n'en sort qu'à midi pour déjeuner? Enfin sa vie est connue, elle est régulière, au lieu que madame file presque tous les jours à trois heures, on ne sait où.

— Et monsieur aussi.

— Mais il va à la Bourse, monsieur. Voilà pourtant trois fois que je l'avertis qu'il est servi, reprit le valet de chambre après une pause, et c'est comme si l'on parlait à un terme.

M. Jules entra.

— Où est madame?...

— Madame va se coucher, elle a la migraine, répondit la femme de chambre en prenant un air important.

M. Jules dit alors avec beaucoup de sang-froid en s'adressant à ses gens :

— Vous pouvez desservir ; je vais tenir compagnie à madame.

Et il rentra chez sa femme qu'il trouva pleurant, mais étouffant ses sanglots dans un mouchoir.

— Pourquoi pleurez-vous ? lui dit Jules ; vous n'avez à attendre de moi ni violences ni reproches. Pourquoi me vengerais-je ? Si vous n'avez pas été fidèle à mon amour, c'est que vous n'en étiez pas digne...

— Pas digne !

Ces mots répétés s'entendirent à travers les sanglots, et l'accent avec lequel ils furent prononcés eût attendri tout autre homme que Jules.

— Pour vous tuer, il faudrait aimer plus que je n'aime peut-être, dit-il en continuant ; mais je n'en aurais pas le courage, je me tuerais plutôt, moi, vous laissant à votre... bonheur, et à... à qui ?

Il n'acheva pas.

— Se tuer !... cria Clémence en se jetant aux pieds de Jules et les tenant embrassés.

Mais, lui, voulut se débarrasser de cette étreinte et secoua sa femme en la traînant jusqu'à son lit.

— Laissez-moi !... dit-il.

— Non, non, Jules ! criait-elle. Si tu ne m'aimes plus, je mourrai... Veux-tu tout savoir ?

— Oui !...

Alors il la prit, la serra violemment, s'assit sur le bord du lit, la retint entre ses jambes ; puis, regardant d'un œil sec cette belle

tête devenue couleur de feu, mais toute sillonnée de larmes :

— Allons, dis....

Les sanglots recommencèrent.

— Non, c'est un secret de vie et de mort ; et si je le disais, je... Non, je ne puis pas ! Grâce ! Jules !

— Tu me trompes toujours...

— Ah ! il n'y a plus de *vous* !.... dit-elle. Oui, Jules, tu peux croire que je te trompe ; mais bientôt tu sauras tout...

— Mais ce Ferragus, ce forçat que tu vas voir, cet homme enrichi par des crimes, s'il n'est pas à toi, si tu ne lui appartiens...

— Oh ! Jules !...

— Eh bien ! est-ce ton bienfaiteur inconnu ? l'homme auquel nous devrions notre fortune, comme on l'a déjà dit ?

— Qui a dit cela ?

— Un homme que j'ai tué en duel.

— Oh Dieu !...

— Si ce n'est pas ton protecteur, s'il ne te donne pas de l'or, si c'est toi qui lui en portes ? Voyous ? est-ce ton frère ?...

— Eh bien, dit-elle, si cela était ?...

M. Desmarets se croisa les bras.

— Pourquoi me l'aurait-on caché ?... reprit-il. Vous m'auriez donc trompé ta mère et toi ?... D'ailleurs, va-t-on chez son frère tous les jours, ou presque tous les jours ? hein ?

Sa femme était évanouie à ses pieds.

— Morte !... dit-il. Et si j'avais tort ?...

Il sauta sur les cordons de sonnettes, appela Joséphine et mit Clémence sur le lit.

— J'en mourrai, dit M^{me} Jules en revenant à elle.

— Joséphine, cria M. Desmarets, allez chercher le docteur Méo. Puis vous irez après chez mon frère, en le priant de venir le plus tôt possible.

— Pourquoi votre frère ? dit Clémence.

Jules était déjà sorti.

Pour la première fois depuis cinq ans, M^{me} Jules se coucha seule dans son lit, et fut contrainte de laisser entrer un médecin

dans sa chambre sacrée. Ce furent deux peines bien vives. Le médecin trouva M^{me} Jules fort mal. Jamais émotion violente n'avait été plus intempestive. Il ne voulut rien préjuger, et remit au lendemain à donner son avis, après avoir ordonné quelques prescriptions qui ne furent point exécutées, les intérêts du cœur ayant fait oublier tous les soins physiques.

Vers le matin, Clémence n'avait pas encore dormi. Elle était préoccupée par le sourd murmure d'une conversation qui durait depuis plusieurs heures entre les deux frères; mais l'épaisseur des murs ne laissait arriver à son oreille aucun mot qui pût lui trahir l'objet de cette longue conférence.

M. Desmarests, le notaire, s'en alla bientôt. Alors, le calme de la nuit, puis la singulière activité de sens que donne la passion, permirent à Clémence d'entendre le cri d'une plume, et les mouvemens involontaires d'un homme occupé à écrire. Ceux qui passent habituellement les nuits, et qui ont observé les différens effets de l'acoustique par un profond silence, savent que souvent un léger retentissement est facile à percevoir dans les mêmes lieux où des murmures égaux et continus n'avaient rien de distinctible.

À quatre heures le bruit cessa.

Clémence se leva inquiète et tremblante. Puis, pieds nus, sans peignoir, ne pensant ni à sa moiteur, ni à l'état dans lequel elle se trouvait, la pauvre femme ouvrit heureusement la porte de communication sans la faire crier. Alors elle vit son mari une plume à la main, tout endormi dans son fauteuil. Les bougies brûlaient dans les bobèches.

Elle s'avança lentement, et lut sur une enveloppe déjà cachetée :

CECI EST MON TESTAMENT.

Elle s'agenouilla comme devant une tombe, et baisa la main de son mari, qui s'éveilla soudain.

—Jules, mon ami, l'on accorde quelques jours aux criminels condamnés à mort, dit-elle en le regardant avec des yeux allumés par la fièvre et par l'amour : innocente, je ne t'en demande que deux. Laisse-moi libre pendant deux jours. Et.... attends ! Après, je mourrai heureuse ; du moins, tu me regretteras.



— Clémence, je te les accorde.

Et, comme elle baisait les mains de son mari dans une touchante effusion de cœur, Jules, fasciné par ce cri de l'innocence, la prit et la baisa au front, tout honteux de subir encore le pouvoir de cette noble beauté.

Le lendemain, après avoir pris quelques heures de repos, Jules entra dans la chambre de sa femme, obéissant machinalement à sa coutume, de ne point sortir sans l'avoir vue. Clémence dormait. Un rayon de lumière passant par les fentes les plus élevées des fenêtres tombait sur le visage de cette femme accablée. Déjà les douleurs avaient altéré son front et la rougeur de ses lèvres. L'œil d'un amant ne pouvait pas se tromper à l'aspect de quelques marbrures foncées et de la pâleur malade qui remplaçait et le ton égal des joues et la blancheur mate du teint, deux fonds purs sur lesquels se jouaient si naïvement les sentimens de cette belle ame.

— Elle souffre! se dit Jules. Pauvre Clémence, que Dieu nous protège!

Il la baisa bien doucement sur le front. Elle s'éveilla, vit son mari, et comprit tout. Mais, ne pouvant parler, elle lui prit la main, et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Je suis innocente! dit-elle en achevant son rêve.

— Tu ne sortiras pas? lui demanda Jules.

— Non, je me sens trop faible pour quitter mon lit.

— Si tu changes d'avis, attends mon retour... dit Jules.

Et il descendit à la loge.

— Fouquereau, vous surveillerez exactement votre porte, je veux connaître les gens qui entreront dans l'hôtel, et ceux qui en sortiront.

Puis M. Jules se jeta dans un fiacre, se fit conduire à l'hôtel de Maulincour, et y demanda le baron.

— Monsieur est malade, lui dit-on.

Jules insista pour entrer, donna son nom; et, à défaut de M. de Maulincour, voulut voir le vidame ou la douairière. Il attendit pendant quelque temps dans le salon de la vicille baronne, qui

vint le trouver, et lui dit que son petit-fils était beaucoup trop indisposé pour le recevoir.

— Je connais, madame, répondit Jules, la nature de sa maladie, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; et je vous prie de croire...

— Une lettre à vous, monsieur! de moi! s'écria la douairière en l'interrompant, mais je n'ai point écrit de lettre... Et que m'y fait-on dire, monsieur, dans cette lettre?

— Madame, reprit Jules, ayant l'intention de venir chez M. de Maulincour aujourd'hui même, et de vous rendre cette lettre, j'ai cru pouvoir la conserver, malgré l'injonction qui la termine. La voici.

La douairière sonna pour avoir ses doubles besicles, et lorsqu'elle eut jeté les yeux sur le papier, elle manifesta la plus grande surprise, et dit :

— Monsieur, mon écriture est si parfaitement imitée, que s'il ne s'agissait pas d'une affaire aussi récente je m'y tromperais moi-même. Mon petit-fils est malade, il est vrai, monsieur; mais sa raison n'a jamais été, *le moins du monde*, altérée. Nous sommes le jouet de quelques mauvaises gens; cependant, je ne devine pas dans quel but a été faite cette impertinence... Vous allez voir mon petit-fils, monsieur, et vous reconnaîtrez qu'il est parfaitement sain d'esprit.

Et elle sonna de nouveau pour faire demander au baron s'il pouvait recevoir M. Desmarets. Le valet revint avec une réponse affirmative. Jules monta chez Auguste de Maulincour, qu'il trouva dans un fauteuil, assis au coin de la cheminée, et qui, trop faible pour se lever, le salua par un geste mélancolique. Le vidame de Pamiers lui tenait compagnie.

— Monsieur le baron, dit Jules, j'ai quelque chose à vous dire d'assez particulier pour désirer que nous soyons seuls.

— Monsieur, répondit Auguste, M. le commandeur sait toute cette affaire, et vous pouvez parler devant lui sans crainte.

— Monsieur le baron, reprit Jules d'une voix grave, vous avez troublé, presque détruit mon bonheur, sans en avoir le droit. Jus-

qu'au moment où nous verrons qui de nous peut demander ou doit accorder une réparation à l'autre, vous êtes tenu de m'aider à marcher dans la voie ténébreuse où vous m'avez jeté. Je viens donc pour apprendre de vous la demeure actuelle de l'être mystérieux qui exerce sur nos destinées une si fatale influence, et qui semble avoir à ses ordres une puissance surnaturelle. Hier, au moment où je rentrais, après avoir entendu vos aveux, voici la lettre que j'ai reçue.

Et Jules lui présenta la fausse lettre.

— Ce Ferragus, ce Bourignard, ou ce M. de Funçal est un démon !... s'écria Maulincour, après l'avoir lue. Dans quel affreux dédale ai-je mis le pied ? où vais-je ? J'ai eu tort, monsieur, dit-il en regardant Jules ; mais la mort est, certes, la plus grande des expiations, et ma mort approche. Vous pouvez donc me demander tout ce que vous désirerez, je suis à vos ordres.

— Monsieur, vous devez savoir où demeure l'inconnu ; je veux absolument, dût-il m'en coûter toute ma fortune actuelle, pénétrer ce mystère ; et, en présence d'un ennemi si cruellement intelligent, les momens sont précieux.

— Justin va vous dire tout, répondit le baron.

A ces mots, le commandeur s'agita sur sa chaise.

Auguste sonna.

— Justin n'est pas à l'hôtel, dit le vidame.

— Hé bien ! dit vivement Auguste, nos gens savent où il est. Un homme montera vite à cheval pour le chercher. Votre valet est dans Paris, n'est-ce pas ? On l'y trouvera.

Le commandeur parut visiblement troublé.

— Justin ne viendra pas, mon ami, dit le vieillard. Il est mort. Je voulais te cacher cet accident, mais...

— Mort ! s'écria M. de Maulincour, mort !... Et quand, et comment ?

— Hier, dans la nuit. Il a été souper avec d'anciens amis, et s'est enivré sans doute. Ses amis, pris de vin comme lui, l'auront laissé se coucher dans la rue, et une grosse voiture lui a passé sur le corps...

— Le forçat ne l'a pas manqué !... Du premier coup, il l'a tué !

dit Auguste. Il n'a pas été si heureux avec moi, il a été obligé de s'y prendre à quatre fois.

Jules devint sombre et pensif.

— Je ne saurai donc rien! s'écria l'agent de change après une longue pause. Votre valet a peut-être été justement puni! N'a-t-il pas outrepassé vos ordres en calomniant M^{me} Desmarets dans l'esprit d'une *Ida*, dont il a réveillé la jalousie afin de la déchaîner sur nous?

— Ah! monsieur, dans ma colère, je lui avais abandonné M^{me} Jules.

— Monsieur! s'écria le mari vivement irrité.

— Oh! maintenant, monsieur, répondit l'officier, en réclamant le silence par un geste de main, je suis prêt à tout. Vous ne ferez pas mieux que ce qui est fait, et vous ne me direz rien que ma conscience ne m'ait déjà dit. J'attends ce matin le plus célèbre professeur de toxicologie pour connaître mon sort. Si je suis destiné à de trop grandes souffrances, ma résolution est prise: je me brûlerai la cervelle!...

— Vous parlez comme un enfant! s'écria le commandeur épouventé par le sang froid avec lequel le baron avait dit ces mots. Votre grand'mère mourrait de chagrin.

— Ainsi, monsieur, dit Jules, il n'existe aucun moyen de connaître en quel endroit de Paris demeure cet homme extraordinaire?

— Je crois, monsieur, répondit le vicillard, avoir entendu dire à ce pauvre Justin que M. de Funcal logeait à l'ambassade de Portugal, ou à celle du Brésil. M. de Funcal est un gentilhomme qui appartient aux deux pays. Quant au forçat, il est mort et enterré. Votre persécuteur, quel qu'il soit, me paraît assez puissant pour que vous l'acceptiez sous sa nouvelle forme, jusqu'au moment où vous aurez les moyens de le confondre et de l'écraser; mais agissez avec prudence, mon cher monsieur. Si M. de Maulincour avait suivi mes conseils, rien de tout ceci ne serait arrivé...

Jules se retira froidement, mais avec politesse, et ne sut quel parti prendre pour arriver à Ferragus.

Au moment où il rentra, son concierge lui dit que madame était sortie pour aller jeter une lettre dans la boîte de la petite poste, qui se trouvait en face de la rue de Ménars.

Jules se sentit humilié de reconnaître la prodigieuse intelligence avec laquelle son concierge épousait sa cause, et l'adresse avec laquelle il devinait les moyens de le servir. L'empressement des inférieurs, et leur habileté particulière à compromettre les maîtres qui se compromettent, lui étaient connus ; le danger de les avoir pour complices en quoi que ce soit, il l'avait apprécié ; mais il ne put songer à sa dignité personnelle qu'au moment où il se trouva si subitement ravalé. Quel triomphe pour l'esclave incapable de s'élever jusqu'à son maître, de faire tomber le maître jusqu'à lui ! Jules fut brusque et dur ; autre faute. Mais il souffrait tant ! Sa vie, jusque-là si droite, si pure, devenait tortueuse ; et il lui fallait maintenant ruser, mentir... Et Clémence aussi mentait et rusait ! Ce moment fut un moment de dégoût. Perdu dans un abîme de pensées amères, Jules resta machinalement immobile à la porte de son hôtel. Tantôt s'abandonnant à des idées de désespoir, il voulait fuir, quitter la France, en emportant sur son amour toutes les illusions de l'incertitude. Tantôt, ne mettant pas en doute que la lettre jetée à la poste par Clémence ne s'adressât à Ferragus, il cherchait les moyens de surprendre la réponse qu'allait y faire cet être mystérieux. Tantôt il analysait les singuliers hasards de sa vie depuis son mariage, et se demandait si la calomnie dont il avait tiré vengeance n'était pas une vérité. Enfin, revenant à la réponse de Ferragus, il se disait :

— Mais cet homme si profondément habile, si logique dans ses moindres actes, qui voit, qui pressent, qui calcule et devine même nos pensées, Ferragus répondra-t-il?... Ne doit-il pas employer des moyens en harmonie avec sa puissance ? N'enverra-t-il pas sa réponse par quelque habile coquin ; ou, peut-être, dans un écrit apporté par un honnête homme qui ne saura pas ce qu'il apporte, ou dans l'enveloppe des souliers qu'une ouvrière viendra livrer fort innocemment à ma femme?... Si Clémence et lui s'entendent...

Et il se défiait de tout, et il parcourait les champs immenses, la mer sans rivage des suppositions ; puis, après avoir flotté pendant quelque temps entre mille partis contraires, il se trouva plus fort chez lui que partout ailleurs, et résolut de veiller dans sa maison, comme un *formica-leo* au fond de sa volute sablonneuse.

— Fouquereau, dit-il à son concierge, je suis sorti pour tous ceux qui viendront me voir. Si quelqu'un veut parler à madame, ou lui apporte quelque chose, tu tinteras deux coups. Puis tu me monteras toutes les lettres qui seraient adressées ici, n'importe à qui...

— Ainsi, pensa-t-il en remontant dans son cabinet, qui se trouvait à l'entresol, je vais au devant des finesses de maître Ferragus. S'il envoie quelque émissaire assez rusé pour me demander afin de savoir si madame est seule, au moins je ne serai pas joué comme un sot !...

Il se colla aux vitres qui, dans son cabinet, donnaient sur la rue, et, par une dernière ruse que lui inspira la jalousie, il résolut de faire monter son premier commis dans sa voiture, et de l'envoyer à la Bourse en son lieu et place, avec une lettre pour un agent de change de ses amis, auquel il expliqua ses achats et ses ventes, en le priant de le remplacer. Il remit ses transactions les plus délicates au lendemain, se moquant de la hausse et de la baisse, et de toutes les dettes européennes. Beau privilège de l'amour ! il écrase tout, fait tout pâlir : l'autel, le trône et les grands livres !

A trois heures et demie, au moment où la Bourse est dans tout le feu des reports, des fins courant, des primes, des fermes, etc., M. Jules vit entrer dans son cabinet Fouquereau tout radieux.

— Monsieur, il vient de venir une vieille femme, mais *soignée*, je dis, et une fine mouche. Elle a demandé monsieur, a paru contrariée de ne point le trouver, et m'a donné pour madame une lettre que voici !...

Jules décacheta la lettre, en proie à une angoisse fiévreuse. En la voyant, il tomba dans son fauteuil, tout épuisé. La lettre était un non-sens continu ; il fallait en avoir la clef pour la lire.

— Va-t'en, Fouquereau.

Le concierge sortit.

— C'est un mystère plus profond que ne l'est la mer, à l'endroit où la sonde se perd !.... Ah ! c'est de l'amour. L'amour seul est aussi sagace , aussi ingénieux ! Mon Dieu ! je tueraï Clémence.

En ce moment , une idée heureuse jaillit dans sa cervelle avec tant de force qu'il en fut presque physiquement éclairé.

Aux jours de sa laborieuse misère , avant son mariage , Jules s'était fait un ami véritable , un demi *Pméja*. L'excessive délicatesse avec laquelle il avait manié les susceptibilités d'un ami pauvre et modeste , le respect dont il l'avait entouré , l'ingénieuse adresse avec laquelle il l'avait noblement forcé de participer à son opulence , sans le faire rougir , accrurent leur amitié. Jacquet resta fidèle à Desmarets , malgré sa fortune. Jacquet , homme de probité , travailleur , austère en ses mœurs , avait fait lentement son chemin dans le ministère qui consomme à la fois le plus de friponnerie et le plus de probité. Employé au ministère des affaires étrangères , il y avait , en charge , la partie la plus délicate des archives. Jacquet était , dans le ministère , une espèce de ver luisant qui jetait la lumière à ses heures sur les correspondances secrètes , en déchiffrant et classant les dépêches. Placé plus haut que le simple bourgeois , se trouvant , aux affaires étrangères , tout ce qu'il y avait de plus élevé dans les rangs subalternes , il vivait obscurément , heureux d'une obscurité qui le mettait à l'abri des revers , content de payer , en oboles , sa dette à la patrie. Adjoint né de sa mairie , il obtenait , en style de journal , toute la considération qui lui était due. Grâce à Jules , sa position s'était améliorée par un bon mariage. Patriote inconnu , ministériel en fait , il se contentait de gémir , au coin du fen , sur la marche du gouvernement. Du reste , Jacquet était , dans son ménage , un roi débonnaire , un homme à parapluie , qui payait à sa femme un remise dont il ne profitait jamais. Enfin , pour achever la peinture de ce *philosophe sans le savoir* , il n'avait pas encore soupçonné , ne devait même jamais soupçonner tout le parti qu'il pouvait tirer de sa position , en ayant pour ami intime un agent de change , et le secret de l'état , tous les matins. Cet homme ,

sublime à la manière du soldat ignoré qui meurt en sauvant Napoléon par un *qui vive*, demeurait au ministère. En dix minutes, Jules se trouva dans le bureau de l'archiviste, et Jacquet, lui avançant une chaise, posa méthodiquement son garde-vue sur sa table en taffetas vert, se frota les mains, prit sa tabatière, se leva en faisant craquer ses omoplates, en se haussant le thorax, et dit :

— Par quel hasard ici ?

— Jacquet, j'ai besoin de toi pour deviner un secret, un secret de vie et de mort.

— Cela ne concerne pas la politique ?

— Ce n'est pas à toi que je le demanderais, je ne le saurais pas, dit Jules. Non, c'est une affaire de ménage sur laquelle je te demande le silence le plus profond.

— Claude-Joseph Jacquet, muet par état. Tu ne me connais donc pas ? dit-il en riant. C'est ma partie, la discrétion.

Jules lui montra la lettre en lui disant :

— Il faut me lire ce billet adressé à ma femme...

— Diable, diable ! mauvaise affaire !... dit Jacquet en examinant la lettre de la même manière qu'un usurier examine un effet négociable. Ah ! c'est une lettre à grille... attends.

Il laissa Jules seul dans le cabinet, et revint assez promptement.

— Niaiserie, mon ami ! c'est écrit avec une vieille grille dont se servait l'ambassadeur de Portugal sous M. de Choiseul, lors du renvoi des jésuites. — Tiens, voici.

Jacquet superposa un papier à jour, régulièrement découpé comme une de ces dentelles que les confiseurs mettent sur leurs dragées, et Jules put alors facilement lire les phrases qui restèrent à découvert.

« N'aie plus d'inquiétudes, ma chère Clémence, notre bonheur ne sera plus troublé par personne, et ton mari déposera ses soupçons. Je ne puis t'aller voir. Quelque malade que tu sois, il faut avoir le courage de venir ; cherche, trouve des forces ; tu en puiseras dans ton amour. Mon affection pour toi m'a contraint de subir la plus cruelle des opérations, et il m'est impossible de bou-

ger de mon lit. Quelques moxas m'out été appliqués hier au soir à la nuque du cou, d'une épaule à l'autre ; et il a fallu les laisser brûler assez long-temps, tu me comprends ? Mais je pensais à toi, je n'ai pas trop souffert. Pour dérouter toutes les perquisitions de Maulincour, qui ne nous persécutera plus long-temps, j'ai quitté le toit protecteur de l'ambassade, et suis à l'abri de toutes recherches, rue des Enfans-Rouges, n^o 12, chez une vieille femme nommée M^{me} Étienne Gruget, la mère de cette Ida, qui va payer cher sa sottise incartade. Viens-y demain, à neuf heures du matin. Je suis dans une chambre à laquelle on ne parvient que par un escalier intérieur. Demande M. Camusat. A demain. Je te baise le front. »

Jacquet regarda Jules avec une sorte de terreur honnête, qui comportait une compassion vraie, et dit son mot favori : — Diable ! diable ! sur deux tons différens.

— Cela te semble clair, n'est-ce pas ?..... dit Jules. Eh bien ! il y a dans le fond de mon cœur une voix qui plaide pour ma femme, et qui se fait entendre plus haut que toutes les douleurs de la jalousie. Je subirai jusqu'à demain le plus horrible des supplices ; mais enfin demain, de neuf à dix heures, je saurai tout, et je serai malheureux ou heureux pour la vie. Pense à moi, Jacquet.

— Je serai chez toi demain à onze heures. Nous irons là ensemble, et je t'attendrai, si tu le veux, dans la rue. Tu peux courir des dangers ; il faut près de toi quelqu'un de dévoué qui te comprenne à demi mot et que tu puisses employer sûrement. Compte sur moi.

— Même pour m'aider à tuer quelqu'un.

— Diable, diable !..... dit Jacquet vivement, en répétant pour ainsi dire la même note musicale, j'ai deux enfans et une femme...

Jules serra la main de Claude Jacquet, et sortit. Mais il revint précipitamment.

— J'oublie la lettre, dit-il. Puis ce n'est pas tout, il faut la recacherer...

— Diable, diable ! tu l'as ouverte sans en prendre l'empreinte ! Mais le cachet s'est heureusement assez bien fendu ; va, laisse-la-moi ; je te la rapporterai *secundum scripturam*.

— A quelle heure ?

— A cinq heures et demie...

— Si je n'étais pas encore rentré, remets-la tout bonnement au concierge, en lui disant de la monter à madame.

— Me veux-tu demain ?

— Non. Adieu.

Jules arriva promptement à la place de la Rotonde du Temple ; il y laissa son cabriolet, et vint à pied rue des Enfants-Rouges, où il examina la maison de M^{me} Étienne Gruget. Là devait s'éclaircir le mystère d'où dépendait le sort de tant de personnes. Là était Ferragus, et à Ferragus aboutissaient tous les fils de cette intrigue. La réunion de M^{me} Jules, de son mari, de cet homme, n'était-elle pas le nœud gordien de ce drame déjà sanglant, et auquel ne devait pas manquer le glaive qui dénoue les nœuds les plus fortement tissus.

Cette maison était une de celles qui appartiennent au genre des *cabajoutis*. Ce nom très-significatif est donné par le peuple de Paris à ces maisons composées, pour ainsi dire, de pièces de rapport. Ce sont presque toujours, ou des habitations primitivement séparées, mais réunies par les fantaisies des différens propriétaires qui les ont successivement agrandies ; ou des maisons commencées, laissées, reprises, achevées, des maisons malheureuses qui ont passé, comme certains peuples, sous plusieurs dynasties de maîtres capricieux. Ni les étages ni les fenêtres *ne sont ensemble*, pour employer à la peinture un de ses termes les plus pittoresques ; tout y jure, même les ornemens extérieurs. Le *cabajoutis* est à l'architecture parisienne ce que le *caparnaïm* est à l'appartement, un vrai fouillis où l'on a jeté pêle-mêle les choses les plus discordantes.

— Madame Étienne?... demanda Jules à une portière logée sous la grande porte, dans une de ces espèces de cages à poulets, petite maison de bois, montée sur des roulettes, et assez semblable à ces cabinets que la police a construits sur toutes les places de fiacres.

— Hein!... dit la portière en quittant le bas qu'elle tricotait.

A Paris, les différens sujets qui concourent à la physionomie d'une

portion quelconque de cette monstrueuse cité, s'harmonient admirablement avec le caractère de l'ensemble. Ainsi portier, concierge, ou suisse, quel que soit le nom donné à ce muscle essentiel du monstre parisien, il est toujours conforme au quartier dont il fait partie, et souvent il le résume. Brodé sur toutes les coutures, oisif, le concierge joue sur les rentes dans le faubourg Saint-Germain; le portier a ses aises dans la Chaussée-d'Antin; il lit les journaux dans le quartier de la Bourse; il a un état dans le faubourg Montmartre; la portière est une ancienne fille dans le quartier de la prostitution; au Marais, elle a des mœurs, elle est revêche, elle a ses lubies.

En voyant M. Jules, la portière prit un couteau pour remuer la motte presque éteinte de sa chaufferette; puis elle lui dit :

— Vous demandez M^{me} Étienne? Est-ce M^{me} Étienne Gruget?

— Oui.

— Qui travaille en passementerie?

— Oui.

Alors la portière sortit de sa cage.

— Eh bien! monsieur, dit-elle en mettant la main sur le bras de M. Jules, et le conduisant au bout d'un long boyau voûté comme une cave, vous monterez le second escalier, au fond de la cour. Voyez-vous les fenêtres où il y a des *géroflées*? C'est là qu'est M^{me} Étienne.

— Merci, madame. Croyez-vous qu'elle soit seule?

— Mais pourquoi donc qu'elle ne serait pas seule, cette femme? elle est veuve.

Jules monta lestement un escalier fort obscur, dont les marches avaient des callosités formées par la boue durcie qu'y laissaient les allans et venans. Au second étage, il vit trois portes, mais point de *géroflées*. Heureusement sur l'une de ces portes, la plus huileuse et la plus brune des trois, il lut ces mots écrits à la craie : *Ida viendra ce soir à neuf heures.*

— C'est là?... se dit Jules.

Il tira un vieux cordon de sonnette tout noir, à pied de biche, entendit le bruit étouffé d'une sonnette fêlée, et les jappemens

d'un petit chien asthmatique. La manière dont les sons retentissaient dans l'intérieur lui annoncèrent un appartement encombré de choses qui n'y laissaient pas subsister le moindre écho, trait caractéristique des logemens occupés par des ouvriers, par de petits ménages, auxquels la place et l'air manquent. Jules cherchait machinalement les *géoflées*, et finit par les trouver sur l'appui extérieur d'une croisée à coulisse, entre deux plombs empestés. Là des fleurs, là un jardin long de deux pieds, large de six pouces; là, un grain de blé! là, toute la vie résumée; mais là aussi toutes les misères de la vie. En face de ces fleurs chétives et des superbes tuyaux du blé, un rayon de lumière, tombant là du ciel, comme par grâce, faisait ressortir la poussière, la graisse, et je ne sais quelle couleur particulière aux taudis parisiens, mille saletés qui encadraient, vieillissaient et tachaient les murs humides, les balustres vermoulus de l'escalier, les châssis disjoints des fenêtres et les portes primitivement rouges.

Bientôt une toux de cercueil et le pas lourd d'une vieille femme qui traînait péniblement des chaussons de lisière annoncèrent la mère d'Ida Gruget.

Elle ouvrit la porte, sortit sur le palier, leva la tête, et dit :

— Ah! c'est M. Bocquillon! Mais non! Par exemple, comme vous ressemblez à M. Bocquillon? Vous êtes son frère, peut-être?..... Qu'y a-t-il pour votre service? Entrez donc, monsieur...

Jules suivit cette femme dans une première pièce, où il vit, mais en masse, des cages, des ustensiles de ménage, des fourneaux, des meubles, de petits plats de terre pleins de pâtée ou d'eau pour le chien et les chats, une horloge de bois, des couvertures, des gravures d'Eisen, de vieux fers entassés, mêlés, confondus de manière à produire un tableau véritablement grotesque, le vrai *capharnaüm* parisien, auquel ne manquaient même pas quelques numéros du *Constitutionnel*.

Jules, dominé par une pensée de prudence, n'écouta pas la veuve Gruget, qui lui disait :

— Entrez donc ici, monsieur, vous vous chaufferez.

Craignant d'être entendu par Ferragus, Jules se demandait s'il ne valait pas mieux conclure dans cette première pièce le marché qu'il venait proposer à la vicille.

Une poule qui sortit d'une soupenne, en caquetant, le tira de sa méditation secrète. Il avait pris sa résolution. Alors il suivit la mère d'Ida dans la pièce à feu, où ils furent accompagnés par le petit carlin poussif, personnage muet, qui grimpa sur un vieux tabouret. M^{me} Gruget avait eu toute la fatuité d'une demi-misère en parlant de chauffer son hôte, car son pot-au-feu cachait complètement deux tisons à peine rejoints. L'écumoire gisait à terre, la queue dans les cendres. Le chambranle de la cheminée, orné d'un Jésus de cire mis sous une cage carrée en verre bordé de papier bleuâtre, était encombré de laines, de bobines et d'outils nécessaires à la passementerie. Jules examina tous les meubles de l'appartement avec une curiosité pleine d'intérêt, et manifesta malgré lui sa secrète satisfaction.

— Hé bien ! dites donc, monsieur, est-ce que vous voulez vous arranger de *mes meubles* ? lui dit la veuve en s'asseyant sur un fauteuil de canne jaune qui semblait être son quartier-général. Il y avait à la fois son mouchoir, sa tabatière, son tricot, des légumes épluchés à moitié, des lunettes, un calendrier, des galons de livrée commencés, un jeu de cartes grasses, et deux volumes de romans, tout cela frappé en creux. Ce meuble, sur lequel cette vieille *descendait le fleuve de la vie*, ressemblait au sac encyclopédique que porte une femme en voyage, et où se trouve son ménage en abrégé, depuis le portrait du mari jusqu'à de l'eau de mélisse pour les défaillances, des dragées pour les enfans, et du taffetas anglais pour les coupures.

Jules étudia tout. Il regarda fort attentivement le visage jaune de M^{me} Gruget, ses yeux gris, sans sourcils, dénués de cils, sa bouche démeublée, ses rides pleines de tons noirs, son bonnet de tulle roux, à ruches plus rousses encore, et ses jupous d'indienne troués, ses pantoufles usées, sa chaufferette brûlée, sa table chargée de plats et de soieries, d'ouvrages en coton, en laine, au milieu desquels s'élevait une bouteille de vin. Puis il pensa :

— Cette femme a quelques passions, quelques vices cachés, elle est à moi.

— Madame, dit-il à haute voix, et en lui faisant un signe d'intelligence, je viens pour vous commander des galons...

Puis, baissant la voix :

— Je sais que vous avez chez vous un inconnu qui prend le nom de Camusat.

La vieille le regarda soudain, sans donner la moindre marque d'étonnement.

— Dites, peut-il nous entendre..... Songez qu'il s'agit de votre fortune.

— Monsieur, répondit-elle, parlez sans crainte, je n'ai personne ici. Mais j'aurais quelqu'un là haut qu'il lui serait bien impossible de vous écouter...

— Ah! la vieille rusée, elle sait répondre en normand! se dit Jules. Nous pourrons nous accorder.

— Évitez-vous la peine de mentir, madame, reprit-il. Et d'abord, sachez bien que je ne vous veux point de mal, ni à votre locataire malade de ses moxas, ni à votre fille Ida, couturière en corsets, amie de Ferragus. Vous le voyez, je suis au courant de tout. Rassurez-vous, je ne suis point de la police, et ne désire rien qui puisse offenser votre conscience. Une jeune dame viendra demain ici, de neuf à dix heures, pour causer avec l'ami de votre fille. Je veux être à portée de tout voir, de tout entendre, sans être ni vu, ni entendu par eux. Vous m'en fournirez les moyens, et je reconnâtrai ce service par une somme de dix mille francs, une fois payée, et par six cents francs de rente viagère. Mon notaire préparera devant vous, ce soir, l'acte; je lui remettrai votre argent, qu'il vous délivrera demain, après la conférence où je veux assister, et pendant laquelle j'acquerrai des preuves de votre bonne foi.

— Ça pourra-t-il nuire à ma fille, mon cher monsieur?

— En rien, madame. Mais, d'ailleurs, il paraît que votre fille se conduit bien mal envers vous. Aimée par un homme aussi riche, aussi puissant que l'est Ferragus, il devrait lui être fa-

cile de vous rendre plus heureuse que vous ne semblez l'être.

— Ah ! mon cher monsieur, pas seulement un pauvre billet de spectacle pour l'Ambigu ou pour la Gaieté, où elle va comme elle veut ! C'est une indignité ! Une fille pour laquelle j'ai vendu mes couverts d'argent, que je mange maintenant, à mon âge, dedans du métal d'Alger, pour lui payer son apprentissage, et lui donner un état où elle ferait de l'or, si elle voulait ! Car, pour ça, elle tient de moi ! elle est adroite comme une fée, c'est une justice à lui rendre. Enfin, elle pourrait bien me repasser ses vieilles robes de soie, moi qu'aime tant à porter de la soie. Non, monsieur, elle va au Cadran Bleu, dîner à cinquante francs par tête, roule en voiture comme une princesse, et se moque de sa mère comme de Colin-Tampon. Dieu de Dieu ! quelle jeunesse incohérente que celle que nous avons faite ! c'est pas notre plus bel éloge. Une mère, monsieur, qu'est bonne mère, car j'ai caché ses inconséquences, et je l'ai toujours eue dans mon giron à m'ôter le pain de la bouche... et lui fourrer tout... Eh bien ! non ! Ça vient, ça vous câline, ça vous dit : — Bonjour ma mère. Et voilà leurs devoirs remplis envers l'auteur de ses jours. Va comme je te pousse. Mais elle aura des enfans, un jour ou l'autre, et elle verra ce que c'est !...

— Comment, elle ne fait rien pour vous !

— Ah ! rien, non monsieur, je ne dis pas cela. si elle ne faisait rien, ce serait par trop peu de chose. Elle me paie mon loyer, elle me donne du bois, et trente-six francs par mois... Mais, monsieur, est-ce qu'à mon âge, cinquante-deux ans, avec des yeux qui me tirent le soir, je devrais encore travailler ? D'ailleurs, *pourquoi* ne veut-elle pas de moi. Je lui fais-t-y honte ? qu'elle le dise tout de suite ? En vérité, faudrait s'enterrer pour ces chiens d'enfans qui vous ont oublié rien que le temps de fermer la porte.

Elle tira son mouchoir de sa poche, et amena un billet de loterie qui tomba par terre, mais elle le ramassa promptement en disant :

— Quien, c'est ma quittance de mes impositions !

Jules devina soudain la cause de la sage parcimonie dont se

plaignait la mère, et il n'en fut que plus certain de l'acquiescement de la veuve Gruget au marché proposé.

— Eh bien ! madame, dit-il, acceptez alors ce que je vous offre.

— Vous disiez donc, monsieur, dix mille francs de comptant, et six cents francs de viager.

— Madame, j'ai changé d'avis et vous promets maintenant dix-huit cents francs de rente viagère. L'affaire, ainsi faite, me paraît plus convenable à mes intérêts et aux vôtres. En effet, cinquante écus par mois, pendant le reste de vos jours, doivent vous dispenser de travailler, hein... Que vous en semble ?

— Dame, oui monsieur.

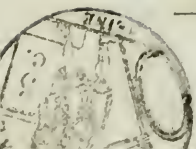
— Et vous irez à l'Ambigu-Comique, chez Franconi, partout.

— Ah ! je n'aime point Franconi, rapport à ce qu'on n'y parle pas. Mais monsieur, si j'accepte, c'est que ça sera bien avantageux à mon enfant. Enfin, je ne serai plus à ses crochets. Pauvre petite, après tout, je ne lui en veux point de ce qu'elle a du plaisir. Monsieur, faut que jeunesse s'amuse ! Et donc, si vous m'assurez que je ne ferai de tort à personne....

— A personne, répéta Jules, mais voyons, comment allez-vous vous y prendre ?

— Eh bien, monsieur, en donnant ce soir à M. Ferragus une petite infusion de têtes de pavots, il dormira bien le cher homme !... Et il en a bon besoin, rapport à ses souffrances ; car il souffre, que c'est une pitié. Mais aussi, demandez-moi ce que c'est que cette invention à un homme sain, de se brûler le dos, pour s'ôter un tic douloureux qui ne le tourmente que tous les deux ans !... Pour en revenir à notre affaire, j'ai la clef de ma voisine, dont le logement est au-dessus du mien, et qui a une pièce mur mitoyen avec celle où couche M. Ferragus. Elle est à la campagne pour dix jours. Et donc, en faisant faire un trou, pendant la nuit, au mur de séparation, vous les entendrez et les verrez à votre aise. Je suis intime avec un serrurier, un bien aimable homme, qui fera cela, ni vu, ni connu.

— Voilà cent francs pour lui, soyez ce soir chez M. Desmaret,



un notaire dont voici l'adresse. A neuf heures l'acte sera prêt, mais...
motus.

— Suffit monsieur, au revoir, monsieur.

Jules revint chez lui, presque calmé par la certitude où il était de tout savoir le lendemain. En arrivant, il trouva chez son portier la lettre parfaitement bien recachetée.

— Comment te portes-tu, dit-il à sa femme, malgré l'espèce de froid qui les séparait. Mais les habitudes de cœur sont si difficiles à quitter.

— Assez bien. Jules, reprit-elle d'une voix coquette, veux-tu dîner près de moi?

— Oui, répondit-il en apportant la lettre.

— Voici ce que Fouquereau m'a remis pour toi?

Clémence, qui était pâle, rougit extrêmement en apercevant la lettre, et cette rougeur subite causa la plus vive douleur à son mari.

Est-ce de la joie? dit-il en riant. Est-ce un effet de l'attente?

— Oh! il y a bien des choses, dit-elle en regardant le cachet.

— Je vous laisse, madame.

Et il descendit dans son cabinet où il écrivit à son frère ses intentions relatives à la constitution de la rente viagère destinée à la veuve Gruget.

Quand il revint, il trouva son dîner préparé sur une petite table, près du lit de Clémence, et Joséphine pour le servir.

— Si j'étais debout, avec quel plaisir je te servirais, dit-elle quand Joséphine les eut laissés seuls. Oh! même à genoux, reprit-elle en passant ses mains pâles dans la chevelure de Jules. Cher noble cœur, tu as été bien gracieux et bien bon pour moi tout-à-l'heure. Tu m'as fait là plus de bien, par ta confiance, que tous les médecins de la terre ne pourraient m'en faire. Cette délicatesse de femme, car tu sais aimer comme une femme, toi... eh bien! elle a répandu dans mon âme je ne sais quel baume qui m'a presque guérie. Il y a trêve, Jules, avance ta tête que je la baise.

Jules se leva, et ne put se refuser au plaisir d'embrasser sa Clémence. Mais ce ne fut pas sans une sorte de remords au cœur: il

se trouvait petit devant cette femme qu'il était toujours tenté de croire innocente. Elle avait une sorte de joie triste. Une chaste espérance brillait sur son visage à travers l'expression de ses chagrins.

Ils semblaient également malheureux d'être obligés de se tromper l'un l'autre, et encore une caresse, ils allaient tout s'avouer, ne résistant pas à leurs douleurs !

— Demain soir, Clémence.

— Non, monsieur, demain à midi, vous saurez tout, et vous vous agenouillerez devant votre femme. Oh ! non, tu ne t'humilieras pas ; non, tu es tout pardonné ; non, tu n'as pas de torts. Écoute : hier, tu m'as bien rudement brisée ; mais ma vie n'aurait peut-être pas été complète sans cette angoisse : ce sera une ombre qui fera valoir des jours céleste.

— Tu m'ensorcelles !... s'écria Jules, et tu me donnerais des remords.

— Pauvre ami, la destinée est plus haute que nous, et je ne suis pas complice de ma destinée... Je sortirai demain.

— A quelle heure ? demanda Jules.

— A neuf heures et demie.

— Clémence, répondit M. Desmarests, prends bien des précautions, consulte le docteur Méo.

— Je ne consulterai que mon cœur et mon courage.

— Je te laisse libre, et ne viendrai te voir qu'à midi.

— Tu ne me tiendras pas un peu compagnie ce soir... je ne suis plus souffrante...

Après avoir terminé ses affaires, Jules revint près de sa femme, ramené, par une attraction invincible. Sa passion était plus forte que toutes ses douleurs.

DE BALZAC.

(*La conclusion de ce premier épisode de l'HISTOIRE DES
TREIZE paraîtra en avril.*)

LE SALON DE 1853.

QUATRIÈME ARTICLE.

LES GRANDS TABLEAUX. — M. HORACE VERNET. — M. SCHEFFER. — M. COURT. —
M. ABEL PUJOL. — M. ROUGET. — M. DUBUFE. — M. BROC. — M. COLIN, ETC.

Nous parlerons aujourd'hui des grandes pages de l'exposition, mais sans croire qu'il soit nécessaire de les mentionner toutes. Ce serait juger le talent à la toise, et donner, en plein Louvre, des conseils qu'on hésiterait même à glisser tout bas à l'oreille d'un ami qui consulte notre franchise dans le secret de l'atelier. Gardons-nous, sous prétexte d'encourager de louables efforts, de confondre une ambition mal raisonnée avec l'inspiration des grandes choses. Tous ces artistes qui semblent n'avoir besoin que d'un Jules II et d'un Léon X, d'un Vatican ou d'une chapelle Sixtine, pour rivaliser avec Michel-Ange et Raphaël, oublient que Mengs et Pompeo Batoni ne manquèrent pas de protecteurs parmi les potentats du dernier siècle. Combien de vocations trompeuses dans les arts, comme ailleurs ! combien de fausses directions surtout qui poussent des talens estimables au plus fatal de tous les désappointemens !

C'est M. Horace Vernet qui appelle le premier notre examen par son nom déjà trois fois célèbre : nous voulons dire célèbre dans trois générations où M. Horace figure lui-même avec une popularité de quinze ans. Au mot de popularité, on nous arrête déjà pour

nous demander si ce mot est pour nous aussi le synonyme de réputation ou seulement de vogue. Nous n'ignorons pas que M. Horace Vernet a trouvé enfin ses détracteurs, que la critique hostile a enfin osé pénétrer dans cet atelier qui fut pendant si long-temps comme le dernier camp retranché de notre gloire militaire en disgrâce, et où l'on pouvait dire sans métaphore que le peintre avait su s'entourer des images vivantes de nos braves. Nous saurions bien, nous aussi, trouver notre petit argument de réaction contre l'Apelles du *Constitutionnel*, contre l'enfant gâté de l'opposition libérale; il nous serait facile de prétendre, par exemple, que, sentant lui-même que sa renommée n'était qu'une affaire de mode, il est allé au-devant des caprices de la mode, et, en homme d'esprit, s'est hâté, pendant qu'il était jeune encore, de chercher dans un genre nouveau une illustration plus solide et plus élevée. Heureusement l'impartialité dont nous croyons avoir jusqu'ici fait preuve nous défend de juger M. Horace Vernet avec d'autres impressions que les nôtres; si nous en appelons à ses premiers succès pour mieux apprécier par le contraste l'inspiration toute différente à laquelle il obéit aujourd'hui, ce ne sera pas avec la perfide intention de contester à la fois son mérite réel et de nier son mérite contestable. Walter Scott avait commencé sa carrière littéraire par la poésie; son âge mûr lui fit préférer la prose. M. Horace Vernet a procédé à l'inverse en peinture. C'est dans la seconde période de son talent qu'il se fait poétique; c'est après avoir retracé une nature un peu bourgeoise qu'il s'inspire de formes plus idéales. Eh bien! nous avouerons que plus nous avons jadis sympathisé avec l'intérêt des premiers sujets de sa prédilection, et plus nous reconnaissons combien sa touche était alors spirituelle et toute sa composition vive et saisissante, plus nous aurons le courage de déclarer que ses ouvrages sont devenus comparativement froids et prétentieux. Obligé de revenir à l'étude des sentimens naturels, des expressions sans convention, des attitudes simples, l'on dirait que M. Horace Vernet a manqué de réflexion et de patience; qu'il ne s'est pas aperçu qu'il changeait de juges en même temps que de lice; que son tempérament vif, son esprit enjoué, son adresse, ne pourraient plus lui suffire pour convaincre

de pédantisme ceux qui lui reprochaient de ne pas savoir dessiner une tête ou un bras de grandeur naturelle, alors que ce pédantisme avait surtout le tort de paraître anti-national. Cependant, qu'il nous soit permis de faire observer qu'il y a au moins du courage à M. Horace Vernet d'être venu, au lieu de dormir sous ses lauriers, affronter, sur son propre terrain, cette critique savante ou pédaute qui lui faisait un reproche de sa popularité même. Ce n'est pas, malgré le livret, que nous cherchions une allusion indirecte, une arrière-pensée personnelle, dans le sujet du tableau qui porte le n^o 2555. L'idée première de M. Horace Vernet, en concevant cette grande page, ne fut même pas d'y traduire un bon mot, une boutade de Michel-Ange et une saillie de Raphaël, comme M. Charlet traduirait quelque naïveté d'un grognard de la vieille garde. « Michel-Ange, raconte le livret, rencontrant Raphaël avec ses élèves sur les degrés du Vatican, lui dit : « Vous marchez entouré d'une » suite nombreuse, ainsi qu'un général. — Et vous, réplique Raphaël, vous allez seul comme le bourreau. »

Voici notre explication de cette scène, telle que nous l'avons comprise avant d'avoir lu la note, et encore après l'avoir lue. Raphaël, que Jules II avait chargé de la décoration du Vatican, rencontre sur les marches de l'escalier de ce palais une famille de paysans qui s'y repose. Frappé de la beauté d'une jeune femme, tenant sur ses genoux un enfant endormi, Raphaël, qui, comme on sait, rattachait toujours à un *modèle* ses têtes les plus *idéales*, s'arrête au milieu de ses élèves pour dessiner cette femme et ce groupe disposé justement comme une des saintes familles de ce grand peintre. Du sujet ainsi représenté, il résulterait que M. Horace, comme Raphaël, n'aurait pas demandé à la peinture ce qui n'est guère dans les ressources d'un art auquel il est bien donné de reproduire un fait, une action, mais impuissant à traduire ce qui ne serait ici qu'une parole incidente. Aussi voyez comme ce pauvre Michel-Ange, sacrifié à la réplique de Raphaël, n'a trouvé de place que dans la partie inférieure du tableau, où le cadre le coupe à mi-corps. Voyez Jules II et Bramante, relégués à la partie supérieure, comme personnages insignifiants, comme figures de remplis-

sage , et ajoutées trop tard dans une toile primitivement trop haute et puis trop étroite pour contenir tout ce que le peintre a voulu y introduire après coup. M. Horace Vernet aimerait-il mieux nous laisser croire que c'est pour dissimuler quelques imperfections dans le *rendu* de sa pensée première et pour en distraire la critique, qu'il aura eu recours à cette complication d'accessoires? Cette manière d'éluder une difficulté ne peut s'admettre dans une composition sérieuse. Aussi le sujet, tel qu'il est présenté par le livret, aurait le défaut capital de rester obscur, malgré tous les commentaires. L'unité d'une composition peut seule en assurer l'effet : tous les accessoires qui compliquent inutilement celle-ci ne peuvent être jugés trop sévèrement. Comment être satisfait de l'expression de ce Michel-Ange, qui sourit comme s'il était content de son mot à Raphaël, tandis que la calme physionomie de Raphaël dément l'aigreur de sa réplique? En vérité, il était digne d'un artiste tel que M. Horace Vernet de laisser à M. Quatremère, académicien biographe, la propriété des facéties qu'il attribue à Michel-Ange dans sa *Vie de Raphaël*. Nous écarterons également de l'examen de ce tableau la figure du pape Jules, si haut perché, avec son doigt sur la bouche, et qui regarde malicieusement ce qui se passe à ses pieds : nous ne voulons voir que Raphaël entouré de ses élèves ; nous voulons admirer sans distraction la pose vraiment belle et l'expression vraiment caractéristique du prince des artistes ; car, loin de dénigrer la renommée de M. Horace, nous aimons à reconnaître, dans tout ce qui n'est pas accessoire au sujet principal de son tableau, un dessin plus noble que tout ce que M. Horace a produit jusqu'ici. La figure de la jeune paysanne, tenant l'enfant, est surtout gracieuse et *raphaëlique*. On pourrait bien remarquer que le ton des chairs est un peu trop blanc pour une contadine romaine ; mais l'artiste a préféré poétiquement nous donner une idée de la forme dont Raphaël est frappé, plutôt que reproduire avec l'exactitude d'une vérité absolue le modèle dont il s'inspire. J'ajouterai que le nourrisson est dans l'attitude d'un petit docteur, et qu'en pensant qu'il sert de modèle au Dieu-enfant, on peut le trouver d'une nature bien mesquine, comparative-ment à la mère qui le nourrit de son lait. Quant aux figures des

paysans et paysannes, assises et échelonnées sur les marches du Vatican, elles sont largement peintes; leurs attitudes sont variées, sans effort, et concourent parfaitement à exprimer l'action de la scène. Enfin, quoique l'effet général du tableau soit un peu gris et parfois peu harmonieux, il y a du moins de la lumière partout.

M. Horace Vernet est trop préoccupé aujourd'hui de la nouvelle direction donnée à son talent pour être bien attentif à tout ce qu'on pourrait lui dire en faveur du genre qu'il délaisse. Son tableau, sous le chiffre 2556, ne saurait donc nous arrêter longtemps; il représente le duc d'Orléans qui se rend du Palais-Royal à l'Hôtel-de-Ville, le 51 juillet 1850. C'est traiter sans cérémonie la royauté bourgeoise que de la peindre à pied et à cheval, comme l'a fait cette année M. Horacc. Qu'est devenue la poésie de la bataille de Jemmapes? On ne fait pas impunément de l'opposition en peinture pendant quinze ans; il en reste encore quelque chose au pinceau qui a peint les numéros 1556 et 1557. Parlons donc plutôt du portrait de cette jeune dame romaine, assise près d'un piano, où ses mains posent légèrement sur le clavier, tandis qu'elle détourne la tête pour recevoir les caresses de son enfant, qu'une nourrice ou servante porte dans ses bras. C'est le portrait de M^{me} Vanutelli. Il y a dans cette tête de jeune femme un je ne sais quoi de tendre et de noble qui rappelle la paysanne du grand tableau. Ici les suffrages ont été unanimes; le dessin de ces figures est cependant trop rond pour ne pas manquer de finesse, et, sous ce rapport, je préfère le portrait de M^{me} Fould (2560), où le contour et le modelé sont bien mieux harmoniés.

Nous revenons au salon carré : voici un tableau signé de M. Scheffer; c'est une scène du FAUST de Goëthe, *Marguerite à l'église*. Marguerite est sur le premier plan, à genoux devant un prie-dieu; sa tête appuyée convulsivement sur le pupitre, ses bras pendans et ses mains contractées l'une dans l'autre, tout exprime la plus violente angoisse, la lutte d'une ame qui succombe par désespoir. Sur le même banc, derrière Marguerite, une autre jeune fille, également agenouillée, les mains jointes, adresse en paix sa prière au ciel avec la candeur de son âge; une vieille

femme est aussi plongée dans le plus saint recueillement ; le prêtre qui dit la messe à l'autel, et tous les assistans attentifs, ne remarquent pas la malheureuse que le démon des coupables pensées a suivie jusque dans le temple du Seigneur. Il y a une haute poésie dans cette composition ; le contraste entre le paroxysme de Marguerite et le calme de ceux qui l'entourent excite d'autant plus vivement l'intérêt et la pitié pour elle. Ce n'est pas du reste la première fois que M. Scheffer aîné nous prouve qu'il entend le drame en peinture ; je voudrais même, à ce sujet, que ma mémoire moins fidèle ne vînt pas nuire un peu à mes impressions, en me faisant retrouver dans la pose de Marguerite le même sentiment exprimé trois ou quatre fois de la même manière par M. Scheffer. J'en appelle à ceux qui se souviennent des *Femmes souliotes*, et d'une *Scène d'Alsace en 1814*, où il y avait une figure de femme et une figure de vieillard, toujours les bras pendans, les mains serrées, et la tête tournée en haut ou fixe. M. Scheffer n'aurait-il qu'une seule attitude pour exprimer le désespoir, ou faudra-t-il croire qu'ayant choisi la même scène de FAUST, si bien rendue par M. Eugène Delacroix après tant d'autres, il aura eu peur de ses réminiscences, et se sera copié lui-même pour ne ressembler à personne ? M. Scheffer n'aurait pas été fâché non plus de nous faire de la peinture allemande dans un sujet allemand, parce qu'ici l'imitation devenait de l'originalité ; mais, sous ce point de vue, il y a désaccord entre plusieurs figures de son tableau. La jeune fille et la vieille, derrière Marguerite, rappellent seules l'exécution d'Holbein ; les figures du fond sont molles et rondes de contour, tandis que celle de Marguerite est anguleuse et lavée. Le style des divers costumes nous semble maigre et chétif ; le but enfin est atteint trop incomplètement par l'artiste, faute de conviction, dans ce caprice de manière nouvelle. Nous examinerons les portraits de M. Scheffer quand nous nous occuperons du portrait en général.

Aucun artiste n'a subi cette année plus de critiques que M. Court : nous ne serons pas plus indulgens nous-même pour un homme qui s'est volontairement jeté dans une mauvaise voie. Opposons d'a-

bord M. Court à lui-même. Dès ses débuts, chacun rendit justice à son dessin énergique et savant, à la fermeté de son modelé, à l'accent avec lequel il rendait le nu. La *Scène du Déluge* qu'il envoya de Rome en 1825 est même restée son chef-d'œuvre ; les qualités caractéristiques de son talent se trouvèrent encore dans le *Marc-Antoine présentant la tunique de César au peuple romain* ; le drame y était saisi et exprimé avec puissance : ici les belles et fières têtes des conjurés, là celles du peuple, consterné ou dans la douleur ; et puis les larges toges des sénateurs, qui prêtaient comme une grande et riche draperie à l'arrangement de cette scène ! — M. Court a cru à la souplesse de son talent ; il a cru pouvoir traiter avec le même succès les costumes et les mœurs modernes : M. Court s'est trompé. C'était ici un sujet donné au concours en 1850 : « *Boissy d'Anglas*, président de la convention nationale, saluant la tête du député Féraud, le 4^{er} prairial an III. » — M. Vinchon et M. Court présentèrent chacun une esquisse ; celle de M. Vinchon obtint la préférence. Se rappelant les luttes des peintres d'Italie, Léonard de Vinci disputant un sujet à Michel-Ange, M. Court a persisté à faire le tableau. Il est à désirer, pour la majesté du peuple français, que M. Vinchon se pique de ne pas imiter son rival, en venant après lui..... Pourquoi tant de formes si repoussantes ? Pourquoi ce rire féroce sur toutes ces figures de républicains en guenilles ? Et ces conventionnels qui ont tous la tête dans les épaules ? La terreur de cette scène se perd dans l'exagération de tous ces masques hideux. L'horrible a aussi sa grandeur et sa poésie, il nous semble, et sans être classique, on pourrait en appeler ici aux fameux vers de Boileau. On retrouve bien dans certaines têtes de cette page historique l'exécution hardie et forte de M. Court, mais quelle confusion dans les masses ! comme cette couleur est grise et lourde ! ah ! M. Court, vos amis étendraient volontiers sur toute votre toile les toges de vos beaux sénateurs romains.

Si un portrait de vieillard, sous le numéro 494, ne nous paraissait pas un des meilleurs de l'exposition, nous croirions M. Court tout-à-fait perdu, car rien de plus commun que les autres portraits du même artiste.

Les sujets bibliques et les sujets d'église sont rares au Salon de cette année. Monsieur le ministre du commerce, qui disait de l'exposition de 1819 qu'on faisait involontairement le signe de la croix en entrant dans les galeries du Louvre, a pu consciencieusement, cette année, rassurer, à ce sujet, nos députés iconoclastes. Il faut donc remarquer au moins la *Noémi* de M. Abel Pujol. On voit Noémi sur un âne et Ruth qui n'a pas voulu se séparer d'elle, pendant qu'Orpha, cédant aux représentations de sa belle-mère, la quitte, son paquet sous le bras. Il y a de la bienveillance dans l'expression de la vieille Noémi et de la tendresse dans celle de Ruth. Ces deux grandes figures sont largement drapées; mais M. Abel Pujol doit abandonner son âne à la critique. Dans un pays où les femmes sont si grandes, les ânes ne doivent pas être de la taille des chiens.

Parmi le petit nombre de tableaux d'église, n'oublions pas celui de M. Caminade, une *Visitation*, destinée à Saint-Étienne-du-Mont, tableau d'un style très-simple, où la figure de la Vierge est pleine de naïveté et de candeur. Les draperies sont traitées avec goût et chasteté.

M. Rouget n'a pas cru que le véritable pendant de *l'Entrée d'Henri IV* fût la *Bataille d'Austerlitz*, et les lauriers de M. le baron Gérard l'auront empêché de dormir, jusqu'à ce qu'il ait exposé son immense tableau, sous le n° 2078, où nous voyons, d'après le livret, Henri IV « embrasser la religion *chrétienne*. » M. Rouget ou son commentateur croient-ils donc que les protestans de ce temps-là étaient des païens, parce que les circonstances déplorables de 1595 *anarchisaient* la France, comme dit encore élégamment le livret? Quant à M. Rouget, nous aurions désiré, pour son tableau, qu'il fût vraiment inspiré jusqu'au fanatisme par la scène d'abjuration qu'il a voulu peindre. Mais, à en juger par le résultat, M. Rouget doit être le plus calme, le plus patient, hélas! et le plus froid des artistes *catholiques*. Pas un trait plus accentué qu'un autre : la brosse a parcouru toute cette large toile avec une régularité mathématique. Quelques portraits de M. Rouget, entre autres celui d'une dame avec ses enfans (n° 2079),

attestent heureusement que cet artiste ne fait pas toujours de la peinture si tiède ni si insignifiante.

M. Dubufe, ce Raphaël de la rue des Lombards, a voulu élever jusqu'à l'épopée ou à la grandeur tragique sa nature bourgeoise. Les artistes cette fois seront-ils les seuls à rire? *Don Juan et Haidée surpris par le vieux Lambro*, une des plus belles scènes de lord Byron, attaquée par M. Dubufe! Il faudrait une baguette pour frapper sur cette toile. Voyez, admirez, messieurs et mesdames; voyez cette tête de grisette effrayée; admirez ce beau jeune homme qui devait débiter à Franconi avant de se montrer au Louvre, et ce vieux bonhomme de père avec sa hottée de vêtements, louée pour le bal masqué chez Babin.—M. Dubufe a exposé dix-neuf autres tableaux ou portraits. Nous en reparlerons peut-être.

Quand un artiste semble n'avoir entrepris une grande page que pour la vanité d'admirer sa signature dans l'énorme cadre qui s'étend autour de sa toile, je me rappelle involontairement l'idée d'un poète allemand qui, s'indignant, nous dit-il, de voir le flot de la mer effacer le monogramme de son amour, qu'il avait tracé sur le sable du rivage, « déracine un pin tout entier, le plonge dans le Vésuve, et avec cette plume brûlante grave à jamais son nom et celui d'Anna sur l'immense page bleue du firmament! » Cette hyperbole a plu beaucoup en Allemagne, à ce qu'on assure. M. Broc a été plus modeste dans l'horizon dont il s'est emparé pour y mettre DIEU, Dieu caractérisé, d'après le livret, par les trois archanges, Gabriel ou la prophétie, Raphaël ou la bienfaisance, et Michel ou la force. Comprenez qui pourra cette vision mystique. Jusqu'à ce qu'un commentaire nous soit parvenu sur ce chapitre ajouté par la peinture à l'Apocalypse, nous nous contenterons d'y voir trois figures colossales d'anges, élégamment dessinées, d'un ajustement convenable, marchant assez bien sur une ligne presque horizontale, et attendant leurs noms pour venir au secours de leurs obscurs attributs. M. Broc avait exposé en 1800 *l'École d'Apelles*. Voilà trente-trois ans que M. Broc étudie le style de Raphaël. *Macte animo, sic itur ad astra!*

C'est en enfer que nous conduit M. Colin, dans l'enfer du Dante, à ce cercle des pécheurs charnels :

Intessi ch'a così fatto tormento
Eran dannati i peccator carnali,

Leur supplice consiste à tourbillonner, sans cesse battus par une tourmente infernale :

La bufera infernal, che mai non resta
Mena gli spirti con la sua rapina,
Voltando e percotendo li molesta.

Le Dante, accompagné de Virgile, a désiré interroger Françoise de Rimini et son amant ; Francesca lui a raconté sa tragique aventure, et ses cris de douleur ont tellement déchiré le cœur du poète qu'il éprouve comme l'angoisse de la mort, et tombe inanimé :

Io venni men così com' io morisse
E caddi come corpo morto cade.

Quelque précis que soit le récit du Dante, c'était ici une peinture toute d'imagination, laissant peu de place aux effets naturels. A défaut de la *vérité* il faut donc y chercher le saisissement que doit faire éprouver tout d'abord une création de ce genre. M. Colin, on doit le dire, a rendu avec talent quelques parties de cette scène terrible ; il y a quelque chose de satanique dans son effet ; ses damnés sont bien enlacés, bien tourmentés dans les mouvemens de cette affreuse ronde, leur forme exprime bien l'appauvrissement de la souffrance. Le Dante est bien tombé *come corpo morto* ; mais Virgile est d'une expression commune et grossière ; Françoise et son amant sont d'un dessin lourd, et d'un ton trop animé comparativement au groupe dont ces deux figures se détachent.

Mais c'est assez s'occuper des grandes toiles aujourd'hui, dans notre prochain article nous examinerons les tableaux de genre :

E canterò di quel secondo regno.

BULLETIN CRITIQUE.

Avant de clore ce trimestre, il nous semble juste de régler nos comptes avec quelques livres que nous sommes accusés d'avoir trahissement passés sous silence ; il nous semble prudent de ne pas même livrer à la chance d'une négligence semblable quelques productions récemment venues au jour ; car les catalogues de la librairie nous menacent d'une continuelle liste de prolifiques auteurs qui réclameront à leur tour l'article ami ou même l'article hostile ; il est quelque chose qu'un auteur redoute plus que la critique : c'est l'oubli.

Nous espérons toutefois obtenir facilement un répit nouveau pour quelques-uns de ces ouvrages qui nous poursuivent de leur titre comme d'un vrai remords. Ce sont les livres sérieux et graves qui ne perdent que peu à attendre l'examen consciencieux qu'ils méritent, tels que les livres d'histoire et de voyages. Dans ce nombre, nous nommerons l'ouvrage de M. de Montbel sur le duc de Reichstadt ; le VOYAGE AUTOUR DU MONDE, de M. Dumont-d'Urville, etc. Mais nous concevons très-bien l'impatience du romancier ou du conteur, à qui un éditeur n'accorde que quinze jours pour escamoter son succès, forcé qu'il est lui-même d'exploiter au moins deux illustrations par mois, afin de mériter de notre complaisance bibliopolitique cet éloge qui devrait être stéréotypé dans toutes les feuilles politiques et littéraires : « M. *un tel*, le plus actif de nos libraires, vient de mettre en vente, etc. » ou bien : « L'activité bien connue du libraire *un tel* ne se dément pas ; en attendant tel livre, il publie tel autre livre. » A compter du trimestre prochain, nous nous proposons de satisfaire plus complètement que nous ne l'avons fait jusqu'ici cette noble ambition, ce louable amour de gloire de la librairie, par un bulletin *bibliographique* raisonné, qui comprendra toutes les publications dont nous recevons le *specimen* d'usage, mais en faisant nos réserves littéraires pour juger l'auteur et le livre, dans une *revue critique*

dont, autant que possible, les complaisances ne s'exprimeront que par le silence.

De bonne foi, tels et tels auteurs devraient-ils nous en vouloir beaucoup d'avoir différé indéfiniment de parler de leur livre ou de n'en avoir dit que quelques mots à double sens? Avons-nous, par exemple, nui au succès européen des ÉCORCHEURS en nous contentant de constater ce grand succès, réel sans doute, mais sans doute aussi plus politique que littéraire? Si nous avons eu à constater un succès pareil pour LA PLAQUE DE CHEMINÉE, n'aurait-il pas fallu l'attribuer au titre seul de ce livre, qui ne vaut pas CALOMNIE? Tout en reconnaissant dans LE MARQUIS DE KERNOTRIOU, *Soirées bretonnes*, un généreux patriotisme, mais un talent encore incertain, devons-nous expliquer en quatre pages pourquoi M. Buëssard a eu tort de mêler à son roman de vrais hors-d'œuvre de critique, etc., etc.? Nous avons lu avec attention LES ARMORICAINES de M^{me} Dudrézène, autres nouvelles bretonnes. Il y a là de bons sentimens, une excellente morale, de l'intérêt dans presque chaque conte; le style est raisonnable: il offre même quelques pages distinguées; mais nous aurions été forcés de dire que ce recueil est encore du second ordre, et nous ne voudrions faire aux dames que des complimens sans réserve. Nous estimons aussi les *scènes maritimes*, les *romans maritimes*. La mer quelquefois un peu *poétique* de M. E. Sue ne nous rend pas indifférens à la mer un peu plus *prosaïque* de M. E. Corbière; mais en rendant justice au NÉGRIER, et plus récemment aux PILOTES DE L'ÎROISE, nous aurions été forcés de déclarer que nous croyons que l'on pourrait se dispenser de faire jurer si franchement nos marins. Nous ne pouvons pas d'ailleurs nous dire impartiaux ici quand nous avons à défendre le système de nos amis le capitaine Basil-Hall, et le sous-préfet de Quimperlé, dont le style ne sent pas ainsi le goudron. Le public est, du reste, assez généralement de notre avis; quelque grand que soit le succès des PILOTES DE L'ÎROISE, nous osons en prédire un plus grand au MOUSSE, ce simple, mais délicieux roman, que l'auteur a caractérisé lui-même en appelant son Jean-Marie et son Yvonne « Paul et Virginie en sabots. » Voilà les *marines* comme nous les aimons en littérature; voilà dans quel style nous voudrions qu'elles fussent toutes écrites: style pittoresque sans être grossier, style vrai sans être trivial, un style enfin si semblable à celui de M. A. Romieu que grande a été notre surprise de trouver au bas des extraits qui nous en ont été envoyés une autre signature que celle de cet écrivain distingué.

Nous aurions dû, en annonçant le SAMUEL de M. Paul de Musset, le caractériser en le classant dans la même école de roman que sa TABLE DE NUIT. C'est nous qui, les premiers, avons défini le genre auquel appar-

tient M. Paul de Musset, par le nom d'école du *dandysme littéraire*. Le *dandysme littéraire* est tout juste l'opposé de ce *lycanthropisme* dont les poésies et la prose de M. Pétrus Borel sont le type. SAMUEL, dans sa préface adressée aux dames et aux jeunes gens, joue admirablement l'insouciance du dandy qui daigne laisser un moment sa cravache pour saisir la plume et écrire un conte au milieu d'un nuage de cigarres de la Havane. Puis, dans le corps du livre, ce sont des airs continuels de philosophie épicurienne et des analyses de passions qui, pour un trait assez fin qu'elles amènent, tournent le plus souvent au marivaudage sentencieux. Mais ce qui afflige réellement dans cet esprit mêlé d'afféterie, c'est une sorte d'érudition de livres qui sont à l'index autre part qu'à Rome. En somme, on peut demander à l'auteur, avec sa prétention d'homme de bon ton (comme *auteur* bien entendu, car nous le tenons pour tel comme *homme*), on peut lui demander quelle société il a voulu peindre; nous ne la connaissons pas. Quant à M. Samuel, c'est surtout lui qui est un caractère tout-à-fait exceptionnel, ce qui ne veut pas dire original, j'en demande pardon à M. Paul de Musset, son biographe.

C'est un peu à cette école qu'appartient MAX, roman de M. E. Legouvé, qui nous avoue du moins dans sa préface que, lorsque « la littérature tombe en décadence et qu'on veut du nouveau, on se jette dans les caractères d'exception; » mais, ajoute-t-il, l'exception qui fait le fond de son livre est un des vices de notre civilisation actuelle qu'il a voulu fouetter, marquer. « Max est un homme-drame qui voit et cherche du théâtre partout; la rampe est entre lui et toutes ses sensations, tous ses sentimens, toutes ses actions. » Nous répondrons à M. E. Legouvé que l'homme-drame existe dans nos romans et nos drames, mais non dans notre société: grâces à Dieu, on admire la *poésie* du crime, de l'adultère, de l'inceste, du parricide, du suicide; on nous a créé assez de poétiques coquins pour peupler vingt bagnes comme ceux de Toulon et de Rochefort, mais toute cette poésie-là, on ne la pratique pas soi-même; car si on prenait au mot nos auteurs, comme fait M. E. Legouvé, attendu qu'il vaut mieux ici prévenir que réprimer, il faudrait provoquer une loi de haute police contre MM. Victor Hugo, A. Dumas, E. Sue, Monsieur de Balzac et le bibliophile Jacob, tandis que nos classiques les plus poudrés trouvent ces messieurs dignes tout juste des petites maisons. M. Legouvé, beaucoup plus sévère, a personnifié dans MAX la poésie du crime: il a fait de Max un homme satanique qui a la rage de voir jouer le drame au naturel, courant après les catastrophes les plus terribles, se donnant le spectacle de toutes les horreurs possibles, et n'en oubliant qu'un, je crois, celui du cannibalisme. Cette folie de M. Max intéresse fort peu: mais on ne peut disconvenir qu'elle amène des scènes fort bizarres avec des dénouemens dramatiques,

et que le style de M. E. Legouvé a de la couleur. Nous avons le Don Quichotte des romans de la chevalerie errante, nous aurons maintenant le Don Quichotte des romans frénétiques ; toutefois il nous semble qu'un Sancho Pança eût complété agréablement le personnel de ce singulier livre.

Il y a bien aussi quelque chose du dandy littéraire dans l'auteur des PASSIONS DANS LE MONDE ; il a son délire, ses frénésies, ses apostrophes de *malédiction*, ses hardiesses de style et ses petits néologismes ; mais une grande passion de ces messieurs les dandys, celle du cigarre, est remplacée chez M. Paul Foucher par la passion de la contredanse. Il nous avait donné, dans son dernier roman, une fort belle définition de la contredanse : il y revient dans ce nouveau volume, en nous déclarant que la distraction d'une dame qui accepte un cavalier pour un autre est une cause légitime de misanthropie, de suicide même. Du reste, l'auteur consent enfin à modifier un peu son système. Après avoir supposé au beau milieu d'un de ses contes (*un Réveil*) qu'il est lu dans un salon, et qu'on y prévoit d'avance son inévitable catastrophe finale, il se mêle tout à coup à cette digression dramatique, et nous rassure en s'écriant : « Vous » croyez mon héroïne empoisonnée à mort : eh bien ! pas du tout, elle en » réchappera : il y a mille remèdes connus contre le poison : le lait, » l'huile, l'eau même. D'ailleurs je vais appeler le docteur Magendie. » Et, en effet, le docteur Magendie est introduit à son tour dans le conte. Mais voici le plus beau de l'histoire, une observation à consigner dans la prochaine édition de la Toxicologie de M. Orfila. La jeune Léonie, demoiselle très-sentimentale, s'était empoisonnée, parce qu'elle aimait Léon et qu'on ne voulait pas la marier à Léon. Ses parens, effrayés de son désespoir, espèrent la surprendre agréablement à sa convalescence en lui annonçant qu'ils consentent enfin au mariage ; Léon lui-même, touché d'un amour si tragique, s'est mis à adorer Léonie. Pas du tout, il ne s'agit plus de cela : Léonie, dit l'auteur, avait été *dégrisée* par le poison ; non-seulement elle trouve Léon insignifiant, ennuyeux, gauche à la contredanse ; non-seulement elle le refuse formellement, mais encore elle a changé totalement d'humeur : de sentimentale elle est devenue coquette, et jure de n'épouser qu'un banquier qui la rendra riche..... Quel dommage que M. Paul Foucher ne nous dise pas le nom de son poison : on ne regrettera pas, toutefois, qu'il n'ait pas été connu de Walter Scott, qui aurait pu changer le dénouement de sa FIANCÉE DE LAMMERMOOR, dénouement moins original, mais assez beau comme il est. On ne serait pas de bonne foi si on n'ajoutait qu'il y a de meilleurs contes qu'*un Réveil*, dans le nouveau volume de M. P. Foucher. — Ce conte nous servira de transition pour parler des MÉMOIRES D'UN MÉDECIN, où il aurait pu figurer. Le médecin de ces mémoires est le docteur Harrison d'Édim-

bourg, et ses deux volumes ont paru primitivement dans le *BLACKWOOD MAGAZINE*, recueil excellent où, par malheur, la politique étouffe trop souvent la nouvelle et la critique littéraires. Le traducteur de l'ouvrage de M. le docteur Harrison est un habile interprète: il en a judicieusement élagué les *longueurs* anglaises ou écossaises; il a fait même un choix parmi toutes ces scènes épisodiques liées seulement entre elles par la présence indispensable du narrateur dans toutes; il en est résulté pour nous un livre plus constamment intéressant que l'original. La plupart de ces contes tendent à un dénouement triste: le plus habile médecin, hélas! ne peut, comme dit le Faust de Marlowe, empêcher ses malades de mourir ou les ressusciter; l'épigraphe pourrait être la fameuse énumération de maladies dont M. Purgon menace le pauvre M. Argan; cependant on y trouve aussi des épisodes comiques, entre autres *l'Hypochondriaque*.

On nous avait recommandé vivement un roman intitulé *LE COLLÈGE*; malgré quelques pages d'une excellente morale, nous n'avons pu y découvrir la pensée fécondante qui doit régénérer la France universitaire: le critiquer serait dégrader peut-être un monument; l'exalter serait nous attribuer une intelligence supérieure. Nous attendrons dans un respectueux silence que le Dieu se soit révélé par un autre *avatar* littéraire.

C'est à peu près sur le plan des *MÉMOIRES D'UN MÉDECIN* qu'a été conçu le nouveau roman du bibliophile Jacob, *QUAND J'ÉTAIS JEUNE, Souvenirs d'un vieux*. M. Jacob a choisi, dans sa paisible et studieuse carrière d'amateur de livres, les épisodes les plus dramatiques. Le bon vieillard aime à tourner un regard sur le passé; il se révèle à nous par les aventures de sa jeunesse. M. Jacob se fait son propre héros, lui qui jusqu'ici ressuscitait, comme Walter Scott, les héros des vieilles chartes. Nous remontons avec le bibliophile jusqu'en 1762. Louis XV règne, Louis-le-Bien-Ainé, qui ne mérita guère ce titre que parce qu'on aima beaucoup sous ce roi, dont M. Jacob se montre le digne sujet en nous racontant ses premières amours. C'est une fille d'Opéra qui lutine le jeune cœur de Jacob, ce cœur vierge encore comme un livre en feuilles, et qui ne laisse lire cette première fois que sa préface. En 1767 M^{me} Arthémise Opias en coupe quelques feuillets de plus dans le labyrinthe du Jardin-des-Plantes; mais en 1772, pour laisser là notre métaphore, le jeune bibliophile se fait enfin relier et dorer sur tranche chez une duchesse de tripot. Puis les anecdotes amoureuses ne sont plus personnelles au bon bibliophile, ou du moins il est fort discret sur son compte, et il faut toute notre perspicacité pour deviner ses fredaines. Dire que la plupart de ces contes sont amusans, ce ne serait les recommander qu'aux lecteurs, et nous devons les proposer aussi aux hommes de lettres comme

modèle de narration. Ce n'est pas ici le genre digressif, mais le vrai style du conteur; point d'emphase et beaucoup de bonhomie. Trop fidèle peut-être à son caractère de vieillard, qui date de Louis XV, le bibliophile Jacob a laissé çà et là quelques détails qui parlent plus aux sens qu'à l'esprit; il exprime quelques-unes de ses opinions en contemporain de Voltaire et d'Helvétius, mais toutes ces fautes, calculées peut-être, appartiennent à l'individualité du personnage. On sourit de ce retour de jeunesse un peu trop complet; et, somme toute, les fredaines du bibliophile sont bien innocentes si on les compare aux sensualités de la littérature du jour. L'éditeur du bibliophile, M. Renduel, libraire européen, annonce déjà LES FRANCS TAUPINS sous presse. Heureux libraire! Heureux bibliophile, *fortunate senex!*

Nous aimons trop Walter Scott, nous avons trop intérêt à opposer un Walter Scott français au Walter Scott de la dédaigneuse Grande-Bretagne, pour ne pas applaudir à ceux qui continuent d'exploiter le roman historique: ainsi nous aimons à reconnaître que l'auteur du PONT DES SOUPIRS, épisode du règne de Louis XIII, n'a pris la plume qu'après de consciencieuses recherches; il en est résulté que les personnages historiques de ce livre sont généralement calqués avec bonheur sur les portraits des auteurs de mémoires contemporains. Louis XIII y est peint avec impartialité; les mystères de la politique intérieure du temps sont révélés avec un air de vraisemblance qui séduirait le légitimiste de la foi la plus robuste, si les opinions croyaient aux romans plus qu'à l'histoire. L'auteur n'a donc pas eu grand tort s'il a sacrifié de temps en temps la gravité historique à l'effet mélodramatique; nous ne le chicanerons pas non plus parce qu'il a prêté quelques métaphores de trop, selon nous, au langage de ses acteurs. Quelque mérite qu'il y ait à faire un roman historique, nous ne serions pas surpris toutefois que M. T. Lafosse n'obtint un plus grand succès par son BOSQUET DE ROMAINVILLE que par son PONT DES SOUPIRS. Il y a dans le *Bosquet* un mélange de poésie romanesque et de poésie bourgeoise qui charmera le gros des lecteurs, quoique le mélange ne soit pas toujours de bon goût; mais ce sont ici des contes, très-variés par les sujets comme par le ton du récit. Nous passons de France en Espagne, d'Espagne en Ecosse, etc., etc.; si j'étais une gaie modiste de la rue Vivienne, je voudrais lire un conte du *Bosquet* chaque soir avant de m'endormir..., et ne dédaignez pas pour vos succès ce suffrage-là, messieurs les conteurs; c'est par les modistes qu'un éditeur, autrefois à la mode, espère retrouver un public, c'est pour elles, et un peu pour les cuisinières aussi, qu'il prépare cent et une nouvelles, ni plus, ni moins, par cent et un auteurs! Que notre littérature soit fière! Nous pensions n'avoir, tout au plus, que cinq ou six Boccaces, et justement ceux-ci ne seront probable-

ment pas complices de cette cent-et-unième mystification. En attendant, contentons-nous du SALMIGONDIS, contes de toutes les couleurs, qui a poliment laissé son premier titre à un recueil auquel il sera bien plus applicable. Tous les volumes du premier SALMIGONDIS ne sont pas également bien, mais l'ensemble est fort divertissant. Le septième volume, qui va paraître, nous offrira l'occasion d'en reparler, ainsi que du LIVRE DES FEMMES, qui s'appelle aussi mystérieusement HEURES DU SOIR.

Mais revenons au roman historique, et n'oublions pas CHARLES D'ALBRET, par M. le comte Gaspard de Pons. Les antécédens de l'auteur nous avaient prévenus favorablement, et nous avons gardé nos préventions, quoique nous n'eussions pas voulu que M. de Pons crût avoir besoin de rappeler ses titres par une préface spirituelle, sans doute, mais qui n'est plus qu'une coquetterie d'auteur, quand on le retrouve encore en personne dans un appendix et un post-scriptum. M. de Pons a choisi une époque qui se prête très-heureusement au cadre du roman. Charles d'Albret est un jeune écuyer du connétable de Bourbon, qui, dévoué à ce prince, dont il est le filleul, le suit dans sa défection; mais la pensée morale qui domine le livre, c'est de montrer le jeune écuyer réhabilité aux yeux de l'honneur par sa fidélité à la religion qu'il ne veut abjurer, ni dans les bras d'une musulmane, ni dans les fers d'Henri VIII. L'héroïne est une amie d'Anne de Boulen, mais dont le cœur se refuse à partager l'apostasie de sa reine, comme celui du héros s'est conservé pur de la souillure du crime du connétable. Nous retrouvons dans ce tableau d'histoire romanesque François I^{er}, Charles-Quint, Henri VIII, Anne de Boulen, M^{me} d'Angoulême, la reine de Navarre, le connétable, Bayard, Luther, Mélanchton, Jules Romain, l'Arioste, Cromwell, Thomas Morus, Érasme, Marot et autres, sans parler des personnages d'invention.

Cette même époque, si riche en caractères saillans, a fourni le sujet d'un roman qui obtient un grand succès dans le monde aristocratique, le THOMAS MORUS de M^{me} la princesse de Craon. Nous conviendrons que, si nous avons quelquefois parlé légèrement des bas-bleus de notre littérature, nous n'en éprouvons pas moins un faible pour les princesses qui daignent se faire auteurs, et se reconnaître justiciables de notre critique. Nous comprenons alors la vanité romaine quand les rois et les reines comparaissaient devant les tribuns de la république. D'ailleurs, les personnes d'un haut rang, les dames surtout, apportent toujours à la langue littéraire quelques-unes de ces expressions de bon goût, quelques-uns de ces nobles tours de phrase plus que jamais nécessaires à une nation qui pourrait autrement se laisser envahir par les trivialités de la littérature lycanthropique. Un roman par une princesse! voilà deux volumes

qui ont tout de suite l'air d'être venus en carrosse armorié dans notre bibliothèque, deux volumes pour qui notre garçon de bureau doit ouvrir les deux battans de la porte. Un fauteuil à ces deux volumes! Mais enfin, toutes les cérémonies faites, ces deux volumes finissent par ne plus être qu'un roman, qu'il faut juger comme tel, sans préjudice de l'article 71 de l'ancienne charte, article conservé, nous le savons, dans la nouvelle.

C'était un personnage plus dramatique qu'on ne pense que ce grave lord-chancelier, qu'Érasme comparait à Platon, et qui livra sa tête aux bourreaux d'Henri VIII avec la calme résignation d'un martyr. Je ne me suis souvenu qu'en tremblant pour M^{me} la princesse de Craon du beau courroux qui enflamme le révérend bibliophile Dibdin, lorsque, après nous avoir minutieusement décrit tous les portraits gravés de sir Thomas More, il s'écrie : « Jamais peut-être il n'est arrivé à un être humain d'avoir ses traits aussi cruellement défigurés que ceux de More. Tantôt on le fait ressembler à un Turc, tantôt à un officier de l'inquisition. Tel artiste le pare de la robe du grand Soliman, tel autre l'affuble du costume d'un sorcier ou d'un escamoteur : rasé ou barbu, avec une barbe longue ou une barbe courte, on nous dit toujours : « Voilà sir Thomas More !! Quant à l'expression de sa physionomie, il semble aussi souvent un idiot qu'un grave lord-maire, et le nom immortel d'Holbein est mis à des portraits qu'il n'a jamais vus, et dont rougirait le dernier des barbouilleurs! » M^{me} la princesse de Craon a peint sir Thomas de manière à contenter M. Dibdin; elle a compris ce beau caractère, sublime par le mélange du plus grand savoir et de la plus naïve simplicité; elle a poétiquement négligé ses faiblesses, ou plutôt elle l'a vengé des sottises préventions dont il fut l'objet de son temps; et à côté de cette noble figure, elle a placé l'ange qui fit la consolation de sa vie, cette Marguerite que nous a fait connaître Roper, le gendre et le biographe de More. L'intérêt de ce roman aristocratique est peut-être un peu sérieux, nous ne dirons pas froid. On aurait pu l'animer davantage à l'aide du caractère frivole d'Anne de Boulen. Le style a bien ses petites incorrections; mais c'est un début, et nous réservons toute notre sévérité pour un second ouvrage; car nous tenons à ouvrir de temps en temps nos deux battans à des romans de haute et puissante dame.

Nous regrettons que l'espace nous manque pour parler dès aujourd'hui de quelques productions de la littérature romancière qui nous trouveront peut-être moins indulgens après Pâques.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Dans la chambre électorale, la discussion du budget, avec un épisode sur la politique générale; — aux théâtres, quelques nouveautés dont il sera temps de parler dans huit jours, si elles vivent une huitaine; annonces de concerts pour nous consoler de la longue clôture des Italiens et des vacances annuelles des autres théâtres; enfin quelques publications de plus en littérature, voilà le sommaire des événemens de la semaine. Ajoutons que, cette nuit encore, nous ferons nos derniers adieux au carnaval de l'année, dans une fête qui a lieu chez un de nos auteurs dramatiques, où seront répétées en famille, en famille d'auteurs et d'artistes, quelques-unes des brillantes scènes du *Bal masqué* de GUSTAVE III.

— THÉÂTRES. — On prétend qu'autrefois on lisait, en Angleterre, le roman de Richardson à l'église. On pouvait donc espérer, en voyant que l'affiche du Théâtre-Français annonçait CLARISSE HARLOWE, que l'auteur nous invitait à un drame moral pour le carême. Les longues lettres du roman anglais sont en effet devenues un assez long sermon en cinq actes, que M^{lle} Mars elle-même n'a pu faire applaudir. Mais on prétend que la pièce va être amendée, corrigée, remaniée à neuf. Nous aurons plaisir à en parler après cette transformation.

— Le concert de M. H. Herz, dont nous avons donné le programme (programme légèrement modifié) est remis au 5 avril.

— M. Hippolyte Monpou donnera le lundi 8 avril, dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, un grand concert fait pour exciter la curiosité. On y entendra tous les élèves de M. Choron dans plusieurs morceaux de Palestrina, de Handel et de Marcello, *la Tour de Nesle* et *Lénore*, ballade de Burger, mise en musique par M. Monpou. Le prix d'entrée est 6 fr. On trouve des billets chez tous les marchands de musique, à l'Hôtel-de-Ville et chez M. Monpou, rue des Beaux-Arts, n. 4.

— Il vient de paraître chez M. Vimont une traduction des MÉMOIRES DE SILVIO PELLICO, en 2 volumes in-12. Une seconde traduction du

même ouvrage, avec des notes de M. Maroncelli, paraîtra le mois prochain chez M. Fournier, libraire. C'est celle-ci, par M. Delatour, que nous avons déjà annoncée. Nous les comparerons l'une à l'autre.

— DERNIERS CHANTS DU SOIR, par M. Bourlet Delavallée, 1 volume in-8°, chez M. Ch. Gosselin. — Le poète chante tout ce qui fait battre un cœur de jeune homme, la falaise où il a tant rêvé au spectacle de la mer, le Christ qui l'a consolé des désenchantemens de la route, la Grèce, la patrie, la liberté, l'amour. M. Lépaillard, éditeur de ce livre, l'a fait précéder d'une préface fort remarquable sur les écoles poétiques du dix-neuvième siècle.

— TROIS NOUVELLES ET UN CONTE, par M. Alfred Desroziers, 1 volume in-18, chez M. Barrois. — Ce volume contient *une Vengeance*, c'est celle d'un contrebandier espagnol à qui un grand seigneur a enlevé sa maîtresse, et qui brûle vif le ravisseur dans une orgie. *Lauretta* est une sœur amante de son frère, heureuse et sans remords, parce qu'elle ignore ce secret. *Geronimo* est un amant jaloux, qui, sous les yeux de son infidèle, tue son rival et meurt avec lui. *Au feu!* c'est un mari qui, sans le savoir, sauve lui-même sa femme et son honneur singulièrement compromis. Ces nouvelles et ce conte sont en vers et en strophes. M. Alfred Desroziers est un poète spirituel, un conteur gracieux et pathétique. La Fontaine et Voltaire ont laissé encore à glaner. *Lauretta vaut seule un long poème*. On doit pourtant reprocher à l'auteur des négligences assez rares, telles que ce vers : *Que craindre encor, puisque je n'ai plus d'espérance*.

— IMPÔTS, REVENUS, DÉPENSES, PUISSANCE, STATISTIQUE ET DETTE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE ET DE SES DÉPENDANCES, leur origine, leurs progrès et leur état actuel, avec un aperçu de la richesse générale et des ressources de tout l'empire, et un plan pratique pour l'application de ces moyens à la liquidation de la dette nationale.

Cet ouvrage enrichi d'un grand nombre de tableaux et de documens officiels, par M. Pébrer, semble, s'il justifie son titre, fixer l'attention des hommes politiques de tous les pays et de tous ceux qui s'intéressent au développement des hautes questions d'économie politique. L'original anglais paraîtra très-incessamment à Londres, et la traduction française, *faite sous les yeux de l'auteur*, s'imprime en ce moment à Paris.

— M. Julien Travers a publié une édition nouvelle des Vaux de vire de Bancelin. Ces poésies originales se trouvent chez M. Lance, libraire.



